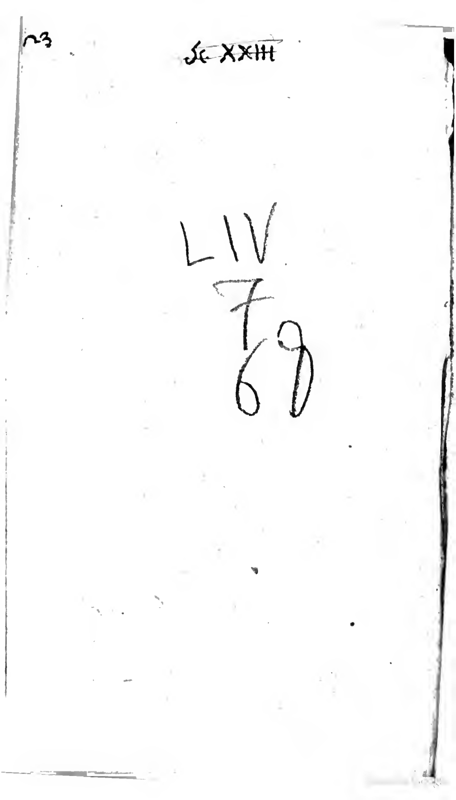



BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
LIV
68
NAPOLI

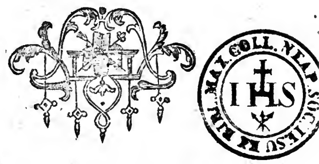



n3
Sc XXIII
LIV
7
69

HISTOIRE
DU VICOMTE
DE TURENNE,
MARECHAL GENERAL
des Armées du Roi.

TOME TROISIE'ME.

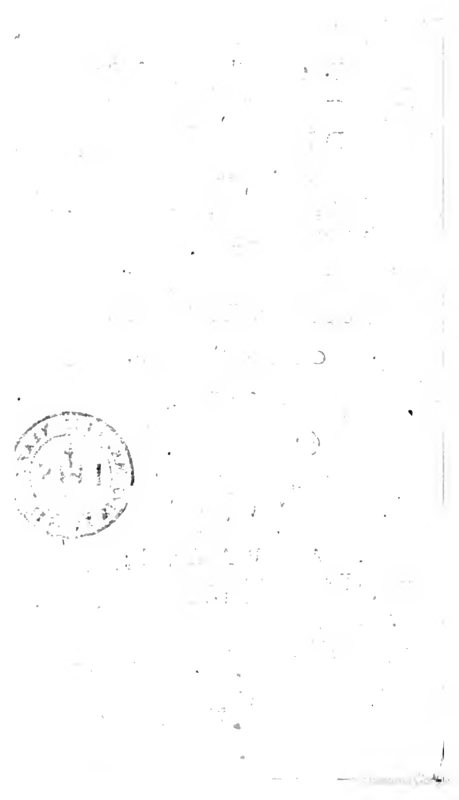
Contenant les Preuves.



A PARIS,
Chez la Veuve MAZIERES, & J. B. GARNIER,
Imprimeurs & Libraires de la Reine, ruë
Saint Jacques, à la Providence.

M. DCC. XXXVI.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.







AVERTISSEMENT.

CES Mémoires écrits de la propre main du Vicomte de Turenne, furent composez après la Paix des Pirennées. L'extrême simplicité du stile marque que celui qui les a faits, conservoit son caractere en tout. On trouvera dans cet Ouvrage, non-seulement des projets de Campagne bien concertez, les vûës profondes d'un Général éclairé, les motifs de sa conduite, les obstacles qu'il rencontre, & les moyens par lesquels il les surmonte : mais on y reconnoîtra encore une Can-

deur qui avouë ses fautes sans aucun égard à l'amour propre ; une Bonté généreuse qui cache avec soin les défauts de ses concurrens, & même de ses ennemis ; une Modestie rare qui taît ses plus belles actions, ou qui en parlent légérement ; en un mot tous les caractères d'une Ame élevée, à qui le grand & le beau sont devenus si naturels, qu'elle ignore sa propre vertu, & croit n'avoir rien fait que de commun ; dans le tems même qu'elle exécute ce qu'il y a de plus admirable. C'est ainsi que le Vicomte se dépeint lui-même dans les Piéces originales qu'on donne ici au Public, pour prouver la verité de son Histoire.



MEMOIRES
DU VICOMTE
DE TURENNE.

LIVRE PREMIER.

DES GUERRES EN ALLEMAGNE.

APRE's le siége de Thionville (1) que M. le Duc d'Enguien fit avec succés, il conduisit lui-même sur les bords du Rhin cinq ou six mille hommes qui joignirent l'armée d'Allemagne commandée par le Maréchal de Guébriant. Quelque tems aprés M. le Duc d'Enguien revint à Paris, & M. de Guébriant assiégea RoteWil (2) où il fut griévement blessé, & mourut peu de jours aprés. AN. 1643.

M. de Rantzau qui commandoit le Corps de M. le Prince ayant pris le Commandement de l'armée, marcha aprés la prise de RoteWil à Dutlingue (3) où il fut mis en deroute par l'armée de Baviere, & fait prisonnier. Toute la Cavalerie Allemande se retira avec peu de perte jusqu'au Rhin ; mais l'Infanterie qu'on avoit laissé dans RoteWil se rendit à

(1) 10. *Août.*
(2) 19. *Novembre.*
(3) 24. *Decembre.*

A

AN. 1643. diſcretion, & celle qui étoit dans le Corps de l'armée fut preſque entierement diſſipée.

M. de Turenne étant revenu du ſiége de Trin à Paris, M. le Cardinal Mazarin qui commençoit à gouverner, l'envoya querir, & lui dit que le Roi le deſtinoit pour commander en Allemagne; de ſorte qu'il ſe tint prêt à partir trois ou quatre jours après, quoiqu'il fut fort incommodé d'un reſte de maladie qui avoit duré depuis la fin du ſiége de Briſac, ſans l'empêcher pourtant d'aller tous les Etés en Campagne. Comme cette défaite de l'armée du Roi & la priſe de RoteWil arriverent au mois de Décembre, les ennemis n'entreprirent plus rien cette Campagne, & M. de Turenne étant arrivé le méme mois à Colmar, y fit venir les Officiers & ſongea aux moyens de remettre l'armée. (1)

AN. 1644. L'Alſace étant trop ruinée, il entra au mois de Janvier dans les montagnes de Lorraine où il mit l'armée en quartiers: il les élargit enſuite par la priſe de deux petites Places nommées Luxeul & Veſoul dans la Franche-Comté, où il laiſſa trois ou quatre Regimens. On reçût dans l'hiver de l'argent de la Cour, avec quoi & l'aide des quartiers, l'armée ſe mit en bon état, c'eſt-à-dire la Cavalerie; car pour l'Infanterie il fut fort difficile de la remettre dans l'hiver.

M. de Turenne étant allé à Briſac, trouva que M. d'Erlac qui en étoit Gouverneur, s'étoit retiré dans une maiſon de campagne qu'il avoit en Suiſſe, & avoit laiſſé une lettre que l'on donna à M. de Turenne quand il arriva dans le Château, par laquelle il lui mandoit, que croyant que le Mi-

(1) *M. de Turenne paſſe ici ſous ſilence les genereux efforts qu'il fit pour remettre l'armée; mais l'Abbé Raguenet, qui le ſçavoit du Cardinal de Bouillon, & Fremont d'Ablancourt le racontent, & c'eſt là le premier trait par où le Vicomte ſe fit connoître aux Weymariens.*

nistre avoit quelque soupçon de lui, il étoit sorti de la Place, & qu'il la lui remettoit entre les mains, le priant de lui envoyer sa femme. M. de Turenne fut un peu surpris de la conduite de M. d'Erlac; qui quittoit un si bel établissement par un soupçon fort mal-fondé; mais croyant qu'il seroit indigne de lui de profiter de l'action de M. d'Erlac, pour se rendre maître de son Gouvernement, il lui envoya M. de Traci pour le prier de revenir, & trois ou quatre jours après M. d'Erlac revint dans sa Place que M. de Turenne lui remit entre les mains, & en partit quelques jours après. (1) J'ai raconté ceci pour montrer combien il est étrange qu'un homme sage comme M. d'Erlac (qui avoit été établi à Brisac par M. le Duc de Weymar, & que l'on croyoit maître dans une Place que la Cour regardoit avec grande jalousie) la quittoit, & en rendoit un autre maître en un instant, sans aucun sujet. AN. 1644.

M. de Turenne passa l'hiver dans les montagnes de Lorraine, & au Printems ayant sçû qu'il y avoit deux mille chevaux sous le Général Major Baron de Merci, au-delà de la forêt noire, dans deux bourgs à la source du Danube, il passa le Rhin à Brisac, & ayant envoyé M. Rosen devant avec quatre ou cinq Régimens, il défit cette Cavalerie, prit trois ou quatre cens prisonniers & beaucoup d'Officiers, le reste se sauva auprès de l'armée des Bavarois qui étoit devant un Château nommé Hohenwiel, qu'ils vouloient affamer ou traiter avec le Gouverneur; la Place étant presque imprenable par force, à cause de sa situation.

Au mois de Mai, les Bavarois se trouvant en très bon état, à cause des bons quartiers qu'ils avoient eus, & de la quantité de soldats à qui ils

(1) *L'action est d'autant plus belle, que le Vicomte avoit fort désiré d'être Gouverneur de cette Place.*

An. 1644. avoient fait prendre parti après la défaite de l'hiver passé, ils vinrent assiéger Fribourg, qui est une Place à cinq heures de Brisac au bord des montagne de la forêt noire. M. de Turenne, outre la garnison qui étoit de trois ou quatre cens hommes, y en avoit mis autant, tirés des Regimens d'Infanterie Françoise. Ayant sçû que l'ennemi étoit devant cette Place, il donna promptement rendez-vous à l'armée auprès de Brisac, où il passa le Rhin; espérant qu'il trouveroit les ennemis séparés.

Il pouvoit y avoir dans l'armée du Roi cinq mille chevaux & quatre ou cinq mille hommes de pied, avec quinze ou vingt piéces de canon, dont on n'eût pas pû mener un si grand nombre s'il eût fallu faire une longue marche; mais comme on n'avoit que cinq ou six lieües à faire pour approcher de l'ennemi, on les transporta tous. L'armée ayant passé la nuit à Brisac & marché ensuite en diligence, s'approcha à deux heures de l'ennemi qui fit promptement revenir les fourageurs. M. de Merci ne fut pas sitôt instruit du passage de l'armée à Brisac qu'il auroit pû l'être. Comme il n'y avoit que ce seul lieu où on pouvoit traverser le Rhin, il auroit été aisé d'en être averti par les partis que l'on doit toûjours tenir sur un passage: mais à la guerre il arrive souvent des accidens aux Capitaines les plus expérimentés, contre lesquels on auroit raison de discourir beaucoup, si l'expérience ne faisoit voir que les plus habiles sont ceux qui font seulement le moins de fautes. L'armée du Roi s'approcha de celle des Bavarois, & les trouva en bataille dans une plaine près de Fribourg: ils n'avoient eu le tems que de s'appliquer au siége de la Place où ils étoient depuis huit jours, mais point encore de se saisir des postes avantageux qu'ils avoient négligés, ne croyant point que l'armée du Roi pût être en état de venir si-tôt à eux. M. de Turenne voyant qu'une

Montagne qui commandoit la plaine où étoit leur armée, & qui pouvoit donner communication à Fribourg n'étoit point occupée par l'ennemi, ordonna aux Régimens de Montausier & de Mezieres qui faisoient un bataillon de mille hommes, d'y marcher, & fit avancer le reste de l'Infanterie pour les soutenir. AN. 1644.

L'ennemi s'étant apperçû qu'on marchoit vers cette montagne, envoya commander à quinze ou vingt mousquetaires qui étoient en garde à demi-côte, de monter sur le sommet de la montagne : ils y arriverent avant les deux Régimens François, & firent une décharge sur eux comme ils montoient. Les François qui ne voyoient pas le derriere, croyant que toute l'Infanterie de l'ennemi arrivoit sur cette montagne, prirent l'épouvante, & marchant en désordre par des lieux fort rudes, deux Enseignes commencerent à descendre avec leurs drapeaux, & aussi-tôt tout le bataillon au lieu de monter cotoya la montagne, & les ennemis eurent le tems de faire une seconde décharge à laquelle tout le bataillon plia & descendit la montagne. M. de Turenne qui étoit au bas, & qui commençoit à faire monter d'autres Régimens, voyant le bataillon qu'il avoit envoyé revenir en confusion, & que cela avoit donné le tems à d'autre Infanterie de l'ennemi de monter à cette montagne, ne songea plus à ce dessein, & commença à se retirer à une petite hauteur à trois ou quatre cens pas de là, afin de s'y mettre en bataille. Il y eût pendant quelque tems un peu de confusion ; dont l'ennemi eût pû profiter, s'il n'eût pas été appliqué à s'emparer de ce poste.

M. de Turenne se campa sur la hauteur, fit casser les deux Enseignes qui avoient donné l'épouvante, & demeura quelque tems dans ce poste à la vûë des ennemis qui continuerent le siége. Il y eut encore quelques escarmouches & un combat de Cavalerie assez considérable, où sept ou

huit cens chevaux de l'ennemi furent défaits; mais
AN. 1644. l'armée de l'ennemi étant beaucoup plus forte que celle du Roi, (1) M. de Merci qui en étoit Général continua le siége; & M. de Turenne, ayant manqué cette premiere occasion, ne crut pas qu'il eût raison de rien hazarder pour la secourir, & se retira à une heure & démie de là dans le tems que la ville capituloit. Il pouvoit y avoir cinq ou six cens hommes commandés par M. de Kanofski, qui se retira à Brisac, après la capitulation.

M. de Turenne eut nouvelle en ce tems-là que M. le Duc d'Enguien avoit ordre de marcher à Brisac avec son armée qui étoit composée de six mille hommes de pied & de trois mille chevaux. (2) Ce Prince ayant passé le Rhin, vint au Camp de M. de Turenne qui pouvoit être à quatre ou cinq heures de Brisac.

L'armée de l'ennemi après la prise de Fribourg, étoit demeurée dans son Camp: on l'envoya reconnoître aussi-bien que tous les chemins dans les montagnes & dans les bois, pour tâcher de se mettre entre Fribourg & les Bavarois, & descendre par-là dans la plaine. M. le Duc d'Enguien résolut d'attaquer avec son armée des postes où M. de Merci avoit trois ou quatre Regimens d'Infanterie sur une hauteur à la tête de son Camp, & ordonna à M. de Turenne d'aller avec l'armée qu'il commandoit par le bois & les montagnes, pour tâcher d'entrer dans la plaine où l'ennemi étoit, & le prendre par le flanc. On convint d'attaquer trois heures devant la nuit.

M. le Prince ayant fait attaquer la hauteur avec son Infanterie, fut repoussé au commencement; mais après, y é ant allé lui-même avec beaucoup de vigueur, & avec des Corps qui soûtenoient ceux

(1) *Le Comte de Merci frere du Baron.*

(2) *Le Marquis de la Moussaie dit qu'il y avoit quatre mille chevaux dans l'armée du Duc d'Enguien.*

qui avoient été repoussés ; il emporta ces postes, & défit ces trois ou quatre Regimens où il y avoit plus de deux mille hommes (1) & y perdit beaucoup de gens ; & la nuit étant survenuë, il s'arrêta au même endroit. AN. 1664.

M. de Turenne à la tête de son armée entra dans le défilé, & s'approcha de la plaine où les ennemis étoient en bataille : il les chassa d'abord d'un bois & puis d'une haie, les repoussa de Poste en Poste jusqu'à l'entrée de la Plaine. Les Bavarois perdirent beaucoup de gens & se retirerent à quarante où cinquante pas au plus de notre Infanterie, ayant toute leur Cavalerie & leur Corps d'Infanterie de la seconde ligne pour les soutenir. Les deux armées demeurerent ainsi l'une devant l'autre, les Bavarois n'osant plus venir aux mains contre ces Regimens qui les attendoient avec leurs piques, & les François n'osant entrer plus avant dans la Plaine, n'ayant point de Cavalerie pour les soutenir.

On combatit de cette façon plus de deux heures avant la nuit avec grande perte de côté & d'autre L'Infanterie du Roi avoit derriere elle le bois qui donnoit un grand prétexte pour se retirer; maiselle ne s'affoiblit point, quoiqu'on ne pût jamais faire entrer qu'un escadron deCavalerie pour la soutenir, n'y ayant pas d'espace pour se mettre en bataille.

La nuit ne fit point cesser le combat, & les troupes de part & d'autre demeurerent avec un feu continuel à la distance de quarante pas jusqu'au

(1) *M. de la Moussaie & Puffendorf, font monter l'armée de Merci à quinze mille hommes dont il y avoit, selon le dernier, neuf mille fantassins : il faloit donc qu'il y eût plus de trois mille tués à cette action, puisqu'il n'y avoit que deux mille cinq cens tués à l'attaque du Vicomte, douze cens dans la seconde journée & très-peu à la troisiéme, & cependant il ne s'en étoit retiré que six mille de toute l'armée de Merci, selon le Vicomte*

jour, pendant plus de sept heures. Dans cet endroit il y eut de l'armée du Roi plus de quinze cens hommes hors de combat, & de celle de l'ennemi plus de deux mille cinq cens. M. de Roqueserviere Sergent de bataille y fut blessé à mort : M. d'Aumont Lieutenant General y agit trés-bien.

AN. 1644.

Un peu devant le jour on vit que leur mousqueterie se rallentissoit ; c'est qu'ils avoient laissé quelques gens pour tirer, afin qu'on ne s'aperçût pas de leur retraitte ; toute leur armée marchant vers une montagne qui est proche de Fribourg. Ils avoient apréhendé avec raison que M. le Prince ayant été empêché de marcher plus avant par la nuit, le jour venant ne les attaquât dans la plaine de son côté. Comme il fit assez clair pour voir d'une distance de cent pas, on fit avancer quelques soldats dans la plaine qui dirent que l'ennemi s'étoit retiré ; & le jour devenant plus grand, M. de Turenne déboucha dans la plaine, & vit aussi M. le Prince qui y entroit de son côté. Les armées s'étant jointes, M. le Prince ne jugea pas à propos que l'on marchât ce jour là à la montagne, où les Bavarois s'étoient campés de nouveau, qui n'étoit pas à plus d'une heure de leur premier Camp. Il alla seulement se promener assez proche de la montagne, où les ennemis ayant déja logé leur canon, tirerent plusieurs coups sur ceux qui s'avançoient.

Il est certain que si on eût marché à eux, qu'on les eût trouvé en grande confusion ; mais l'Infanterie de l'armée du Roi étoit si abbatuë par le combat de toute la nuit, & par la quantité d'Officiers & de soldats tués ou blessés, qu'elle n'étoit pas en état d'entreprendre aucune action considerable. On demeura ce jour-là dans le Camp, & on dit que la plûpart des Officiers Généraux de l'ennemi étoient d'avis de prendre ce tems pour se retirer par les montagnes derriere Fribourg, & y laisser une garnison ; néanmoins M. de Merci l'emporta : il y de-

meura, y fit abbattre quelques bois pour empêcher l'accès, & fit faire de petits travaux aux lieux les plus avantageux. AN. 1644.

Le lendemain de très-grand matin, l'armée que M. de Turenne commandoit ayant l'avant-garde, il détacha sept ou huit cens Mousquetaires commandés par M. de l'Echelle Sergent de bataille de l'armée de M. le Prince, (qui tenoit la place de M. de Roqueserviere, blessé le jour auparavant) & huit ou dix escadrons de Cavalerie conduits par M. Deubatel (1) Lieutenant Général, avec quatre petites piéces de campagne qui marcherent à la tête du Corps de l'armée. Comme on approcha de la montagne où étoit l'ennemi, on y trouva quelques Mousquetaires qui gardoient de petits postes avantageux, & qui se retiroient vers leurs Corps quand ils étoient pressés, pendant que l'ennemi tiroit beaucoup de canon.

La marche ayant été fort courte, quand on se trouva dans cet état, il n'étoit au plus que huit heures du matin, de sorte qu'on avoit beaucoup de tems, étant dans les grands jours de l'été. On résolut qu'en s'ouvrant fort à la main droite, on feroit place à l'armée de M. le Prince (que commandoit sous lui M. le Maréchal de Gramont) pour doubler la gauche, & on se mettroit en telle disposition que la montagne pourroit être attaquée en même-tems par divers endroits. Toutes les troupes de l'ennemi, tant Cavalerie qu'Infanterie, s'étant retirées & resserrées vers la montagne aprés une assés grande escarmouche, on fit alte. Le canon de la montagne ne faisoit pas beaucoup de mal, parce que les troupes Françoises n'étoient pas dans un défilé.

Dans ces entrefaites, un Officier de Flextein qui étoit commandé avec cinquante chevaux pour

(1) *Peut-être est-ce le même que le Marquis de la Moussaie nommé du Tubal.*

AN. 1644. aller voir la contenance de l'ennemi, sur une hauteur à côté de l'armée du Roi, vint avertir M. de Turenne qu'il voyoit une grande confusion parmi les Bavarois, & que leur bagage marchoit. M. de Turenne le dit à M. le Prince, lequel croyant que l'on ne s'éloigneroit pas trop pour voir cela, & que l'on pourroit s'en servir pour la disposition de l'attaque, il s'y en alla & M. de Turenne avec lui, ayant dit aux troupes en passant devant elles, que l'on reviendroit incontinent, & qu'il falloit attendre celles de M. le Prince avant que d'attaquer.

Il y avoit environ deux mille pas du lieu où étoient les troupes de la droite, jusqu'à la hauteur où étoit cet Officier de Flextein. Comme l'on étoit à regarder la contenance de l'armée des ennemis qui paroissoient en grande confusion, on entendit une grande salve qu'ils faisoient, & en même-tems un brüit de trompettes & de timballes. M. d'Espenan qui commandoit l'Infanterie de M. le Prince, arrivant au bas de la montagne, & voyant un petit travail assez avancé, dans lequel l'ennemi avoit quelques Mousquetaires, & par lequel on n'avoit pas jugé necessaire de commencer une attaque, envoya quelque Infanterie pour s'en saisir, sans attendre les ordres de M. le Prince, ni de M. le Maréchal de Gramont; pensant, à ce que je crois, que la chose n'auroit pas une si grande suite, ou peut-être aussi pour se faire valoir par quelque petite action. C'est ce qui obligea l'ennemi à faire une si grande décharge de la montagne sur ces troupes qui s'avançoient en même-tems.

Le Corps de l'avant-garde de M. Doubatel où étoit M. de l'Echelle (aux quels M. de Turenne avoit parlé en allant avec M. le Prince, & dit expressément qu'il ne falloit bouger de son poste, & qu'il reviendroit incontinent) commença à marcher vers la montagne, & ayant passé quelque abatis de bois que l'ennemi avoit fait, s'avança vers un travail où

étoit M. de Merci avec tout le Corps de son Infanterie, qui n'étant attaqué que par ce côté-là à cause que la chose étoit faite sans ordre, s'y opposa avec tout ce qu'il avoit. C'est en cet état-là que M. le Prince & M. de Turenne revenant avec lui trouverent les choses, y ayant couru à toute bride sur le bruit que l'on avoit entendu. AN. 1644.

Il n'y avoit personne de l'armée de M. le Prince arrivé, que ce peu de Mousquetaires dont M. d'Espenan s'étoit servi pour prendre ce petit travail, & toute l'Infanterie de M. de Turenne qui ne montoit pas à trois mille hommes, n'étoit pas engagée contre ce Fort; mais étoit assez loin de-là sans ordre de ce qu'ils avoient à faire. M. le Prince demeura avec ce premier Corps qui étoit déja repoussé, tout proche de cette redoute de l'ennemi, & ainsi, comme on peut juger, très-exposé, n'y ayant qu'un Regiment de Cavalerie qui étoit celui de Flextein pour soûtenir cette Infanterie, & qui étoit sous le feu de toute l'Infanterie de l'ennemi, avec une constance admirable, & aussi il y perdit la moitié de ses gens.

M. de Turenne alla à son Infanterie qui n'étoit pas engagée, pour aider à la retraite de ceux qui avoient attaqué; ou pour attaquer, s'il en étoit encore tems, & que ceux-ci ne fussent pas entierement repoussés. Comme il avançoit, l'état de la chose fit connoître que tout ce qu'il y avoit à faire étoit de demeurer ferme un peu hors la portée du mousquet, & attendre l'Infanterie de M. le Prince.

On demeura en cette posture assez long-tems, parcequ'il en faut beaucoup pour donner ordre à une attaque dans des lieux difficiles, & qui ne se voient pas bien les uns les autres. Ensuite M. le Prince trouva bon que M. de Turenne allât avec son Infanterie: M. le M. de Gramont devoit donner par le flanc, ou soûtenir avec la Cavalerie, si l'attaque eût réüssi. On marcha droit à l'abatis de bois qui étoit dans le milieu de la montage, & vis-à-vis de la gauche où étoit l'armée de M. le

AN. 1644. Prince. Les Regimens de Cavalerie de Turenne & de Traci, soûtenoient l'Infanterie de M. le Prince, qui fut repoussée après un combat très-opiniâtre où cette Cavalerie fit des merveilles en endurant le feu sans s'ébranler.

M. de Turenne qui avoit M. de Tournon auprès de lui, manda diverses fois à M. le Prince que quelque chose que l'on souffrit, il tâcheroit de ne pas se retirer entierement qu'il ne fut nuit. Il est certain que si l'ennemi eût pû juger bien sainement de la confusion des troupes du Roi, toute l'armée étoit perduë, au moins toute l'Infanterie. Celle de M. de Turenne fut menée aussi à cette montagne, dans le tems que celle de M. le Prince attaquoit; mais les soldats étoient si rebutés, qu'ils s'approcherent fort peu de l'ennemi.

Ce dernier combat dura bien deux heures, & finit à la nuit, l'ennemi ne bougeant point de son poste. Les Bavarois y perdirent beaucoup de monde, & entre autres, Gaspard de Merci Géneral Major, frere du Comte: mais leur perte ne fut pas si grande que celle des armées du Roi dont l'Infanterie fut presque toute ruinée. Cependant comme l'ennemi avoit presque perdu la moitié de son Infanterie deux jours auparavant, & qu'il n'avoit pas passé celui-là sans grand échec, il ne lui restoit gueres d'Infanterie. Sans cet accident qui arriva par l'attaque de M. d'Espenan contre l'ordre, & qui mit tout en confusion, l'Infanterie des deux armées du Roi donnant de front à la montagne, selon la disposition que l'on y alloit mettre, l'armée de l'ennemi étoit perduë & ne pouvoit pas résister. Dans l'armée Françoise il y eut un très-grand nombre d'Officiers de tués; M. de l'Echelle & M. de Mauvilli Sergens de bataille, & presque tous les Commandans des Corps & une partie des Officiers de l'Infanterie.

La nuit ayant séparé les deux armées qui n'étoient qu'à cinquante pas l'une de l'autre, au

moins les Corps plus avancés, celle du Roi retourna au Camp dont elle étoit partie. On envoya à Brisac un nombre infini de blessés, & on en fit venir des vivres; & le lendemain ou deux jours après on apprit que l'armée de l'ennemi ayant délogé de cette montagne, & laissé garnison à Fribourg, marchoit dans le *Schvvartz-VValt* qui est la forêt noire, pour aller au pays de Wirtemberg. Comme le pays par où il falloit passer est plein de grands défilés où on a de la peine à faire marcher du bagage, on résolut de partir avec l'armée pour surprendre les ennemis, & pour cet effet M. Rosen fut commandé avec huit escadrons, & partit trois ou quatre heures avant l'armée. Comme il étoit très-bon Officier & fort expérimenté, il eut ordre ou d'attaquer quelques troupes que l'ennemi avoit séparées pour la facilité de sa marche, ou d'arrêter le Corps de l'armée en le harcellant, & par-là, donner le tems à l'armée du Roi de s'avancer. An. 1644.

L'armée du Roi partit à la pointe du jour, laissant son bagage avec quelques troupes pour le garder, en suivant la route de M. Rosen qui étoit parti vers le minuit. Après qu'on eut marché cinq ou six heures dans des pays très-difficiles & où souvent il falloit que les cavaliers missent pied à terre pour passer à la file, on arriva sur une petite hauteur. M. le Prince y étoit & l'armée de M. de Turenne avoit l'avant-garde. On vit à un quart de lieuë delà les troupes de M. Rosen dans un valon, & sur le haut d'une montagne (que M. Rosen, à cause qu'il étoit dans le fond, ne pouvoit pas voir) cinq ou six mille hommes au plus, qui étoit toute l'armée de l'ennemi qui se retiroit. On vit un peu après M. Rosen avec ses huit escadrons qui faisoient bien six cens chevaux, qui commença à suivre l'ennemi, & monter cette montagne qui étoit assez éten luë. M. de Turenne par l'ordre de M. le Prince envoya en diligence la

An. 1644. Berge qui étoit un Gentil-homme à lui, pour dire à M. Rosen que c'étoit toute l'armée de l'ennemi qui marchoit sur la montagne. Avant qu'il arrivât auprès de M. Rosen, lui qui ne voyoit que quelques troupes de l'arriere-garde, s'en étoit si fort approché, que M. de Merci voyant qu'il n'étoit pas soutenu, & que la premiere troupe de l'armée du Roi étoit à un quart de lieuë de là, & que l'on défiloit un à un pour former le premier escadron (ce qui, comme on sçait, consomme un très-grand tems) tourna avec tout le Corps de ses troupes contre M. Rosen : mais quelques escadrons de l'ennemi ayant voulu s'avancer devant leur Infanterie, la Cavalerie de M. Rosen les repoussa, & les suivant en ordre, trois ou quatre bataillons firent une décharge sur lui, ce qui arrêta sa Cavalerie sans néanmoins la mettre en confusion : se voyant très proche du Corps des ennemis, & leur front incomparablement plus grand que le sien, il commença à se retirer. Deux ou trois escadrons de la seconde ligne soutinrent les premiers qui furent fort peu ébranlés par un si grand feu, & après avoir perdu quatre ou cinq étendars, ils se retirerent assez doucement en ordre.

La Cavalerie des ennemis n'osa pas les pousser vigoureusement de peur de s'éloigner trop de leur Infanterie ; ou bien parce qu'étant encore étonnés des combats des jours précédens, leur principal dessein fut de se rerirer sans combattre. Ces premiers escadrons de Rosen ayant été soutenus par ceux de la seconde ligne, & tout le Corps de l'ennemi Cavalerie & Infanterie continuant à marcher contre eux & étant à quarante ou cinquante pas les uns des autres, ils se retirerent environ cinq ou six cens pas mêlés avec l'ennemi qui se servoit plus du feu de son Infanterie que de sa Cavalerie. C'est une des actions que j'aie jamais vûës où les troupes ont témoigné le moindre étonnement pour en avoir tant de sujet ; ce qui seroit

impossible à d'autres troupes qu'à celles qui ont vû beaucoup de batailles, & qui ont eu souvent du bonheur & du malheur. L'ennemi qui vit qu'il y avoit déja deux escadrons de l'avant-garde de l'armée du Roi formés sur la hauteur où j'ai dit qu'ils défiloient, commença à s'arrêter, & un peu après à prendre sa marche pour se retirer. AN. 1644.

La Cavalerie de Rosen qui avoit été repoussée n'étant point en état de suivre l'ennemi, parce qu'il n'y avoit point de Corps assez considérable de l'armée du Roi qui eût passé le défilé pour la soutenir, fit alte; & M. de Merci se retira vers un bois qui étoit à douze ou quinze cens pas du lieu du combat; d'où il prit sa marche par les montagnes vers le pays de Wirtemberg.

On eut avis de quelques bagages de l'ennemi, qui étoit avec trois ou quatre cens chevaux à une heure de là, qui prenoit une autre marche que ce Corps de M. de Merci: M. Doubaret, qui étoit Lieutenant Général de la Cavalerie Allemande, s'y en alla avec quatre ou cinq Régimens de Cavalerie; & comme les troupes de l'ennemi qui étoient avec ce bagage les virent, ils se retirerent vers le Corps de l'armée, & perdirent peu de leurs gens: tous ces bagages furent pillés; mais une partie des chevaux qui les menoient se sauva. On logea cette nuit là dans les montages sans avancer. Comme tout ce qui restoit d'Infanterie étoit accoutumé à avoir son pain, & non pas à le faire, comme les vieilles troupes qui ont servi longtems en Allemagne, on ne pouvoit pas suivre l'ennemi dans le pays de Wirtemberg, où on n'avoit pas de magazins, & on ne s'éloigna pas du Rhin. Après avoir envoié M. de Palluau Maréchal de Camp dans l'armée de M. le Prince, prendre un petit Château qui incommodoit Fribourg, on retourna avec l'armée par le même chemin par lequel on étoit venu, & on se logea aux environs du même Camp dont on étoit parti pour suivre

AN. 1644. l'ennemi dans la montagne. Beaucoup d'Officiers furent d'avis d'attaquer Fribourg, où l'ennemi avoit laissé cinq ou six cens hommes de garnison, & d'achever la Campagne par cette action. Les affaires étant dans une telle situation, que si on eût demeuré encore quelques jours auprès de Fribourg, le manque de fourages auroit obligé la Cavalerie à repasser le Rhin; on crut que l'esprit où étoit l'ennemi & son éloignement du bord du Rhin, devoient faire songer à des choses plus considérables que de reprendre Fribourg: ainsi M. le Prince trouva à propos que M. de Turenne allât à Brisac, pour concerter avec M. d'Erlac, qui en étoit Gouverneur, des moyens de faire descendre sur le Rhin de l'artillerie, des munitions de guerre & de vivres pour attaquer Philisbourg, pendant que l'armée iroit par le Marquisat de Bade, laissant le Rhin à gauche pour investir la Place, ce qui fut mis en exécution; & les batteaux ayant été chargés avec deux ou trois cens mousquetaires pour escorter ce convoi, descendirent le Rhin, ceux de Strasbourg leur ayant donné passage sous leur pont. L'armée laissa tous ses blessés qui étoient en très-grand nombre à Brisac, commença à marcher vers Philisbourg; & n'ayant aucune nouvelle de l'ennemi, qui étoit à plus de vingt heures de-là dans des quartiers pour se racommoder, on envoya des sauvegardes dans beaucoup de petites Villes, & dans quelques-unes les bagages de quelques Régimens de Cavalerie, avec les Cavaliers à pied, & l'on alla investir Philisbourg avec l'Infanterie, qui n'étoit pas composée en tout de plus de cinq mille hommes de pied, & de la Cavalerie qui se trouva en bon état, le reste ayant été envoyé, comme j'ai déja dit, dans des quartiers.

Il y avoit dans la Place six ou sept cens hommes de pied, & environ quatre-vingt chevaux: on employa les premiers jours à faire un chemin pour aller aux batteaux qui venoient de Brisac; les

bords

bords du Rhin étant fort remplis de bois & de petites isles. Aussi-tôt qu'on eut fait débarquer le canon & les munitions de guerre & de bouche, on ouvrit deux tranchées, une de l'armée de M. le Prince, & l'autre de M. de Turenne. AN. 1644.

Les assiegés firent le second ou le troisiéme jour une sortie sur la tranchée de M. le Prince, dont ils étonnerent au commencement la tête; mais on se remit peu de tems après: l'Infanterie étoit tellement rebutée de tous les combats donnés à Fribourg, qu'assurément on n'auroit pas réüssi à prendre une Place qui auroit fait une grande résistance. Les deux tranchées se continuerent jusques sur le fossé, avec assez peu de perte: M. de Tournon, qui étoit Maréchal de Camp dans l'armée de M. le Prince, y fut tué: c'étoit une personne de grande qualité, & il n'y avoit pas de jeune homme qui eût plus d'ambition & de mérite.

Les ennemis ne firent point de résistance à leur contrescarpe, qui n'étoit pas palissadée, ni en état de se bien défendre: mais comme ils avoient une petite fausse-braie, un fossé plein d'eau, assez large & profond, & beaucoup de canon; ils crûrent qu'ils empêcheroient long-tems les assiegeans à passer le fossé: mais comme on avoit quantité de fascines, & que le canon avoit été logé des deux côtés sur la contrescarpe, pour tirer aux flancs, on avança la galerie, c'est-à-dire, la digue de fascines, (qui n'étoit pas couverte comme en Hollande) bien près de leur fausse-braie; ce que l'ennemi voyant, & que l'on seroit attaché le lendemain au corps de la Place qui n'étoit pas revêtu, ils battirent la chamade.

Durant le siége, dès qu'on eût fait un pont sur le Rhin, avec les batteaux qui étoient venus de Brisac; on fit passer douze ou quinze cens hommes au delà du Rhin, qui prirent Germesheim, où il y avoit une petite garnison. On s'approcha ensuite de Spire, qui en est à deux ou trois lieuës; la

Ville qui eſt fort grande, ſe trouvant ſans garniſon, ſe rendit, n'y ayant de ce côté du Rhin aucun Corps des ennemis.

AN. 1644.

Le Gouverneur de Philisbourg ayant capitulé ſous les conditions ordinaires, que la garniſon ſortiroit armée, & ſeroit menée à Hailbron, Ville Impériale à douze heures de-là, M. le Prince entra dans Philisbourg avec M. le Maréchal de Gramont. Le lendemain de la priſe de la Place, M. de Turenne paſſa le Rhin avec toute la Cavalerie Allemande, & cinq cens mouſquetaires commandés; & ayant appris que les Eſpagnols qui tenoient Frankendal, Place de l'Electeur Palatin à trois heures de Spire, attendoient quelque Cavalerie du côté de Luxembourg, il y envoya M. de Flexſteim avec trois Régimens, qui rencontra le Colonel Savari avec cinq cens chevaux, qui vouloit entrer dans la Place; il le prit priſonnier, & défit une partie de ſes gens. M. de Turenne continua ſa marche vers Wormes, qui ſe rendit, n'y ayant perſonne dans la Place; & ayant paſſé outre, Oppenheim ſe rendit auſſi. Craignant que l'ennemi ne fit entrer quelqu'un dans Mayence, qui eſt le poſte de deſſus le Rhin le plus conſiderable, à cauſe du voiſinage de Francfort, & de la communication que cette Place donne avec les Heſſiens; il marcha jour & nuit ſans bagages, & arriva le matin aſſez proche de la Place, dans laquelle il ſçavoit qu'il n'y avoit point de garniſon de l'Empereur ni de Baviere; mais ſeulement quelques gens que le Chapitre entretenoit. Il envoya promptement un Trompette avec un Gentilhomme, pour parler à Meſſieurs du Chapitre.

Dans le même tems M. de Turenne apprit qu'il y avoit mille Dragons de l'armée de Baviére, ſous le Colonel Wolfs qui étoit de l'autre côté du Rhin, & demandoient à Meſſieurs de Mayence des batteaux pour y entrer: ce qui l'obligea à approcher plus près de la Ville avec ſes troupes, & à envoyer d'autres perſonnes à Meſſieurs du Chapi-

ce; pour les presser de députer quelqu'un pour venir traiter; ce qui fut fait. M. de Turenne An. 1644. leur dit que s'ils ne mandoient promptement à ces troupes de Baviére de se retirer, qu'il ne continuëroit plus le traitté; & que s'il voyoit le moindre batteau passer en deça de l'eau, qu'il feroit attaquer la Place de tous les côtés. Ils résolurent de capituler, n'y ayant point de Chef pour leur faire prendre aucune résolution vigoureuse. Aussitôt les Dragons de l'armée de Baviére se retirerent; & M. de Turenne manda à M. le Prince qui étoit demeuré à Philisbourg, l'état auquel étoient les choses, lequel s'y en vint en diligence, accompagné de beaucoup d'Officiers: il signa la capitulation, qui étoit aussi avantageuse pour le Chapitre & les Bourgeois qu'ils le pouvoient souhaiter. L'Electeur qui étoit dans le parti de l'Empereur, s'étoit retiré à Francfort, sçachant le siége de Philisbourg. Il y avoit une petite Place nommée Binghen, à quatre heures de Mayence, dans le bas du Rhin, qui se rendit en même-tems; & à douze ou quinze lieuës de là on reçut des sauvegardes, hors du Château de Creutznac, où il y avoit deux cens hommes.

M. le Prince demeura quatre ou cinq jours à Mayence, & y reçut un Envoyé de Madame la Landgrave de Hesse, & beaucoup de Députés des lieux qui sont aux environs; & y ayant laissé trois ou quatre cens hommes sous le Vicomte de Courval, qui se mirent dans la Citadelle qui ne valoit rien, & où on a beaucoup fait travailler depuis; il s'en retourna à l'armée qui étoit à Philisbourg, où on ramena toutes les troupes que M. de Turenne avoit emmenées à Mayence. On laissa aussi peu de gens à Oppenheim dans le Château, & deux ou trois cens hommes dans Wormes.

On ne mit point de plus fortes garnisons dans ces Places; parce qu'il n'y avoit point d'ennemis de ce côté du Rhin, hors dans la Ville de Fran-

Kendal, où il y avoit sept ou huit cens hommes.

AN. 1644. M. de Lorraine avoit seulement laissé deux ou trois cens hommes dans Landaü, qui est une Ville Impériale à quatre heures de Philisbourg: M. le Prince trouva à propos d'envoyer M. d'Aumont Lieutenant Général dans l'armée de M. de Turenne, pour la prendre avec trois ou quatre mille hommes commandés, & quatre piéces de canon. Le lendemain de la tranchée ouverte, M. d'Aumont y reçut une grande blessure dont il mourut, après s'être fait porter à Spire. Il avoit servi cinq ou six ans en France de Maréchal de Camp, & n'avoit été fait Lieutenant Géneral que cette Campagne là en Allemagne. C'étoit une personne de grande qualité, nourri dans la Cour, & qui étoit assez capable & dans la guerre, & dans ce qui regardoit le progrès de sa fortune: il vivoit fort bien avec M. de Turenne, & mourut avec beaucoup de fermeté.

Comme on apprit sa mort à Philisbourg, M. le Prince trouva bon que M. de Turenne s'en allât au siége, où il y avoit eu peu de gens tués, & la Place se rendit deux ou trois jours après: M. le Prince y vint faire un tour durant le siége. On envoya la garnison dans des Châteaux que M. de Lorraine tenoit dans les montagnes; & y ayant laissé deux ou trois cens hommes, tout se rejoignit au Corps à Philisbourg, dont M. le Prince obtint à la Cour le Gouvernement pour M. d'Espenan. Le mois d'Octobre étant assez avancé, M. le Prince se retira en France avec son armée, passant par Keyserslouter & Deux-Ponts, & marchant droit à Metz, & ne laissa que quelques Régimens d'Infanterie nouveaux, dont les Officiers de l'armée d'Allemagne retinrent avec beaucoup de peine les soldats, les Officiers François ayant eu leur congé. Toute la Cavalerie Françoise, qui n'étoit plus en état il y avoit déja quelque tems, s'en retourna, & cinq ou six des plus vieux Régimens

M. de Turenne demeura à Philisbourg avec l'armée, & fit prendre garde autant qu'il le pût sur le pont, qu'il ne passât plus personne dès que M. le Prince eût fait passer ceux qu'il vouloit amener avec lui. AN. 1644.

Quelques jours après, M. de Merci qui commandoit l'armée de Baviére, & qui s'étoit rafraichi, & l'avoit racommodée dans le pays de Wirtemberg, sçachant que M. le Prince avec une bonne partie de l'armée s'en étoit retourné en France, rassembla ses troupes, marcha vers Heidelberg, & envoya prendre quelques Dragons que M. de Turenne avoit mis dans Manheim, qui est une Place sur le Rhin presque toute démolie : ensuite il fit passer le Rhin à quelques troupes, & fit semblant d'y faire un pont de batteaux : dans le dessein d'attirer l'armée du Roi pour couvrir toutes ces Places de nouvelle conquête, où il y avoit peu de garnison, comme Spire, Wormes & Mayence, & ainsi dégarnissant Philisbourg, de l'attaquer, en se logeant entre le Rhin & la Place ; ce qui est aisé à faire, y ayant un espace de plus d'une portée de mousquet.

M. de Turenne voyant qu'il étoit nécessaire de repasser le Rhin pour couvrir ces Places, laissa deux mille hommes de pied dans un Camp sous Philisbourg, pour en empécher le siége ; & ayant pris quelques mousquetaires commandés avec toute sa Cavalerie, il repassa le Rhin, marcha à Spire, & envoya promptement mille chevaux dans Wormes & Mayence pour renforcer ces garnisons.

La Place de Frankendal qui est entre Spire & Wormes, incommodoit beaucoup la communication de ces deux Places : M. de Turenne craignoit que M. de Merci en repassant le Rhin à Manheim, ne s'en servît comme d'un magazin, & n'en tirât du canon & des munitions pour reprendre Wormes & Mayence, ce qui assurément eût été fort aisé ; mais M. de Merci n'en fit rien, par des rai-

sons que l'on ne peut pas bien pénétrer, dont je
AN. 1644. crois que la meilleure est que l'armée de Baviére a toûjours craint de passer le Rhin, & de se ruiner par le manque de fourages & de vivres, qui étoit si grand, que de Philisbourg à Mayence en deça du Rhin, il n'y avoit rien de semé, & rien à manger pour les chevaux que dans les Villes. Il est certain d'ailleurs que Wormes & Mayence étoient si foibles de garnison qu'elles n'eussent pas tenu deux jours; mais il arrive souvent qu'on ne sçait pas l'état des choses: c'est ce qui empécha aussi M. de Merci de faire passer le Rhin à tout son Corps: il n'y eut que peu de troupes qui vinrent en deçà, & tout le Corps demeura entre Heidelberg & Manheim.

Les choses demeurerent quelques jours en cet état; & M. de Turenne voyant qu'il n'y avoit plus à craindre que l'armée de Baviére passât le Rhin, & que toute la Cavalerie se ruinoit faute de fourages, garda seulement trois ou quatre Régimens de Cavalerie sans bagage, qu'il mit dans les Villes à qui il faisoit fournir quelque paillée, & fort rarement de l'avoine, & envoya tout le reste de sa Cavalerie dans les montagnes de Lorraine, ayant écrit à la Cour pour leur faire donner des quartiers d'hiver dans ce pays, & dans les Evêchés de Metz, Toul & Verdun, gardant toute l'Infanterie avec lui en Allemagne, & laissant un Corps de deux mille hommes sous Philisbourg, jusqu'à ce qu'il sçût que l'armée de Baviére fût séparée; ce qui ne fut que dans le mois de Décembre.

Peu de tems après que M. de Turenne eut renvoyé cette Cavalerie, il apprit que M. de Lorraine passoit la Moselle avec cinq ou six mille hommes, & avoit investi un escadron de Cavalerie dans Castelaun, & un autre dans Simeren, deux petites Places dans le Hundstruck, à quatre ou cinq heures de la Moselle, où M. de Turenne

avoit envoyé ces deux escadrons pour trouver du fourage. Celui de Castelaun demeura dans cette petite Place, qui ne fut point attaquée: celui de Simeren se retira à Mayence avec peu de perte. M. de Turenne qui ne pouvoit plus faire revenir sa Cavalerie, & aussi qui ne pouvoit pas prendre celle qu'il avoit postée dans les Villes du Rhin, M. de Merci étant encore ensemble au delà, s'en alla vers Mayence avec quatre ou cinq cens chevaux, & apprit en chemin que M. de Lorraine avoit attaqué Bacharach, qui est une petite Place sur le Rhin où il y avoit cent hommes de garnison: il n'étoit pas en état de la secourir; néanmoins il étoit bien aise de faire croire à M. de Lorraine qu'il y marchoit avec beaucoup de gens. Etant arrivé près de Binghen, qui n'en est qu'à trois heures, il envoya des partis & des sauvegardes en divers lieux pour préparer des vivres pour l'armée, & fit même entrer quelques uns de ses Gardes dans le Château, qui criérent aux Lorrains que l'armée venoit: M. de Lorraine leva le siége, & se retira au delà de la Moselle. Il étoit demeuré deux cens hommes dans le Château de Creutznac, qui a au dessous une assez jolie Ville; & ce Château étant un poste très considerable entre le Rhin & la Moselle, M. de Turenne crut qu'en logeant son Infanterie dans la Ville, & ayant le couvert & des vivres, il feroit le siége durant l'hiver assez commodément. Il y demeura en effet avec mille hommes de pied & deux cens chevaux; & en quinze ou seize jours, le Château se rendit après une assez grande résistance. An. 1644.

Ce fut environ vers le milieu du mois de Decembre que les quartiers furent donnés en Lorraine, en Alsace & le long du Rhin où le pays étoit si ruiné, qu'en vingt lieuës on ne pouvoit pas trouver à nourrir un cheval, hors dans les grandes Villes qui étoient fort miserables par les quartiers d'hiver des Lorrains, & en quelque petit Château, où il de-

meuroit quelque homme de qualité, qu'on ne vouloit pas entiérement achever de rüiner.

M. de Turenne crut qu'il étoit bon qu'il n'allât pas à la Cour pendant l'hiver, afin d'être en état de se mettre en campagne plûtôt; & M. le Cardinal l'ayant trouvé bon, il demeura à Spire: de là il envoya prier M. de la Ferté Goûverneur de Lorraine, de hâter le payement des quartiers d'hiver aux troupes; M. de la Ferté le fit très-ponctuellement dans tous les lieux de son Gouvernement, & leur fit donner trois mois de paye. De cette maniere, la Cavalerie qui montoit à cinq mille chevaux, & l'Infanterie à cinq ou six mille hommes de pied, avec douze ou quinze piéces de canon, furent prêts vers la fin du mois de Mars, de repasser le Rhin sur un pont de Batteaux que l'on fit faire à Spire.

AN. 1645.

M. de Turenne avoit pressé le tems de se mettre en campagne, à cause que l'armée de Baviére avoit détaché un Corps de trois ou quatre mille hommes pour fortifier l'armée de l'Empereur, sous le commandement de M. de Bauschemberg Général de l'artillerie, & de Jean de Wert dans la bataille de Tabor, où M. Torstenson défit & prit prisonnier le Général Hatzfelt, après avoir dans le commencement de la même année rüiné l'armée de l'Empereur (1) dans divers combats, par une suite de conduite fondée sur une grande experience, & accompagnée d'un grand courage & d'un grand jugement; ce qui est fort supérieur au gain d'une bataille. L'armée du Roi ayant donc passé le Rhin, on fut trois ou quatre jours à se mettre ensemble vers Phortzheim, petite ville du pays de Wirtemberg, à trois ou quatre heure de la Riviere de Nekre, derriere laquelle étoit M. de Merci, avec un Corps, à ce que je crois, de six ou sept mille hommes, n'ayant point hâté ses recruës, & ayant

(1) *Cette armée étoit commandée par le Général Galas.*

laissé rafraîchir ses troupes dans les Lieux un peu éloignés, en attendant que la saison fût avancée, & que les herbes donnassent plus de commodité à son armée de se rassembler. M. de Turenne ayant appris qu'il y avoit des gués à la Riviere, partit de bon matin, & y étant arrivé, se campa de bonne heure non pas vis-à-vis du lieu où les ennemis étoient logés, mais à deux heures plus bas, & la passa sans nulle difficulté. AN. 1645.

M. de Merci qui ne crut pas que son armée étoit en état, se retira vers la Suabe; & M. de Turenne ayant suivi sa marche, passa auprès d'Hailbron, où les ennemis avoient garnison, & arriva à Suabeschal avant M. de Merci, qui avoit ses Maréchaux des Logis à la porte de la Ville: mais cóme M. de Turenne fit promptement avancer ses Dragons, les Bourgeois ouvrirent les portes, comme ils le font toûjours au plus fort, & à celui qui arrive le premier. Comme il n'avoit avancé aux portes de la ville qu'avec la Cavalerie, & qu'il avoit laissé son Infanterie à trois heures de là, avec le bagage qui n'avoit pas pû suivre, à cause de la longue marche; il craignit que M. de Merci ayant nouvelle de sa séparation, n'envoyât attaquer cette Infanterie, avec laquelle il n'étoit demeuré que deux Régimens de Cavalerie: ainsi après avoir laissé ses Dragons pour garder la porte, il retourna promtement la nuit au lieu où il croyoit que l'Infanterie seroit demeurée. M. de Merci ne doutant point que ce ne fût toute l'armée qui étoit arrivée à Suabeschal, avoit continué à marcher plus avant vers Dinkespuhel & Feuchtvang. On ne laissa pas néanmoins quand l'Infanterie fut arrivée de continuer à suivre les ennemis, laissant le bagage dans la Ville; mais sans l'appréhension que l'on eut pour l'Infanterie, je suis persuadé que si la Cavalerie eût marché d'abord après M. de Merci, qu'elle l'eût arrêté dans sa marche, qu'elle eût donné tems à l'Infanterie de venir, & que l'on eût combattu

AN. 1645. avec grand avantage : on se contenta de suivre l'ennemi cinq ou six lieuës sans aucune rencontre considérable que de quelques petits partis. M. de Turenne étant revenu à Suabeschal, y demeura deux ou trois jours ; d'où il marcha vers la riviere du Tauber à Mariendal, autour duquel il y a plusieurs petites villes d'où l'on peut tirer beaucoup de subsistance : il s'y arrêta, afin d'avoir derriere lui la Hesse, dont il esperoit dans l'été tirer des troupes pour avancer dans l'Allemagne. Il paroissoit aussi que l'on s'éloignoit plus de l'ennemi qui étoit vers Feuchtvvang, & l'on croyoit qu'il se sépareroit pour se rafraîchir, ayant tout le derriere libre du haut Palatinat de la Baviére.

Dès que l'armée fut arrivée à Mariendal, comme c'étoit dans la fin du mois d'Avril & qu'il n'y avoit point encore d'herbes, on pressa fort. M. de Turenne de permettre que la Cavalerie se separât dans les petites villes, où on laisseroit son bagage au premier ordre, & qu'on viendroit promptement au rendez-vous. Pour dire vrai, le trop de facilité à ne point faire pâtir la Cavalerie, faute de fourage ; la grande envie qu'ils se missent promptement en bon état, plusieurs Officiers assûrant que chacun dans son lieu acheteroit des chevaux pour les démontés, & aussi l'éloignement de l'ennemi qui étoit à près de dix heures de là, les partis rapportant qu'ils étoient separés, FIRENT RE'SOUDRE M. DE TURENNE MAL A PROPOS (1) à les envoyer dans de petits lieux fermés. Il retint néanmoins l'Infanterie & le canon à une demi lieuë de Mariendal, & envoya M. Rosen avec quatre ou cinq Régimens à Rotembourg sur le Tauber, qui est à plus de quatre heures de Mariendal ; mais les autres Régimens étoient à deux & trois heures plus loin.

(1) *Voilà le stile des grands hommes : ils avoüent ingénument leurs fautes, & ne les dissimulent point quand la verité le demande.*

Le lendemain que l'ordre fut donné pour se séparer, M. de Turenne voyant bien qu'il n'y avoit point assez de certitude de la séparation de l'ennemi, pour avoir donné lieu à la résolution prise, envoya ordre à M. Rosen de se rapprocher avec les Régimens; & hors ce qui étoit à deux heures plus loin, il fit revenir les autres Régimens, excepté nouveau Rosen & Vousvor, qui étoient extremément loin, l'un pour observer l'armée de Baviere, & l'autre vers la Franconie, à cause de la garnison de Schweinfurt. Le premier ne fut pas assez diligent pour réjoindre, & l'autre n'eut presque pas de nouvelles du combat. AN. 1645.

M. de Turenne étant presque dans la certitude que l'ennemi feroit la marche que l'on apprit qu'il fit, alla se promener le jour avant le combat avec la grande garde à trois lieuës sur le chemin par lequel l'ennemi pouvoit l'attaquer: étant revenu fort tard, & M. Rosen s'étant rapproché avec plus de la moitié de la Cavalerie, il apprit à deux heures après minuit par un parti, que l'ennemi avec tout le Corps de l'armée avoit quitté Feuchtwang & marchoit droit à lui; c'étoit le deuxiéme de Mai. En même-tems il envoye ordre aux Régimens de Cavalerie qui étoient à deux ou trois heures de là, de marcher; & il dit à M. Rosen de monter à cheval & de s'en aller à la grande garde, & faire assembler promptement en-deçà du bois toutes les troupes qui en étoient proche: malgré cet ordre M. Rosen passe le bois qui pouvoit avoir cinq ou six cens pas, & mande à la Cavalerie de venir joindre au-delà du bois; ce qu'il n'eût pas fait assûrement s'il eût crû l'armée de l'ennemi si proche; car il est certain que si elle se fût mise ensemble en-deçà du bois, on se seroit retiré sans combattre.

M. de Turenne qui n'avoit pas demeuré plus d'un quart d'heure dans le quartier pour donner ses ordres à toutes les troupes, monte à cheval, &

AN. 1645. ne trouvant plus la grande garde, la suit au travers du bois; & étant au-delà, il vit sept ou huit Régimens de sa Cavalerie, qui composoient ce qu'il y avoit d'arrivé, que M. Rosen mettoit en bataille; & jettant la vûë plus loin, il vit l'avant-garde de l'ennemi qui sortoit d'un autre bois sur un assez grand front à un petit quart-d'heure de lui. Quoique la chose fût assez surprenante, & qu'elle ne présageoit rien de bon dans la suite, il ne crut pas qu'il y eût rien à faire qu'à se mettre en bataille avec une partie de l'armée, comme si elle y avoit été toute, n'ayant pas encore assez de gens ensemble pour marcher à l'ennemi, son Infanterie ne commençant qu'à arriver. L'ennemi étoit trop proche pour changer de posture & se mettre derriere le bois: ainsi il ne songea qu'à se servir de l'avantage du lieu, & y ayant un petit bois à main droite de la plaine où étoit la Cavalerie, il y mit son Infanterie qui n'étoit pas composée de plus de trois mille hommes. M. de Smitberg & M. du Passage la commandoit; & comme ce lieu-là servoit comme d'aîle droite il se contenta de laisser deux escadrons derriere ce bois, & mit toute sa Cavalerie sur une ligne avec deux escadrons de seconde ligne à la main gauche du grand bois. M. Rosen se mit tout à fait à l'aîle droite de cette ligne, & M. de Turenne à la gauche.

On attendit l'ennemi en cette posture, lequel en peu de tems descendit dans la plaine, & mettant son Infanterie au milieu des deux aîles de sa Cavalerie, M. de Merci qui étoit Général de l'armée, se met à la tête & marche droit au bois, ayant par ce moyen son aîle gauche qui ne pouvoit pas bien agir qu'il ne fut maître du bois: mais comme il ne pouvoit pas d'abord voir la situation, du lieu, il mettoit son armée en bataille comme on fait d'ordinaire. Comme il fut à cent pas du bois, & que l'Infanterie n'avoit point encore fait de décharge, M. de Turenne marcha avec sa Cavalerie au-devant

de l'aîle droite de l'ennemi dont tous les escadrons furent rompus, & la seconde ligne fut ébranlée. Dans ce même tems, l'Infanterie de l'ennemi avançant vers le petit bois, celle de l'armée du Roi ne fit qu'une décharge & se jette en confusion dans le bois: ainsi l'aîle gauche de l'ennemi trouva le moyen d'avancer à la faveur du bois que son Infanterie avoit gagnée. La Cavalerie de l'armée du Roi qui ne voyoit plus devant elle que trois escadrons de réserve de l'ennemi, la premiere & seconde ligne étant en confusion, apperçut tous ses fantassins qui avoient jetté les armes, & les escadrons de l'ennemi qui se formoient derriere elle. En même tems la confusion commença à s'y mettre & bientôt après la déroute entiére: M. Rosen y fut pris, ayant très bien fait son devoir & toute la Cavalerie aussi. M. de Turenne se retira dans le grand bois, ayant été fort pressé par deux cavaliers de demander quartier, & ayant percé tout au travers avec deux ou trois personnes avec lui, il trouva au-delà du bois trois Régimens de Cavalerie, Duras, Beauveau & Traci arrivés; & par malheur quantité de cavaliers ayant fait saigner leurs chevaux à cause de la saison, les Régimens ne purent monter assez-tôt à cheval pour venir au combat. AN. 1645.

A ces Régimens il s'y joignit bien douze ou quinze cens chevaux des Régimens qui avoient été rompus, & M. de Turenne les ayant mis en bataille vouloit aller contre les ennemis, s'ils eussent promptement passé le bois: mais voyant qu'ils se donnoient assez de tems pour se remettre en posture après le combat, & que toute son Infanterie étoit perduë, & qu'il ne restoit que trois Régimens qui n'eussent pas combattu, il aima mieux sauver ce qui restoit, quoiqu'il le fit avec assez de peine. Ainsi il commanda à M. de Beauveau de marcher avec son Régiment & toute la Cavalerie Allemande qui restoit du combat droit au

Mein, & lui donna ordre de s'arrêter à l'entrée
AN. 1645. du pays de Hesse ; ce qui pourroit être à quinze ou seize heures de-là : il demeura lui-même avec ses deux Régimens de Duras & Tract, pour la retraitte & pour donner aux autres le tems de passer le Tauber, où il y avoit divers gués, ce qui se fit comme il l'avoit pensé. Aussi-tôt qu'il vit toute cette Cavalerie assez loin pour n'être plus en danger, il songea à se retirer aussi. Les ennemis ayant apperçu ces deux Régimens qui se retiroient seuls, vintent de tous côtés pour leur couper le chemin : mais M. de Turenne se retira avec assez d'ordre jusques sur le Tauber qui étoit dans la même campagne, & l'on repoussa deux ou trois fois les ennemis qui vouloient suivre par le même gué par lequel on avoit passé. A la fin en ayant trouvé divers autres, on fut obligé de prendre son chemin avec de petites troupes après avoir perdu une partie des étendarts. Ces deux Régimens, particuliérement celui de Duras qui avoit l'arriere-garde, fit dans cette occasion tout ce qui se peut de hardi & de vigoureux. M. de Turenne se retira d'abord avec quinze ou vingt Officiers ou Cavaliers, & peu de tems après avec une troupe de cent ou cent cinquante chevaux, avec laquelle ayant marché toute la nuit & passé le Mein à gué, il alla le lendemain vers le soir rejoindre sa Cavalerie vers la Hesse. L'ennemi prit une grande partie de l'Infanterie, tout le bagage, dix piéces de canon & douze ou quinze cens Cavaliers ou Officiers de Cavalerie. M. de Montausier, M. de Smitberg & M. du Passage furent pris, & l'ennemi demeura quelques jours sans bouger.

M. de Turenne croyant que quelque Corps de Cavalerie pourroit le suivre, demeura un jour ou deux dans le bois avec douze ou quinze cens chevaux : mais n'ayant rien vû paroître, il avança jusques sur les frontiéres de la Hesse, où Madame la Landgrave lui envoya promptement M. Geis qui

commandoit ses troupes, avec deux de ses Conseillers, pour tâcher à lui persuader de se retirer vers le Rhin, lui alléguant qu'il assureroit par-là les Places qu'il avoit laissées dégarnies, & qu'il joindroit plutôt les troupes que l'on devoit envoyer de France pour le renforcer. Mais ces Conseillers taisoient la principale raison qui poussoit la Landgrave à souhaitter que l'armée marchât vers le Rhin : c'étoit qu'elle craignoit d'attirer la guerre dans son pays, & ne vouloit pas mettre si-tôt son armée en campagne : mais M. de Turenne qui sçavoit que ce qu'il faisoit étoit le seul moyen de faire que toutes les troupes Hessiennes le joignissent, & de faire sortir M. Konigsmarc de ses quartiers, s'opiniâtra à ne pas changer de résolution, & lui manda que si l'ennemi marchoit à lui qu'il se retireroit tout au travers de la Hesse, & qu'à quelque prix que ce fût, il n'iroit point vers le Rhin & entreroit plutôt vers le pays de Brunswic. Il fit aussi sçavoir la même chose à M. Konigsmarc qui étoit dans ses quartiers à dix ou douze lieuës derriere Cassel sur le VVeser. Ce Général avoit les mêmes intentions que les Hessiens, de ne point se mettre sitôt en campagne, & ne souhaittoit point que la guerre fût attirée vers ces quartiers-là ; mais la fermeté de M. de Turenne le fit résoudre à se remettre ensemble. AN. 1645.

M. de Turenne ayant fait retirer ses troupes dans la Comté de Waldec, alla jusques à Cassel, où il reçut beaucoup de civilités de Madame la Landgrave, & connut que tout ce qu'il avoit oüi dire d'elle étoit veritable, qu'elle avoit beaucoup de jugement, de courage & de conduite en toutes ses actions. Elle fit rassembler ses troupes qui montoient à six mille hommes, laissant ses Places remplies, & M. Konigsmarc qui avoit plus de quatre mille hommes s'avança aussi sans perdre de tems.

M. de Turenne ayant eu nouvelle que M. de

AN. 1645. Merci s'étant approché avoit attaqué Kinchaim (1) petite Place à l'entrée de la Hesse, manda au Gouverneur que s'il pouvoit tenir cinq ou six jours, qu'il seroit secouru ; ce qui lui fit prendre la résolution de ne se pas rendre, quoiqu'il y eût une assez grande bréche faite. Les François ayant joint M. Konigsmarc & les Hessiens, marcherent droit à l'ennemi qui leva le siége environ le dix ou douziéme jour après que la bataille de Mariendal avoit été donnée. M. de Turenne pouvoit avoir de reste trois ou quatre mille chevaux & seulement douze ou quinze cens hommes de pied qu'il avoit ramassés; l'ennemi s'étant retiré vers la Franconie, les trois armées demeurerent quelques jours dans le pays de M. le Landgrave de Darmstadt. Dans ce tems-là on eût nouvelles que M. le Duc d'Enguien avec sept ou huit mille hommes marchoit vers le Rhin, ce qui obligea M. de Turenne joint avec M. Konigsmarc & les Hessiens d'aller dans le pays de Darmstadt & de-là dans le Bergstras pour le joindre.

M. d'Enguien passa le Rhin vers Spire, & il fut résolu que les armées jointes marcheroient vers le Nekcre & que l'on tâcheroit d'arriver à Heilbron avant l'ennemi. On marcha en grande diligence avec un gros Corps de Cavalerie d'avant-garde à une heure d'Heilbron, où l'on vit l'armée ennemie qui arrivoit de l'autre côté du Nekere, & qui se mettoit en bataille sur un côteau de vignes auprès de la ville : ce qui fit faire alte à l'avant-garde. On attendit l'Infanterie qui étoit assez éloignée, & l'on campa ce soir en ce lieu. Voyant qu'on ne pouvoit pas attaquer Hailbron ni passer le Nekcre en cet endroit-là, toute l'armée des ennemis y étant opposée; on marcha à Vimpsen, petite ville sur le Nekcre à deux heures

(1) *On n'a pû lire dans l'Original le nom de la Ville assiégée, mais Puffendorf l'appelle Kirchaim.*

au-dessous d'Hailbron ; on mit promptement le canon en batterie, & la ville se rendit. Il me semble qu'il n'y avoit pas plus de trois cens hommes dans la Place. AN. 1645.

L'ennemi voyant que l'on avoit par ce moyen un passage sur le Nekre, laissa une bonne garnison à Hailbron se retira & alla camper à FeuchtWang, où il fit quelques retranchemens. L'armée du Roi laissant peu de gens dans Vimpfen passa le Nekre : M. Konigsmarc voyant les ennemis éloignés & bien aises d'être à part en Franconie, feignit d'être mécontent de M. le Prince sans aucun sujet légitime, (1) s'en sépara sans prendre congé de lui, marcha deux jours vers le Mein sans s'arrêter, & on n'eut plus aucune nouvelle de lui. C'est un homme nourri dans la guerre, accoutumé aux grands commandemens, assez glorieux & intéressé, & qui veut que toutes choses dépendent si fort de lui, qu'il s'accomode difficilement avec ses supérieurs, & tend toujours à se séparer. Au reste c'est une personne qui a de grands talens pour la guerre & qui a servi très dignement la Couronne de Suéde. M. de Turenne ne peut que se louer de la façon dont il en usa avec lui, en recevant ses ordres avant que M. le Prince fut arrivé.

Après son départ les Hessiens demeurans avec nous, on marcha à Rottembourg sur le Tauber, où l'on séjourna quelques jours. M. de Merci se retira plus avant dans le pays vers Dinkespuhel, où il laissa trois ou quatre cens hommes & se campa à trois ou quatre lieuës de-là derriere des bois. Peu de jours après, l'armée du Roi arriva auprès de Dinkespuhel & forma le dessein de l'attaquer ; on fit avancer des mousquetaires dans des maisons ruinées & l'on y ouvrit quelque tranchée : mais avant minuit un Officier prisonnier qui s'étoit sau-

(1) *Le Vicomte cache toujours les fautes des autres, en relevant les siennes.*

AN. 1645 vé de l'armée de Baviere, vint avertir M. de Turenne que M. de Merci croyant que l'armée du Roi s'attacheroit au siége de Dinkespuhel, marchoit toute la nuit, & étoit à deux heures de-là, derriere les bois. M. de Turenne alla promptement en avertir M. d'Enguien qui résolut de laisser tout le bagage avec deux ou trois Régimens de Cavalerie, & de partir incontinent avec toute l'armée, pour suivre M. de Merci.

On partit à une heure après minuit: M. de Turenne avoit l'avant-garde & on traversa un bois: M. d'Enguien y étoit & avoit laissé M. le Maréchal de Gramont avec son armée à l'arriere-garde. En sortant du bois le jour étoit déja assez grand pour voir une petite troupe des Bavarois; & peu de tems après en la poussant, on découvrit quelques escadrons ennemis, lesquels ayant vû la tête de notre avant-garde, se retirerent en diligence vers le Corps de leur armée, dont ces troupes étoient l'avant-garde: desorte que si l'on ne fût pas parti de trop bonne heure, on les eût trouvé dans la marche, & par conséquent en fort mauvaise posture. Ils s'arrêterent derriere plusieurs étangs, se mirent aussi-tôt en bataille, & ayant placé leur canon commencerent à faire des travaux à leur tête & à se retrancher.

L'armée du Roi se mit aussi en bataille au sortir du bois; mais elle ne put aller à eux que par des défilés. On fit avancer le canon qui les incommoda assez; mais le leur qui étoit déja placé nous fit beaucoup plus de mal. La journée se passa toute entiére à se canonner de part & d'autre avec assez de perte. Le lendemain deux heures devant le jour nous nous retirâmes par le même chemin par lequel nous étions venus: c'étoit par un défilé dans le bois. L'ennemi ne suivit qu'avec quelque Cavalerie, & il n'y eut qu'une escarmouche, quoiqu'il y eut un tems auquel il eût pû défaire une partie de notre arriere-garde. On repassa donc le

bois & on alla joindre le bagage auprès de Dinkelspuhel où l'on campa : mais ne jugeant pas à propos de s'arrêter à une si petite Place, on résolut de marcher à Nordlingen & d'y arriver avant l'ennemi ; ce qui étoit fort aisé. Le lendemain l'armée partit de bonne heure, & ayant marché deux ou trois heures, arriva vers les neuf heures du matin dans la plaine assez proche de Nordlingen : n'y voyant rien paroître, on résolut de faire alte avec quelque intention d'y camper, mais pas encore avec ordre de décharger le bagage ni de tendre les tentes. Comme M. de Turenne s'avança dans la plaine avec une petite garde, & que M. le Prince alla aussi se promener fort près de-là avec un autre, il tomba sur un parti Allemand qui rodoit & emmena deux ou trois prisonniers qui dirent, que l'armée de l'ennemi passoit un ruisseau à une heure delà pour s'approcher de Nordlingen. M. de Turenne joignit promptement M. le Prince, & ayant appris qu'il n'y avoit point de ruisseau entre le lieu où l'ennemi passoit & celui où l'on étoit, on envoya à l'armée pour ordonner que personne ne s'écartât. M. le Prince & M. de Turenne s'avancerent encore avec peu de gens pour reconnoître & apprendre plus certainement ce que faisoit l'ennemi, & s'il continuoit sa marche. La plaine est si raze & s'étend si loin, que l'on ne craignoit pas de s'avancer avec peu de gens. AN. 1645.

M. de Merci qui commandoit l'armée de Baviere à laquelle s'étoit joint un Corps de six ou sept mille hommes de l'Empereur, commandé par le Général Gléen étant arrivé sur le bord d'un ruisseau à neuf heures du matin ; & jugeant, comme il étoit vrai, que l'armée du Roi étoit campée auprés de Nordlinghen que nous voulions assiéger, crut qu'en passant ce ruisseau sans bagage il pourroit avec sûreté s'approcher de Nordlinghen, à cause des montagnes & des avantages qu'il pouvoit prendre avec son armée : il se persuada aussi qu'on ne l'attaqueroit

An. 1645. point ce jour-là, & qu'ainsi il auroit le tems de se retrancher, ce qu'il étoit accoutumé de faire en grande diligence, n'ayant ordinairement à sa suite de son armée d'autres chariots que ceux de munition de guerre & ceux dans lesquels étoient les outils. Il continua donc sa route & se posta à trois ou quatre cens pas du ruisseau sur une montagne (1), qui à l'endroit où il l'abordoit étoit assez haute, mais qui descendoit insensiblement vers un village. (2) Pour se servir du lieu selon la force de son armée & la situation du terrain, il commença à ranger son aîle droite composée d'un Corps de l'Empereur & de quelques unes de ses troupes, depuis l'endroit de la montagne qui approche le plus du ruisseau jusqu'au village, ayant deux Régimens d'Infanterie & son canon au lieu où commençoit son aîle droite. Dans l'endroit où l'aîle droite finissoit, l'Infanterie s'étendoit en bataille derriere le village, & dans l'action combattit presque toute pour le défendre; mais au commencement il ne fut occupé que par quelques mousquetaires commandés dans l'Eglise & au clocher. Ensuite de l'Infanterie qui étoit sur deux lignes de même que la Cavalerie, l'aîle gauche composée de la Cavalerie de Baviere, & commandée par M. Jean de Wert finissoit vers un petit Château un peu élevé (3) autour duquel il y avoit de l'Infanterie qui fermoit la gauche de l'armée, de même que ces deux Régimens d'Infanterie fermoient la droite. L'espace entre le village & le Château étoit une plaine où se pouvoient bien tenir douze ou treize escadrons. C'est en cet ordre que se mit M. de Merci, tant pour ombattre que pour camper si on n'étoit pas venu à lui.

(1) *Montagne de Vineberg.*
(2) *Le village se nomme Allerheim.*
(3) *Puffendorf & tous les autres disent que le château étoit sur une hauteur ou colline nommée la colline d'Allerheim.*

M. le Prince ayant vû que l'armée de l'ennemi passoit le ruisseau, manda aux troupes de se tenir prêtes à marcher, & étant confirmé par les partis & par sa vûë même que l'ennemi ne s'éloigneroit pas trop de vouloir combattre, il passa l'endroit derriere lequel il avoit un grand avantage & manda à toute l'armée de marcher. Sur le midi, l'armée s'avança dans cette grande plaine; & vers les quatre heures du soir on vint en présence: il fallut assez de tems pour s'étendre & se mettre en état de combattre. Ce village qui étoit devant l'armée ennemie donnoit avec raison différentes pensées ou de l'attaquer ou de marcher vers les deux aîles avec la Cavalerie seulement: mais comme la chose n'est pas assez sûre d'attaquer des aîles sans pousser en même tems l'Infanterie qui est au milieu, on ne jugea pas à propos, quelque difficulté qu'il y eût à attaquer le village, d'aller au combat avec la Cavalerie, sans que l'Infanterie marchât de même front: & comme le village étoit plus de quatre cens pas plus avancé que le lieu où étoit leur armée, on crut qu'il falloit faire alte avec les deux aîles pendant que l'Infanterie combattoit pour emporter les premieres maisons de ce village, & s'en rendre maîtres, ou du moins d'une partie. Pour cet effet, on fit avancer le canon afin qu'on ne fût pas endommagé de celui de l'ennemi, sans l'incommoder avec le nôtre: mais comme celui qui est placé a beaucoup d'avantage sur ceux qui marchent, à cause qu'il faut toujours atteler les chevaux pour avancer, ce qui fait perdre beaucoup de tems, celui de l'ennemi incommodoit plus qu'il ne recevoit de dommage. AN. 1645.

En cette disposition l'Infanterie de l'armée du Roi marcha droit au village; l'aîle droite étant opposée à l'aîle gauche de l'ennemi dans la plaine, & l'aîle gauche à la droite de l'ennemi qui étoit sur cette montagne, laquelle descendoit insensiblement au village. L'Infanterie trouva assez peu

AN. 1645. de résistance aux premieres maisons ; mais quand elle entra plus avant, trois ou quatre Régimens de l'ennemi (dont une partie occupoit le cimetiere & l'Eglise, & l'autre avoit percé les maisons) firent un si grand feu, qu'elle s'arrêta tout court, & commença à plier : on la seconda d'autres Régimens ; & M. de Merci qui étoit derriere le village, fit soûtenir la sienne par d'autres Corps : ainsi le combat devint fort opiniâtre, avec beaucoup de perte de part & d'autre ; mais moins de celle de l'ennemi, à cause qu'il étoit logé dans les maisons percées : & même pendant que sa premiere ligne combattoit dans le village, la seconde travailloit sur la hauteur. Ces expédiens ne réüssirent point ; mais ils montrent beaucoup d'habilité & de sang froid dans le Géneral. M. le Prince vint souvent dans le village, y eut deux chevaux blessés sous lui, & plusieurs coups dans ses habits. Il laissa M. le Maréchal de Grammont à l'aîle droite de sa Cavalerie. M. de Turenne faisoit aussi ce qu'il pouvoit pour faire avancer l'Infanterie qui étoit dans le village proche de son aîle M. de Bellenave, Maréchal de Camp de son armée, y fut tué : M. de Castelaun Maréchal de bataille dans celle de M. le Prince, fut très dangereusement blessé, aussi bien qu'un très grand nombre d'Officiers. Dans le fort, & sur la fin de ce combat, M. de Merci, Géneral de l'armée de Baviere, reçut un coup de mousquet, dont il mourut sur le champ ; & je crois que quand l'aîle gauche de l'ennemi que commandoit Jean de Wert avança contre la Cavalerie de M. le Prince, qu'on ne sçavoit pas sa mort : le combat ayant duré plus d'une heure dans le village, où quelques escadrons étoient employés pour seconder l'Infanterie, l'aîle gauche de l'ennemi commença à marcher.

On a souvent dit qu'il y avoit eu quelques fautes en passant quelques fossés qu'il y avoit entre les aîles, mais je ne trouve pas cela considerable ;

car toute l'aîle droite de l'armée du Roi étoit en bataille, & voyoit devant elle celle de l'ennemi, laquelle en venant au petit pas au combat, ne trouva pas grande résistance. Quoique M. le Maréchal de Grammont y fit tout ce qui se pouvoit, il fut fait prisonnier, n'ayant pû faire le devoir à la seconde ligne, non plus qu'à la premiere. (1) An. 1645.

M. le Prince qui étoit fort proche du village, passa à l'aîle de M. de Turenne, lequel voyant que l'attaque du village ne réüssissoit point, & que la Cavalerie de l'aîle gauche de l'ennemi marchoit à la Cavalerie Françoise, s'avança avec son aîle vers la montagne, & ayant parlé un instant avec M. le Prince, il lui dit, que s'il lui plaisoit de le soûtenir avec quelques escadrons de la seconde ligne & les Hessiens, qu'il marchait pour aller à la chatge: M. le Prince y ayant consenti, M. de Turenne continua de monter la montagne à la tête du Régiment de Flextein. Etant à cent pas de l'ennemi, il vit en se tournant que toute la Cavalerie Françoise & l'Infanterie qui avoit été poussée du village, étoit entierement mise en déroute dans la plaine.

Comme M. de Turenne continuoit à monter la montagne avec huit ou neuf escadrons de front, l'Infanterie que l'ennemi avoit aux deux extrémités de l'aîle fit une décharge, & le canon eût loisir de faire trois ou quatre décharges, les premieres à balle, & la derniere avec des cartouches, dont le chaval de M. de Turenne fut blessé, & il en eût un coup dans sa cuirasse, & une partie des Officiers du Régiment de Flextein, & le Colonel même, furent blessés avant que de venir à la charge contre un Régiment de Cavalerie qui étoit devant lui. Cela n'empêcha pas que toute l'aîle étant

(1) *L'Histoire du Vicomte a ajoûté ici quelques circonstances, qu'il a trouvees dans les Mémoires du Maréchal de Grammont.*

AN. 1645. marchée d'un front, ne renversât toute la premiere ligne de l'ennemi avec plus ou moins de résistance de quelques escadrons ; & la seconde ligne de l'ennemi soûtenant la premiere qui étoit renversée, le combat fut fort opiniâtre : On n'avoit qu'un escadron ou deux dans la seconde ligne ; & les Hessiens qui étoient à la réserve, étoient un peu loin : cela fut cause que l'on fût un peu poussé, mais sans déroute ; car les escadrons étoient toûjours en ordre, & même quelques-uns avoient de l'avantage sur ceux de l'ennemi ; mais leur grand nombre l'emportoit.

Les Hessiens arriverent, & M. le Prince à leur tête agissoit avec autant de courage que de prudence. La Cavalerie Weymarienne voyant les Hessiens approcher, se rallia, & on chargea tout d'un tems tout le Corps de la Cavalerie ennemie, qui s'étoit mis sur une seule ligne ; on la rompit ; tout le canon qui étoit sur cette montagne fut pris, & les Régimens d'Infanterie qui étoient avec l'aîle droite furent défaits, & le Général de l'armée de l'Empereur, nommé Gleen, pris.

D'un autre côté, toute la Cavalerie de M. le Prince, premiere & seconde ligne, & même sa réserve commandée par le Chevalier de Chabot, & toute l'Infanterie qui s'en étoit fuie dans la plaine, étant chassée du village, fut entiérement défaite : Jean de Wert laissa suivre la victoire de ce côté là par deux Régimens, qui pousserent nos troupes deux lieuës jusqu'au bagage, & revint pour seconder son aîle droite, ou pour arrêter la déroute. Si au lieu de retourner par le même endroit, en laissant le village à main gauche, ils eussent marché dans la plaine droit à la Cavalerie Weymarienne & Hessienne, l'on n'auroit pas été en état de faire aucune résistance, & le désordre se seroit mis très-facilement dans notre aîle gauche ainsi enveloppée.

Comme la Cavalerie de M. de Wert commença

à revenir derriere le village, le soleil étoit déja couché, & la nuit venant incontinent après, les deux aîles qui avoient battu ce qui étoit devant eux, demeurerent en bataille l'une devant l'autre; & comme la Cavalerie de l'armée du Roi étoit un peu plus avancée que le village, quelques Régimens de l'ennemi qui étoient dans le Cimetiere & dans l'Eglise se rendirent à M. de Turenne, & sortirent de-là sans armes à l'entrée de la nuit, sans sçavoir que leurs troupes n'étoient pas à cinq cens pas de-là. An. 1645.

La Cavalerie demeura une partie de la nuit fort proche l'une de l'autre dans la plaine, les gardes avancées de part & d'autre n'étant pas à cinquante pas l'une de l'autre. A une heure aprés minuit l'armée des ennemis commença à se retirer, n'en ayant pas plus de raison que celle du Roi, si ce n'est qu'ils avoient perdu leur Géneral: on n'entendit pas beaucoup de bruit; car ils n'avoient pas de bagage: je crois qu'ils n'emmenerent que quatre petites piéces de canon; tout le reste qui étoit douze ou quinze, demeura sur le champ de bataille. A la pointe du jour on ne vit plus personne, & on sçût que les ennemis s'étoient retirés vers Donawert, petite ville où il y a un pont sur le Danube à quatre heures de-là. M. de Turenne les poursuivit jusqu'à la vûe de Donawert, avec deux ou trois mille chevaux.

L'armée du Roi y eut toute son aîle droite battuë, & toute son Infanterie entierement mise en confusion, hors trois bataillons Hessiens qui étoient à la réserve, & je crois qu'il y eut bien trois à quatre mille hommes de pied tués sur la place. De l'armée de l'ennemi toute l'aîle droite fut battuë, trois ou quatre Régimens d'Infanterie qui étoient mêlés avec elle, défaits, deux qui se rendirent dans l'Eglise; beaucoup de gens tués dans le village, & presque tout son canon pris. Pour parler de la perte des hommes, je crois que celle

An. 1645. que fit l'armée du Roi fut plus grande que celle de l'ennemi. M. le Maréchal de Grammont fut pris d'un côté, & le Géneral Gleen de l'autre, & un trés grand nombre d'Officiers & beaucoup d'étendarts: notre Cavalerie Allemande des vieux Corps, fit trés bien, comme aussi les Régimens de Duras & de Traci.

On fut quelques jours sans pouvoir mettre ensemble plus de douze ou quinze cens hommes de pied de toute l'Infanterie Françoise. Aprés avoir demeuré un jour ou deux auprès de Nortlinghen, M. le Prince sçachant que les Bourgeois y étoient les plus forts, & que l'ennemi n'y avoit que quatre cens hommes, résolut de l'attaquer : les habitans de la Ville demanderent à capituler dès la premiere nuit, & on renvoya la garnison à l'armée de l'ennemi; mais je crois qu'on retint leurs armes. On demeura sept ou huit jours à Nortlinghen, qui est une assez grande & bonne ville, où l'on se racommoda beaucoup : on y trouva des armes, assez de chevaux pour les équipages, des harnois, & beaucoup de médicamens pour les blessés. Après y avoir laissé une fort petite garnison, on alla attaquer Dinkespubel, qui ne se défendit que trois jours. Quand on vouloit se rapprocher du Neckre & du Rhin à cause de l'état de l'armée, & pour pouvoir toucher quelque argent, M. le Prince tomba malade auprès de Dinkespuhel, & suivit la marche de l'armée jusqu'auprès de Hailbron, d'où on lui donna de la Cavalerie pour l'emmener à Philisbourg, où il fut fort malade : il s'en retourna de-là en France, laissant M. le Maréchal de Grammont pour commander son armée, laquelle demeura jointe avec celle d'Allemagne que commandoit M. de Turenne. Ils se camperent auprès d'Hailbron : comme l'ennemi y avoit mille hommes de garnison, & qu'il y avoit jetté encore quelque Infanterie, l'on ne se crût pas en état de l'assieger, & on demeura autour de la Place huit ou dix

jours pour attendre quelques convois de Philisbourg & de l'argent. Quand ces convois furent arrivés, on avança avec l'armée par la Comté de Hohenloc jusqu'à Suabeschal, à dessein d'y attendre l'hyver, & de prendre des quartiers dans la Suabe, en poussant l'armée de Baviére au delà du Danube. L'armée de l'ennemi se tenoit assez prés du Danube au commencement; mais un peu aprés elle vint camper à cinq ou six heures de l'armée du Roi, pour empêcher les fourages. On demeura douze ou quinze jours en cette disposition, jusques assez avant dans le mois d'Octobre. AN. 1645.

Les Suédois avoient gagné au commencement de la Campagne la bataille de Tabor, & avoient ensuite assiegé Brin. Ils y trouverent une si grande résistance, qu'ils y ruinerent leur armée, & furent contraints de se séparer de Ragotski (1) Prince de Tansilvanie, qui étoit venu à leur secours, & avec l'assistance duquel ils n'avoient pû réüssir à la prise de la Place. Le siége de Brin assez proche de Vienne, avoit obligé l'armée de l'Empereur de couvrir ses pays héréditaires; mais quand le siége fut levé, l'armée des Suédois se retira vers la Silésie pour se rafraîchir. Ce fut en ce tems que M. de Baviére voyant que l'armée du Roi avançoit vers le commencement de l'hiver en Allemagne, & craignant qu'elle n'y prit ses quartiers, envoya demander du secours à l'Empereur, le menaçant de s'accorder avec le Roi, s'il ne lui envoyoit promptement un renfort considérable. M. l'Archiduc partit avec six ou sept mille chevaux & quelques dragons, ne menant point d'Infanterie à cause de la longueur du chemin, & de la diligence qu'il vouloit faire; & se couvrant du Danube qu'il laissoit à sa main droite, il vint à grandes journées à Donavert.

(1) *Il se sépara des Suédois, fit la paix avec l'Empereur, & se retira dans la Hongrie, selon Puffendorf,* de rebus Suecicis.

An. 1645. L'armée du Roi étoit toûjours campée auprès de Suabesch-l; & on apprit par un Officier qui sortoit de prison, qu'il venoit un Corps considérable de l'armée de l'Empereur joindre celle de Baviere; ce qui obligea M. de Turenne de convenir avec M. le Maréchal de Gramont qu'il falloit se retirer vers le Neckre, & de là vers le Rhin. Quelques heures après, le même bruit fut confirmé par quelque Cavalerie qui étoit à Dinkespuhel; ce qui hâta encore davantage la marche. On décampa quatre heures avant la nuit, cinq ou six heures après avoir fait partir le bagage; on marcha par la Comté de Hohenloe vers le Neckre, vis-à-vis de Vimpsen, où l'on avoit laissé garnison depuis sa prise; & quoique la riviere ne fut presque pas guéable, en une nuit & un jour on passa avec toute l'armée à la nâge, la Cavalerie portant l'Infanterie en croupe: le grand front rompant l'eau, la rendoit moins rapide, quoique profonde. On perdit quelque bagage, mais peu de soldats, & on se trouva auprès de Vimpsen. Comme on craignit que l'ennemi ne passât à Heilbron, & ne rencontrat l'armée du Roi dans sa marche, on se hâta de gagner Philisbourg

Jean de Wert qui avoit passé à Heilbron avec un Corps de Cavalerie, n'osant pas attaquer l'armée, quoiqu'elle marchât avec une assez longue file, elle arriva sous Philisbourg, oú elle séjourna deux jours: comme il n'y avoit point encore de bateaux pour faire un pont sur le Rhin, M. de Turenne croyant qu'il n'y avoit que le Corps de Cavalerie de M. de Wert qui eût passé le Neckre, & que le reste de l'armée de l'Empereur & de Baviére ne s'avanceroit point quand ils sçauroient l'armée du Roi sous Philisbourg, dit à Mr. le Maréchal de Gramont que l'on pouvoit aller vers Graben, à deux heures de-là, & qu'il esperoit prendre encore ses quartiers sans repasser le Rhin: M. le Maréchal de Gramont y consentit, ne vou-

ſant point faire aucune difficulté ſur ce qui faciliteroit les moyens d'hiverner en Allemagne, & même voulant toûjours laiſſer à M. de Turenne en s'en retournant, les troupes du Corps de M. le Prince qu'il lui demanderoit : ainſi on marcha ſans repaſſer le Rhin vers Graben, à deux heures de Philisbourg ; & ayant ſéjourné un jour entier, on apprit vers le ſoir que toute l'armée de l'ennemi marchoit vers Philisbourg. Comme il n'y avoit que ce paſſage là pour aller repaſſer le Rhin, on partit à l'entrée de la nuit ; & comme à la pointe du jour l'arriere-garde de l'armée du Roi approchoit de Philisbourg, on vit l'avant-garde de l'ennemi arriver dans la plaine, à une demie heure de la Place. On reſſerra en même tems toute l'armée entre la Place & le Rhin, & on commença à s'y retrancher. AN. 1645.

M. l'Archiduc avec ce Corps de l'Empereur & toute l'armée de Baviére, ſe campa à une demie heure de la Place, où il demeura deux jours, pendant leſquels on vit venir des bateaux de Spire ; mais n'en ayant pas la quantité qu'il falloit pour faire un pont, on ne fit paſſer que la Cavalerie & le bagage à la faveur du retranchement & du canon de la Place ; ce que voyant l'armée de l'ennemi, il marcha vers Vimpſen, où on avoit laiſſé M. de Rochepaire avec ſix cens hommes, & le gros canon de l'armée. M. de Turenne qui étoit demeuré ſous Philisbourg avec toute ſon Infanterie & un peu de Cavalerie, fit faire un pont, ſitôt que la quantité de bateaux néceſſaire fut venüe, manda promptement à ſa Cavalerie de revenir à Philisbourg, & ſupplia M. le Maréchal de Gramont, qui étoit allé à Landau, de lui envoyer ce qu'il y avoit de François de Cavalerie ; ce qu'il fit : mais il ne vint pas plus de cinq cens chevaux de la Cavalerie Allemande, une partie ayant refuſé à leurs Officiers de marcher. Ainſi le deſſein ne pût pas réüſſir : ſans cet accident on eût défait toute l'In-

fanterie de l'ennemi, qui prit Vimpfen en fept ou huit jours par compofition, & fe retira enfuite dans fes quartiers.

AN. 1645.

Les deux armées de l'Empereur & de Baviére s'étant féparées, M. de Turenne repaffa le Rhin; il ne crût pas à propos de châtier les Regimens Allemans, tous les corps étant coupables; & auffi il eft certain que quand il leur envoya l'ordre de revenir fur le Rhin, il ne les en croyoit pas fi éloignés qu'étoit le lieu où fes ordres les trouverent. M. le Maréchal de Gramont s'en retourna en France avec toute l'armée de M. le Prince; & M. de Turenne fçachant que l'armée de Flandre étoit fort occupée, & qu'il n'y avoit point de troupes dans le Luxembourg, réfolut dans le mois de Novembre d'aller à Treves, fçachant qu'il y avoit fort peu de garnifon: n'ayant pas pû mener plus de quinze cens hommes de pied & toute la Cavalerie, il écrivit à M. le Cardinal, pour le fupplier de lui envoyer quelques Regimens de l'armée de M. le Prince, qui étoit auprès de Mets; ce qu'il fit: mais il ne fe trouva pas plus de fept à huit cens fantafins qui pouvoient marcher. On fit auffi tranfporter par le Hundftruck deux ou trois piéces de canon avec beaucoup de peine. M. de Turenne après avoir fait avertir M. l'Electeur de Treves qui étoit à Cobletz de fe rendre à Tréves, s'approcha de la Place, & l'ayant inveftie du côté de Luxembourg par un Corps de Cavalerie, elle fe rendit la feconde nuit de l'ouverture de la tranchée.

AN. 1666.

M. de Turenne y remit M. l'Electeur, & y féjourna fept ou huit jours; il fit faire un réduit auprès du pont où il laiffa cinq cens hommes; donna des quartiers le long de la Mofelle, & retourna fur le Rhin au Château d'Obervefel, devant lequel il avoit laiffé M. du Tot Maréchal de Camp, aprés un affez long blocus, ce Château fe rendit; toute l'armée ayant été diftribuée le long du Rhin & de la Mofelle, & quelque Cavalerie envoyée en

Lorraine, M. de Turenne retourna au commencement de Février à la Cour. AN. 1646.

M. le Cardinal Mazarin étoit alors maître des affaires : le Roi étoit fort jeune, & la Reine mere avoit une entiere confiance en M. le Cardinal. Comme M. de Turenne étoit fort bien avec lui, il aprouvoit presque tous ses projets de Campagne, & principalement dans une guerre éloignée de la Cour comme celle d'Allemagne. Ainsi il avoit trouvé bon que M. de Turenne concertât avec M. Torstenson Général des Suédois, que les armées de France & de Suéde se joignissent au commencement de la prochaine Campagne, pour remédier aux inconvéniens que l'expérience avoit appris être presque infaillibles pendant leur séparation. Les deux armées agissant toûjours séparément, l'une vers les pays héréditaires, & l'autre le long du Rhin, ou dans le Cercle de Suabe ; l'armée de l'Empereur & celle de Baviére étant au milieu, envoyoient des secours contre celle qui les pressoit le plus, & rendoient presque infructueux tous les avantages que l'on avoit par des combats : comme le fruit principal que l'on peut tirer des victoires est de gagner un pays pour avoir des quartiers, & d'augmenter son armée en diminuant celle de l'ennemi, qui avec un peu de patience se ruine peu à peu ; on ne pouvoit pas tirer ce fruit, parce que le renfort que les armées ennemies se renvoyoient mutuellement, faisoit perdre tous ces avantages ; au lieu que l'armée de France & de Suéde se joignant, pouvoient se concerter de maniere à ne se séparer plus, que suivant les mouvemens des armées opposées, & dans une distance à pouvoir se réjoindre quand celles des ennemis se mettroient ensemble. Ainsi M. de Turenne concerta avec M. Torstenson, que vers le mois de Mai il viendroit avec l'armée Suedoise dans la Hesse, & que l'armée du Roi passant le Rhin au-dessous de Mayence, se joindroit vers la Comté de Nassau.

AN. 1646. L'incommodité de la goute & une longue indisposition, obligerent M. Torstenson à se retirer en Suéde, après avoir acquis, depuis la mort de M. Banier; toute la réputation qu'un grand homme peut avoir par le gain de diverses batailles, par la ruine d'une grande armée ennemie qu'il réduisit à rien, & par une estime générale de prudence, de cœur & d'habilité: il laissa le commandement de l'armée à M. Wrangel, qui ayant passé une partie de l'hiver à prendre quelques petites Places vers la Westphalie, se trouva en Hesse au commencement du Printems.

M. de Turenne demeura six semaines à la Cour: M. de Bouillon son frere étoit à Rome, & ses affaires n'étant pas encore ajustées, M. le Cardinal offrit à M. de Turenne le Duché de Château-Thierri qui devoit entrer dans l'échange de Sedan, en l'assurant que son acceptation ne nuiroit pas aux affaires de Monsieur son frere, & que l'on donneroit une autre Terre à sa place; mais M. de Turenne, persuadé que cet avantage rallentiroit, s'il n'empêchoit pas la conclusion de l'échange de Sedan, convint avec M. le Cardinal qu'il ne prendroit rien jusqu'à ce que les affaires de Monsieur son frere fussent achevées. Il retourna donc au mois d'Avril sur le Rhin, fit assembler toute l'armée dans le commencement de Mai, & fit descendre un pont de bateaux auprès de Bacharach, pour aller joindre les Suédois dans la Hesse. Après avoir tout concerté pour cette jonction, Monsieur le Cardinal Mazarin lui envoya un Gentilhomme nommé Saint-Aignan, pour lui dire que M. de Baviére ayant donné assurance à Messieurs les Plénipotentiaires à Munster, que son armée ne joindroit pas celle de l'Empereur, si celle du Roi ne passoit pas le Rhin; le Roi lui commandoit de ne pas traverser ce fleuve: le même Gentilhomme lui fit entendre que la pensée de la Cour étoit d'assiéger Luxembourg. M. de Turenne croyant que ce seroit la perte entiere des

Affaires d'Allemagne, se contenta de ne pas passer le Rhin, pour ne point contrevenir si promptement à un ordre exprés, & deux jours aprés que ce Gentilhomme fut retourné, le pont de bateaux rompit par une grande cruë d'eaux. AN. 1646.

Pendant qu'on le racommodoit, M. de Turenne apprit que l'armée de l'Empereur & de Baviére s'étant jointes en Franconie, marchoient droit aux Suédois dans la Hesse, & jugea que sa jonction avec eux étoit impossible en passant par le pont de Bacharach. Connoissant qu'il n'avoit point d'autre passage sur le Rhin que dans les villes que Messieurs les Etats de Hollande tenoient, il envoya quelques Régimens d'Infanterie à Mayence où il laissa M. du Passage, partit deux jours aprés qu'il sçut la marche de l'ennemi, manda à M. le Cardinal par un Sécrétaire la résolution qu'il prenoit, & alla passer la Moselle cinq ou six heures au-dessus de Coblents à gué, & de-là par le pays de Cologne & de Meurs à Rhimberg & ensuite à Wesel, ayant envoyé un Gentilhomme à M. le Prince d'Orange & à Mrs. les Etats pour leur demander le passage.

Il y avoit douze ou quatorze jours de marche d'où il étoit parti jusqu'à Wesel, où il trouva Madame de Longueville qui alloit à Munster; il marcha deux jours avec l'armée sur la route de cette Princesse, & de-là passant par Lipstadt que les Hessiens tenoient, il envoya avertir Monsieur Wrange (qui étoient aux frontiéres de la Hesse) du tems qu'il pourroit le joindre. L'armée avoit marché plus d'un mois à fort grandes journées, durant lequel tems celle de l'Empereur & de Baviere ayant approché des Suédois, n'osa pas les attaquer à cause des postes avantageux qu'ils prirent. Il y eût quelques petits combats, mais pas un de considérable; & M. Wrangel se gouverna avec beaucoup de prudence & de résolution. Comme les armées ennemies sçurent que l'armée de France approchoit, ils se retirerent à cinq ou six heures des Suédois &

se camperent auprès de Fridberg, petite ville, dans
AN. 1646. laquelle ils mirent deux ou trois cens hommes. L'armée du Roi joignit celle des Suédois qui se mirent en bataille à son arrivée. Il y avoit plus de dix mille chevaux & six ou sept mille hommes de pied, & bien soixante piéces de canon. M. de Turenne soupa ches M. Wrangel avec beaucoup de réjoüissance, & ayant seulement séjourné un jour à cause du manque de fourage, l'armée du Roi prit l'avant-garde le premier jour, & M. de Turenne donna le mot; ensuite il le donnoit par écrit pour une semaine & M. Wrangel pour l'autre, se l'envoyant ainsi l'un chez l'autre, par quelque ajudant, sans qu'il y eût jamais aucune division: on marcha en deux jours prés des ennemis qui étoient campés au lieu que j'ai dit. Ils faisoient alors trois salves, pour le jour, à ce que je crois, de la naissance de l'Empereur, & on voyoit par-là que leur Corps étoit considérable. Ils avoient bien quatorze mille chevaux, dix mille hommes de pied & plus de cinquante piéces de canon. On s'approcha à un quart de lieuë d'eux, & on ne jugea pas à propos de les attaquer dans un Camp où ils étoient peu retranchés, mais fort avantageusement postés.

Aprés quelque escarmouche, le jour que l'armée arriva près d'eux, on vint camper fort proche des murailles de Fridberg, où ils avoient trois ou quatre cens hommes de garnison: comme ceux de la Ville tiroient à l'entrée de la nuit sur des soldats qui dans le tems du campement vont querir du bois, je ne doute pas que l'ennemi ne crut que l'on faisoit des approches avec intention d'assiéger la Place dont la prise n'eût été gueres difficile: mais à l'entrée de la nuit M. de Turenne & M. Wrangel ayant conféré ensemble sur ce qu'il feroit plus avantageux de faire, ils se débatirent quelque tems si l'on n'iroit pas par le Bergstras en laissant Francfort à main gauche, pour tâcher d'arriver

à Heilbron devant l'ennemi, & avoir ensuite une entrée dans le pays de Wirtemberg. On jugea enfin que l'ennemi ayant un chemin plus court à faire, y arriveroit avant nous ; & qu'ayant toujours le Danube & le bon pays derriere lui, il n'abandonneroit jamais que ce qu'il auroit ruiné. Au contraire l'armée Françoise & Suédoise n'ayant derriere elle que les bords du Rhin qui est un pays entiérement épuisé, seroient au commencement de l'hiver contraintes de reprendre chacune ses anciens quartiers, & de laisser à l'armée de l'Empereur & de Baviere les leurs qui étoient outre les pays héréditaires, les Cercles de Suabe, de Franconie & la Baviere qui sont des pays sans comparaison meilleurs que les bords du Rhin, le pays de Turinge & de Brunswic, où les armées Françoise & Suédoise avoient accoutumé de se retirer. Cettte différence donne des avantages pour la prochaine Campagne, parce que les soldats viennent chercher les armées qui sont dans les bons pays, & que l'on y rétablit facilement ceux que l'on a. Aprés avoir été quelque tems en suspens, il fut résolu que l'on envoiroit mille chevaux avec cinq cens dragons pour se saisir du poste de Bonnameis qui est un petit bourg à deux heures de Francfort sur la petite riviere de Nid, laquelle étant passée sans que l'ennemi s'y opposât, on pourroit ensuite arriver aussi-tôt qu'eux à la riviere du Mein, ou les combattre en chemin s'ils prenoient cette marche. AN. 1646.

Les troupes étant arrivées à Bonnameis, & n'y trouvant que quelques dragons qui défendoient le passage, s'en saisirent & du bourg. Un Corps de Cavalerie de l'ennemi que commandoit M. de Wert étant arrivé un peu tard, & voyant le poste pris, fit alte assez proche de-là. Les armées jointes marcherent le lendemain trois heures devant le jour : celle du Roi avoit l'avant-garde, & ayant cotoyé dans la nuit & dans le commencement du jour celle de l'énemi on ne leur vit prendre d'autre

résolution que de se mettre sous les armes. On a
AN. 1646. un peu blâmé M. l'Archiduc d'avoir été trop long à prendre parti, ce qui lui coûta bien cher : car pendant qu'il faisoit alte dans son camp, l'armée marchoit toûjours ; & ayant trouvé le poste de Bonnameis occupé par ceux que l'on avoit envoyé devant, on fit promptement raccomoder le passage, & M. de Wert qui s'étoit avancé pour s'en saisir, commença à se retirer vers le gros de l'armée ennemie.

Cependant on passa quoiqu'avec beaucoup de difficulté en divers endroits, & M. Konigsmarc ayant trouvé un passage à main gauche que l'armée Françoise avoit laissé, pour pouvoir passer par un plus grand front, renversa plusieurs troupes de M. de Wert qui se retiroient. Comme il n'étoit que deux heures après midi, quoique l'on eût bien fait six heures de chemin avec une grande armée & un très grand bagage, on marcha encore trois heures ce jour-là, toujours en intention de couper à l'ennemi le chemin du Mein ; ce qui réüssit par la lenteur à se résoudre : de sorte que le soir on arriva entre Francfort & Hanau en un lieu qui ôtoit le moyen à l'ennemi de pouvoir se retirer vers le Mein sans combattre.

L'armée étant partie deux heures devant le jour au mois d'Août, avoit fait neuf heures de chemin. Comme on avoit commandé au bagage de prendre tout à fait la main droite, & qu'il étoit couvert, on ne s'en mit pas beaucoup en peine & il arriva le lendemain. Ainsi les ennemis avec toutes les forces de l'Empire se virent en un jour hors d'état de pouvoir plus aller ni en Franconie, ni en Suabe, ni en Baviere, ayant toute l'armée confédérée entre eux & ces Pays-là. Mais comme on craignoit qu'à la faveur d'une petite riviere qui coule vers Hanau, ils ne pûssent encore marcher vers Aschaffembourg qui est sur le Mein ; on partit le lendemain avant le jour avec une partie de l'armée, commandant au reste de

suivre, quoique fort affoiblie par la marche du jour précédent, & l'on arriva à une petite ville sur ce ruisseau. Les ennemis y avoient mis quelques gens & le lieu étant assez proche du derriere de leur Camp, il y avoit apparence qu'ils alloient marcher pour gagner Aschaffembourg: mais comme ils virent l'armée ennemie passer de grand matin, ils firent alte dans leur Camp leur bagage attelé, retirerent leurs troupes de cette petite ville & défendirent le ruisseau sur lequel elle est située avec quelques gens commandés. AN. 1646.

L'armée Françoise & Suédoise arriva toute sur le midi auprès de ce ruisseau, & ayant fait venir du canon & fait retirer un escadron Impérial qui le souffrit avec un patience incroyable, l'ennemi demeura de nouveau dans son Camp. Les choses avoient ainsi entiérement changé de face dans une seule journée. Comme il y avoit un petit bois qui couvroit une partie du Camp des Impériaux, on ne voyoit pas bien leurs mouvemens: aussitôt qu'ils virent qu'on leur avoit pris le devant, ils firent marcher leur bagage vers Fridberg & suivirent à l'entrée de la nuit le même chemin tirant vers la Hesse, dans le dessein apparement, s'ils avoient été poursuivis, d'aller vers la Westphalie ou vers Cologne. On balança quelque tems quel parti on prendroit de les suivre ou de profiter de l'occasion de prendre des postes considérables dans les Cercles de Franconie, de Suabe & de Baviere. Il est certain que suivant le premier parti on les auroit ramené auprès de Cologne avec quelque perte dans leur retraite: mais comme l'Empereur & M. de Baviere avoient le tems d'envoyer des ordres dans le Pays que je viens de dire, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre, les affaires étant changées en un quart-d'heure, on résolut de marcher vers le Mein.

M. de Turenne fit joindre M. du Passage qu'il avoit laissé vers Mayence, quand il prit ce grand

tour par Wesel avec deux mille hommes & marcha

AN. 1646. à Aschaffembourg, qui est un beau passage sur le Mein, dans lequel il y avoit deux cens hommes qui se rendirent incontinent. Après avoir passé le Mein, l'armée Françoise prit la droite, & la Suédoise la gauche marchant à huit ou dix lieuës l'une de l'autre. La premiere assiégea Schorendorf qu'elle prit en trois jours & alla à LaWingen sur le Danube, que personne ne gardoit : l'autre prit Nordlinghen, marcha à DonaWert où elle passa le Danube comme la Françoise à LaWinghen, y ayant des ponts dans ces deux lieux, & trouvant des vivres abondamment par tout. Les Suédois laisserent garnison dans Nordlinghen & les François dans Schorendorf & dans LaWinghen, en passant & sans séjourner. Les Suédois traverserent le Lech sur le pont de Rain qui n'est qu'à trois ou quatre lieuës de DonaWert & investirent la Place dans laquelle M. de Baviere avoit mis douze ou quinze cens hommes de milice, qu'on appelle chasseurs parcequ'ils ont une casaque verte.

M. de Turenne sçachant qu'il n'y avoit personne dans Ausbourg, envoya M. de Beauveau avec cinq cens chevaux pour parler à ceux de la ville, ayant passé lui-même à LaWinghen avec l'armée. Ceux d'Ausbourg firent entrer M. de Beauvau, laissant les Cavaliers à la porte & commencerent à parler de la composition pour se mettre entre les mains des François & des Suédois. Dans ce tems M. Wrangel, qui avoit commencé les approches de Rain & avoit trouvé de la résistance, comme il arrive ordinairement les premiers jours quand on a affaire à des milices, envoya prier M. de Turenne d'y marcher promptement, lequel croyant que ceux d'Ausbourg tireroient peut-être la négociation en longueur, tandis qu'une des deux armées étoit engagée au siége de Rain, s'y en alla en diligence, & fit revenir M. de Beauvau : comme la tranchée des Suédois étoit ouverte depuis

trois ou quatre jours, il en ouvrit une le soir qu'il arriva: la seconde ou troisiéme nuit, se trouvant tout proche d'un bastion, ceux de dedans ayant battu la chamade de son côté qui étoit le plus avancé, la garnison sortit au nombre de près de deux mille hommes qui avoient beaucoup tiré & s'étoient fort mal défendus. AN. 1646.

M. Wrangel parla souvant dans le tems du siége de Rain avec M. de Turenne sur celui qui mettroit un Gouverneur dans Ausbourg: il étoit d'accord de partager la garnison; mais il ajouta que le feu Roi de Suéde ayant tenu cette Place, il restoit quelques droits aux Suédois pour y commander plus qu'au Roi. Je crois que la pensée que le François s'en rendant les maîtres voudroient y mettre quelqu'un pour y commander; fut une des principales raisons qui obligea M. Wrangel à presser tant M. de Turenne de venir à Rain: néanmoins il n'y eût jamais de contestation aigre entre M. de Turenne & M. Wrangel; & je pense que l'affaire eût été réglée de cette façon, que l'on eût tiré au sort à qui mettroit un Gouverneur dans la Place: Mais comme la ville de Rain fût renduë, où les Suédois mirent garnison, on apprit que Royer étant parti de Memmingen étoit entré avec douze ou quinze cens hommes dans Ausbourg: on ne laissa pas d'y marcher pour voir si l'on ne pût l'investir dans les sept ou huit jours de tems qu'il falloit, avant que les armées Impériale & Bavaroise pûssent entrer dans la Baviere, ayant pris le tour par la Turinge (1) & par le haut Palatinat. On repassa le Lech, on prit ses quartiers auprès d'Ausbourg, & l'on ouvrit deux tranchées du côté des François & une des Suédois: on trouva que le fossé étoit fort large & fort profond, & les difficultés à passer étoient d'autant plus grandes qu'on manquoit de toutes les choses nécessaires, comme il

(1) *Puffendorf dit par la Franconie, la Turinge paroît un grand détour pour une armée qui étoit pressée.*

arrive dans une armée de campagne. On n'avoit pas
An, 1646. perdu plus de cinq ou six cens hommes, & l'on étoit déja sur le Bord du fossé, quand on apprit que les armées Impériale & Bavaroise étoient à deux heures de-là : on avoit sçû tous les jours les journées qu'elles faisoient, & leur marche avoit été moins rapide qu'elle ne dût l'être : on résolut de ne quitter le siége qu'à la derniere extrêmité. On voyoit bien que si l'armée ennemie s'approchoit de la riviere, qu'on ne pourroit pas garder les postes entre la riviere & la Ville, & qu'ainsi la Place seroit secouruë : mais comme on espere toujours qu'un ennemi ne fera pas tout ce qu'il peut, on vouloit attendre qu'il prit la resolution de marcher jusques-là avant que de lever le siége.

On fit brûler ceaucoup de villages pour l'empêcher d'approcher, de peur de manquer de fourage. Le même jour que les armées Impériale & Bavaroise arriverent, M. de Turenne & M. Wrangel passerent l'eau de leur côté avec deux mille chevaux & de l'Infanterie derriere pour escarmoucher les Impériaux dans la plaine & les empêcher d'approcher de la riviere, dans l'espérance que cet expédient réüssiroit, on fit retrancher le Régiment de Turenne au-delà de l'eau ; qui en dix heures fit un fort sur lequel on mit du canon. Les ennemis ayant repoussé quelques unes de nos troupes qui étoient dans le bois à la têre du fort, n'oserent l'attaquer : mais la nuit s'approchant, ils s'étendirent pour se camper tout le long de la riviere où l'espace étoit si étroit que l'on n'y pouvoit demeurer de l'autre côté entre ladite riviere & la ville, que dans une tranchée ; c'est ce que l'on avoit fait quand il n'y avoit point d'armée ennemie : mais lorsqu'elle fut arrivée sur les bords du Lech, on ne pouvoit plus y rester à cause des deux feux de l'ennemi & de la Place, ni méme défendre le passage de la riviere ni la tranchée.

Au commencement de la nuit, on retira ce qui

étoit dans cette tranchée, & on mit toute l'armée ensemble entre le quartier des Suédois & des François. On retira le canon des batteries, & ayant envoyé le bagage avec les blessés & le gros canon à la pointe du jour dans une plaine à une heure d'Ausbourg, on lui commanda d'y faire alte; on commença à marcher à deux heures de soleil; les ennemis entrant en même tems dans la Ville par le côté de la riviere qui étoit guéable & que l'on avoit abandonné: il ne s'y passa rien de considérable. Quand on se fut retiré à une heure de la Ville, on se mit en bataille & on tira deux coups de canon pour montrer que l'on étoit résolu à combattre si l'ennemi vouloit s'avancer. Ce stratagême est plus utile pour encourager le commun des soldats, que pour les gens plus éclairés, qui sçavent bien que quand une armée déloge avec beaucoup de canon & de bagage de devant une Place, & qu'elle passe de grandes campagnes, l'on peut la combattre avantageusement. Après avoir demeuré tout le jour en ce lieu-là, on alla camper à deux heures d'Ausbourg, & le lendemain après avoir fait marcher le bagage, on alla à une heure & demie de LeWingen, où on résolut de camper pour faire fortifier la Place: en effet, les François & les Suédois entreprirent de faire chacun quatre Ravelins autour de la Ville, qui est dans une très-belle assiéte, & qui n'a que des murailles sans rampart, mais un pont sur le Danube: on y envoya deux ou trois mille hommes y travailler tous les jours, qui mirent en douze ou quinze jours tous ces ravelins en défense; M. de Turenne mit dans la Place le Sieur de Grotius avec huit cens hommes de son armée. AN. 1646.

Dans ce tems-là l'armée de l'Empereur & de Baviere commandée par M. l'Archiduc étoit entre Ausbourg & Landsberg, où M. de Baviere envoya beaucoup de chevaux pour remonter les cavaliers;

des armes, des souliers & des habits à l'Infanterie.
AN. 1646. Les deux armées s'avancerent au commencement de Novembre vers Memminghen avec intention de s'approcher d'Ulm, & d'en tirer des vivres à la faveur des Places d'Heilbron, de Tubingen & d'Ausbourg qu'ils tenoint dans la Suabe & dans le Païs de Wittemberg; & ayant une armée plus forte que celle des François & Suédois, ils espéroient de s'approcher de nous qui avions consommé tous nos fourages auprès de LaWinghen, & de nous faire retirer jusques dans la Franconie, leur laissant tous les quartiers de la Suabe, LaWinghen, Rain, Schorendorf & Nordlingen tellement abandonnés, que dans l'hiver ils s'en feroint rendus maîtres sans faire de siége : de cette maniere toute la Campagne auroit été rendüe inutile, au commencement de l'hiver qui est le tems qui décide en Allemagne, parce qu'il rend maître d'un Païs à la faveur duquel l'on peut racommoder & refaire une armée.

M. de Turenne & M. Wrangel prévoyant bien que de la résolution qu'ils prendroient, dépendoit le bon ou mauvais succés des affaires d'Allemagne, résolurent, quoique l'armée fut fort diminuée par les fatigues & la perte des chevaux, le manque d'armes & d'habits dans l'Infanterie, & malgré les neiges & les mauvais chemins, de marcher à l'ennemi auprès de Memmingen pour le combattre, ou pour voir en présence quel parti ils devoient prendre. Dans cette vûë on délogea d'auprès de LaWingen & contre l'opinion de la plûpart des Officiers & la croyance de toute l'armée qui s'imaginoit qu'on retourneroit dans la Suabe & de-là en Franconie : on fit une petite journée en avant, & le lendemain on s'approcha à une heure de l'ennemi qui demeura dans son poste. Comme il avoit de grands défilés & des marais devant lui, on ne crut pas devoir l'attaquer & l'on marcha vers

Landsberg & la Baviere. M. de Turenne & M. Wrangel laisserent tout un jour deux mille chevaux devant l'ennemi pour couvrir leur marche & pour leur persuader qu'on alloit l'attaquer, & par-là l'empêcher de troubler notre passage. On assûre que rien n'a jamais tant aigri ni tant excité M. de Baviere à faire la paix, que de voir l'armée des Confédérés au commencement de l'hiver envoyer des partis aux portes de Muniek, & de n'avoir point de nouvelles des armées de l'Empereur & de la sienne, pour qui il avoit fait de si grandes dépenses, & qu'il croyoit, comme il étoit vrai, beaucoup supérieure à la nôtre. AN. 1646.

On cotoya une partie du jour l'armée de l'ennemi, & ayant envoyé le bagage vers le Lech, on marcha ensuite en grande diligence jusques auprès de Landsberg, où l'on trouva le pont des ennemis qui n'étoit pas rompu. On fit passer dessus quelques troupes à la hâte, & ayant sçu qu'il n'y avoit que cent chevaux dans Landsberg, qui est une fort mauvaise Place, & que l'ennemi y avoit tous ses vivres, on la fit sommer & on l'obligea à se rendre : sans perdre de tems on fit passer pendant la nuit & le jour suivant toute l'armée sur le pont que les ennemis avoient laissé, & on envoya trois mille chevaux aux portes de Munich, où étoit M. de Baviere qui n'avoit plus aucune communication avec son armée.

Les ennemis s'étant apperçus assez tard que l'on marchoit vers le Lech, voulurent suivre ; mais ils apprirent que l'on avoit passé la riviere, & que Landsberg étoit pris. Ils furent bien embarassés à prendre une résolution : à la fin ils s'approcherent d'Ausbourg, & ensuite faute de vivres & de fourages ils se retirerent dans la Baviere, & les armées Françoise & Suédoise séjournerent auprès de Landsberg près de cinq semaines.

M. de Baviere ne voulut pas voir M. l'Archiduc

qui marcha vers Ratisbonne avec l'armée de l'Empereur, & laissa l'armée de Baviere dans son pays. L'Electeur irrité prit alors la résolution de faire la paix, & de laisser aux Conféderés tout l'Empire, pourvû qu'il conservât ses Etats. Cette résolution à laquelle la nécessité l'avoit réduit, eût eû un grand succès sans les mesures que les affaires de Flandre obligerent M. le Cardinal Mazarin de prendre, à quoi se mêlerent aussi beaucoup de cabales de Religieux du côté de Rome, sous prétexte que la rüine de la Maison d'Autriche étoit celle de la Religion Catholique en Allemagne; ce qui n'étoit pourtant qu'une fausse couleur: car le Roi eût maintenu les Catholiques en Allemagne, de même que la Maison d'Autriche, eût empêché les Suédois de faire aucun changement dans les Constitutions de l'Empire, & auroit acordé aux Protestans les mêmes Libertés dont la Maison d'Autriche les laissoit joüir.

AN. 1646.

L'armée quitta enfin Landsberg, & se rapprocha de Memmingen, avec intention de vivre de ce côté du Danube autant que l'on pourroit, afin qu'il restât assez de pays au delà pour y demeurer jusqu'au Printems. Cependant M. de Turenne fit prendre par M. d'Hocquincourt le Château de Tubingen; & ayant appris que les ennemis avoient quelque Corps près de Rain, M. Wrangel & lui y allerent avec cinq ou six mille chevaux, & défirent sept ou huit cens de l'ennemi. M. Wrangel s'avança aussi près de Lindau qu'il ne trouva pas à propos d'assiéger.

Dans ce tems-là, M. de Baviére ayant fait proposer à Munster le dessein qu'il avoit de s'acommoder avec les Couronnes confédérées, M. de Croissi vint trouver M. de Turenne; & le lieu d'Ulm ayant été choisi pour le traité, M. de Bauschemberg Géneral de l'artillerie, y vint de la part de M. de Baviére, & M. de Traci & M. de Croissi de la part du

Roi. Les armèes demeurerent quelque tems assez proche du lieu des conférences ; à la fin il fut conclu que M. de Baviére mettoit (1) Heilbron entre les mains du Roi, & Memmingen entre les mains des Suédois, & promettoit de se séparer entierement des interêts de l'Empereur, de ne le point assister de ses troupes, de donner passages & vivres à celles du Roi pour aller dans les païs héréditaires. An. 1646.

Dans ce tems-là, l'Empereur se trouvoit avec quatre ou cinq mille hommes de pied & cinq ou six mille chevaux : les armées Françoise & Suédoise au contraire, montoient à treize ou quatorze mille hommes de pied, & à vingt mille chevaux, après avoir été racommodées. Le cœur de l'hiver & la grande distance qu'il y a de la Suabe dans les païs héréditaires, empêcherent qu'on ne pût se servir qu'au Printems de cét avantage.

Après que la Paix fut faite avec M. de Baviére, l'armée du Roi se mit en quartier, dans les païs qui lui tomberent en partage des conquêtes qu'elle avoit faites la Campagne précédente avec les Suédois. Comme l'armée de l'Empereur se trouva fort affoiblie par la séparation de celle de Baviére, elle se retira dans les païs héréditaires, non pas tant pour se rafraîchir que pour s'éloigner des Confédérés. An. 1647.

Cette foiblesse des ennemis engagea la Cour à retirer l'armée d'Allemagne, ayant été sollicitée par les partisans de Baviére, qui suggeroient que la continuation de la guerre contre l'Empereur alloit entierement à la ruine de la Religion Catholique ; que les Suédois seuls profiteroient de cette décadence de l'Empire ; que le Roi retirant son armée, on laisseroit les choses dans un équilibre que la France devoit souhaiter ; de sorte que

(1) *L'Historien du Vicomte a cru devoir suivre ici les articles du traité d'Ulm, cités dans le Recueil des traités & négociations.*

ni la Maison d'Autriche ni les Suédois ne feroint les
AN. 1647. maîtres ; & que M. de Baviére les voyant affoiblir tous deux, & conservant son armée, feroit toûjours pancher la balance du côté que la France souhaiteroit. Le besoin que le Roi avoit de troupes en Flandre, à cause du grand Corps qu'on avoit envoyé sous M. le Prince en Catalogne, obligeoit aussi à prendre ce parti. M. de Turenne avoit remontré au contraire par divers Envoyés, que la perte de la Maison d'Autriche étoit presque sûre par la réünion des armées de France & de Suéde, & par la séparation de celle de Baviére, qui avoit laissé l'armée de l'Empereur presque réduite à rien : qu'on remédieroit bien à la crainte que la France avoit de rendre les Suédois trop puissans, par le partage qu'on feroit des conquêtes ; que la France tenant une partie de l'Allemagne, & conservant l'amitié de M. de Baviére, se rendroit arbitre des affaires en Allemagne ; que si on en sortoir avec l'armée, on laisseroit M. de Baviére maître des affaires, & en état de se tourner contre les Suédois quand il voudroit.

Malgré toutes ces raisons, M. de Turenne eut ordre de marcher en Flandre ; il avoit bien prévû que la Cavalerie Allemande feroit difficulté de le suivre, à cause de cinq ou six montres (1) qui étoient dûës. Ce qu'il avoit représenté à la Cour, qui ne se trouvant point en état de donner aucune somme considérable, promit seulement une montre, laquelle même à cause de la difficulté que firent les Marchands d'accepter les lettres de change, ne fut pas prête au tems que l'armée devoit marcher : M. de Turenne pour y remédier, envoya la Cavalerie dans des bons quartiers, leur distribua tout le pays, les traitta le mieux qu'il lui fut possible, & s'en alla avec l'Infanterie Françoise prendre Hocst & Stenheim & d'autres petites Places qui

(1) *Montre signifie un mois de paye.*

assuroient ses conquêtes le long du Rhin: après quoi il reçut un ordre exprès de ne point perdre de tems pour marcher en Flandre. M. de Turenne avoit crû que les principaux Officiers de la Cavalerie Allemande devoient être contens, ayant fait M. de Flextein Géneral Major, donné le Gouvernement de Schorendof à M. de Rousmaorns, & obtenu à la Cour pour M. Rosen, qui étoit sorti depuis peu de prison, la charge de Lieutenant Géneral de la Cavalerie qu'avoit M. Doubatel. L'armée eut rendez-vous à Philisbourg, où elle passa le Rhin sans faire aucune difficulté; & on marcha entre Strasbourg & Saverne, où M. Rosen qui n'avoit bougé de chez lui depuis sa sortie de prison, vint trouver M. de Turenne. AN. 1647.

Le repos que la Cavalerie avoit eu dans ses quartiers, le voisinage de la maison de M. Rosen où les Officiers alloient de tems en tems, & l'éloignement de M. de Turenne qui ne pouvoit pas y avoir l'œil, firent faire à beaucoup d'Officiers force raisonnemens contre le voyage de France: M. Rosen y portoit aussi les esprits, non pas peut-être qu'il souhaitât une entiére mutinerie, mais afin que la grande difficulté que les Allemans feroient de marcher en Flandre, obligeât la Cour ou à leur payer les montres dûës, ou a les laisser en Allemagne. Le lendemain que M. Rosen fut arrivé, on donna ordre à tous les Régimens de passer la montagne de Saverne; & M. de Turenne ayant M. Rosen avec lui, apprit en approchant de Saverne que le vieux Régiment de Rosen ne vouloit pas marcher: il y envoya M. Rosen, dont il n'avoit aucun soupçon, & ensuite il y alla lui-même; & n'ayant rien pû obtenir d'eux, il passa la montagne avec l'Infanterie, & envoya ordre à toute la Cavalerie de marcher, persuadé que s'il s'arrêtoit pour la mutinerie de ce Régiment, ce retardement donneroit lieu aux autres d'en faire de même. Il ne passa de la Cava-

lerie Allemande que le Régiment de Turenne ; AN. 1647. le vieux Régiment de Rosen ayant envoyé aussitôt aux autres Régiments Allemans, ils se joignirent tous à lui en deux heures. Le lendemain, les principaux Officiers de l'armée vinrent trouver M. de Turenne, & demanderent toutes les montres dûës: il leur fit connoître qu'il étoit impossible qu'ils pussent toucher de l'argent avant que d'entrer en Campagne; mais s'ils marchoient, il leur prometoit de tirer toutes les assurances de la Cour pour leur entier payement. Ils s'en retournerent avec cette réponse. Le lendemain, il envoya M. Rosen & M. de Traci pour leur représenter le préjudice que leur résistance apporteroit aux affaires du Roi, & même au payement de leurs montres, s'ils laissoient passer la Campagne sans rendre aucun service à la France.

Quand Messieurs Rosen & Traci furent arrivés auprès de la Cavalerie, les Officiers d'entr'eux qui avoient été les plus liés avec M. Rosen, lui remontrerent que l'affaire étoit à un point, qu'il n'y avoit plus d'accommodement à esperer ; & que s'il ne prenoit le parti de se mettre à leur tête qu'ils en choisiroient, quelqu'autre, & qu'ainsi il demeureroit parmi les François sans aucune considération: M. Rosen prit le parti de demeurer avec eux, disant que les troupes le retenoient par force ; mais M. de Traci vint retrouver M. de Turenne, qui ayant vû partir la même nuit le bagage de M. Rosen pour aller joindre la Cavalerie révoltée, ne douta plus qu'il ne fut de concert avec les Allemans. Le lendemain sa maniere d'agir en envoyant des ordres par tout le pays, & en se faisant reconnoître des troupes comme Géneral, fit voir bien clairement son dessein. Il envoya querir des batteaux à Strasbourg que les habitans lui accorderent à cause des menaces qu'il leur fit de brûler tous leurs villages s'ils les lui refusoient ; il marcha ensuite pour repasser le Rhin. M. de Tu-

renne

renne ayant appris ses démarches, fit neuf lieuës d'Allemagne en un jour, avec trois mille hommes de pied & les quatre Régimens de Cavalerie Françoise, & le sien Allemand, & arriva tout auprès de cette Cavalerie qui commençoit à passer le Rhin. Fort étonnés de la promptitude de sa marche, & de le voir si près d'eux, ils envoyerent des Officiers députés, qui dirent que si on laissoit la Cavalerie repasser le Rhin comme ils l'avoient promis, qu'ensuite ils feroient tout ce que M. de Turenne leur commanderoit : il fut quelque tems en doute s'il les chargeroit, ou leur permettroit de repasser le Rhin ; ils étoient en telle confusion qu'il n'y avoit rien à craindre à prendre le premier parti : le procédé même de M. Rosen, que M. de Turenne avoit toûjours traité si favorablement, méritoit un juste ressentiment ; mais la promesse que la Cavalerie faisoit de retourner au service du Roi, & l'éloignement qu'avoit M. de Turenne de vouloir prendre une vengeance particuliére, lui firent consentir à permettre que les mutins repassassent le Rhin ; après quoi ils se séparérent en diverses caballes. M. Rosen n'étant plus leur maître, une partie des Officiers voulut revenir servir le Roi ; mais les cavaliers ne voulant plus les suivre, & craignant le châtiment, élûrent des cavaliers pour les commander, & ne reconnurent plus leurs Officiers. An. 1647.

Pendant ce tems là, la Campagne s'avançant en Flandre. M de Turenne y envoya les quatre Régimens François de Cavalerie qui lui restoient, & s'en alla avec douze ou quinze personnes avec lui, au lieu où étoient les Allemans, jugeant bien que dans la confusion où ils étoient, personne n'auroit assez de crédit pour lui faire un déplaisir. Il passa le pont de Strasbourg, & s'en alla au quartier de M. Rosen, où étoient logés quatre Régimens de Cavalerie ; M. Rosen vint au devant de lui avec beaucoup d'Officiers, fort embarassés au commen-

AN. 1647. cement. M. de Turenne alla dîner avec lui dans une hôtellerie au bout du pont de Strasbourg, dans le dessein de le mener promptement en deça du pont, & ainsi se saisir de lui; mais le nombre d'Officiers qui étoient avec M. Rosen ayant empêché M. de Turenne d'exécuter ce dessein, il résolut d'aller coucher au quartier de M. Rosen, & d'attendre un tems plus propre. Les Régimens qui étoient au quartier de M. Rosen sçachant la venuë de M. de Turenne, monterent à cheval, & se retirerent avec une grande confusion; mais ayant été assurés que M. de Turenne venoit coucher dans leurs quartiers sans aucunes troupes avec lui, ils revinrent vers le soir: M. de Turenne soupa chez M. Rosen, avec quantité d'Officiers; & dans la bonne chere & le vin toutes choses furent oubliées en apparence. Quoique les cavaliers fussent dans les quartiers avec les Officiers, ils ne laissoient pas néanmoins d'avoir des Députés (c'est ainsi qu'ils les appelloient) choisis d'entr'eux pour les commander; & les Officiers n'avoient plus de part aux résolutions qu'ils prenoient. On avertit M. de Turenne à minuit que les Cavaliers vouloient marcher vers le Marquisat de Baden, pour s'éloigner davantage du pont de Strasbourg. Resolu de s'en aller avec eux, il marcha avec tous les Officiers à la tête des escadrons, & envoya les quartiers maîtres au logement avec la garde, n'y ayant aucun Officier qui eut du crédit; ce qui eût parû aux personnes qui n'en sçavoient pas le fond, une chose contrefaite à plaisir, pour dissimuler quelque intention contraire à ce qui paroissoit.

On marcha deux jours de cette façon; & le troisiéme comme on pensoit séjourner, toute la Cavalerie se trouva à neuf heures du matin au quartier général: ils envoyerent des Députés à M. de Turenne, pour lui demander les montres dûës: il monta à cheval, s'en alla les trouver, & leur dit à la tête des escadrons, que de demander un argent comp-

tant ; c'étoit demander l'impossible, & qu'en repassant le Rhin ils iroient au devant de leur payement : ils demanderent à M. de Turenne s'il leur en répondoit ; lui ne voulant s'engager à rien qu'à ce qui pouvoit être exécuté, ne leur donna d'autre parole que de payer la montre qui étoit prête, & de faire ce qu'il pourroit afin qu'ils fussent payés du reste. Après cette réponse ils firent semblant de vouloir se saisir de la personne de M. de Turenne, lequel voyant bien la chose être hors d'apparence, demeura avec eux, & leur commanda de se retirer dans leurs quartiers d'où ils étoient partis le matin. M. Rosen qui étoit toûjours avec M. de Turenne, perdoit tous les jours son crédit auprès de tous les Officiers principaux de ce corps : comme on ne s'adressoit plus à lui pour aucun commandement, il en fut beaucoup choqué, & tâcha de persuader à M. de Turenne de se retirer à Stolhoffen, lui représentant le peu de sûreté qu'il y avoit pour lui, & qu'il envoyeroit de-là ses ordres avec la même autorité qu'étant présent. M. de Turenne ne voulut point s'éloigner des troupes, & logeoit toûjours chez M. Rosen n'ayant aucun équipage, mais seulement quatre personnes avec lui, afin d'ôter tout soupçon : mais aussi M. Rosen n'avoit pas un si grand crédit qu'il ne fut aisé de voir que les troupes ne prendroient pas son parti quand il seroit arrêté. AN. 1647.

On arriva à huit lieuës de Philisbourg, dans une petite ville nommée Etlingen, où un Régiment d'Infanterie des mutins faisoit la garde : M. de Turenne fit venir la nuit cent mousquetaires de Philisbourg, leur commanda de se trouver à la pointe du jour à l'ouverture de la porte, s'y en alla lui-même, personne n'étant levé dans le quartier, en laissa 50. à la porte, ordonna à la garde de poser les armes, & envoya les 50. autres chés M. Rosen, aprés l'avoir fait lever, il le fit marcher à l'instant à Philisbourg, le faisant embarquer sur le Rhin à deux lieuës du quartier. Il envoya querir en même

AN. 1647. tems tous les Officiers qui commandoient les Régimens de Cavalerie, à qui il dit qu'il avoit fait arrêter M. Rosen, & leur commanda de ne le plus reconnoître. Il trouva une parfaite obéïssance dans tous les Officiers, qui promirent qu'ils feroient ce que M. de Turenne leur commanderoit. La même mutinerie demeura cependant parmi les Cavaliers; mais depuis la prise de M. Rosen, il ne leur resta personne pour les commander : tous les Officiers jusqu'aux Capôraux demeurerent auprés de M. de Turenne; deux Régimens même rentrerent dans le devoir, & ne voulurent point suivre les autres, qui marcherent vers la Franconie, ayant élû des Chefs parmi les mutinés.

M. de Turenne les suivit avec tous les Officiers, & avec quelques escadrons; & au bout de deux jours il les atteignit dans la vallée du Tauber : comme c'étoit un pays serré, il ne craignit point de les approcher, quoiqu'ils fussent en beaucoup plus grand nombre; eux qui croyoient qu'il n'osât les attaquer, commencerent à défiler pour gagner une montagne. M. de Turenne les ayant vû, fit charger leur arriere-garde, les autres qui étoient engagés dans le passage voulurent rebrousser en diligence; mais on les mit en telle confusion qu'on les rompit entiérement : M. de Turenne pensa être pris à une premiere charge qu'il avoit faite avec quinze ou vingt chevaux : on tua deux ou trois cens hommes, & on en prit autant de prisonniers : ce qui étoit engagé par delà le passage s'en alla en diligence à la riviére du Mein, & une partie de ce débris, hors quatre Régimens, joignit quelque tems aprés les Suédois.

Comme la campagne n'étoit pas achevée en Flandre, où M. de Turenne avoit envoyé la Cavalerie qui lui restoit aprés la mutinerie de Allemans, il racommoda avec ce débris tous les Régimens, hors deux, mit des Officiers dans toutes les Compagnies, & leur donna des Cavaliers qui avoient été pris, ou qui s'étoient venu rendre après la

combat des mutinés. Il marcha ensuite dans le Luxembourg avec son Infanterie & ces Régimens raccommodés; mais il reçût ordre de la Cour de ne pas passer outre, & d'y faire seulement une diversion, en prénant quelques méchans Châteaux; ce qu'il fit, & obligea M. Bec de se séparer de l'Armée de Flandre, avec un Corps de quatre ou cinq mille hommes. AN. 1647.

L'hiver approchant, & ôtant tout moyen aux uns & aux autres de rien faire dans ce canton, M. de Turenne apprit que les choses étoient bien changées en Allemagne, & que M. de Baviere voyant l'Empereur pressé par les Suédois, avoit rompu le traité fait avec les deux Couronnes, & avoit envoyé son armée joindre celle de l'Empereur, poussé les Suédois jusques dans les pays de Brunswick, regagné beaucoup de pays que l'on avoit conquis quand les armées de France & de Suéde se joignirent l'année d'auparavant. Cette nouvelle obligea la Cour de lui envoyer des ordres de retourner en Allemagne. Ayant appris sur sa route que la garnison de Frankendal assiegeoit Wormes, il envoya un Corps de Cavalerie qui en fit lever le siége, & marcha vers Mayence, & prit dans sa marche le Château de Falksteim: il fit faire un pont sur le Rhin auprès d'Oppenheim, & demeura dans le pays de Darmstat bien avant dans le mois de Janvier, en attendant que les Suédois fussent en état de marcher; mais l'état de leur armée ne le permettant pas, & ayant besoin de quelque tems pour remettre & remonter leur Cavalerie, M. de Turenne fut obligé de se retirer vers Strasbourg.

Ayant eu permission d'aller à la Cour, & ayant distribué des quartiers en Lorraine pour l'armée, il étoit prêt à partir pour la France, lorsque Madame la Landgrave de Hesse lui envoya un Gentilhomme, qui avoit ordre de lui dire que l'armée des Suédois étoit en état de marcher, pourvû que AN. 1648.

celle du Roi repassat le Rhin pour la joindre.
AN. 1648. C'étoit un grand contre-tems d'être obligé de marcher huit jours par le pays dont il étoit venu, & qui étoit entierement ruiné, avec une armée bien délabrée, qui s'attendoit d'avoir des quartiers pour se remettre: néanmoins M. de Turenne crut l'affaire si importante qu'il se contenta d'envoyer M. de Vautorte à la Cour, pour lui apprendre qu'il alloit repasser le Rhin, & la prier de l'assister. Il donna dix jours pour remettre l'artillerie, envoya en Suisse chercher des chevaux, retourna à Mayence dans le mois de Février, y repassa le Rhin & alla dans la Franconie joindre les Suédois, quoiqu'il fut huit jours pendant cette marche sans trouver presque de paille pour les chevaux. Pour l'Infanterie il commanda que l'on fit des manteaux à cause que la saison étoit fort rude; de sorte qu'il se trouva au-delà du Rhin avec quatre mille hommes de pied, quatre mille chevaux & vingt piéces de canon avec douze ou quinze Places conquises en fort bon état.

Quelque tems avant que de passer le Rhin, M. de Turenne écrivit à M. le Duc de Baviere & lui manda que dés qu'il s'étoit déclaré contre les Suédois, le Roi avoit résolu de rompre de sa part le traité qui s'étoit fait avec lui. M. de Turenne sçavoit bien que l'intention de la Cour étoit qu'il fit ce qu'il pourroit contre l'Empereur; mais il n'avoit point d'ordre exprès de déclarer la guerre à M. de Baviere. Comme le bruit se répandit dans toute l'Allemagne que l'on s'entendoit toujours en France avec M. de Baviere, il crut qu'une déclaration ouverte rassureroit les Suédois & tous les Princes Allemans alliés de la France, & l'on approuva cette démarche à la Cour.

L'armée du Roi se trouvant au-delà du Rhin, marcha en laissant la riviere du Mein à la droite, & joignit les Suédois entre la Hesse & la Franconie. Après cette jonction, un Corps de Hessiens qui

étoit venu avec les Suédois s'en retourna au pays de Hesse & les deux armées passerent le Mein. Celles de l'Empereur & de Baviere qui s'étoient affoiblies par des petits siéges dans la Hesse, après avoir poussé les Suédois, s'en retirerent en diligence vers le Danube, repasserent ce fleuve & se mirent à couvert d'Ingolstat, Place qui appartenoit à M. de Baviere. Les armées de France & de Suéde s'arrêterent sur le bord du Danube où l'on séjourna quelques jours dans l'incertitude où l'on iroit. M. Wrangel qui commandoit l'armée de Suéde avoit dessein d'aller dans le haut Palatinat: mais comme M. de Turenne craignoit qu'insensiblement le progrès de la guerre ne le meneroit vers la Bohéme, & que par-là on s'éloigneroit trop de la Suabe qui étoit le seul lieu dont il pouvoit tirer les choses nécessaires pour l'armée, ne voulut point y aller. On fut quelques jours en négociation sans qu'il parût néanmoins rien d'altéré dans les esprits: on se sépara ensuite n'étant point d'accord. Les Suédois marcherent à l'entrée du haut Palatinat, & M. de Turenne avec l'armée du Roi s'en alla entre la Franconie & l'Evêché de Bamberg, sçachant bien que les Suédois n'iroient pas seuls en Bohème, & se tenant assez près d'eux pour pouvoir les rejoindre quand ils auroient changé de pensée. Les Cavaliers mutinés dont j'ai parlé que l'on avoit chargés sur le Tauber, qui étoient avec les Suédois, obligeoient aussi M. de Turenne à ne pas s'éloigner de la Suabe. Il y en avoit bien quatre cens qui s'étoient remis dans l'armée du Roi, & les Suédois craignant de perdre le reste, vouloient attirer l'armée Françoise dans une guerre éloignée du Rhin & du Danube, afin par-là de dégoûter le reste des Allemans qui n'espéroient plus l'argent qui leur pourroit venir de France, & les quartiers que M. de Turenne leur avoit promis dans la Suabe. Les Régimens même de mutinés qui étoient dans

AN. 1648.

l'armée des Suédois causoient tous les jours de
An. 1648 petits désordres entre les Officiers des armées ; mais il n'y parut rien au procédé des Généraux qui se voyoient tous les jours. Il s'y passa là-dedans force petites choses qui seroient trop longues à écrire.

Les Suédois ayant vû que l'armée du Roi demeuroit aux frontiéres de l'Evêché de Bamberg, & ne jugeant pas devoir s'éloigner davantage des François, se donnerent rendez-vous vers Rottembourg sur le Tauber, & marcherent ensemble pour se rafraîchir aux frontiéres de Wirtemberg. Après y avoir séjourné environ trois semaines, sçachant que les armées de l'Empereur & de Baviere étoient vers Ulm, ils y marcherent. Comme on arriva auprès du Danube, les armées ennemies qui étoient au-delà passerent un pont auprès d'Ulm, où il y eut quelque escarmouche ; & le lendemain continuerent leur route entre LaWingen & Ausbourg, & se camperent à trois lieuës de LaWingen, Place que le Roi tenoit sur le Danube.

Les armées du Roi & de Suéde marcherent droit à LaWingen où M. de Turenne, M. Wrangel & M. Konigsmarc laisserent l'armée qui se campa à une lieuë de LaWingen, prirent trois mille chevaux avec eux, & passerent le pont pour aller reconnoître. Comme ils eurent traversé le marais qui est au-delà de LaWinghen, qui dure bien une lieuë, & où il faut toujours défiler, ils firent alte & envoyerent un parti pour sçavoir ce que faisoient les ennemis: au bout de deux heures il rapporta que leur armée étoit campée à une heure & demie de-là, qu'ils n'avoient point d'alarme, que tous leurs chevaux étoient à la pâture & qu'il n'avoit rencontré aucun parti qui eût découvert les trois mille chevaux ; ni qui pût voir si les armées confédérées étoient arrivées près de LaWinghen. On délibéra quelque tems si avec ces trois mille chevaux on pousseroit la grande garde, ou si on

tomberoit sur leurs chevaux qui étoient à la pâture; mais on résolut de demeurer la nuit en un lieu couvert avec les trois mille chevaux, & d'envoyer des Ajudans avec l'ordre aux armées de marcher toute la nuit, de laisser leur bagage dans le quartier & de se rendre au point du jour au lieu où on les attendoit. Cela réüssit comme on l'avoit proposé, & à deux heures du jour les armées étant arrivées, celle du Roi ayant l'avant-garde, on marcha droit au Camp des ennemis, en détachant mille chevaux commandés pour les engager au combat. Comme on arriva près de leur Camp, on vit qu'il brûloit & qu'il y avoit environ trente escadrons en alte, & quelques bagages qui filoient par un bois. Dans le tems qu'on avançoit en diligence, quelques uns des escadrons s'approchoient du bois, & les mille chevaux commandés commencerent à escarmoucher; mais comme il y avoit de l'Infanterie dans le bois, & que les escadrons ennemis se revirerent fort à propos, ils ne s'embarrasserent guères de ces commandés qui furent fort souvent repoussés. Le Régiment de Cavalerie de M. de Turenne s'étant avancé pour soutenir les commandés, chargea l'Infanterie de l'ennemi dans le bord du bois, & en ayant tué quelques uns, leur Cavalerie se mit en confusion. C'étoit l'arriere-garde de Montecuculli qui commandoit une aile de l'armée de l'Empereur : on ne peut pas se mieux comporter qu'il faisoit en cette retraite : mais comme la Cavalerie de l'armée du Roi & des Suédois arrivoient de tous côtés, il fut impossible que la confusion ne vint à la fin à cette arriere-garde, laquelle fut poussée à travers ce bois. Dans une plaine au-delà, Mélander Général de l'armée de l'Empereur emmena deux mille mousquetaires, quelque Cavalerie & du canon pour soutenir cette arriere-garde & arrêta quelque tems notre Cavalerie; à la fin Melander fut tué, & sa Cavalerie repoussée dans un autre

AN. 1648.

AN. 1648. bois par-delà la plaine. Son Infanterie étoit au bord du bois ; mais les Suédois ayant pris avec leur Cavalerie un chemin à gauche, la couperent au milieu du bois : la Cavalerie de l'armée du Roi passa par la plaine par où elle vouloit se retirer ; desorte que dans la plaine & dans le bois les ennemis perdirent cette Infanterie avec huit piéces de canon, beaucoup d'étendars & une partie de leür bagage. On les suivit bien une heure & demie depuis la mort de Melander, & après que leur Cavalerie se fut un peu remis ensemble ; car leur Infanterie étoit à plus de quatre heures derriere ; on vit au-delà d'un ruisseau fort creux six ou sept escadrons de l'ennemi qui faisoient alte ; on n'y trouva point de passage que celui qu'ils gardoient qui étoit fort étroit. Comme on eût fait alte on vit venir trois bataillons d'Infanterie qui vinrent s'y fortifier ; & sur les hauteurs loin de-là on voyoit quelques troupes & du bagage tout en désordre. On attendit le canon pour faire déloger la Cavalerie & l'Infanterie ennemie qui se retranchoit : mais on tira avec quinze ou vingt piéces contre cette Infanterie & cette Cavalerie, dont il y eu eût plus de la moitié tués sur la place, sans que les ennemis quittassent le passage. Les escadrons ne faisoint que changer de place, & l'on voyoit un escadron de six vingt ou cent cinquante chevaux réduit à cinquante ou soixante, sans s'ébranler.

Le Régiment d'Infanterie de Turenne voulut gagner le passage, mais il y perdit cent cinquante bommes & fut obligé de se retirer sans l'emporter. C'étoit M. le Duc Ulric de Wirtemberg qui commandoit cette Cavalerie comme Géneral Major, & qui certainement sauva le reste des armées de l'Empereür & de Baviere. On se lassa de tirer contre lui avec ce nombre de piéces qui n'étoient éloignées que d'une petite portée de mousquet. Les troupes de l'ennemi qui avoient été un peu ébran-

lées d'abord se rassurerent ensuite & perdirent plus de la moitié de leurs gens à coup de canon, sans témoigner d'épouvante. On voyoit cependant l'armée de l'ennemi qui tâchoit de se rassembler sur une hauteur à une demi lieuë du passage & qui envoya des gens pour relever les troupes qui avoient été si ruinées du canon : mais il n'y en vint qu'une partie, l'autre ayant été dissipée & ayant pris la fuite par les coups d'artillerie qu'on leur tiroit quand on les voyoit venir en Corps. Comme on avoit suivi l'ennemi plus de quatre heures & avec grande diligence, le Corps d'Infanterie ne put arriver qu'un peu devant la nuit, & ainsi on ne la put pas employer à forcer ce passage. L'ennemi, dès qu'il commença à faire obscur, se retira avec le reste de son armée sous Ausbourg, qui n'étoit qu'à deux heures de là & y passa la riviere du Lech. AN. 1647.

On séjourna le lendemain & on marcha le jour d'après au pont de Rain, qui est une Place que M. de Baviére tenoit sur le Lech à cinq heures au-dessous d'Ausbourg. Les ennemis mirent le feu au pont & demeurerent avec leur armée de l'autre côté de l'eau, au méme lieu où Tilli avoit tâché de défendre le passage au Roi de Suéde ; & nous avançâmes le canon & mîmes des mousquetaires au même lieu où Gustave avoit logé les siens. Après un escarmouche qui dura depuis midi jusqu'à la nuit, les ennemis se retirerent de leurs postes sans bruit & marcherent avec toute leur armée vers Munich. Le lendemain matin on fit passer un gué à la Cavalerie Suédoise & à celle de l'armée du Roi commandée par M. de Duras, au nombre de mille chevaux ; mais avec grande difficulté, parceque ce gué ne valoit rien : ce détachement suivit les ennemis pendant deux ou trois lieuës, & fit quelques prisonniers à leur arriere-garde. Toute l'armée passa au pont de Rain que l'on fit racommoder & que les ennemis abandonnerent, & on marcha vers Neubourg. On laissa

pour garder le pont de Rain deux mille hommes
AN. 1648. commandés par M. de Laval, Géneral Major dans l'armée du Roi : on campa la nuit à Neubourg & l'on marcha le lendemain vers Frinsingen qui est sur la riviere d'Iser. Les ennemis se trouverent encore de l'autre côté, ayant abandonné la ville de Frinsingen qui est en-deçà: on s'y logea & l'on tenta divers passages sur l'Iser. Alors les ennemis se retirerent derriere la riviere d'Inn, après avoir mis un bon nombre de leur Infanterie dans Munich, dans Wassembourg & dans Ingolstat.

M. de Baviere en ce tems-là quitta Munich où il étoit, se retira derriere la riviere d'Inn & s'en alla avec fort peu de suite dans un âge fort avancé dans l'Archevêché de Saltzbourg, où il fut à peine reçu qu'il songea à passer dans le Tirol. Les armées traverserent l'Iser & marcherent sur l'Inn où l'on ne pût attaquer Wassembourg, à cause du nombre d'Infanterie qui étoit dedans. Alors on marcha plus bas le long de la même riviere pour se loger à Muldorf, où on fit toutes choses possibles pour la passer : mais comme elle étoit beaucoup plus large & plus profonde que le Lech & l'Iser, & que l'on n'avoit point de batteaux, on ne put jamais planter de pilotis dans l'eau, quoiqu'il y eût une fort petite résistance de l'autre côté, de la part des ennemis, qui ne parurent qu'au nombre de quinze cens ou deux mille tout au plus.

Les armées de France & de Suéde n'avoient jamais pénétré si avant, & il étoit d'une extrême conséquence de passer la riviere d'Inn, à cause du pays d'Obernperg qui en est fort proche, & qui est des terres héréditaires de l'Empereur que l'on eût certainement fait soulever : on séjourna quinze jours à Muldorf, durant lequel tems & celui qui s'étoit passé depuis la mort de Mélander, l'Empereur avoit fait de grandes levées & M. de Baviere avoit envoyé beaucoup de chevaux à Passaw pour remonter la Cavalerie, où M. de Picolomini qui fut en-

voyé pour commander les armées, les mit ensemble ; & aprés avoir amassé un Corps très considérable qui pouvoit bien être de neuf ou dix mille hommes de pied & de quinze mille chevaux avec beaucoup de canon, il passa le Danube à Passaw, & les armées opposées se trouverent à cinq ou six heures les unes des autres. AN. 1648.

On ne jugea pas à propos d'attendre l'ennemi sur l'Inn, mais plutôt sur l'Iser, où on avoit la commodité de moulins ; ainsi on marcha à Dingelfing, qui est sur l'Iser, où l'on campa. Les ennemis vinrent à Landaw qui en est à une heure & demie sur la même riviere. Les armées du Roi & des Suédois commencerent à se retrancher & les Suédois à faire deux ponts sur l'Iser avec des pilotis qui furent achevés en quatre ou cinq jours. Les Officiers de l'artillerie de l'armée du Roi apprirent d'eux à en faire de même ; de sorte qu'il y eût trois ponts faits sans avoir de batteaux, & sur une riviere fort creuse & assez large. Les bleds étant murs, l'Infanterie alloit battre le grain quand la Cavalerie alloit au fourage, de sorte qu'il n'y avoit point de nécessité. On demeura quatre semaines dans le Camp, les ennemis étant fort près & les gardes à la vûë les unes des autres : il s'y passa fort souvent des actions dans les convois de fourages & dans les partis. (1)

Durant ce tems-là, l'armée de l'ennemi diminuoit beaucoup plus que la nôtre: quand on arriva dans ce Camp, elle étoit beaucoup supérieure ; mais au bout des quatre semaines, elle avoit perdu beaucoup de gens. M. Konigsmarc qui s'étoit séparé avec quelques troupes deux jours après la

(1) *Le détail de cette irruption en Baviére qu'on a mis dans l'histoire du Vicomte, fut mis dans une Relation manuscrite faite par un Officier qui servit pendant toute cette Campagne, elle se trouve parmi les papiers du Vicomte.*

défaite de Mélander, s'étant emparé de Pragues,
AN. 1648. les Impériaux y envoyerent peu de troupes ; mais la prise de cette ville leur abattit beaucoup le cœur. On demeura en Baviere jusqu'à ce que les mauvais tems de l'arirere-saison obligerent l'armée de se retirer. Il y arriva durant ce tems là un accident aux Suédois par une chasse que M. Wrangel voulut faire auprés de Munich, où il perdit quelques étendarts, sept ou huit cens chevaux & quantité d'Officiers.

Aprés que les armées furent sorties de la Baviere, on repassa le Lech auprès de Landsberg, on traversa le Danube à DonaWert, & l'on alla vers Aischtet en tirant vers le haut Palatinat. Pendant cette irruption en Baviere, où il y eut beaucoup de pays conquis & beaucoup d'interêts différens, il n'y eut jamais rien qui causât la moindre aigreur. L'Infanterie demeuroit toujours au centre & la Cavalerie de chaque armée rouloit d'une aile à l'autre. Les Officiers Généraux des deux armées commandoient à leur tour aux détachemens, & par-là il n'y avoit aucune difficulté. Comme cette Campagne avoit fort géné l'Empereur & M. de Baviere, ils presserent fort la paix qui se conclut bientôt à Munster. Alors M. de Turenne se retira avec l'armée vers la Suabe, & les Suédois marcherent dans le Païs de Nuremberg.

Fin du premier Livre.

MEMOIRES
DU VICOMTE
DE TURENNE.

LIVRE SECOND.
DES GUERRES EN FRANCE.

An. 1649.

APRE's la conclusion de la paix de Westphalie, l'armée du Roi se retira dans ses quartiers de Suabe & de Wirtemberg, & M. de Turenne y demeura pendant l'hiver. Dans cet intervalle les brouilleries de France s'échaufferent & parvinrent à un tel point, que la Reine fit sortir le Roi hors de Paris, & l'armée Royale prit ses quartiers tout autour de la ville, avec dessein de l'affamer. M. le Prince de Conti, M. de Longueville, M. d'Elbeuf, M. de Bouillon & quantité de personnes de qualité demeurerent dans la Capitale, persuadées que dans une minorité on ne pouvoit pas entreprendre une chose de si grande conséquence, sans la participation des Princes du Sang & des Grands du Royaume. Aussi-tôt on envoya quelqu'un de la Cour à M. de Turenne pour sçavoir ses sentimens, qui ne les déguisa point : il manda même à M. le Cardinal Mazarin de ne plus faire aucun fondement sur son amitié, s'il continuoit d'agir ainsi ; que quand il

AN. 1649. passeroit le Rhin avec l'armée pour retourner en France, ce ne seroit qu'avec le dessein de procurer la paix, & nullement pour aider à soutenir une action qu'il ne croyoit point que l'on dût entreprendre si légérement.

Il se passa quinze jours ou trois semaines dans les voyages de la Cour à l'armée, & de l'armée à la Cour. M. de Turenne ne voulant rien donner à entendre à la Cour que ce qui étoit sa véritable intention, ni faire croire aux Ministres qu'il vouloit dépendre entiérement d'eux, quand il seroit arrivé en France, pour autoriser une entreprise qu'il ne croyoit pas légitime en aucun tems, & principalement dans une minorité; d'autant plus que personne encore n'avoit pris les armes contre le Roi, ni témoigné aucune désobéïssance ouverte. Il y avoit, à la vérité, des Compagnies qui avoient marqué trop de chaleur; mais c'étoit plutôt par des interêts particuliers que par un dessein formé de se révolter contre la Cour.

M. de Turenne ayant fait connoître ses sentimens à la Cour, parla aux Officiers; & hors deux ou trois Régimens, tous promirent de marcher où il vouloit. Aussi-tôt que la Cour sçut qu'il alloit passer le Rhin, elle se découvrit tout-à-fait; ce qu'elle n'avoit pas fait jusqu'alors, n'ayant envoyé d'autre ordre que celui de ramener l'armée en France quand la paix seroit faite en Allemagne. La Cour envoya donc des ordres exprès à tous les Officiers de ne plus reconnoître M. de Turenne, fit tenir trois cens mille écus sur le Rhin, & promit de payer les quatre ou cinq montres dûës; ce qui avec la sollicitation de M. d'Erlac, ébranla six Régimens Allemands qui allerent pendant toute la nuit le joindre à Brisac: trois régimens d'Infanterie se mirent sous Philisbourg. Il ne resta avec M. de Turenne que la moitié de l'armée & encore fort ébranlée, excepté cinq ou six Régimens. Lui voyant qu'il ne pouvoit plus marcher pour exécuter les

desseins

desseins qu'il s'étoit proposés, & ne voulant pas aussi aller à la Cour pour les raisons dites ci-dessus, donna ordre à quelques Officiers Génér ux demeurés auprès de lui, d'emmener le reste des troupes joindre M. d'Erlac. Il se retira avec quinze ou vingt de ses amis en Hollande, où il demeura un mois jusqu'à ce qu'il eût appris que le traité de Ruel étoit fait : alors il s'embarqua en Zélande, alla descendre à Dieppe, & de-là vint en poste à Paris. AN. 1649.

Quoique l'accommodement fut fait, les partis étoient demeurés dans de grandes défiances l'un de l'autre. La Cour songeoit à la Campagne qui commençoit en Flandre, & laissoit les affaires au-dedans du Royaume dans une situation fort mal assurée. M. de Turenne s'y en alla deux jours après être arrivé à Paris ; & comme le dessein de M. le Cardinal étoit de tout dissimuler tant que la Campagne dureroit & que le refroidissement qui commençoit entre M. le Prince & lui, faisoit agir la Cour avec moins de hauteur, M. de Turenne y fut assez bien réçû, y vécut à son ordinaire & commença d'entrer en quelque liaison avec M. le Prince, qui n'alla point commander l'armée cette Campagne ; mais qui fit un voyage en Bourgogne. M. de Turenne passa l'été quelquefois à Paris & d'autres fois à Compiégne où étoit la Cour. Il recevoit beaucoup de civilités de M. le Cardinal, & s'étoit souvent éclairci avec lui sur tout le passé ; mais sans entrer dans aucun engagement d'amitié avec lui. Le Ministre ne voulant point donner de soupçon à M. le Prnice, n'avoit point parlé clairement à M. de Turenne ; & M. de Turenne n'ayant point pris ses sûretés avec M. le Cardinal, & voyant qu'il avoit toujours quelque réserve avec lui, panchoit plus du côté de M. le Prince.

Au commencement de la Campagne, l'armée d'Allemagne refusa d'obéir à M. d'Erlac ; de sorte qu'il fut obligé de la quitter. Les Officiers en-

voyerent des deputés à la Cour pour la supplier de
AN. 1649. leur payer ce qui étoit dû, & l'autre de renvoyer M. de Turenne pour les commander; mais elle éluda la derniere demande. Après la levée du siége de Cambrai il ne se passa rien de considérable pendant tout le reste de la Campagne. Le Roi revint à Paris, & la Cour étoit si pleine de factions que son autorité diminua beaucoup : M. le Prince revint de Bourgogne, & quelque tems après il se brouilla ouvertement avec M. le Cardinal. Toute la Cour prenant parti, M. de Turenne alla chez M. le Prince, & par-là fit une déclaration ouverte d'être de ses amis, ce qui l'engagea dans la suite à prendre part avec lui dans sa bonne ou mauvaise fortune. Il y eut en ce tems-là divers raccomodemens de M. le Prince avec la Cour dont il prit le parti, pour pousser à bout M. le Coadjuteur. Durant un mois ou six semaines, il n'y eut presque pas de jour que les affaires ne prissent une différente face, tantôt à l'avantage, tantôt au désavantage de M. le Prince : mais comme je ne peux pas entrer dans le détail de ces matiéres, je me contenterai de dire que la Cour n'étant pas satisfaite du procédé de M. le Prince, se lia avec tous ceux qui lui vouloient du mal, qui étoient en très grand nombre.

AN. 1650. Ces racomodemens avec la Cour ayant attiré toute la caballe, M. le Cardinal s'en servit adroitement pour la regagner, & concerta avec ceux qui en étoient les principaux chefs, & qui avoient grand crédit sur l'esprit de M. le Duc d'Orleans, les moyens de faire arrêter M. le Prince. Il y trouvoit d'ailleurs un très grand obstacle par la liaison qui étoit entre M. le Prince & M. de la Riviere qui avoit un grand pouvoir sur l'esprit de M. le Duc d'Orleans. M. le Cardinal surmonta enfin ces difficultés, & ayant gagné M. le Duc d'Orleans, on fit arrêter un jour de Conseil M. le Prince, M. le Prince de Conti & M. de Longueville, qu'on

fit mener par les Gendarmes du Roi au bois de Vincennes. AN. 1650.

M. de Turenne avoit bien vû dans ces derniers tems que M. le Prince se brouilloit avec tout le monde, & qu'il donnoit grand sujet de mécontentement à la Cour, par le mariage de Madame de Richelieu, & en soutenant Jersei contre la Reine. M. le Cardinal faisoit faire de tems en tems de grands complimens à M. de Turenne, lui promettant qu'il iroit commander, s'il le vouloit, la Campagne prochaine l'armée de Flandre; & sçachant que depuis quelques jours il n'alloit plus gueres chez M. le Prince (qui en effet ne lui faisoit plus de part de sa conduite) M. le Cardinal espéroit, comme il lui a dit depuis, qu'il ne se mettroit pas si promptement dans les interêts de M. le Prince. A l'instant même que le Prince fut arrêté, M. le Cardinal envoya M. de Ruvigni trouver M. de Turenne pour l'assûrer qu'il y avoit sûreté entiere pour lui, & lui promit beaucoup de bons traitemens en tout ce qui le concerneroit. M. de Turenne, quoiqu'il fut persuadé qu'il y avoit sûreté pour lui à la Cour, & qu'il fut bien vrai que Monsieur le Prince ne vivoit pas trop bien avec lui depuis quelque tems, ne voulant pas abandonner le Prince dans son malheur, partit la nuit qu'il fut arrêté avec quatre Gentils-hommes, & n'ayant point d'argent s'en alla chez M. de Varennes qui lui préta six cens pistoles & l'accompagna à Stenai. M. de Chamilli qui y commandoit pour M. le Prince, reçut M. de Turenne dans la ville avec beaucoup de joie : trois ou quatre jours après la Cour lui envoya Paris, pour le convier à retourner avec toutes les promesses que l'on peut faire : mais ne pouvant se contenter l'esprit s'il entendoit à aucune négociation durant le malheur de M. le Prince, il renvoya Paris sans vouloir rien écouter, & résolut de prendre toutes les voies pour obliger la Cour à relâcher M. le Prince & de n'oublier rien

pour faire appréhender les malheurs que pouvoit causer son long emprisonnement.

AN. 1650.

Il envoya suivant cette résolution à toutes les troupes qui étoient à M. le Prince & à tous ses Gouverneurs qu'il croyoit mécontens de la Cour, ou qui étoient de ses amis. De tous il ne put attirer que vingt ou trente Officiers; & des personnes de qualité il y eut M. de Duras & M. de Boutteville qui étoient dans les interêts de M. le Prince: M. de Turenne envoya aussi aux troupes qui avoient servi sous lui en Allemagne & qui étoient dispersées en divers endroits; mais il ne put gagner que trois Régimens d'Infanterie, celui de la Couronne, celui de Turenne & celui du Passage qui quitterent la Lorraine, marcherent en Corps avec leur bagage & le vinrent joindre à Stenai. Le Régiment de Beauvau Cavalerie vouloit venir joindre son Colonel qui vint trouver M. de Turenne dans les interêts de qui il a toûjours été: mais on enferma ce Régiment dans une ville, & ce qui s'en put sauver, le vint trouver. On logea ces troupes auprès de Stenai dans des quartiers; M. de Turenne n'ayant pas voulu presser les Commandans de Stenai, de Clermont & de Damvillers d'en recevoir, de peur qu'il ne semblât vouloir mettre de ses gens dans les Places de M. le Prince, & aussi parceque les Commandans n'eussent pas voulu les recevoir à cause de la disposition de leurs garnisons. Celle de Damvillers commença à se déclarer contre M. le Prince, & les soldats prirent M. le Chevalier de la Rochefoucault leur Commandant, en criant, Vive le Roi. Quelques jours après M. de la Ferté s'étant approché de Clermont, les soldats de la garnison firent prisonniers leurs Officiers & se rendirent maîtres de la Place qu'ils livrerent à M. de la Ferté. Ceux de Stenai voulant en faire de même, M. de Turenne remontra à M. de la Moussaye l'importance qu'il y avoit de s'assurer de la Citadelle. On y laissa huit Compagnies du Régiment de

Turenne qui l'ont toujours gardée, & en ont été les maîtres jusqu'à la sortie de prison de M. le Prince, entre les mains de qui ils la remirent. AN. 1650.

Il ne resta que cette Place pour soutien de tout le parti; M. de Turenne en donna le commandement à M. de Varennes en qui il s'est toujours fié sans aucune réserve. On fut obligé d'avoir recours aux Espagnols aprés avoir reçû une disgrace. Le Régiment du Passage fut défait en voulant entrer à Stenai; mais la compagnie des Gardes de M. de Turenne que le Lieutenant nommé la Berge commandoit, passa en plein jour, força cinq cens chevaux, & perdant la moitié de ses gens, entra dans Stenai aprés avoir fait l'action la plus vigoureuse qui se soit vûë. M. de Turenne demanda à entretenir le Gouverneur de Montmédi, ce qui se fit le lendemain. Ayant parlé franchement de la façon dont il s'étoit engagé dans cette affaire & du chemin qu'il y vouloit tenir, il a toujours trouvé dans ce Gouverneur & en M. le Comte de Fuensaldagne (qui gouvernoit toutes choses en Flandres quoique l'Archiduc y fut) une parfaite sincérité, en cachant néanmoins leur impuissance à avoir de l'argent. Cette conférence avec le Gouverneur de Montmédi fut suivie premiérement d'un secours de quinze cens chevaux & de quelque Infanterie que l'on jetta dans Dun, & ensuite du traité que Madame de Longueville & M. de Turenne firent avec M. l'Archiduc, ratifié par le Roi d'Espagne. Cette Princesse aprés la prison de Mr. Prince, s'étant retirée en Normandie, & de-là ayant passé en Hollande, s'en vint par le pays de Liége à Stenai, & se logea à la Citadelle qui fut toujours gardée par quelques soldats de la vieille garnison & par les huit Compagnies du Régiment de Turenne, sans néanmoins que cela l'ait jamais choquée. M. de Turenne demeura toujours dans une parfaite intelligence avec elle

depuis le commencement jusqu'à la sortie de prison
AN. 1650. de M. le Prince.

Pour commencer la négociation, M. de Turenne & M. le Comte de Fuensaldagne se virent dans la ville de Marche, & la perte de Clermont & de Damvillers l'ayant un peu refroidi, l'obligea à presser fort pour avoir la Citadelle de Stenai, qui étoit le seul lieu qui restoit au Parti. Quoique M. de Turenne n'eût d'autre ressource que dans les Espagnols, il risqua plutôt de rompre la négociation que de livrer un lieu dans lequel il pût être hors de leur pouvoir quand il le vouloit : & comme son dessein avoit toujours été de ne demeurer avec eux, qu'autant que la parole qu'il avoit donnée de travailler à la liberté de M. le Prince l'y obligeoit, il étoit bien aise de demeurer en lieu où il pût disposer de lui. Ainsi aprés une contestation de six semaines il ne conclut rien à Marche, durant les trois jours qu'il y demeura avec M. de Fuensaldagne : mais la négociation continua par le moyen de Dom Gabriel de Tolede, envoyé à Stenai pour traiter avec Madame de Longueville & M. de Turenne. Le traité fut conclu, dans lequel M. de Fuensaldagne promettoit au nom du Roy Catholique, & Madame de Longueville & Monsieur de Turenne promettoient en leur nom de ne se point accommoder que M. le Prince ne fût hors de prison, & que l'on n'eût offert une paix juste, égale & raisonnable à l'Espagne.

Les choses étant achevées de cette façon, on se prépara pour la Campagne. Les Espagnols essayerent d'obliger M. de Turenne à demeurer avec une armée dans la Champagne pendant qu'ils agiroient en Picardie : mais lui sçachant bien que leur pensée étoit de profiter des divisions de France pour reprendre les Places que le Roi tenoit sur eux, & que s'il demeuroit avec un Corps séparé, l'armée du Roi tomberoit toute entiére sur lui, il

aima mieux prendre le parti de se joindre au Corps de l'armée d'Espagne, afin de les obliger d'attaquer les villes de France, ou d'entrer dans le Royaume pour faire diversion à la guerre de Bourdeaux, ou pour animer les amis de M. le Prince qui étoient dans le Royaume. Après qu'il eût joint l'armée d'Espagne, on alla assiéger le Câtelet qui ne dura que trois jours : ensuite ayant appris qu'une partie de la Cavalerie qui étoit dans Guise en étoit sortie, on l'alla assiéger sept ou huit jours aprés en présence de l'armée du Roi, qui s'étant assemblée s'approcha de l'armée d'Espagne. AN. 1650.

Les deux armées étoient presque de même nombre, à sçavoir de dix ou douze mille hommes & de six ou sept mille chevaux. Les pluyes qui survinrent gâterent tous les chemins, & le peu de chariots de vivres qu'avoient les Espagnols, mit l'armée en une telle nécessité de pain, que l'on ne pût travailler que fort lentement au siége : dés le commencement les soldats n'avoient qu'une seule ration de pain en trois jours ; mais sur la fin la nécessité devint si grande, qu'elle les obligea de lever le siége, & de se retirer à deux lieuës de-là, où les soldats de l'Infanterie eurent beaucoup de peine à se traîner, à cause de la foiblesse, où le manque de pain les avoit réduits.

Après que l'on eut eû des vivres, & que l'on eut séjourné sept ou huit jours dans ce camp, on alla attaquer *la Capelle*, que l'on prit en dix jours ; & ensuite le tems de la moisson étant venu, l'armée marcha vers Vervins ; & M. de Turenne s'étant avancé avec deux mille chevaux pour voir la contenance de l'armée du Roi, qui étoit à Marle, il apprit qu'elle en étoit délogée, & qu'elle marchoit derriere les marais de Liesse : il fit connoître à M. l'Archiduc qui arriva au camp, que si on avançoit encore à deux lieuës de Vervins, qu'assurément l'armée de France se mettroit en quelque mauvaise posture, & qu'elle donneroit

lieu d'entreprendre quelque chose sur elle. M. l'Archiduc marcha deux lieuës par delà Vervins, où l'on apprit que l'armée du Roi continuoit à se retire. M. de Turenne prit trois mille chevaux, & marcha à Château-Porcien & Rhetel, qui se rendirent; d'où il manda à l'armée d'Espagne que l'on trouveroit à vivre sur la riviere d'Aisne, où elle s'avança, & mit une garnison dans Rhetel de huit cens hommes, & Delliponti qui étoit fort estimé en Flandre, pour y commander. Comme le séjour de l'armée autour de la Ville ruinoit entiérement tous les bleds, & ôtoit le moyen à la garnison de subsister, M. de Turenne fut d'avis de s'en éloigner, & de remonter le long de la riviere d'Aisne, en s'approchant de Paris & de l'armée du Roi qui s'étoit retirée vers Rheims: son intention étoit toujours que l'armée d'Espagne entrât le plus avant qu'il se pourroit dans le Royaume, croyant que M. le Prince qui étoit dans le bois de Vincennes, seroit mené à Paris, & qu'ainsi il ne seroit plus à la disposition de la Cour; & esperant aussi que si on le laissoit au bois de Vincennes, peut-être après quelque bon succès, il pourroit obliger l'armée d'Espagne de marcher jusques là, M. de Turenne ne donnoit conseil aux Espagnols pour les mouvemens de leur armée, que suivant les marches que faisoit l'armée du Roi, & selon que la guerre le permettoit: car, les armées étant égales, conseiller en partant de la Capelle de marcher jusqu'à Paris, ayant tout contraire en France, & personne ne se déclarant pour M. le Prince, auroit paru si emporté, qu'il eût perdu tout crédit auprès d'eux.

AN. 1650.

Après avoir donc marché jusqu'à Neufchâtel sur la riviere d'Aisne, les Espagnols firent avec raison difficulté de la passer avec toute leur armée; parceque celle du Roi étant entre Rheims & Soissons, derriere la riviere de Vesse, ils ne voyoient aucune apparence de rien executer; & que leur

Infanterie pâtissoit beaucoup, n'ayant plus le moyen de faire venir des convois: M. de Turenne laissant à Neufchâtel le Corps de l'armée, prit trois mille chevaux & cinq cens mousquetaires, pour voir en quelle posture seroit l'armée du Roi; il apprit après avoir marché quelque tems, qu'elle étoit à Rheims, & que M. d'Hocquincourt étoit à Fismes, derriere la riviere de Vesse, avec dix Régimens de Cavalerie, & qu'il y avoit cent mousquetaires dans la Ville: il s'y en alla en diligence; & aprés une grande résistance à un pont où il trouva à droite & à gauche des gués pour la Cavalerie, il rompit entiérement tous les Régimens qui s'opposoient à son passage, fit quatre ou cinq cens prisonniers, & obligea M. d'Hocquincourt, après avoir très-bien fait, de se retirer à Soissons avec beaucoup de peine. L'Infanterie qui étoit dans Fismes se rendit, & M. de Turenne manda à M. l'Archiduc ce qui s'étoit passé; & que s'il lui plaisoit de s'avancer à Fismes avec l'armée, qu'assurément elle y subsisteroit très bien, y ayant beaucoup de moulins sur la riviere, & une très-grande quantité de grains & de bestiaux. AN. 1650.

L'armée d'Espagne y marcha, & on fit avancer M. de Bouteville jusqu'à la Ferté Milon, qui mit des sauvegardes dans ce village. Voyant l'armée de France renfermée dans Rheims, un Corps derriere la Marne, & le chemin de Paris libre, M. l'Archiduc & M. de Fuensaldagne se fussent assurément résolus d'y marcher, si M. le Prince fut demeuré à Vincennes; mais on apprit qu'aprés de grandes contestations entre M. le Tellier & M. le Duc d'Orleans, qui vouloit faire mener M. le Prince à la Bastille, que M. le Tellier l'avoit emporté, & que M. le Prince avoit été conduit avec une trés-petite escorte à Marcoussi, à huit lieuës de Paris sur le chemin d'Orleans. Alors il n'y avoit plus de raison de marcher à Paris avec le Corps de l'armée, & il auroit été inutile & dangereux

d'y aller avec des gens détachés, à cauſe de l'ar-
AN. 1650. mée du Roi, qui eût pû en détacher un plus grand nombre, & laiſſer tout ſon bagage dans les villes; ce que l'armée d'Eſpagne ne pouvoit pas faire.

On envoya de Fiſmes faire des propoſitions de paix : Dom Gabriël de Tolede fut à Paris, & M. de Verderonne vint à Fiſmes de la part de M. le Duc d'Orleans ; mais tout cela ne produiſit aucun effet. Pendant ce tems on eut avis que le traité étoit conclu à Bourdeaux, où le Roi étoit allé lui-même avec M. le Cardinal Mazarin : M. de Bouillon qui y avoit la principale autorité, y gouverna les affaires du parti avec l'approbation d'un chacun, & s'y conduiſit avec toute la vigueur, prudence & fermeté qui ſe peut dans une conjoncture ſi difficile.

L'armée d'Eſpagne ſéjourna un mois à Fiſmes, afin de voir ſi ces propoſitions de paix ne produiroient aucun effet à Paris. Aprés ce tems là, on tint conſeil pour ſçavoir quelle Ville de la frontiére on devoit aſſieger en ſe retirant : les Eſpagnols avoient deſſein d'aller à Rocroi ; mais M. de Turenne fut d'avis d'aller plutôt à Mouſon, Ville ſur la Meuſe à deux lieuës de Stenai, qui ſervoit beaucoup à ſa conſervation, & qui étendoit un peu plus les quartiers d'hiver ſur cette frontiére. Ainſi on détacha le Marquis de Maſingen, Meſtre de Camp Géneral de l'armée d'Eſpagne, avec trois mille hommes de pied & deux mille chevaux, pour aller aſſieger Mouſon. Le reſte de l'armée demeura ſur la riviere d'Aiſne pour couvrir le ſiége, & obſerver l'armée du Roi, qui s'étoit aſſemblée vers Châlons. Comme le ſiége tira fort en longueur à cauſe des grandes pluyes & du peu d'artillerie qu'avoient les Eſpagnols, M. le Maréchal du Pleſſis qui commandoit l'armée du Roi, marcha diligemment par Verdun dans le deſſein de ſecourir Mouſon ; ce qui obligea l'armée d'Eſpagne d'aller au ſiége : M. de Turenne demeura

avec trois mille chevaux pour le couvrir, n'y ayant point de circonvallation, & étant nécessaire de tenir l'ennemi loin, de peur qu'il n'entreprît quelque secours. A la fin, aprés sept semaines de siége, durant une trés mauvaise saison, la Ville de Mouson se rendit. An. 1650.

Aprés la prise de Mouson, l'armée d'Espagne demeura fort affoiblie par la longueur du siége, qui ne finit que fort avant dans le mois de Novembre : M. de Turenne voyoit bien que dans le dessein que les Géneraux Espagnols avoient de se retirer dans leurs quartiers d'hiver, il perdroit Rhetel & Château Porcien pendant l'hiver ; & que les troupes Allemandes, que les Espagnols avoient levées depuis peu, périroient par les mauvais quartiers que l'on a accoutumé de donner en Flandre : il conseilla à M. le Comte de Fuensaldagne de laisser toute l'armée entre la riviere de Meuse & celle d'Aisne; mais n'ayant pû l'y déterminer, il demeura lui-même sur la frontiére, avec cinq Régimens Allemans de Cavalerie nouvellement levés, qui faisoient environ deux mille chevaux, & avec deux brigades des Lorrains, dont l'une étoit commandée par M. de Fauge, & l'autre par le Comte de Ligneville, qui avoit été défait par M. le Maréchal de la Ferté. Ces deux brigades faisoient deux mille cinq cens chevaux, & mille chevaux du Corps que M. de Turenne avoit levé en Allemagne. Pour l'Infanterie, elle étoit composée de deux mille cinq cens hommes ; une partie Walons, & l'autre Lorrains, n'y ayant point d'Infanterie Françoise que le Régiment de Turenne commandé par Betbesé, celui de la Couronne par Rochepare, & celui de Stenai commandé par le Comte de Quintin : avec ces troupes & six piéces de Campagne, M. de Turenne demeura entre la Meuse & l'Aisne. Outre celles là, M. l'Archiduc laissa douze cens hommes de pied dans Rhetel, & deux cens chevaux sous le commandement de

Delliponti, qui étoit Sergent Major Géneral de bataille, & homme de grande reputation en Flandre.

AN. 1650.

L'armée du Roi durant le siége de Mouson, & quelque tems après, demeura dans la Champagne à se rafraîchir, & y attendit toutes les troupes qui avoient été à Bordeaux: quand on les eut rassemblées, elle se trouva forte de six à sept mille chevaux & de huit mille hommes de pied, & l'on résolut de venir attaquer Rhetel. C'étoit assez avant dans le mois de Décembre: l'armée arriva devant la Place le Vendredi, & le Samedi on commença à faire les approches; on prit d'abord un fauxbourg; on s'aprocha le long des maisons près de la muraille, & l'on battit une tour de la porte avec une piéce de douze: ensuite ayant trouvé les poutres du pont, ausquelles il ne manquoit pour s'en pouvoir servir qu'à mettre des planches dessus; les assiegeans le firent, & s'attacherent à la porte: ils en furent repoussés la premiere fois; mais y étant retournés, les assiegés battirent la chamade, & demanderent à parlementer le Mardi au matin: tout le Corps de l'armée étoit de l'autre côté de la riviere, & avoit laissé deux Régimens pour faire une fausse attaque qui réüssit.

M. de Turenne sçachant que l'armée du Roi marchoit au siége de Rhetel, voulut y arriver deux ou trois jours après, afin de trouver l'armée séparée dans ses quartiers autour de la Ville, les tranchées ouvertes & le canon en batterie; ce qui affoiblit toûjours beaucoup. Après avoir marché quatre journées, le Mardi il fit sept grandes lieües pour arriver à la vûë de Rhetel, ayant oüi le canon le matin, & n'y ayant nulle apparence que la Ville fut en état d'être forcée si tôt, il arriva à une heure de nuit à une lieüe de la Ville; après avoir poussé quelque Cavalerie, il fit quelques prisonniers, qui lui dirent que la Ville étoit rendüe: il demeura toute la nuit en bataille, & fit tirer deux coups de canon, pour voir si les assiegés ne répon-

droient point. Comme on fut sept ou huit heures sans entendre de bruit, & que les prisonniers s'accordoient tous à dire que la Ville étoit rendüe, on n'en douta plus, & l'armée reprit le chemin par lequel elle étoit venüe, & alla loger à quatre lieües de-là dans une Vallée, n'ayant pas le moyen de demeurer dans la Champagne faute d'eau & de couvert. AN. 1650.

Le Mardi que la Ville se rendit & le lendemain, l'armée du Roi se mit ensemble, & marcha une partie de la nuit du mecredi au jeudi: le matin elle arriva à la vûë des Cravates que M. de Turenne avoit laissés une demie lieüe derriere lui. Sur cette nouvelle il fit incontinent remonter ses troupes sur les hauts de Champagne; & comme l'armée du Roi marchoit dans la pleine, il la côtoya près d'une heure à une demie portée de canon, les Lorrains n'étant pas encore arrivés, qui avoient été un peu longs à sortir du quartier. Quoique ses forces ne fussent pas égales, on ne pouvoit prendre d'autre parti que celui de combatre: les Régimens Allemans avoient l'aîle droite, & la Cavalerie de M. de Turenne avoit l'aîle gauche, les Lorrains n'étant pas encore arrivés. Les armées marcherent bien une heure de cette façon, M. de Turenne ne craignant rien, parce que l'Infanterie du Roi n'étoit pas encore assés près pour faire prendre la résolution au Général de marcher à lui. Bientôt les Lorrains arriverent, & M. de Turenne voulant éviter que l'armée du Roi n'eût le tems de mettre son Infanterie dans l'intervalle de ses deux aîles, fit promptement mettre la Cavalerie Lorraine à sa main gauche sur deux lignes, dont il y avoit douze escadrons à la premiere, & huit à la seconde: il marcha droit à l'aîle droite de l'armée du Roi. M. de Beauveau, M. de Duras, M. de Bouteville & M. de Montausier commandoient les escadrons de la premiere ligne du Corps de M. de Turenne. Les Lorrains qui étoient com-

mandés par leurs Officiers, vinrent doubler si promp-
AN. 1650. tement à la gauche, qu'ils ne donnerent pas le tems à la Cavalerie de l'armée du Roi de leur opposer que trois escadrons; parce qu'ils avoient toûjours reglé le premier escadron de leur aîle droite au Corps de M. de Turenne seul; cela étoit cause aussi qu'ils avoient beaucoup d'escadrons auprès de leur Infanterie, & par là le même avantage contre la Cavalerie de M. de Turenne, que les Lorrains avoient contre eux.

En cette disposition on marcha à la charge, & toute la premiere ligne approcha la tête des chevaux les uns contre les autres, sans tirer: il y eût quantité d'Officiers tués de cette premiere charge, & presque tous les escadrons de l'armée du Roi de la premiere ligne furent rompus; mais avec une si grande résistance que ceux des Lorrains étoient presque aussi rompus qu'eux. Les escadrons de l'armée du Roi qui étoient près de l'Infanterie, demeurerent entiers, n'ayant pas combattu; mais toute la premiere ligne des Lorrains composée de sept escadrons, se mit en désordre contre les trois François qui lui étoient opposés: il y eût aussi quelque escadron qui passa dans l'intervalle l'un de l'autre.

M. de Turenne n'avoit de ses troupes que deux escadrons de la seconde ligne, dont la premiere fut rompüe par un escadron passé dans l'intervalle, son Colonel ayant été tué: l'autre commandé par le Major passa en avant, & en rompit deux de l'ennemi: toute la seconde ligne des Lorrains se méla avec la premiere; de sorte que quand la seconde ligne de l'armée du Roi, qui étoit composée de tous les Régimens de la vieille armée d'Allemagne, vint en bon ordre, elle les trouva en grande confusion. M. de Turenne qui avoit voulu mener les escadrons de la premiere ligne à la charge, & puis retourner à la seconde ligne, fût obligé par la grande résistance à se mêler; de sorte que son

cheval fut bleſſé de deux coups, & ainſi il n'étoit plus en état de ſe porter en aucun lieu qu'au petit pas. Meſſieurs de Beauveau, de Bouteville, de Duras, de Montauſier, ayant rompu les eſcadrons qui leur étoient oppoſés, marcherent juſques auprès du canon, & rompirent quelques eſcadrons de la ſeconde ligne. Cependant à l'aîle droite de M. de Turenne commandée par la Fauge, cinq Régimens Allemans eurent quelque avantage à la premiere charge; mais enſuite toutes les troupes ſe mirent en confuſion, & commencerent à prendre la fuite; ce qui donna moyen à quelques eſcadrons de l'aîle gauche de l'armée du Roi, de revenir à l'aîle droite; & la ſeconde ligne ayant marché aux Lorrains qui étoint déja en grande confuſion, ils prirent la fuite: M. de Fauge après avoir très-bien fait ſon devoir, fut fait priſonnier; le Comte de Ligneville bleſſé de deux coups au travers du corps; le Prince Palatin tué, & deux autres Colonels. M. de Turenne qui avoit marché entre les Lorrains & ſes troupes, ſe trouva dans ce déſordre au commencement ſeul, tous les Gentilshommes qui étoient avec lui s'étant mêlés à cauſe de la grande réſiſtance; il fut reconnu ſouvent, & ſon cheval bleſſé encore de deux autres coups: des Cavaliers lui demandant s'il vouloit avoir quartier; la Berge ſon Lieutenant des Gardes, le joignit; ils furent ſuivis de ſept à huit Cavaliers dont trois prirent Monſieur de Turenne & quelques autres ſon Lieutenant, mais ils s'en démêlerent heureuſement; & ayant mis hors de combat quelques-uns de ceux qui les attaquoient, ils commencerent à ſe retirer un peu de la preſſe: il n'y avoit plus de troupes de M. de Turenne en ce lieu là, & il étoit au milieu des eſcadrons de l'armée du Roi. La Berge pour l'empêcher d'être pris, avoit été obligé quelquefois de dire qu'ils étoient eux deux de l'armée du Roi, & que c'étoient des Allemans qui ne les connoiſſoient pas

An. 1650.

qui les avoient voulu tuer. Enfin par un bonheur
AN. 1650. extraordinaires on les laissa aller ; le cheval de M. de Turenne étoit blessé de cinq coups. Bientôt après il trouva Lavau Major du Régiment de Beauveau, qui lui prêta un cheval, & il se sauva au milieu des plaines de Champagne, sans que personne le suivit. Les deux aîles de son armée avoient été rompües, & toute l'infanterie avoit jetté les armes, excepté le Régiment de M. de Turenne, qui sans vouloir avoir de quartier se mêla avec l'Infanterie de l'armée du Roi, & tous les Officiers & Soldats furent tués ou faits prisonniers, après avoir tenu ferme une heure entiere, sans aucune Cavalerie pour la soûtenir. Dom Estevan de Gamare Général d'artillerie d'Espagne, se trouva auprès de l'infanterie, où il fut pris, aussi bien que M. de Bouteville, & M. de Quintin qui commandoit le Régiment de Bourgogne.

Les choses étant entierement desesperées, M. de Turenne ne put pas se retirer par le plus court chemin vers la riviere d'Aisne, à cause des troupes du Roi, qui en suivant les fuyards de l'aîle droite, lui avoient coupé le chemin ; il fut obligé de s'en aller par les plaines de Champagne, & arriva à Barleduc avec cinq cens chevaux qu'il avoit rencontrés sur sa route ; après avoir demeuré six heures à Bar, & donné ordre à la Cavalerie qui étoit venuë avec lui, & à M. de Duras, qui y arriva un peu après avec cent chevaux, de se retirer dans le Luxembourg ; il s'en alla avec douze ou quinze des mieux montés droit à Montmedi, où il trouva une partie de la Cavalerie sauvée de la bataille, leur donna quelques quartiers aux environs, & envoya rendre compte de toutes choses à Bruxelles. Il manda en même-tems à Madame de Longueville à Stenai, qu'il étoit à Montmedi, & l'assura que si l'armée du Roi, après le gain de la bataille, marchoit vers Stenai, qu'il s'y en iroit aussi-tôt avec les troupes

qu'il tenoit autour de Montme i, qui n'est qu'à deux lieües de Stenai. M. de Turenne ne voulût pas aller si-tôt à Stenai, de peur que les Espagnols ne crussent, qu'il ne se fioit pas entierement à eux après la perte du combat, ou bien qu'il avoit si mauvaise opinion des affaires, qu'il étoit bien aise de chercher à se mettre promptement en un lieu, d'où on pourroit plus aisément songer à un accommodement: la connoissance des affaires de Flandre lui faisoit voir qu'il valoit bien mieux demeurer dans un lieu où les Espagnols étoient les maîtres, que d'aller à Stenai; parce que, quoique M. de Fuensaldagne, de qui tout dépendoit en Flandre, appuyât tout le parti, néanmoins tous les Gens du Païs qui vouloient toûjours que l'on employât les forces d'Espagne à reprendre les Places que le Roi tenoit en Flandre, & non point à favoriser le parti, se servoient de ce mauvais évenement pour appuyer leur opinion, & décourageoient M. de Fuensaldagne. Si M. de Turenne après ce malheur, y eût encore ajoûté la méfiance en s'en allant à Stenai, il est, sans doute, que M. de Fuensaldagne eût changé de mesures, & qu'il eût fallu songer à un accommodement honteux. Mais la chose prit toute une autre face; & sçachant que M. de Turenne étoit à Montmedi, & tous les Officiers de l'armée témoignant être fort contens de lui, on lui envoya de la part de M. l'Archiduc un pouvoir pour disposer de toutes les Charges de ceux qui avoient été tués à la bataille, & les quartiers tels qu'il les demanda pour ses troupes. AN. 1650.

AN. 1651.

Peu de tems après, M. de Turenne s'en alla voir Madame de Longueville à Stenai, où ils résolurent ensemble de demeurer dans la même pensée jusqu'à la liberté de M. le Prince. M. de Lorraine & M. de Fuensaldagne vinrent ensuite à Namur, pour conferer avec M. de Turenne: ils y demeurerent quatre jours ensemble pour donner or-

dre aux quartiers des troupes ; & s'en étant retournés à Bruxelles, M. de Turenne voulût traiter avec M. l'Electeur de Cologne pour des quartiers dans le Païs de Liége ; mais n'ayant pû s'accommoder, il y mena ses troupes.

An. 1651.

Durant ce tems là, les désordres recommencerent à Paris, & il y eut grande apparence de la liberté de M. le Prince. Comme il y a beaucoup de gens qui ont écrit particulierement toutes les caballes qui se formerent alors, je n'en dirai rien ; mais seulement que M. de Turenne étant bien averti qu'il y auroit bientôt un changement, demeura auprès de ses troupes, ou dans les lieux un peu loin de Bruxelles. Comme il étoit dû par les Espagnols plus de trois cens mille écus pour accomplir le traitté fait avec eux, M. de Fuensaldagne en offrit cent mille à M. de Turenne ; mais il ne jugea pas à propos de les recevoir, dans un tems où les affaires l'obligeroient peut-être à chercher les moyens de se dégager d'avec les Espagnols. Peu après il apprit par le sieur de la Berge, que Madame de Longueville lui envoya, que M. le Prince étoit sorti du Havre, & étoit allé à Paris : il sçut aussi en même-tems que M. le Cardinal Mazarin étant parti de la Cour étoit allé au Havre, croyant engager M. le Prince dans ses interêts, & voulant persuader qu'il lui donnoit sa liberté, quoiqu'il y fut obligé par les remontrances du Parlement, & la liaison de M. d'Orleans & du Cardinal de Retz. M. le Cardinal n'ayant pû réüssir dans ce projet, espera que la Reine sortiroit avec le Roi hors de Paris pour l'aller trouver vers la Champagne ; mais elle en fut empêchée par les Gardes que M. d'Orleans & le peuble firent faire devant le Palais Royal ; ce qui obligea M. le Cardinal d'aller à Sedan, ensuite au pays de Liége, & delà à Cologne, dont il revint, comme il sera dit ci-après.

M. de Turenne qui étoit à la Roche en Arden-

ne, s'en alla incontinent à Stenai, pour chercher les moyens de satisfaire à l'autre clause du traitté d'Espagne, qui étoit, après la liberté de M. le Prince, de travailler à une paix juste, égale & raisonnable. Il envoya avertir M. le Comte de Fuensaldagne, qu'encore que M. le Prince fût en liberté, qui étoit le premier article du traitté, & que l'on pût, sur ce qu'on y avoit manqué en tous les tems à l'égard des sommes promises, prendre un prétexte bien raisonnable de se dégager du second, que néanmoins la maniere obligeante dont il en avoit toûjours usé, & la connoissance certaine que ce n'étoit que la nécessité, & non la mauvaise volonté qui l'avoit obligé à manquer, feroient qu'il ne partiroit point de Stenai qu'après avoir donné tout le tems raisonnable pour travailler à ce second article. Etant arrivé à Stenai, il trouva des lettres que M. le Prince écrivoit à Madame de Longueville, par lesquelles il témoignoit souhaiter fort de la voir, & faisoit de grands complimens à M. de Turenne sur tout ce qui s'étoit passé. AN. 1651.

Peu de jours après, Madame de Longueville partit pour s'en aller à Paris, ayant envoyé à Bruxelles pour faire sçavoir aux Espagnols qu'elle travailleroit de bon cœur à la paix, & les remercieroit de l'assistance qu'ils avoient donnée pour la liberté de M. le Prince. M. de Turenne demeura à Stenai, & ne fut point embarassé de ce que Madame de Longueville en partoit : ce n'est pas qu'ils ne fussent en bonne intelligence ; mais n'étant point fort pressé pour ses interêts particuliers, il ne vouloit sortir de l'affaire qu'avec honneur. Il écrivit à M. le Prince qu'il trouvoit fort à propos que l'on envoyât promptement quelque personne de considération, avec ordre de travailler à la paix, & qu'il ne jugeoit point qu'on pût se retirer de bonne grace d'avec les Espagnols, avant que d'avoir fait voir par des effets réels,

AN. 1651. que l'on y songeoit tout de bon, & que l'on faisoit des ouvertures raisonnables. On envoya de la Cour M. de Croissi à Stenai, & par les instances que M. de Turenne fit à Bruxelles, M. l'Archiduc envoya M. Friquet. On pressa fort cette négociation, & l'on proposa du côté de la France que M. le Duc d'Orleans iroit avec un plein pouvoir sur la frontiére avec des personnes nommées, si M. l'Archiduc y vouloit venir avec le même pouvoir de la part du Roi d'Espagne, que les Espagnols avoient toûjours dit qu'il avoit. D'ailleurs M. de Turenne fit sçavoir à M. le Comte de Fuensaldagne que l'on satisferoit l'Espagne par raport au Portugal & à la Catalogne, pourvû que les autres conditions de la paix fussent raisonnables: mais on connut bien qu'il n'y avoit point de *plein pouvoir* en Flandre, & qu'apparemment les grandes espérances que l'on avoit conçûës en Espagne des guerres civiles de France, avoient ôté toute pensée de songer promptement à la paix.

Après deux mois de négociation, M. de Turenne manda à M. de Fuensaldagne, qu'ayant fait de son côté tout ce à quoi il s'étoit obligé pour la paix, qu'il s'en alloit à Paris: il le remercia en même tems de l'assistance qu'il avoit reçûë du Roi d'Espagne & de la civilité avec laquelle il en avoit usé envers lui en toutes rencontres, & lui fit dire aussi qu'il donneroit ordre à trois ou quatre cens chevaux qui lui étoient restés de la bataille de Rhétel & qu'il avoit fait lever en Allemagne, de le venir trouver en France.

Pendant le séjour de M. de Turenne à Stenai, après le départ de Madame de Longueville, il sentit par les différentes lettres de M. le Prince, & par les avis qu'il avoit de Paris, qu'il changeoit souvent de pensée depuis sa sortie de prison, souhaittant quelquefois que M. de Turenne vint bientôt à Paris, & d'autres fois désirant qu'il demeurât à Stenai, suivant l'envie qu'il avoit ou

de ravoir promptement la Place, que M. de Turenne par son retour lui eût remis entre les mains, ou de continuer en liaison avec les Espagnols. Quand Madame de Longueville partit de Stenai, elle voulut engager M. de Turenne à lui donner sa parole, de demeurer toûjours dans les interêts de M. le Prince: mais lui qui croyoit, aprés avoir montré durant la prison de M. le Prince un si grand desinteressement, pouvoir agir suivant qu'il le trouveroit plus à propos, dit à Madame de Longueville qu'il ne pouvoit pas en donner; mais qu'aprés avoir fait sortir ses Gens de Stenai, remis la Place entre les mains de M. le Prince, & satisfait aux Espagnols touchant l'article de la Paix, qu'il s'en iroit à Paris où il verroit le Prince & prendroit là ses mesures. En éfet, M. de Turenne, dépuis que Madame de Lougueville fût partie, jusqu'à ce qu'il s'en allât à Paris, n'a point voulu avoir d'autre conduite que de donner tout le tems nécessaire pour bien sortir d'avec les Espagnols touchant l'article de la Paix; n'ayant eû nulle impatience d'aller à Paris, où néanmoins il sçavoit bien que tous ceux du parti de M. le Prince prenoient des mesures pour leurs interêts particuliers: mais il ne croyoit pas que de songer aux siens, en se hâtant d'y aller, pût bien s'accorder avec le tems qu'il vouloit donner pour convaincre les Espagnols, que l'empêchement à la Paix venoit de ce que M. l'Archiduc n'avoit pas au plein pouvoir de traiter. M. de Turenne en ayant été pleinement instruit & convaincu qu'il étoit inutile de demeurer d'avantage à Stenai, en partit & retourna à Paris. Sçachant que M. le Prince & beaucoup de personnes de qualité vouloient venir au-devant de lui, sans affecter qu'il ne le desiroit pas, il arriva à Paris un jour plûtôt qu'il ne l'avoit dit, n'aimant point ces sortes d'honneurs qui assûrement sont de mauvaise grace, quand on vient d'avec les Espagnols, & que l'on entre en un lieu où le Roi & la Reine demeurent.

AN. 1651.

AN. 1651. En ce tems là, la Reine ne se gouvernoit en secret que par les conseils de M. le Cardinal, quoique au dehors tout paroissoit s'opposer à son retour en France. Le Parlement même faisoit souvent des remontrances là-dessus; & quoique le Roi & la Reine y répondoient qu'on pouvoit s'assûrer que le Cardinal ne seroit plus rappellé à la Cour, tous ceux cependant qui vouloient obtenir des graces de la Reine s'adressoient à M. le Cardinal à Cologne. M. le Prince tenoit souvent des conseils à l'Hôtel de Longueville, étoit assez bien avec M. le Duc d'Orleans, & alloit fort rarement au Palais Royal. M. le Cardinal quand il le fit sortir du Havre, crut qu'il s'ajusteroit avec lui. Depuis qu'il fut arrivé à Paris, il témoigna vouloir achever le mariage de M. le Prince de Conti avec Mademoiselle de Chevreuse, qui étoit une des conditions sur laquelle M. le Coadjuteur avoit travaillé à sa liberté. Quand M. de Turenne arriva à Paris, le mariage étoit rompu, M. le Coadjuteur étoit fort mal avec M. le Prince, qui désirant le Gouvernement de Guyenne pour lui, & de Provence pour M. le Prince de Conti, se rapprochoit un peu de la Cour, sans avoir pourtant, à ce qu'il disoit, aucune communication avec M. le Cardinal: mais il est bien vrai que Madame de Longueville & M. le Prince de Conti négocioient avec le Ministre par le moyen de Madame la Princesse Palatine, & promettoient que M. le Prince se radouciroit pour le retour de M. le Cardinal, s'il avoit ce qu'il demandoit.

M. le Prince vint voir M. de Turenne dès qu'il le sçut arrivé, le mena au Louvre & de-là dîner avec lui, & après on s'assembla à l'ordinaire à l'Hôtel de Longueville; mais M. de Turenne après ce jour-là ne voulut plus y retourner; ayant aisément reconnu, & par les avis qu'il avoit eus à Stenai, & par ce qu'il vit à Paris, qu'il ne s'agissoit que des interêts particuliers & de belles

apparences au dehors qui pourroient tromper ceux qui ne voyoient pas clair. M. le Prince assûroit M. de Turenne qu'il seroit toujours prêt à lui rendre le même service qu'il venoit de recevoir de lui & le vouloit fort engager à avoir des prétentions à la Cour, qu'il promettoit de solliciter avec soin. Cependant les troupes du Roi ayant reçu des bons quartiers d'hiver & étant rétablies, celles de M. de Turenne qui seules avoient travaillé pour la liberté de M. le Prince, demeuroient sans nul établissement, ni quartiers : M. le Prince s'offrit bien d'en parler, mais il ne s'y interessa pas comme une chose qui le touchoit de prés. An. 1651.

Il faudroit parler fort au long si l'on vouloit dire tous les changemens d'interêts, qui se firent dans les principaux personnages de la Cour. Elle étoit en un état bien bas, se méfiant de presque tous les gens de qualité qui y alloient, & n'osant faire aucune action de vigueur en arrêtant ni même en témoignant aucune mauvaise volonté à personne. M. de Turenne ayant agi en toute rencontre contre les interêts de M. le Cardinal de Mazarin, n'avoit nulle pensée de se raccommoder avec lui & ne faisoit aucune diligence à se mettre bien avec la Reine; mais il voyoit si peu de régle dans les pensées de M. le Prince, qu'il ne vouloit prendre aucun nouvel engagement avec lui. Long-tems même aprés son retour à Paris, Madame de Longueville ayant voulu sçavoir de lui s'il demeureroit dans les interêts de M. le Prince, il lui dit que ce qu'il avoit fait par le passé lui donnoit lieu, le voyant en liberté, de bien méditer avant que de s'engager de nouveau. Il demeura toujours dans cette disposition, voyant assez souvent M le Prince qui vivoit fort bien avec lui; mais qui étoit si combattu de diverses pensées que M. de Turenne ne crut point, quoiqu'il s'accommodât ou qu'il rompît avec la Cour, pouvoir prendre de liaison sûre avec lui. Ce n'est pas que

AN. 1651. M. le Prince ne lui témoignât beaucoup de reconnoissance, & qu'en effet il n'ait toujours eu beaucoup d'estime pour lui & autant d'amitié que pour personne : mais M. de Turenne songeoit qu'il n'étoit pas raisonnable de s'engager contre la Cour à une suite d'affaires, dont il sçavoit que le but n'étoit que de procurer les interêts d'un petit nombre de personnes, sans aucune vûë du bien public.

Ces considérations l'ont toujours fait demeurer ferme à ne se point mettre dans le parti de M. le Prince, depuis sa sortie de prison: elles ne l'ont pas obligé non plus à faire des recherches basses du côté de la Cour. Il souhaittoit que les affaires vinssent en état que M. de Bouillon & lui pûssent s'y raccommoder ; mais il ne faisoit pour cela aucun pas contre la bienséance. Pendant l'absence de M. le Cardinal, ceux qui avoient le plus de pouvoir, ne souhaittoient pas que M. de Bouillon & M. de Turenne s'attachassent fort à la Cour ; & quoique M. le Prince fit de grandes avances aux deux freres, M. de Turenne avoit dans l'esprit que toutes choses lui étoient meilleures que d'entrer dans son parti, aprés les choses passées, & vouloit vivre à l'avenir éloigné de toute caballe.

Quelque tems avant que M. le Prince eût le gouvernement de Guyenne, & sur la difficulté que l'on fit à la Cour de donner celui de Provence à M. le Prince de Conti, les soupçons commencerent à augmenter de part & d'autre, & la caballe qui soutenoit M. le Prince dans ses prétentions, commmença à s'affoiblir. M. le Prince voyant qu'elle ne pouvoit pas lui procurer ce qu'il désiroit, se tourna contre elle & se lia plus qu'auparavant avec M. le Duc d'Orleans ; avec les mécontens & avec Madame de Longueville, qui n'étoit pas satisfaite de ce que l'on différoit de donner le Gouvernement de Provence à M. le Prince de Conti, & qui n'avoit pas beaucoup d'envie de re-

tourner en Normandie. Toutes ces choses ayant obligé M. le Prince à n'aller plus chez la Reine, il eut avis que dans ce dernier réfroidissement il y avoit eu quelques murmures sourds qu'on vouloit l'arrêter, ces bruits joints à une allarme qu'il eût une nuit, que l'on avoit vû quelques soldats marcher vers l'Hôtel de Condé, l'obligerent de s'en aller de grand matin à S. Maur, à deux lieuës de Paris. An. 1651.

Cette journée-là, tous ceux qui étoient entiérement attachés à ses interêts s'en allerent le trouver, & M. de Turenne alla chez la Reine. Comme durant le peu de jours qu'il demeura à S. Maur; on parla de négociations, & que beaucoup de gens l'alloient voir qui ne lui avoient donné aucune parole, M. de Turenne s'y en alla aussi: il eut un entretien de deux heures avec lui dans le parc où ils se promenerent tous deux, & il n'y eut point de complimens que M. le Prince ne lui fit, en témoignant le grand désir qu'il avoit qu'il voulut entrer avec lui dans le parti dont il lui montroit la grandeur par la quantité de Provinces qui se déclareroient pour lui, & par l'état où étoit la Cour. M. de Turenne demeura dans sa premiere pensée, de ne prendre aucun engagement, & ne voulut pas s'éclaircir avec lui sur les raisons qui l'empêchoient d'entrer en cette affaire; lesquelles en effet étoient de telle nature, qu'on le garde en soi pour y conformer sa conduite, & non point pour les divulguer, sçachant bien qu'elles ne feroient aucun effet, & ayant une entiere connoissance du naturel des personnes qui devoient entrer dans la caballe.

Quelque tems après, M. le Prince revint à Paris toujours fort mal avec la Cour, ensuite les négociations n'ayant rien produit, il s'en alla à Montrond avec M. le Prince de Conti & Madame de Longueville; enfin en Guyenne où il commença à se déclarer ouvertement contre la Cour. Les prin-

cipaux Ministres qui s'étoient opposés aux établissemens de M. le Prince, l'avoient poussé autant qu'ils avoient pû à sortir de Paris; & quand il faisoit quelques ouvertures d'accommodement, il les tournoient du mauvais côté: toute cette caballe souhaitant son éloignement, & que les choses se portassent à l'extrémité contre lui. Ces Messieurs ne trouvoient pas aussi leur compte que M. de Bouillon & M. de Turenne demeurassent à la Cour. Dans ce tems-là elle alla à Bourges & de-là à Poitiers en se cachant aux deux freres, persuadée que ce traittement les mettroit dans le parti de M. le Prince ou dans celui de M. d'Orleans qui se formoit à Paris. M. de Turenne fut toujours d'avis de demeurer plutôt quelque tems inutile, que d'entrer dans toutes ces intrigues.

AN. 1651.

AN. 1652.

Cependant M. le Duc d'Orleans & le Parlement de Paris étoient allarmés du retour de M. le Cardinal Mazarin, qui ayant demeuré en Allemagne depuis la sortie de prison de M. le Prince, s'en revint joindre la Cour à Poitiers avec quatre ou cinq mille hommes, qu'il avoit levés & de quelques troupes qu'il avoit prises sur la frontiére. M. de Bouillon étoit au plus fort de ses affaires qu'il sollicitoit au Parlement; ce qui retint M. de Turenne à Paris un mois plus qu'il n'eût désiré; car il vouloit arriver à la Cour en même tems que M. le Cardinal Mazarin. Aussi-tôt que les affaires de M. de Bouillon furent concluës, M. de Turenne s'en allant à Poitiers, sçavoit que la Cour seroit si changée par le retour du Cardinal, que M. de Bouillon & lui y seroient bien reçûs; M. le Cardinal ayant toujours écrit des choses fort avantageuses pour eux, dès qu'il sçut qu'ils n'étoient point embarqués avec M. le Prince; au lieu que ceux qui environnoient le Roi dans l'absence du Cardinal, n'avoient cherché qu'à nuire aux deux freres.

M. de Turenne trouva la Cour entiérement gouvernée par M. le Cardinal; mais les affaires étoient

dans un grand trouble, tant par la guerre que M. le Prince faisoit en Guyenne, que par les troupes de M. le Duc d'Orleans qu'il avoit fait rassembler sur la riviere de Loire. D'ailleurs le Parlement de Paris avoit mis à prix la tête de M. le Cardinal Mazarin, & s'étoit entiérement lié aux interêts de M. le Duc d'Orleans. La Cour quitta Poitiers pour aller à Saumur, escortée des troupes que M. le Cardinal avoit emmenées. M. le Maréchal d'Hocquincourt les mena ensuite devant Angers qui se rendit après quelques jours de siége, & on prit aussi le pont de Cé. La Cour s'en alla de-là à Tours & ensuite à Blois. Dans le tems même M. de Nemours emmena six mille hommes de Flandre, composés de troupes de M. le Prince, & de Régimens Allemans que les Espagnols lui avoient donnés. Ils ne trouverent aucune difficulté à traverser la France, n'y ayant point de troupes à leur opposer, & vinrent joindre les troupes de Gaston près d'Orleans, laquelle ville, par l'arrivée de Mademoiselle, demeura dans le parti des Princes. AN. 1652.

Dans ces circonstances, la Cour assembla des troupes qui étoient vers Montrond & en fit venir de Champagne; & M. de Turenne en accepta le commandement. On crut à la Cour qu'il feroit difficulté que M. le Maréchal d'Hocquincourt le put joindre avec le Corps qui avoit remené M. le Cardinal Mazarin: mais voyant qu'il falloit aller au bien des affaires, dans un tems où elles étoient en si mauvais état, il n'en fit point de scrupule, & deux jours aprés craignant que l'ennemi ne se saisit du pont de Gergeau, il s'y en alla. M. de Palluau y étoit arrivé un jour auparavant par son ordre & avoit fait rompre une partie du pont. Comme M. de Turenne y arriva avec fort peu de gens, l'armée du Roi étant à six ou sept lieuës de-là, il fit raccomoder le pont pour donner jalousie aux ennemis, & faire croire qu'il vouloit les attaquer, ne croyant pas que de leur côté ils

AN. 1652. ſongeâſſent à forcer ce Pont. Cela ne l'empêcha pas d'y marcher ; il ne s'y trouva au commencement que deux cens mouſquetaires du Régiment d'Uxelles, ſans munitions. On ſe hâta d'y faire marcher trois ou quatre Régimens d'Infanterie qui étoient à deux heures de-là:mais durant le tems qu'ils furent à y arriver, les ennemis firent leur plus grand effort & emporterent plus de la moitié du pont. M. de Turenne, M. le Maréchal d'Hocquincourt & beaucoup d'Officiers firent une barricade dans ce qui leur reſta du pont, n'ayant plus de ſoldats qui pûſſent tirer, faute de munitions ; & le canon des ennemis les incommodant beaucoup. M. de Longpré y fut bleſſé d'un éclat, & beaucoup d'Officiers. Enfin aprés avoir ſoutenu ce poſte long-tems contre toutes les troupes de l'ennemi, les Régimens arriverent ; ce qui obligea les ennemis à demeurer de l'autre côté de l'eau. La Cour paſſoit aſſez proche de-là pour aller à Sulli, & on fut plus de trois heures avant que cette Infanterie arrivât : ſi l'ennemi eût fait un effort à cette barricade, il auroit certainement emporté le pont & eût fait courir grand hazard au Roi & à la Reine, qui eûſſent été obligés de ſe ſauver avec peine, l'armée n'étant pas enſemble. On rompit le pont de Gergeau, & comme celui de Gien étoit de grande conſéquence, on y marcha avec toute l'armée qui y paſſa deux jours aprés la riviere de Loire, & la Cour vint s'y établir.

On eût nouvelle en même tems que M. le Prince étoit venu de Guyenne joindre ſon armée avec ſix ou ſept perſonnes avec lui ; & aprés que les rebelles eurent fait grandes réjouiſſances de ſa venuë, il marcha à Montargis qui ſe rendit auſſitôt, n'y ayant perſonne dedans. Son armée étoit forte de ſix à ſept mille hommes de pied & cinq mille chevaux compoſée de troupes de M. d'Orleans, des ſiennes & de ce renfort de Flandre. Celle du Roi avoit quatre à cinq mille hommes de pied,

& quatre mille chevaux. C'étoit au mois d'Avril & il n'y avoit pas moyen de subsister ensemble à cause du fourage; de sorte que l'armée du Roi, aprés avoir passé la riviere de Loire à Gien, marcha derriere le canal de Briare pour pouvoir un peu s'élargir. M. le Maréchal d'Hocquincourt se logea à Bleneau avec toutes ses troupes, & M. de Turenne avec les siennes à Briare, le lendemain il s'en alla dîner à Bleneau avec M. le Maréchal d'Hocquincourt qui lui dit, qu'ayant envoyé des partis vers Château-renard, on lui avoit raporté que M. le Prince marchoit vers la Bourgogne. Comme M. de Turenne l'eût quitté & fut revenu à son quartier, il sçut à sept heures du soir par un homme que M. le Maréchal d'Hocquincourt lui envoya, que M. le Prince marchoit droit à Bleneau; & en effet M. le Prince ayant appris que les quartiers du Maréchal étoient un peu séparés, marcha droit à Chatillon, & de-là au canal sur lequel M. le Maréchal d'Hocquincourt avoit logé ses Dragons: le Prince les ayant emporté sans nulle résistance, passe le canal avec toute son armée à l'entrée de la nuit. M. le Maréchal d'Hocquincourt ne croyant pas que sa marche put être si diligente, & se fiant sur ce que ses Dragons tiendroient plus de tems au passage du canal, avoit un peu attendu avant que de rassembler ses troupes; mais étant averti que les Dragons étoient attaqués sur le canal, il manda promptement sa Cavalerie qui étoit fort proche de lui, & marcha où étoit l'alarme. Il trouva M. le Prince passé; & voulant s'oppofer à lui derriere un village qui étoit déja assez loin du passage, il chagea deux ou trois fois avec sa Cavalerie qui fut rompuë; son Infanterie n'ayant pas eu le tems de venir au rendez-vous, se retira dans Bleneau. Le peu qui se trouva en Campagne fut dissipé; mais comme c'étoit la nuit, la Cavalerie ne perdit pas beaucoup de gens: son bagage fut tout pillé; & les ennemis n'osant les suivre que lentement, M. le Maréchal d'Hocquin- AN. 1652.

court, aprés avoir fait tout ce qui se peut dans
AN. 1652. l'action, se retirant avec une bonne partie auprés de Bleneau, marchoit sur le chemin de S. Fargeau.

M. de Turenne, dès qu'il fut averti que l'ennemi marchoit, envoya promptement à sa Cavalerie qui étoit dans trois ou quatre villages à une lieuë de lui, & leur manda de se rendre entre Bleneau & Ozoüer où étoit M. de Navailles avec quatre Régimens. Pour lui il s'y en alla en diligence avec l'infanterie qu'il avoit dans son quartier: Comme il arriva sur les hauteurs auprès d'Ozoüer, il apprit par des gens qu'il envoya à M. le Maréchal d'Hocquincourt pour lui dire qu'il marchoit, que l'ennemi étoit en pleine marche entre Ozoüer & Bleneau. Il vit deux ou trois des quartiers de M. le Maréchal d'Hocquincourt en feu; & comme c'étoit la nuit, on entendoit en s'éloignant un peu des troupes, les timballes & les tambours de l'ennemi. Quelques gens s'étoient voulu flatter que ce n'étoit qu'un fort parti; mais on connut bien en ce tems-là que toute l'armée de M. le Prince y étoit. M. de Turenne n'avoit auprès de lui que deux Régimens de Cavalerie & deux mille hommes de pied; toute la Cavalerie n'étant pas encore au rendez-vous qui étoit, comme j'ai dit, entre Ozoüer & Bleneau neanmoins M. de Turenne voyant que s'il n'alloit au-devant de sa Cavalerie, elle seroit coupée par l'ennemi, & par-là son armée mise en déroute & toutes les affaires perduës, jugea qu'à la faveur de la nuit il pouvoit hazarder cette marche quoique fort proche de l'ennemi, & s'en alla vers Bleneau, espérant trouver sa Cavalerie en chemin. On n'avoit point de guides, & on écoutoit de tems en tems pour sçavoir si on ne s'approchoit pas trop de l'armée ennemie. A la pointe du jour il se trouva dans une grande campagne & résolut d'y attendre sa Cavalerie qu'il vit paroître comme le soleil se leva. Dès qu'il l'eût joint, il aima bien mieux,

marcher droit à M. le Prince, quoiqu'inférieur à lui de deux tiers en troupes, que de l'attendre & lui donner le tems de défaire entiérement M. le Maréchal d'Hocquincourt. Comme il eût marché un quart de lieuë dans la plaine, il trouva un petit bois & commanda à sa Cavalerie & à son Infanterie de faire alte en-deçà, & avec six escadrons il passa au-dela, & vit toute l'armée de M. le Prince qui s'avançoit, ayant cessé de poursuivre M. le Maréchal d'Hocquincourt, sur l'avis qu'il eut que M. de Turenne marchoit à lui. Il commença à faire repasser ces six escadrons, sçachant bien que s'il vouloit opiniâtrer à ce petit bois M. le Prince, il n'avoit pas de l'Infanterie capable de soûtenir contre la sienne, & que M. le Prince aprés avoir chassé par le feu son Infanterie hors du bois, la Cavalerie seule feroit peu de résistance, & sur tout après avoir été endommagée par le feu qu'il eût fallu essuyer en soûtenant l'Infanterie. AN. 1652.

Avant que M. le Prince arrivât dans le bois, M. de Turenne fit retirer toute son Infanterie, & se mit en bataille dans une telle distance que l'Infanterie de M. le Prince qui étoit dans le bois ne pouvoit pas l'endommager, & de maniere aussi qu'il ne pouvoit pas se mettre en bataille, ne lui ayant pas laissé assez de terrain. On demeura quelque tems en présence; M. le Prince ayant étendu ses deux aîles, & faisant contenance de vouloir passer en bataille ce petit bois où il n'y avoit pour venir à M. de Turenne qu'une petite chaussée qu'on releve pour discerner les héritages.

Comme on eut demeuré quelque tems en cette posture, & que l'armée de M. le Prince ne paroissoit plus dans le bois, M. de Turenne croyant qu'elle marchoit à couvert, & qu'elle vouloit gagner un lieu plus éloigné de lui, où elle pourroit se mettre en bataille, marcha dans la plaine vers le lieu où les ennemis filoient; mais M. le Prince croyant

AN. 1652. qu'il se retiroit, commença à faire passer son armée; ce que M. de Turenne ayant vû, fait en diligence tourner tête, & revient en bataille au même lieu qu'il avoit quitté; mais il empêcha de charger les ennemis. M. le Prince repassa en même-tems la chaussée; & M. de Turenne ayant fait avancer son canon, fit un grand effet sur les troupes des ennemis, dont il y eut quantité d'Officiers & de Soldats tués.

En ce tems là, M. le Maréchal d'Hocquincourt s'étant bien douté que M. de Turenne ne se seroit pas retiré, arriva avec sa Cavalerie, au lieu de repasser la riviere de Loire, comme beaucoup de personnes lui conseilloient. M. de Boüillon vint aussi avec beaucoup de personnes de qualité de la Cour qui étoit à Gien, où quelques gens s'étoient sauvés, assurant que l'armée étoit entierement défaite. On attendit en présence les uns des autres jusqu'à la nuit, & on se retira de part & d'autre, l'armée du Roi à Briare, & celle de M. le Prince à Châtillon, qui n'ayant point attaqué l'Infanterie demeurée dans Bleneau, vint la nuit d'après rejoindre l'armée. M. le Prince partit quelques jours après de Châtillon; son armée gagna Montargis, & il s'en alla à Paris, où il crut sa présence nécessaire. L'armée du Roi ayant marché à Saint Fargeau, M. de Turenne crut qu'en faisant une grande diligence, celle du Prince ne prendroit pas en son absence si promptement une résolution de marcher, & qu'on pourroit gagner le devant, se mettre entre Paris & les ennemis, pour assurer au Roi Corbeil & Melun, empêcher les recruës qu'on faisoit à Paris de venir à l'armée des Princes, leur ôter la communication de cette Capitale, & par là causer la perte totale du parti.

La Cour alloit par Auxerre & par Sens pour gagner Melun, pendant que larmée laissant Montargis à gauche, approchoit assez près pour don-

ner

ner jalousie à l'armée des Princes; & marchant jour & nuit, arriva à Moret, où l'on apprit que les ennemis partant de Montargis vouloient gagner par la Ferté, un ruisseau qui passe à Villeroi; mais ayant délogé trop tard, comme M. de Turenne l'avoit prévû, faute de Chefs & de ne pouvoir se résoudre assez tôt, l'armée du Roi passa la riviere à Moret; & de-là marchant par Fontainebleau, arriva à la Ferté une heure avant celle des Princes, qui n'osant plus continuer son chemin vers Villeroi, tourna à gauche vers Estampes, où elle se mit à couvert, après avoir laissé exécuter son dessein à l'armée du Roi, qui se logea à Châtres, où l'on prit quantité de prisonniers qui alloient de Paris à l'armée des rebelles. AN. 1652.

La Cour vint à Melun, & M. de Turenne étoit fort d'avis qu'elle s'en allât droit à Paris, où Monsieur & M. le Prince étoient sans troupes, & ne pouvoient plus faire aucun fondement sur leur armée: d'ailleurs il y avoit dans la Ville de si grandes caballes contr'eux, que le peuple n'eût pas pris les armes contre le Roi appuyé de son armée. Il y eut des raisons qui l'en empêcherent, qui n'étoient pas sans apparence: ainsi le Roi s'en alla à S. Germain, où avec des Compagnies des Gardes & des gens commandés de l'armée, on prit presque tous les passages auprès de Paris, après avoir défait quelques partis qui en étoient sortis, & les avoir repoussés jusqu'aux portes des Fauxbourgs.

L'armée des Princes demeura quelque tems à Estampes, & celle du Roi à Châtres: comme Mademoiselle à son retour d'Orleans resta à Estampes deux jours, & que l'on eut avis que l'armée des Princes n'avoit pas été au fourage, voulant faire revûë devant elle; & que le même jour qu'elle viendroit à Châtres pour passer à Paris avec un passeport, l'armée iroit au fourage; M. de Turenne proposa à M. le Maréchal d'Hocquincourt qui le trouva fort à propos, de laisser tout le bagage à

AN. 1652. Châtres, de marcher toute la nuit, & de se trouver à deux ou trois heures de jour auprès d'Estampes, pour voir ce qu'il y auroit à entreprendre. M. de Turenne espera toûjours que M. le Prince n'étant point à l'armée, les Officiers Géneraux ne prendroient pas une fort bonne posture devant un ennemi; ce qui arriva: l'armée des Princes n'alla point au fourage, & Mademoiselle ne la vit en revûë que le matin que les troupes du Roi approcherent d'Estampes. L'armée des Princes étoit assurément beaucoup plus forte que celle du Roi: on marcha en diligence, esperant la trouver en Campagne, & M. le Maréchal d'Horquincourt avoit l'avant-garde. En arrivant sur le haut d'Estampes, on vit que les ennemis se retiroient dans la Ville: on continua à marcher jusques sur la hauteur du fauxbourg, où l'on vit beaucoup d'Infanterie & quelques escadrons: on apperçut en même-tems sur une hauteur derriere le fauxbourg, beaucoup de Cavalerie en bataille; mais comme il y a deux ou trois fauxbourgs, une Ville assez grande, un pays coupé de deux ruisseaux, & beaucoup de hauteurs, on pouvoit mal aisément discerner la posture de l'ennemi. On résolut d'attaquer ce fauxbourg, où étoit ce Corps d'Infanterie qui avoit fait un retranchement tout autour, & il y avoit un ruisseau devant. Le combat fut fort opiniâtre: M. le Comte Broglio, M. de Navailles & M. de Vaubecourt y firent très bien, & l'Infanterie combattit long-tems à coups de main; quoique celle du. Roi y fit parfaitement son devoir, ce ne fut que le Régiment de Turenne qui emporta à la gauche l'Infanterie des ennemis: beaucoup d'Officiers & de Soldats des autres Régimens s'étant joints à leurs drapeaux, quatre ou cinq Régimens de Cavalerie entrerent dans le fauxbourg, & rompirent la Cavalerie de l'ennemi qui soûtenoit son Infanterie: on fit prendre au Régiment d'Uxelles le poste du fauxbourg qui regar-

doit la Ville, où le Régiment de Son Altesse & de Languedoc étant enfermés, faisoient de grands efforts pour reprendre le poste, afin de pouvoir ensuite seconder leurs gens dans le fauxbourg : une fois même le Régiment d'Uxelles avoit été si ébranlé qu'il commençoit à quitter son poste. M de Turenne ayant rencontré le Régiment de Cavalerie du Mestre de Camp, marcha en diligence avec lui pour soûtenir ce Régiment, & lui fit reprendre son poste qu'il garda toûjours depuis. M. le Maréchal d'Hocquincourt fit très bien dans le fauxbourg; & après trois heures de combat, on défit entiérement neuf Régimens d'Infanterie & quatre ou cinq escadrons de Cavalerie, on prit deux mille prisonniers & quantité d'Officiers. AN. 1652.

Dès que l'action du fauxbourg fut passée, la Cavalerie de l'ennemi qui étoit sur une hauteur, rentra dans la Ville; l'armée du Roi s'en alla à une lieuë de-là, & le lendemain à Châtres : deux jours après on se logea à Palaiseau, afin d'ôter mieux la communication de Paris au Corps d'armée qui étoit à Estampes; & on commanda quelque Cavalerie de l'armée pour aller trouver la Cour qui étoit à S. Germain, avec lequel Corps & quelques Compagnies des Gardes, M. de Turenne reprit l'Isle-Adam, ensuite S. Denis, où on laissa garnison, & l'on poussa tout ce qui étoit sorti de Paris jusques dans les portes, après avoir fait beaucoup de prisonniers. M. le Duc d'Orleans & M. le Prince étant à Paris ne pouvoient avoir aucun secours de leur armée, & n'avoient auprès d'eux que quelques recruës.

Comme il n'y avoit plus que les troupes demeurées à Estampes qui donnoient vigueur à Paris, & à toutes les Villes du parti en deçà de la Loire, M. de Turenne crût qu'il falloit s'y attacher principalement, & les obliger ou à sortir d'Estampes, afin qu'il pût leur livrer bataille, ou les y ruiner par la famine : il demanda les choses nécessaires

à la Cour ; mais elle ne pût fournir à beaucoup
AN. 1652. prés ce qu'il falloit pour avoir les outils & les munitions de guerre. Malgré ce manquement, M. de Turenne crut qu'il ne devoit pas rompre son entreprise, & qu'il n'y avoit point de tems mieux employé qu'à tâcher de dissiper ce Corps d'armée, qui étoit le fondement de la guerre civile. Il marcha donc avec l'armée du Roi, & alla se loger sur une montagne tout prés d'Estampes : en y arrivant de bonne heure, il prit avant qu'il fût nuit toutes les maisons qui sont hors la Ville, après beaucoup d'escarmouches.

Il y avoit dans la Ville trois à quatre mille hommes de pied & trois mille chevaux : M. de Turenne avoit six mille hommes de pied & quatre mille chevaux. Il logea les troupes que M. le Maréchal d'Hocquincourt avoit commandées, & qui s'en étoit allé à son Gouvernement, à main droite, sous les ordres de M. de Navailles, & se posta lui-même à main gauche, tenant toutes les hauteurs du côté d'Estampes : il ne voulut pas s'éloigner d'un ruisseau de l'autre côté que l'on n'y fut bien retranché. On commença à faire une ligne contre la Ville, qui n'en étoit éloignée que d'une bonne portée de mousquet : on n'avoit pas besoin d'en faire par le dehors, n'y ayant point d'ennemi en Campagne à craindre. Ceux de la Ville faisoient souvent des sorties ; & comme le travail alloit fort lentement, à cause du défaut des outils, à peine le pouvoit-on mettre en état d'empêcher les chevaux de la sauter presque par tout. En un jour que les Soldats étoient au travail avec sept ou huit escadrons pour les soutenir, les assiegés sortirent de la Ville, en tuerent quatre-vingt ou cent, pousserent la garde de ces sept ou huit escadrons, & vinrent fort avant : presque toute la Cavalerie étoit au fourage ; mais tous les Officiers y coururent, & on les repoussa assez vigoureusement; il y eut beaucoup de gens tués de part & d'autre.

Les lignes ayant été achevées, on s'appliqua à empêcher la Cavalerie de l'ennemi de sortir de l'autre côté de la Ville pour aller au fourage ; on prit les postes pour les resserrer en cet endroit, & il s'y passa tous les jours quelques actions. Les bleds de la Beausse qu'on avoit ramassés dans Estampes, faisoient subsister les assiegés quelque tems ; mais à la fin ils commençoient à être fort incommodés pour les fourages, lorsque M. de Turenne apprit que M. de Lorraine, qui avoit rassemblé ses troupes en Alsace & en Flandre, s'étoit engagé dans le parti des Princes, & qu'il marchoit vers Paris. Comme il avoit assuré d'abord qu'il venoit pour servir la Cour, on lui donna des vivres par toute la France pour son passage. Cette nouvelle fit changer à M. de Turenne toutes ses mesures ; & estimant qu'il ne pût mieux employer la Campagne qu'à dissiper l'armée des Princes, qui s'étoit trouvée un mois auparavant plus forte que celle du Roi, & composée de vieux Régimens, il songea à faire quelque effort contre Estampes, pour voir s'il pourroit l'emporter avant le tems que M. de Lorraine approcheroit, sçachant bien que dès qu'il seroit à sept ou huit lieuës, il falloit se retirer. N'ayant point d'équipage d'artillerie, on lui envoya les chevaux du Roi, de la Reine & des personnes de qualité, & on commença à faire une batterie : les ennemis avoient devant la muraille qu'on vouloit battre une grande demi-lune, qu'on emporta la nuit après un très-grand combat ; on en demeura maîtres jusqu'au jour ; & à soleil levé, les ennemis ressortirent de la Ville, & ceux qui gardoient la demi-lune ayant pris l'épouvante, l'ennemi la regagna : il n'y avoit point de tranchée pour y aller, ni rien de couvert qu'un vallon, qui en étoit à deux cens pas. Toute l'Infanterie étoit rebutée, & par le combat de la nuit, & par la perte de la demi-lune. M. de Turenne voyant à la pointe du jour que

AN. 1652.

AN. 1652. l'ennemi laissoit le logement de la demi-lune en repos, s'en alla chez lui; mais ayant entendu l'allarme, il revint en grande diligence: il commanda à son Régiment d'Infanterie d'aller reprendre la demi-lune, lequel mettant ses drapeaux à la tête, sans aucunes troupes qui le secondassent, marcha par la campagne; & souffrant tout le feu de la courtine, entra dans le fossé de la demi-lune éboulée par le travail de la nuit, monta en haut, planta ses drapeaux sur le parapet, y entra, en chassa les ennemis, & y établit un logement. Cette action se fit à la vûë de toute l'armée, & fut estimée une des plus belles qui se soit faite depuis la guerre. Les assiegés laisserent les choses en cet état jusqu'à deux heures après midi: alors ils sortirent de nouveau avec quatre bataillons & vingt escadrons de Cavalerie, dans le dessein d'aller à la batterie, & de reprendre la demi-lune; mais après un combat qui dura fort long-tems, & où il y eut beaucoup d'Officiers & de Soldats tués ou blessés de part & d'autre, ils se retirerent dans la Ville sans avoir eu aucun avantage: on demeura ainsi maîtres de la demi-lune, dont on continua d'abattre les défenses.

Vers le fauxbourg où le Régiment des Gardes faisoit son attaque, on pratiquoit un logement pour attacher le mineur aux murailles de la Ville, quand on apprit que M. de Lorraine (ayant conclu son traitté avec les Princes qui le pressoient de hâter le secours d'Estampes) marchoit en diligence à Paris; il vint se loger avec son armée sur la riviere de Seine un peu plus haut que Charenton: on lui fit promptement emmener un pont de batteaux de Paris. M. de Turenne ne pouvant plus demeurer devant Estampes, ayant un ennemi derriere soi, sans lignes de circonvallation, ni moyen d'aller au fourage, manda à la Cour qu'il étoit obligé de lever le siége: comme il n'avoit point d'équipage d'artillerie, on lui renvoya de la

Cour des chevaux. En deux ou trois voyages il retira son canon des batteries, & fit emmener toutes les munitions à deux lieuës d'Estampes, dans un petit bourg fermé, & après il s'y retira avec l'armée. AN. 1652.

Comme M. de Lorraine sçût que l'on avoit levé le siége d'Estampes, il demeura dans son poste; & faisant valoir aux Princes qu'il avoit fait lever le siége, il recommença à négocier avec la Cour: mais comme il a continué cette maniere d'agir depuis qu'il est sorti de son pays, on ne faisoit aucun fondement là-dessus. M. de Turenne ayant avis qu'il n'étoit point retranché, & qu'il étoit logé dans une plaine, après avoir séjourné quatre jours depuis la levée du siége d'Estampes, commanda à son bagage de le suivre jusqu'à Corbeil, où il le laissa. Ayant eu avis que M. de Lorraine avoit marché à Villeneuve Saint Georges, qui étoit un bien meilleur poste, il continua sa marche, traversa un bois, & sçut que toute l'armée de M. de Lorraine ayant pris l'allarme étoit logée sur une hauteur, & avoit un ruisseau devant elle qui n'étoit point guéable. M. de Turenne malgré cet avantage, marcha à lui plutôt. En arrivant sur une hauteur, vis-à-vis du Camp de M. de Lorraine, le ruisseau entre deux, il envoya des partis le long de l'eau, pour voir s'il n'y avoit point de pont ou de gué: ayant appris qu'à une demie lieuë du Camp des ennemis, il y avoit un pont que l'on pouvoit raccommoder, il y marcha en diligence, y fit remettre quelques planches; & s'étant emparé d'une maison au-delà, commença à faire défiler ses soldats un à un sur ce pont.

M. de Lorraine ne vouloit pas bouger de son Camp, ayant fait faire en diligence six redoutes du côté de la plaine, & étant couvert par les flancs de la riviere, d'un bois & du ruisseau. Les troupes du Roi étoient déja passées à l'entrée de la nuit; & M. de Turenne voyant que s'il ne ga-

gnoit le pont sur la Seine que M. de Lorraine avoit
AN. 1652. fait monter avec lui, l'armée d'Estampes viendroit joindre ce Prince, avoit hâté sa marche pendant toute la nuit par des défilés, & se trouva au point du jour avec toute l'armée dans la plaine, où il n'y avoit plus rien qui pût l'empêcher d'aller au Camp des ennemis. Si l'armée des Princes eût joint celle des Lorrains, il ne faloit pas que l'armée du Roi se retirât; mais que la Cour s'en servît pour l'escorter à Lyon. Les choses étoient dans une situation si critique, que deux ou trois heures auroient pû changer la face des affaires. Quand le point du jour fut venu, on se remit un peu de l'embarras causé par une marche pendant la nuit, & l'on s'avança en ordre droit au Camp de M. de Lorraine. Ce Prince ayant négocié à son ordinaire tous les jours précédens, envoya son Capitaine des Gardes trouver M. de Turenne, dès qu'il sçut qu'il marchoit à lui: cependant il faisoit travailler à faire les lignes entre ses redoutes du côté de la plaine. M. de Beaufort étoit dans son Camp avec mille ou douze cens hommes des troupes des Princes. M. de Turenne sentit d'abord que ce Capitaine des Gardes ne venoit que pour retarder sa marche; & comme il n'y avoit rien si fort à craindre qu'une négociation, sans s'approcher du Camp des Lorrains, il ne perdit pas un moment, & s'avança vers le Camp, voulant s'assurer avant toutes choses si les troupes d'Estampes ne passoient pas sur le pont, & à quelque prix que ce fût, attaquer M. de Lorraine avant qu'elles l'eussent joint, toutes les affaires de France dépendant de-là.

On étoit bien à une lieuë & demie du Camp, quand le Capitaine des Gardes arriva à l'armée du Roi; & l'on demeura près de trois heures avant que l'armée, qui marchoit en bataille, fut tout proche du Camp de M. de Lorraine. Alors le Capitaine des Gardes s'en retourna, & revint sou-

vent après trouver M. de Turenne, qui ne vouloit entendre à aucune négociation, à moins que M. de Lorraine ne sortît de France avec son armée. Le Roi d'Angleterre qui étoit arrivé le soir dans le Camp de M. de Lorraine, envoya aussi de ses gens trouver M. le Duc d'York, qui étoit avec M. de Turenne, lequel auroit mieux aimé combattre que de souffrir que l'armée d'Estampes joignît M. de Lorraine; mais il désiroit bien plus encore le faire sortir de France avec son armée, & le séparer entierement de celle des Princes, que de hazarder un combat douteux. Par le côté de la plaine qui étoit le seul lieu accessible pour venir au Camp, il y avoit un bois à la main droite, la riviere à gauche, & au front six redoutes achevées, lequel front étoit si étroit que M. de Lorraine outre trois lignes de Cavalerie avoit encore mille chevaux de réserve: son Infanterie étoit dans les redoutes, & cinq cens mousquetaires dans le bois. Il étoit de quinze escadrons plus fort que l'armée du Roi, qui avoit aussi quinze cens hommes de pied plus que lui. C'étoit une situation, comme il parut peu de tems après, où une petite armée pouvoit en combattre une bien forte avec avantage: néanmoins M. de Lorraine voyant l'armée du Roi à une demie portée de canon de lui, & tous les gens détachés pour l'attaque du bois & des redoutes, & d'autres qui marchoient droit à son pont, qu'il avoit sous lui à Villeneuve S. Georges, manda à M. de Turenne qu'il signeroit tout présentement de sortir de France. Aussi-tôt M. de Turenne envoya de l'Infanterie se saisir du pont sur la Seine, ayant fait dire par M. de Varennes qu'avant toutes choses il vouloit en être assuré. Ensuite on fit faire alte à l'armée; & les deux Géneraux signerent le traitté, par lequel il fut dit, que M. de Lorraine marcheroit tout presentement avec son armée, & sortiroit de France en douze jours, suivant la route dont on étoit convenu. M.

AN. 1652. de Lorraine laissa M. le Comte de Ligneville & son Capitaine des Gardes en ôtage pour la sûreté de sa parole ; & ce qu'il y avoit de plus sûr, son armée prit une marche dans laquelle elle laissoit celle du Roi en état d'empêcher sa jonction avec l'armée des Princes, quand il eût voulu rompre son traitté. Une heure après le traitté signé, l'armée de M. de Lorraine commença à défiler hors de ses retranchemens, & à marcher devant l'armée du Roi, qui demeuroit en bataille : elle suivit sa route suivant le traitté. On permit à M. de Beaufort de s'en aller à Paris avec ce qu'il avoit de troupes des Princes, dont la plupart se mirent dans l'armée du Roi pendant que le traitté se signoit. L'armée d'Estampes commençoit à paroître de l'autre côté de l'eau ; & voyant l'armée du Roi entrer dans le Camp de M. de Lorraine, qui prit la route de Brie, elle marcha vers Paris pour se mettre en sûreté, & se logea vers S. Cloud.

Après que l'armée du Roi eut séjourné deux jours à Villeneuve, elle marcha vers Lagni, où elle passa la riviere, & se logea près de Dammartin, afin d'empêcher le passage d'un Corps de troupes, qu'on disoit devoir arriver de Flandre en coulant le long de la riviere d'Oise : M. le Prince même s'étoit saisi de Poissi, afin de lui donner moyen de le joindre.

La Cour après avoir demeuré quelque tems à Melun, s'en vint à Lagni, où M. le Maréchal de la Ferté vint joindre avec trois mille hommes. On s'en alla à S. Denis, où la Cour demeura, & on fit promptement venir des batteaux de Pontoise pour faire un pont à Epinai, afin de pouvoir marcher à l'armée de M. le Prince, qui étoit campée auprès de S. Cloud. On trouva une isle dans laquelle on fit passer des mousquetaires sur un pont de batteaux, & ensuite on passa l'autre bras. M. le Prince vint avec quelques escadrons & deux ou trois cens mousquetaires pour empêcher le passage ; mais voyant qu'il y avoit beaucoup de canon déja

logé, & des mousquetaires que M. le Maréchal de la Ferté avoit fait retrancher en diligence de l'autre côté de l'eau, il se rétira en son Camp, & à l'entrée de la nuit fit passer son armée sur deux ponts qu'il avoit à S. Cloud, & marcha dans l'intention d'aller à Charenton, croyant que le pont étant achevé, l'armée du Roi y passeroit toute la nuit, & qu'ainsi la riviere seroit toujours entre les armées: mais le plus grand Corps de l'armée étoit encore en-deçà de l'eau. AN. 1652.

La Cour eut un faux avis de Paris que l'armée des Princes marchoit déja par derriere Montmartre & cotoyoit les fauxbourgs de S. Martin : M. le Cardinal en fit promptement avertir M. de Turenne qui s'en vint en diligence à S. Denis toute la nuit, & commanda que l'armée le suivit : il manda aussi à ce qui étoit dans l'Isle de repasser en diligence. M. le Maréchal de la Ferté, à cause que toutes ses troupes avoient passé l'eau, ne put suivre que cinq ou six heures après. Ainsi, à la pointe du jour, toute l'armée du Roi, hors le Corps de M. le Maréchal de la Ferté, se mit en bataille dans la plaine entre S. Denis & Paris. M. de Turenne s'étant avancé avec dix ou douze chevaux passa au travers de la Chapelle, & vit l'Infanterie de l'arriere-garde du Prince & quelques escadrons qui marchoient près du fauxbourg. On croyoit le Corps de l'armée ennemie beaucoup plus avancé vers S. Antoine & Charenton; mais la nuit l'ayant arrêté au cours de la Reine mere, elle ne put commencer sa marche qu'à la pointe du jour. Comme donc M. de Turenne eût vû l'arriere-garde, il fit promptement avancer quelques escadrons de Cavalerie, & commanda au reste de l'armée de suivre. On les joignit vers le fauxbourg S. Martin; & comme leur Infanterie filoit toûjours, on chargea quatre ou cinq escadrons de l'arriere-garde que l'on rompit, & on prit beaucoup d'Officiers & de cavaliers prisonniers : on continua à les suivre tout le long

An. 1652. des fauxbourgs, jusqu'auprès celui de S. Antoine. Il y avoit une partie de leur avant-garde qui étoit déja vers Charenton; mais ayant eu l'allarme, elle vint se mettre en bataille auprès du fauxbourg S. Antoine où l'arriere-garde la joignit. M. le Prince fit aussi tourner son canon; & comme la Cavalerie de l'armée du Roi avançoit, il en fit tirer quelques volées contre elle qui attendoit que l'Infanterie arrivât, laquelle à cause des grands défilés qu'il y a au tour de Paris, demeura un peu long-tems à venir, & donna le loisir à M. le Prince de faire retirer toutes ses troupes dans le fauxbourg, où il trouva toutes les ruës qui avoient des barrieres faites; ce qui lui fut d'un grand avantage. Ces barrieres s'étoient faites à dessein par les Parisiens, pour se garantir des coureurs de l'armée de M. de Lorraine, pendant qu'il étoit à Ville-neuve S. Georges. M. le Prince fit mettre son Infanterie derriere les murailles les plus avancées, & les fit percer afin que les mousquetaires pûssent tirer, & il se mit en très-bonne posture.

Comme l'Infanterie de l'armée du Roi arriva, on avoit cru qu'il seroit meilleur d'attendre le canon; mais la quantité de personnes de la Cour qui pressoient, comme s'il n'y avoit qu'à avancer pour défaire entiérement les ennemis, obligea M. de Turenne de commander un bon nombre d'Infanterie des Gardes & d'autres Regimens avec les Gendarmes & Chevaux-legers du Roi, & d'autres Regimens de Cavalerie, pour donner par deux ruës differentes. On emporta les premiers retranchemens;mais comme il faloit passer un à un, & que l'on se mettoit en confusion pour suivre l'ennemi, on trouva dans les ruës plus larges un Corps de Cavalerie où M. le Prince se trouva, & beaucoup de personnes de qualité, qui chargeant cette Cavalerie & Infanterie qui entra en désordre, les repoussa sans résistance jusqu'à l'entrée du fauxbourg. M. de S. Maigrin Lieutenant des Chevaux-

legers de la garde y fut tué. On attaquoit aussi en même-tems cette Infanterie de M. le Prince, passée derriere les murailles & dans les maisons : le combat fut fort opiniâtre, & on les emporta en beaucoup de lieux ; mais ce fut après que le canon fut arrivé : on y prit même deux cens hommes dans une maison ; mais les Corps des Regimens de l'ennemi demeurerent tôûjours derriere les grandes traverses du fauxbourg d'où ils avoient rechassé les nôtres. On leur prit à la main gauche une barricade que l'on garda, où il y eut beaucoup de leurs soldats tués ; mais on ne peut pas passer outre en aucun endroit, toute l'Infanterie ayant été fort rebutée dans ces attaques. En effet, M. le Prince étant pressé, trouva par hazard un fauxbourg bien barricadé, son dessein ayant été d'aller passer au pont de Charenton. AN. 1652.

Comme on étoit l'un devant l'autre, le Corps de M. le Maréchal de la Ferté arriva : on résolut de faire encore une attaque générale, étant renforcé de ces troupes-là. Mais en ce tems la ville de Paris ayant par la sollicitation de Mademoiselle, ouvert les portes à l'armée de M. le Prince, elle marcha par le milieu de la ville & s'en alla vers le fauxbourg S. Jacques. Le Roi étoit venu de S. Denis, & demeura sur une hauteur jusqu'à la nuit ; & comme on eut marché pour cette seconde attaque, on ne trouva plus de troupes dans ce fauxbourg : ce qui obligea l'armée à se retirer avec le Roi à S. Denis.

Pendant que l'armée des Princes logeoit au tour du fauxbourg S. Jacques, il arriva un grand désordre dans la Maison de Ville de Paris. Le mauvais état des affaires des Princes leur fit presser l'armée d'Espagne de partir de Flandre pour venir à leur secours : elle partit d'auprès de Cambrai, & passant entre S. Quentin & Ham, s'en vint à Chauni, où M. d'Elbeuf s'étant enfermé avec huit cens Chevaux, ils le prirent prisonnier de

AN. 1652. guerre, & en gardant des ôtages laisserent venir les Cavaliers à pied, & prirent tous leurs équipages & chevaux. M. de Lorraine qui étoit demeuré sur la frontiére de France depuis ce qui s'étoit passé à Ville-neuve S. George, marcha aussi-tôt par la Champagne pour joindre l'armée d'Espagne, laquelle après la prise de Chauni s'en vint à Fismes joindre M. de Lorraine.

La Cour étoit à S. Denis quand on apprit la marche de l'armée d'Espagne, & on envoya en Normandie pour sçavoir si le Roi seroit reçû à Rouen; mais le mauvais état de ses affaires causé par la marche de l'armée d'Espagne, fit croire qu'il n'y auroit point de sûreté pour le Roi à Rouen. On avoit peu de jours auparavant parlé de traitter avec M. le Prince. M. de Turenne étoit d'avis que l'on se relâchât dans beaucoup de choses, & que pourvû que l'autorité du Roi demeurât entiere après l'accommodement, que l'on ne pourroit pas lui donner trop de choses pour sortir de cette affaire; mais quoiqu'on se relâchât, la marche des Espagnols lui avoit ôté toute pente à s'accomoder. La Cour se trouvoit dans une extrême peine; l'armée du Roi ne montoit pas à plus de huit mille hommes; celle des Princes étoit de cinq mille à Paris, & celle des Espagnols jointe aux Lorrains étoit de vingt mille. La Normandie ne vouloit point recevoir le Roi. Le soir qu'on eut cette nouvelle M. de Turenne étoit au Camp, & étant venu le lendemain à S. Denis, il apprit que la résolution avoit été prise de s'en aller avec la Cour vers la Bourgogne & vers Lyon, menant seulement deux mille hommes pour l'escorter. Il sçut cette nouvelle par M. de Ruvigni, & lui dit aussi-tôt que tout étoit perdu si on prenoit cette résolution: il avoit assez de connoissance des affaires de Flandres, pour sçavoir très-bien que le Roi en se retirant par-delà Paris, donneroit occasion aux Espagnols de s'avancer vers Soissons & Com-

piégne, qui n'eussent pas résisté après le départ de la Cour pour Lyon. Il croyoit au contraire que si le Roi se résolvoit à demeurer sur la riviere d'Oise, & que son armée marchât vers Compiégne, toute l'armée d'Espagne n'oseroit marcher à Paris, de peur de laisser toute la Flandre dégarnie, & l'armée du Roi entre elle & eux; que s'ils envoyoient un secours considérable à M. le Prince, leur armée en même-tems se retireroit en Flandre, & ne demeureroit pas au milieu de la France qu'avec un Corps beaucoup plus fort que l'armée du Roi. M. de Turenne croyoit donc qu'il n'y avoit point d'autre salut pour l'Etat que de demeurer avec le Roi entre Paris & l'armée d'Espagne. Il avoit encore la pensée qu'à toute extrêmité, le Roi avec un Corps d'armée étoit bien mieux dans une de ses Places de la riviere de Somme, qu'en s'en allant vers Lyon, pour laisser une conquête sûre aux Espagnols depuis la Flandre jusqu'à Paris. On sçavoit aussi la mauvaise volonté de la Normandie, & que l'étonnement étoit si grand par tout, qu'il y avoit peu de villes où on n'eût ouvert les portes aux ennemis: ce qui obligea M. de Turenne d'aller trouver M. le Cardinal qui donna tout aussi-tôt dans son sens; & allant voir la Reine qui n'a jamais trouvé de conseils trop hazardeux, on résolut que la Cour iroit à Pontoise, & que l'armée marcheroit en diligence à Compiégne. Aussi-tôt qu'elle y arriva, on apprit par les partis que l'ennemi ayant pris Chauni, marchoit à Fismes, étant joint à M. de Lorraine. M. le Maréchal de la Ferté prit quelque Cavalerie, & s'en alla vers Chauni que les ennemis abandonnerent, n'étant pas un lieu à garder. Il s'en revint par Soissons que l'on assûra par des troupes que l'on y mit. Les Espagnols étant à Fismes, & la communication n'étant pas libre entre Paris & eux, ils virent que s'ils vouloient y aller, comme M. le Prince les en pressoit fort, ils ne le pourroient faire qu'avec toute l'armée, à quoi ils

AN. 1652.

AN. 1652. ne pouvoient pas consentir : d'ailleurs ils ne pouvoient en envoyer un détachement considérable vers Paris, sans être rencontré par l'armée du Roi. Toutes ces considérations unies leur firent résoudre à retourner en Flandre, & à laisser un Corps de troupes à M. de Lorraine qui demeura sur la frontiere.

En ce tems-là M. de Turenne ayant eu avis comme M. de Bouillon, qui étoit à Pontoise avec la Cour, étoit fort malade, s'y en alla en diligence : il y arriva le huitiéme jour de sa maladie, laquelle alla toujours en empirant : un transport au cerveau l'empêcha de parler pendant les derniers jours ; mais il conserva toujours beaucoup de connoissance. Il fut fort aise de voir M. de Turenne, qui, outre l'étroite amitié qui étoit entre eux, faisoit une double perte, vû la posture en laquelle M. de Bouillon étoit à la Cour. En ces derniers tems il s'étoit fait encore plus particulierement connoître pour être très-capable des grandes affaires ; & si on peut le dire, avoit pris une maniere d'agir bien au-dessus de tous les autres ; M. le Cardinal Mazarin ayant une particuliere confiance en lui ; & comme le Ministre avoit un grand crédit sur l'esprit du Roi & de la Reine, ce n'étoit que par son moyen que l'on pouvoit se rendre considérable à la Cour. M. de Bouillon vêcut jusqu'au quatorziéme de sa maladie, & mourut laissant un extrême déplaisir à tous ceux qui aimoient le bien de l'Etat. M. de Turenne en fut touché très-sensiblement, l'ayant toujours aimé, & ayant été aimé de lui très-parfaitement.

Dans le tems que M. de Turenne étoit à Pontoise, on apprit que l'armée d'Espagne s'étoit retirée, & que M. de Lorraine étoit demeuré avec le renfort que les Espagnols lui avoient laissé. Comme il y avoit toujours quelque négociation de la Cour avec les Princes & avec le Parlement, on fit connoître que si M. le Cardinal Mazarin

s'éloignoit

s'éloignoit, que toutes choses se raccommoderoient. En faisant proposer cela de la part des Princes, on laissoit entendre qu'il pourroit revenir un jour, & que ce n'étoit seulement que pour montrer au public que l'on n'avoit jamais voulu s'accommoder sans que le Ministre sortit de France; puisque son retour à la Cour étoit le prétexte de la guerre. M. de Turenne à qui il en parla fort confidemment, ne le dissuada point de la pensée qu'il avoit d'aller à Sedan; mais il lui conseilla toujours de dire que c'étoit pour en revenir. M. de Turenne ne vouloit point être dans un interêt que l'on auroit affoibli en le désavouant. Il sçavoit bien d'ailleurs que beaucoup de gens se serviroient de la dissimulation dont la Cour & M. le Cardinal voudroient qu'on usât, en disant qu'il ne reviendroit point, pour travailler plus ouvertement à empêcher tout de bon qu'il ne revint: & hors le Roi & la Reine qui désiroient son retour, il y en avoit fort peu dans la Cour qui ne travaillassent de bon cœur à l'empêcher AN. 1652.

M. le Cardinal partit de Pontoise, les choses étant disposées de la façon que j'ai dit, M. de Turenne & M. le Tellier s'en allerent avec lui jusqu'où étoit l'armée, où il prit quelque escorte pour s'en aller vers Sedan. M. le Tellier retourna à la Cour, & M. de Turenne demeura à l'armée qui s'avança ensuite vers Dammartin, pour se mettre entre Paris & l'armée de M. de Lorraine; lequel en l'absence de M. le Cardinal, commença à négocier à la Cour. Quoiqu'elle ne s'y fiât pas entiérement, elle ne laissa pas d'écouter ses propositions; & comme il falloit que l'armée ne s'éloignât pas trop de Pontoise, où étoit la Cour, à cause de l'armée des Princes qui étoit à Paris, elle ne marcha pas vers la Champagne, pour pousser M. de Lorraine hors du Royaume, à la faveur des villes que l'on avoit pour soi: mais M. le Prince ayant envoyé de la Cavalerie pour faire

lever le siége de Monrond, on fit partir huit escadrons de l'armée du Roi pour aller trouver M. de Palluau qui étoit devant Monrond.

AN. 1652.

Cependant M. de Lorraine qui avoit promis aux Espagnols de se joindre à l'armée des Princes qui étoit à Paris, faisoit traiter avec la Cour, afin qu'on ne fit point attention aux mouvemens de son armée. Quoique celle du Roi l'observât, néanmoins les assurances qu'il donnoit d'un accommodement prompt, faisoient qu'on n'agissoit pas avec tant de méfiance ; de sorte qu'il partit des environs de Châlons, & marcha en diligence par la Brie, pour gagner la riviere de Seine entre Corbeil & Paris. L'armée du Roi passa la Marne à Lagni ; & quoique beaucoup inférieure à celle de M. de Lorraine, on vouloit s'opposer à son passage vers Paris. M. de Turenne voulut marcher le lendemain du passage de la Marne dans la pensée que M. de Lorraine s'avançoit sans en avoir de certitude : mais comme on se relâche quelquefois, on séjourna ce jour-là, & le lendemain de bon matin on trouva M. de Lorraine tout proche de Brie-Comte-Robert. Si on eût marché le jour précédent, on l'auroit devancé ; mais les avant-gardes s'étant trouvées les unes près des autres vers Brie-Comte-Robert, il se hâta de gagner le poste de Ville-neuve, où il avoit dessein de se mettre afin d'avoir communication avec Paris.

M. de Turenne qui étoit à l'avant-garde, après avoir un peu attendu M. le Maréchal de la Ferté, fut d'avis de marcher promptement pour arriver au poste de Ville-neuve-Saint-Georges avant M. de Lorraine. En effet, on y marcha avec tant de diligence, que l'on arriva en même-tems que son armée : mais comme il avoit un ruisseau à passer, & qu'il vit quelques escadrons de l'armée du Roi sur la hauteur de Ville-neuve, il demeura de l'autre côté, & toute l'armée du Roi arriva le soir au Camp de Ville-neuve-Saint-Georges. On sçut dans

le Village qu'il y avoit des bateaux qui descendoient vers Paris ; & comme il étoit d'une conséquence extrême d'en avoir ou pour faire un pont, ou pour passer avec des troupes au-delà de l'eau, M. de Turenne envoya le long de l'eau & les fit remonter avec une peine extrême vis-à-vis de Ville-neuve S. Georges. M. le Prince s'avança à Charanton, croyant que M. de Lorraine étoit arrivé à Ville-neuve S. Geórges, suivant qu'il lui avoit mandé le matin en partant de son Camp ; ayant envoyé trois ou quatre de ses gens qui vinrent se jetter dans l'armée du Roi, croyant que c'étoit celle de M. de Lorraine, il reprit toute la nuit un autre chemin, & joignit avec ses troupes M. de Lorraine vis-à-vis d'Ablon. M. de Turenne & M. le Maréchal de la Ferté n'ayant pû empêcher cette jonction, résolurent d'attendre dans le Camp de Ville-neuve, le parti que les ennemis prendroient, s'étant assûrés des batteaux, & espérant qu'en quelque lieu que l'ennemi se mît, ayant un Pont sur la riviere, ils trouveroient toujours quelque expédient de se mettre en bonne posture. La chose n'étoit pas sans grande difficulté : mais comme on étoit si près de l'ennemi, il n'y avoit rien de moins sûr que de songer à une retraite. Comme M. le Prince & M. de Lorraine se furent joints, ils marcherent pour prendre le même chemin qu'avoit fait M. de Turenne, quand il avoit obligé M. de Lorraine à traitter. On croyoit ce jour-là qu'ils attaqueroient le Camp comme on l'avoit crû le jour de leur jonction. L'armée du Roi n'avoit que vingt-huit escadrons & cinq mille hommes de pied : les ennemis avoient quatre-vingt Escadrons & huit mille fantassins. Au lieu d'attaquer, ils vinrent se retrancher à une portée de canon du côté de la plaine, & songerent à affamer l'armée du Roi & à empêcher les fourrages, ayant laissé dans Ablon cent cinquante mousquetaires pour empêcher la communication de la riviére. Ils

An. 1652.

An. 1652. croyoient qu'en venant se loger si près avec l'armée, on n'entreprendroit pas de sortir du Camp ni de les attaquer. Comme on ne pouvoit pas demeurer dans le Camp sans avoir la riviere libre, on résolut d'aller prendre ces cent cinquante mousquetaires. L'on partit la nuit, & à la pointe du jour le Château se trouva pris avant que l'armée des Princes pût être en bataille. Si elle étoit demeurée à son premier poste entre Ville-neuve & Corbeil, il est certain qu'au bout de quatre jours il auroit fallu que l'armée du Roi se retirât en grande confusion vers Lagni, ne pouvant avoir de pain de munition que par la commodité de la riviere.

Après que le pont de batteaux fut fait, on travailla encore à un autre, étant impossible que les fourageurs se servissent d'un seul pont: & comme ce lieu avoit été fort ruiné par l'armée de M. de Lorraine quelque tems auparavant, les trois ou quatre premiers jours que les armées étoient en présence, tous les chevaux de celle du Roi ne mangeoient que des feuilles de vigne; de sorte que M. le Prince crut qu'en la serrant de près avec le nombre de Cavalerie qu'il avoit, il seroit impossible que l'on pût subsister que fort peu de jours dans ce poste. Il fit aussi deux ponts entre Ville-neuve & Charenton, pour empêcher les fourageurs qui alloient dans le Long boyau: mais après avoir bien fait palissader tous nos retranchemens, on envoyoit une bonne partie de la Cavalerie au fourage qui alloit des deux côtés de la riviere, & ainsi les ennemis ne pouvoient leur dresser d'embuscade sûre. On envoya M. de Vaubecourt à Corbeil avec quelques troupes, lesquelles avec d'autres qui vinrent de Montrond faisoient environ deux mille en tout. Corbeil servit ainsi d'un entrepôt pour les fourageurs, lesquels après avoir chargé demeuroient à ce Village, & on leur faisoit sçavoir du Camp de quel côté de la

riviere il falloit qu'ils revinssent. Comme les armées étoient si proches que l'on voyoit ce qui sortoit du Camp de l'ennemi, les fourageurs de l'armée du Roi partoient la nuit & demeuroient deux jours dehors. Les troupes logées à Corbeil leur donnoient toute cette facilité, sans quoi certainement on n'eût pas pû demeurer dans le Camp : on fit aussi en ce tems-là descendre quelques bateaux de foin, ce qui fit demeurer cinq semaines dans le Camp. Il y avoit souvent des escarmouches entre les armées ; mais elles n'étoient pas considerables, & jamais aucun convoi des fourageurs ne fut rencontré par les ennemis, qui étoient tous les jours dehors avec une partie de leur Cavalerie.

AN. 1652.

A la fin, les chemins devinrent si mauvais par les pluies continuelles, que les chevaux ne pouvoient plus aller au fourage si loin ; de sorte que l'on fut obligé de songer à déloger. On avoit fait faire beaucoup de ponts sur la riviere qui étoit au bas du Camp sur le chemin de Corbeil où on vouloit se retirer. Au commencement de la nuit, on fit marcher tout le bagage vers Corbeil, & trois heures après toute l'armée décampa sans que l'ennemi en eut connoissance que le lendemain qu'on arriva à Corbeil, où on avoit fait faire quelques redoutes par M. de Vaubecourt sur une hauteur pour y recevoir l'armée quand elle arriveroit. On ne séjourna point à Corbeil qu'un jour, & le lendemain on marcha vers la Brie, pour ensuite gagner la riviere de Marne au-dessus de Paris, & tâcher d'aller vers l'Oise ; la Cour étant à Mantes en ce tems-là.

M. le Prince étoit parti de son Camp quelques jours auparavant la marche de l'armée du Roi, à cause d'un peu d'indisposition, & on a fort dit que sans cela il l'auroit attaquée dans sa retraite ; mais il est certain que de la maniere qu'elle se fit, on ne pouvoit pas combattre entre

le Camp & Corbeil. L'armée du Roi marcha ensuite vers Meaux, & passant la riviere de Marne, alla se poster auprès de Senlis. Celle des Princes en partant de Ville-neuve Saint Georges, se logea entre Paris & Dammartin ; & certainement les diverses négociations, & même les passe-tems de Paris, empêcherent M. le Prince de prendre beaucoup d'avantages qu'il n'auroit pas négligé en une autre occasion. Aprés quelques jours d'indisposition, il résolut de partir avec son armée & celle de M. de Lorraine des environs de Paris, & s'en alla sur la frontiere de Champagne : M. le Comte de Fuensaldagne l'attendoit avec l'armée d'Espagne auprès de Laon. On s'est assez étonné de ce qu'il quittoit Paris si aisément, étant certain que c'est un fort grand avantage de s'y maintenir, quand on est assez malheureux pour faire la guerre à son Roi ; mais les diverses caballes qui n'alloient pas à son but, & un peu de manque de vûë pour les choses qui devoient suivre son départ, aussi-bien que les esperances qu'il concevoit de sa jonction avec les Espagnols, l'obligerent à quitter Paris. Une autre chose y convioit fort M. le Prince : touché de la façon dont M. de Lorraine vivoit avec son armée, & las des affaires du Parlement, il désiroit se mettre dans une maniere de vivre semblable à celle de M. de Lorraine. Ainsi ils marcherent ensemble, & joignirent M. de Fuensaldagne auprès de Laon : comme on avoit mis cinq cens hommes de l'armée du Roi dans la Ferté Milon, ils passerent tout auprès sans l'attaquer.

AN. 1652.

L'armée du Roi qui étoit en ce tems-là auprès de Senlis, & d'où l'on avoit envoyé de l'Infanterie sous M. le Comte d'Estrées pour se mettre dans Laon, ne bougea point de son poste, attendant la résolution des ennemis après leur jonction. Comme Paris resta un peu ébranlé par l'éloignement de M. le Prince, quoique M. d'Orleans y

demeuroit, la Cour recevoit divers avis pour sa conduite, selon les diverses vûës que ceux qui étoient à Paris avoient, ou pour l'y faire aller ou pour l'en empêcher : les Courtisans étoient même partagés sur ce sujet, chacun ayant diverses pensées ; ce qui seroit trop long à déduire. M. de Turenne ayant sçû l'état des choses, fit agréer à M. le Maréchal de la Ferté de demeurer à l'armée, & il s'en alla à la Cour, où la Reine lui ayant demandé à son arrivée son sentiment, si le Roi devoit aller à Paris; n'y ayant qu'elle & le Roi présens, il lui conseilla de n'en point perdre le tems; & comme il avoit la connoissance de l'état de l'armée, & du peu de moyen qu'il y avoit d'avoir de l'argent pour la remettre sans être à Paris, il pressa fort cette raison qu'il joignit à beaucoup d'autres, qui étoient, que l'autorité du Roi étoit si diminuée, que l'on ne vouloit plus le recevoit en aucune grande Ville ; que si l'hiver se passoit sans aller à Paris, toute la France se souleveroit; que le Roi n'ayant plus d'armée, ni d'argent, ni de quartiers pour en remettre une sur pied, ce qu'il avoit ensemble se réduiroit peu à peu à rien, les Officiers quittant tous les jours, faute de subsistance. Ces raisons persuaderent la Reine ; de sorte que la Cour quitta Mante, & s'en alla coucher à Saint Germain, où l'on séjourna trois ou quatre jours, durant lequel tems il y vint des Députés de la bourgeoisie de Paris, pour supplier le Roi d'y venir. M. de Châteauneuf y vint aussi, mais avec une differente intention ; car il vouloit bien que le Roi allât à Paris, mais il souhaitoit qu'on y laissât Monsieur, qui soûtenoit la caballe opposée au retour de M. le Cardinal, & qui ne vouloit se raccommoder avec la Cour, qu'à condition que le Ministre n'y revint plus: M. de Châteauneuf prétendoit que le Roi ne verroit point Gaston les premiers jours ; mais qu'après, tous les interessés à empêcher le

An. 1652.

AN. 1652. retour de M. le Cardinal unis en cela seul, & séparés d'ailleurs en tout, s'accorderoient ensemble à supplier le Roi de ne point faire revenir M. le Cardinal, & ne demanderoient autre grace que celle là. Le Roi & la Reine envoyerent en ce tems-là M. d'Aligre à Paris; mais il s'en revint à S. Germain, sans avoir rien reçû de positif sur la négociation.

M. de Turenne & M. le Tellier étoient alors ceux à qui la Reine avoit le plus de confiance : ils furent d'avis de continuer la résolution d'aller à Paris, sans sçavoir celle que Monsieur prendroit. On lui envoya une personne de confiance, pour lui dire que le Roi étoit en chemin, & qu'il arriveroit le soir à Paris: cet Envoyé revint, & trouva le Roi & la Reine entre S. Cloud & le bois de Boulogne, & rapporta que Monsieur ne prenoit aucune résolution que celle de demeurer à Paris. Sur cela on fit arrêter le carosse de la Reine, laquelle étant avec le Roi fit sortir les femmes qui étoint dans son Carosse,& commanda à trois ou quatre personnes qui étoient là de s'approcher pour dire leur avis. Ceux qui s'y rencontrerent furent le Prince Thomas, M. le Maréchal de Villeroi, M. le Maréchal du Plessis & M. de Turenne, lequel fut d'avis de continuer son chemin, & que le Roi & la Reine allassent ensemble jusqu'à la croix du tiroir; que de-là la Reine s'en iroit au Louvre, & le Roi droit à Luxembourg, où étoit Monsieur, pour le convier de venir où l'emmener même avec lui au Louvre, étant certain que Monsieur n'attendroit point cela, & qu'il s'en iroit, qui est ce qu'on demandoit. Il eût été fort dangereux de laisser Monsieur au Luxembourg; car au bout de deux jours, les réjoüissances qui arrivent aux entrées du Roi étant passées, les choses eussent changé de face, & il eût été hors du pouvoir du Roi de faire sortir Monsieur de Paris, & principalement ayant pour lui le prétexte spécieux de n'avoir rien à demander, si ce n'étoit que M. le

Cardinal ne revint plus à la Cour. C'est ce qui obligeoit M. de Turenne à conseiller qu'il faloit se servir de l'entrée du Roi à Paris pour en faire sortir Monsieur. AN. 1652.

On partit d'auprés du bois de Boulogne en cette résolution : le Roi monta à cheval pour faire son entrée à Paris, & manda à Monsieur par M. Damville ce qui avoit été résolu ; lequel apprenant que le Roi dans une demie heure alloit y entrer, l'envoya supplier de trouver bon qu'il y demeurât encore cette nuit-là ; & que le lendemain il partiroit de bon matin. M. Damville vint retrouver le Roi comme il marchoit, & étoit prêt d'entrer au fauxbourg; de sorte que dans cette assurance du départ de Monsieur le lendemain, il s'en alla au Louvre, où M. le Cardinal de Retz & tout ce qu'il y avoit de gens de qualité à Paris l'attendoient, pendant qu'une foule incroyable de peuple marchoit au devant de lui.

Dans le tems que M. de Turenne demeura à Paris, qui ne fut que cinq ou six jours, il vit M. le Cardinal de Retz, qui lui témoigna souhaitter de se racommoder avec M le Cardinal, & lui parla du mariage de Mademoiselle de Retz avec son neveu, le priant même de le faire sçavoir à M. le Cardinal, & l'assurant qu'il le prendroit pour témoin dans toutes les circonstances de cette liaison. M. de Turenne qui sçavoit bien que de s'entremettre d'une affaire comme celle-là, lui étoit assez inutile, & qu'il lui en pouvoit bien plus aisément arriver de l'embarras que quelque fruit considérable, dit à M. le Cardinal de Retz, qu'il feroit avertir M. le Cardinal qui étoit à Sedan, bien exactement de tout ce qu'il lui avoit dit, & que s'il y avoit une réponse positive, qu'il la lui feroit bientôt sçavoir ; mais que s'il n'avoit point promptement de ses nouvelles, qu'il ne fit aucun fondement sur cette négociation, & qu'il prît ses mesures comme n'attendant aucune réponse par lui.

AN. 1652. M. de Turenne étoit persuadé que M. le Cardinal de Retz vouloit s'accommoder tout de bon en ce tems-là, & ne doutoit point que si une personne de grande créance en eût voulu faire son affaire, qu'il n'eût pû y réüssir; mais M. de Turenne partit peu de jours après de Paris, & M. le Cardinal de Retz n'ayant personne de la Cour à qui il se fiât, ni qui se fiât à lui; on se donna tant de soupçon de part & d'autre, que les mesures au bout de deux ou trois mois furent prises de l'arrêter; ce qu'on fit un jour qu'il vint au Louvre, où il n'entroit qu'avec grande méfiance depuis quelque tems. M. de Turenne ayant envoyé M. de Varennes trouver M. le Cardinal, lui fit dire tout ce qui s'étoit passé entre lui & M. le Cardinal de Retz, dont il n'eut aucune réponse; de sorte qu'il ne se méla plus du tout de cette négociation. Il partit de Paris, & alla réjoindre l'armée auprès de Senlis, après avoir dit au Roi qu'il esperoit empêcher que les ennemis ne prissent leurs quartiers d'hiver en France.

Les ennemis étoient auprès de Laon, d'où ils partirent en grande diligence, & allerent investir Rhetel, dans lequel y ayant peu de gens, la Ville fut prise en peu de jours. Toutes les armées des ennemis jointes ensemble montoient bien à vingt-cinq mille hommes: celle du Roi ne passoit pas dix mille. Elle marcha le long de la Marne; & approchant de Châlons, on apprit que les ennemis après la prise de Rhetel avoient assiegé Sainte Menehould, dans lequel aussi il se trouva peu de gens; mais ils firent une bonne résistance. Quand on en sçut la prise, l'armée du Roi étoit auprès de Vitri, & n'osoit pas s'approcher trop près de celle des ennemis, qui de Sainte Menehould marcherent à Barleduc, où M. de Turenne avoit jetté six cens hommes de pied, & selon qu'il connoissoit la situation de la Ville & du Château, il faloit qu'une armée se séparât

pour l'attaquer ; de sorte qu'il résolut de marcher au secours, quoiqu'il crut que toute l'armée d'Espagne y étoit avec M. le Prince : elle étoit néanmoins partie de Sainte Menehould, avoit passé la Meuse, & s'étoit retirée dans le Luxembourg. M. de Turenne qui étoit auprès de Vitri quand l'armée du Prince alla devant Bar, marcha toute la nuit droit à S. Disier, d'où il vouloit partir après avoir un peu fait reposer les troupes, pour aller secourir Bar, qui n'en est qu'à trois lieues ; mais il apprit que la basse-Ville ayant été surprise, le Château s'étoit rendu en vingt-quatre heures. Il est certain que M. le Prince entreprit ce siége là, n'y ayant pas beaucoup songé ; & on n'a point vû d'action où il ait commis l'armée avec si peu d'égard comme en celle-là, étant très-constant que si le siége eut duré, comme il le devoit selon toutes les apparences, il ne pouvoit pas sauver son canon, & il est fort vrai-semblable que son armée ne se fut pas retirée bien aisément. AN. 1652.

M. de Turenne ayant appris la prise de Bar, & que l'armée d'Espagne n'étoit plus avec M. le Prince, résolut de s'approcher de lui, & de le combattre au premier lieu où il en trouveroit l'occasion. Ainsi il marcha à Vaucouleurs, afin de se trouver du même côté de la riviere de Meuse que M. le Prince, qui après avoir pris le Château de Void s'approcha de Toul. Il y avoit quelques jours que M. d'Elbeuf avoit joint l'armée du Roi avec deux mille hommes des troupes de Picardie ou de nouvelles levées : avec ce renfort l'armée marcha à Vaucouleurs, où elle passa la riviere de Meuse, afin d'être du même côté qu'étoit M. le Prince ; & le lendemain matin on marcha vers Void, d'où ayant délogé dès la nuit, le Prince se retira à Commerci, qui étoit un lieu dont il s'étoit saisi, & où il y a deux bons Châteaux. Mais ayant sçu que l'armée du Roi continuoit sa marche après lui, il y laissa garnison, &

An. 1652. se retira le long de la Meuse à Saint-Mihel, grande Ville dont les murailles étoient à démi démolies. Il tâcha de trouver quelque lieu propre à se poster; mais comme il n'avoit pas beaucoup d'Infanterie, & qu'on ne lui donna pas le tems de se retrancher, il fut obligé de se retirer jusqu'à Damviller, qui est une Place qu'il tenoit à la frontiere de Luxembourg, ayant laissé de son Infanterie dans Barleduc, dans Ligni, dans Void & dans Commerci, qui tiennent tout un canton de pays. A la faveur de ces Places, il pensoit y faire hiverner son armée; ou si l'on en attaquoit une, que se mettant à couvert d'une autre, il incommoderoit fort les assiégeans, à cause de l'hiver dans lequel on étoit entré. Mais M. de Turenne qui voyoit bien par les petites Places qu'il prénoit, & où il mettoit des gens, quelle étoit son intention, marcha toûjours droit à lui, laissant les Places sans les attaquer; & ainsi en cinq ou six jours de tems il l'obligea de se retirer dans le pays de Luxembourg.

(1) M. le Maréchal de la Ferté arriva en ce tems-là de Nanci à Saint-Mihel: cette marche rompant à M. le Prince toutes ses mesures, lui fit perdre l'esperance d'hiverner, ni en Champagne, ni sur les frontieres de Lorraine. Ayant separé sa Cavalerie & son Infanterie de tous les Corps qu'il avoit laissés dans les Places, il ne les pût réjoindre, & une partie de cette Infanterie fut prise pendant l'hiver à discretion.

De Saint-Mihel on marcha devant Ligni & devant Bar, où arriva M. le Cardinal Mazarin, qui avoit toûjours demeuré à Sedan depuis son départ de Pontoise. On laissa quelque Infanterie pour attaquer Ligni; & ayant emporté la basse Ville de Bar par assaut, le siége dura dix ou douze jours à la haute Ville & au Château. M. le Prin-

(1) *Voyez les Memoires de M. le Duc d'Yorck, troisiéme Partie des preuves.*

ce vint avec quelque Cavalerie jusqu'à Vaubecourt; mais comme il sçut qu'on marchoit à lui, il se retira à Damviller. Après sept ou huit jours de siége & d'une fort bonne défense, Bar & Ligni se rendirent à discretion, avec sept ou huit Regimens qu'il y avoit dans ces deux lieux. De-là l'armée marcha vers Sainte-Menehould; mais la rigueur de la saison & le nombre d'hommes qu'il y avoit dans la Place, empêcherent qu'on ne l'assiegeât: la gêlée étoit si forte, qu'il y mourut beaucoup de soldats de froid en marchant. La même raison obligea à ne point assieger Rhetel, étant impossible de travailler à la terre; d'ailleurs l'armée de M. le Prince, qui s'étoit jointe au Corps que les Espagnols avoient amené quand il alla assieger Bar, empêcha aussi que l'on ne fit ce siége, parce que les ennemis qui tenoient Château-Portien auroient pû facilement secourir la Place. Pour ne pas faire un si grand siége, on alla faire celui de Château-Portien qui dura six ou sept jours, que les assiegés demanderent pour avertir M. le Prince s'il les vouloit secourir: le Prince qui étoit logé avec toute son armée & celle d'Espagne à Aubenton & Rumigni, qui n'en est éloigné que de six ou sept lieuës, tint conseil là-dessus, & résolut enfin de ne pas marcher, de sorte que Château-Portien se rendit. On demeura presque toutes les nuits du siége à la campagne avec toute l'armée, par les plus grands froids qu'il est possible d'endurer.

An. 1652.

L'armée des ennemis sçachant la prise de Château-Portien, marcha à Vervins qu'ils prirent, n'y ayant que trente hommes de garnison. L'armée du Roi marcha droit à Marle, & de-là à Vervins, où les ennemis n'ayant laissé qu'un Regiment d'Infanterie & un de Cavalérie, la Place se rendit en douze heures; les ennemis se retirerent dans leur pays, & on donna des quartiers à l'armée du Roi dans toutes les Provinces.

AN. 1653. M. le Cardinal Mazarin qui étoit venu à l'armée au commencement du siége de Bar, ne quitta point l'armée que le siége de Vervins ne fut fini vers la fin de Février; après quoi il s'en retourna à Paris, où l'autorité du Roi étoit affermie depuis son retour. La prise de M. le Cardinal de Retz, qui fut arrêté durant l'hiver, & en l'absence de M. le Cardinal Mazarin, avec sa participation, & conformément à ses ordres, n'avoit causé nulle émotion: il étoit en prison dans le Château de Vincennes. Il ne se fit nul changement considérable à la Cour pendant l'hiver: on envoya une partie de l'armée dans les Provinces, & il demeura peu de troupes sur les frontieres; & comme on étoit rentré fort tard dans les quartiers d'hiver, tant du côté des Espagnols que de celui du Roi, on ne se mit en Campagne qu'assez avant dans le mois de Juin. M. le Prince tenoit Sainte-Menehould & Rhetel sur la riviere d'Aisne, qui sont des postes fort considérables pour entrer en France, & principalement Rhetel, y ayant delà une communication aisée par la Capelle que les Espagnols tenoient, aux autres Places du pays-bas; & M. le Prince tenoit aussi Stenai sur la Meuse, qui lui donnoit la communication du Luxembourg. M. de Turenne qui sçavoit bien la conséquence de ce poste-là, par la connoissance qu'il en avoit eu, durant la guerre qu'il faisoit après la prison de M. le Prince, fit trouver bon à M. le Cardinal qu'en assemblant l'armée du Roi, il allât assiéger Rhetel, pour ôter par là aux ennemis le moyen de joindre l'armée qui étoit dans le Luxembourg, & celle qui étoit sur la Sambre derriere la Capelle. L'armée du Roi se logea en passant la riviere d'Aisne à trois lieuës plus avant que Rhetel; qui étoit justement l'endroit où l'armée de Flandre & celle de Luxembourg devoient se joindre.

M. de Turenne qui avoit été long-tems à Stenai,

voyoit fort bien que les ennemis pouvoient penser se joindre en ce lieu-là, & connoissoit que cette jonction étant empêchée par l'armée du Roi, il faudroit deux ou trois jours au moins aux ennemis pour se résoudre, si l'armée qui étoit sur la Sambre iroit en Luxembourg, ou si celle de Luxembourg passeroit la Meuse pour joindre celle de la Sambre; & que selon l'un ou l'autre parti, il falloit quatre ou cinq jours au moins pour la marche du Corps, qui iroit joindre l'autre; ce qui donnoit huit ou neuf jours de sûreté pour entreprendre le siége de Rhetel, sans avoir l'armée des ennemis sur les bras. On entreprit donc ce siége avec la moitié de l'armée du Roi: M. le Maréchal de la Ferté y étoit aussi avec une partie de son armée. AN. 1653.

Il n'y avoit que huit ou neuf cens hommes dans Rhetel: on prit les dehors en arrivant, & le siége ne dura que trois jours. Il n'y a rien eu dans toutes ces dernieres Campagnes de guerre de plus considérable que d'avoir assemblé l'armée du Roi dans le pays au-delà de Rhetel, & d'avoir empêché M. le Prince de commencer la Campagne sur la riviere d'Aisne: il avoit cette année-là une armée beaucoup plus forte que celle du Roi. La guerre de Bourdeaux continuoit encore; & s'il avoit marché sous Rhetel & l'avoit conservé, ayant à sa main gauche la Meuse, où il tenoit Mouson & Stenai, & à la main droite la frontiere des Pays-bas, d'où il pouvoit tirer des vivres, il auroit été impossible de couvrir tous les pays qui lui étoient exposés, comme Verdun, S. Disier, & Viri d'un côté, & de l'autre Guise, Laon & Soissons, & en tête Rheims & Châlons. L'armée du Roi n'avoit pas cette Campagne-là plus de six à sept mille hommes de pied, avec lesquels il falloit tenir la Campagne, & garnir les Places. M. de Turenne plus d'un mois avant que de partir de Paris, consideroit l'entrée de M. le Prince par Rhetel

AN. 1653. comme le plus grand mal qui pût arriver; c'est pourquoi dès qu'en assemblant l'armée du Roi auprès de Châlons, il sçut que M. le Prince faisoit le rendez-vous de la sienne, il envoya à M. le Maréchal de la Ferté, qui étoit auprés de Sainte Menehould, pour le prier de marcher; ce qu'il fit; & lui par un autre côté s'en alla passer à Chateau-Portien, & se logea vers le Château de Chaumont, où il y avoit deux cens hommes des ennemis qui se rendirent à discretion, d'où l'on alla assiéger Rhetel le lendemain.

M. le Prince à qui les mesures furent rompuës, n'ayant pas assez vû la conséquence de Rhetel, entra en France par la frontiere de Picardie avec une armée de trente mille hommes, où il trouva de grands obstacles, & où certainement il n'y avoit pas la même facilité, à faire quelque chose de considerable que du côté de la Champagne, quand on a Rhetel & les autres Places de la Meuse, comme Mouson & Stenai. On étoit bien avant dans le mois de Juin quand on prit Rhetel; ce qui ôta l'excuse d'être prévenu à se mettre en Campagne; mais souvent les personnes les plus habiles font des fautes qu'il est plus aisé de remarquer que de prévenir.

Après la prise de Rhetel, comme l'armée des ennemis s'étoit mise ensemble vers la Capelle, l'armée du Roi tourna de ce côté-là, & alla loger auprés de Vervins. En ce tems-là, le Roi avec M. le Cardinal vint à l'armée, qui se logea à Ribemont, comme on sçut que celle des ennemis marchoit à Fonsomme. Pendant le séjour du Roi dans son armée à Ribemont, celle des ennemis fût toûjours à Fonsomme; & les gardes des deux armées n'étoient qu'à un quart de lieuë l'une de l'autre: on demeura cinq ou six jours de cette maniere; aprés quoi le Roi s'en alla à Paris.

Les ennemis qui avoient séjourné à Fonsomme ayant donné les ordres nécessaires pour la pro-

vision

vision de leurs vivres & pour le Corps qu'ils laissoient dans le pays, marcherent & entrerent en France avec un bon nombre de prisonniers ; & laissant la riviere de Somme à leur main droite ; & la riviere d'Oise à leur gauche, passerent à une lieuë de Ribemont, & allerent loger entre S. Quentin & Ham. L'armée du Roi marcha le même jour, & alla loger à Acheri, qui est à une lieuë de la Fere, laissant ce jour-là la riviere d'Oise entre elle & les ennemis. Le Lendemain leur armée marcha de grand matin, & laissant Ham à main droite, s'avançoit vers Chauni. Elle étoit fort considérable, ayant seize mille hommes de pied, onze mille chevaux, & trente à quarante piéces de canon, sans compter un troisiéme Corps qui étoit aux environs de Cambrai. Cette marche menaçoit beaucoup de lieux ; car ils pouvoient aller ou à Compiégne, prendre les postes qui sont entre Compiégne & Pontoise sur la riviere d'Oise, comme Creil & Pont S. Maxence, & de-là s'avancer jusqu'aux portes de Paris pour y mettre toutes choses en confusion ; les esprits y étant fort chancelans, & le Roi n'étant pas en sûreté si l'armée de l'ennemi en eût été proche. Ils pouvoient aussi aller à Beauvais où il n'y avoit point de garnison, & le petit d'Infanterie qu'il y avoit dans l'armée du Roi avoit obligé à ne mettre personne dans S. Quentin, ni à Ham, ni à Péronne, ni dans les autres Places de la Somme, sur l'une desquelles ils se fussent facilement jettés si l'armée du Roi se fut éloignée d'eux.

M. de Turenne fut d'un sentiment contraire à celui de toute l'armée, & M. le Maréchal de la Ferté y entra ; c'étoit de ne point continuer à suivre la riviere d'Oise pour couvrir Compiégne, Creil & Pont S. Maxence, parce qu'on exposoit par-là aux ennemis celle des villes sur la Somme qu'ils auroient voulu assiéger : mais de passer la riviere d'Oise du même côté qu'étoient les ennemis

K

AN. 1653. & de se loger à deux heures d'eux dans un Camp fort sûr. Il faut considerer que n'y ayant que sept mille hommes de pied dans l'armée du Roi & point d'Infanterie dans les Places, qu'on ne les pouvoit sauver qu'en se tenant toujours prés de l'ennemi, & lui donnant à juger que l'on arriveroit toujours douze ou quinze heures aprés lui devant la Place qu'il voudroit assiéger. Si on avoit mis de l'Infanterie dans les Places, l'armée n'auroit osé se tenir en campagne près de l'ennemi, & ainsi elle lui auroit donné le moyen d'entreprendre tout ce qu'il auroit jugé à propos. M. le Prince commandant l'armée ennemie on pouvoit s'attendre à toutes les vigoureuses résolutions qu'il y a à prendre, quand un ennemi se sépare & qu'il laisse tant de lieux exposés. Il valoit donc mieux se résoudre à cotoyer toujours l'ennemi (quoique cela fut un peu dangereux) que de prendre un des deux autres partis qu'on proposoit : c'étoit de marcher avec l'armée vers Compiégne sans passer l'Oise, ou de jetter de l'Infanterie dans les Places & de s'éloigner de l'ennemi avec la Cavalerie. Par le premier il est certain que les ennemis auroient pû assiéger la Place la plus considérable sur la Somme, ayant un Corps près de Cambrai avec des pionniers du pays toujours prêts, & l'armée du Roi n'auroit pû y arriver que quatre ou cinq jours aprés eux. Par l'autre, l'ennemi auroit eu moyen de marcher à Paris ne voyant point d'armée en Corps, ou bien auroit assiégé une Place où il n'auroit eu qu'une plus forte garnison à craindre ; mais point d'armée à appréhender. J'insiste un peu là-dessus, parcequ'assûrément la résolution de passer la riviere, de ne mettre personne dans les Places, & de s'aller loger proche de l'ennemi, a rendu cette ectre entrée en France de nul effet ; & souvent pour appréhender trop de choses, on prend des partis différens de celui-ci, qui réüssissent fort mal. Ce

n'eſt pas que celui-là ſoit bien ſûr, car un ennemi peut marcher à vous & combattre: mais quand on a une bonne armée, quoique plus foible, & que l'on prend bien garde comme on campe & aux mouvemens de l'ennemi, c'eſt le parti le plus aſſuré. AN. 1653.

L'armée de l'ennemi marcha de Chauni à Roye, & celle du Roi auprès de Noyon, ne ſe retrancha point, mais regardant bien à ce que les ennemis faiſoient, ſe logea toujours en des lieux aſſez avantageux. On ſçut qu'ils attaquoient Roye, où il n'y avoit point de ſoldats; le ſiége dura deux jours, & l'on ne ſongea pas à ſecourir la Place, n'étant qu'une petite ville qu'on ne pouvoit pas garder. Quand ils eurent pris Roye, ils commencerent à être fort embarraſſés de la réſolution qu'ils prendroient: il n'oſoient s'avancer dans le pays où ils n'avoient point de Places; pendant qu'une armée ennemie logeoit à trois heures d'eux. Ils ne pouvoient auſſi attaquer une Place ſur la Somme, où il faut ſe ſéparer à cauſe des marais, & où l'armée du Roi fut arrivée le même jour. Comme Corbie ne vaut rien, M. de Turenne y envoya cinq cens chevaux ſous M. de Schomberg.

En ce tems-là on prit une lettre que l'on envoya à la Cour pour déchiffrer, par laquelle on ſçut certainement que les ennemis, avant que de rien entreprendre (leurs premieres meſures ayant manquées) vouloient faire venir un Corps de Cambrai avec une grande quantité de vivres: & comme on s'enquit diligement par Bapaumes de ce qui ſe faiſoit à Cambrai, on ſçut que le Corps étoit prét de partir. L'armée du Roi laiſſant ſon bagage pour la ſuivre, paſſa la Somme à Ham; & marchant vers Peronne, M. de Turenne s'avança avec cinq mille chevaux juſques auprès de Bapaumes, pour attendre ce Corps, qui ayant eu nouvelle de cette marche, ſe retira à Cambrai. L'armée

AN. 1653. de l'ennemi sachant que l'on étoit entre eux & leur convoi, & ayant perdu le tems d'avancer dans le pays ou d'attaquer une Place manquant de vivres, quitta Roie & marcha pour repasser la Somme à Cerisi, qui est entre Péronne & Corbie, ayant jetté beaucoup de fascines sur le marais. En moins de vingt-quatre heures toute l'armée avec le bagage fut passée du côté de leur pays; & ayant appris que l'armée du Roi étoit logée à une heure de Peronne proche du mont S. Quentin sans être retranchée, ils partirent la nuit & marcherent tout droit avec résolution de combattre. On fut quelque tems en doute s'ils quittoient tout-à-fait les ponts qu'ils avoient faits pour passer la Somme: mais on vit par leur marche qu'ils les abandonnoient entiérement.

L'armée du Roi avoit le front à un ruisseau; mais les ennemis marchoient pour le prendre à la source qui n'étoit qu'à une demie heure du Camp & ainsi venoient par le flanc de l'armée. C'étoit celle de M. le Maréchal de la Ferté qui étoit du côté que les ennemis venoient, & il étoit impossible de se mettre en bonne posture devant eux; la situation du lieu ne le permettoit pas & donnoit un grand avantage aux ennemis qui avoient le moyen de s'étendre. M. de Turenne avança, ayant M. le Chevalier de Crequi avec lui & deux ou trois de ses gens pour reconnoître les ennemis. Ayant vû qu'ils prenoient leur marche, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre, il fit considerer à M. le Maréchal de la Ferté la mauvaise posture où il étoit; & étant retourné à son armée qui étoit à l'aîle droite & un peu plus loin de celle des ennemis, il envoya Varennes qui faisoit la charge de Maréchal des logis de l'armée, pour voir comment étoit fait le pays par-delà un petit bois: il reconnut que c'étoit une assez grande plaine où une partie de l'armée pourroit être en bataille, & que les ennemis ne l'avoient pas encore occu-

pée, mais commençoient à y faire avancer quelques escadrons, & que le bois pour y aller étoit fort clair. M. de Turenne envoya aussi-tôt avertir M. le Maréchal de la Ferté qu'il marchoit à cette plaine & lui demander s'il lui plaisoit y venir prendre la gauche; ce qu'il jugea fort à propos: & ainsi M. de Turenne commença à marcher d'auprès du mont S. Quentin, & avec un grand front, passant au travers du bois, arriva dans un vallon à côté: il se mit en bataille dans ce vallon, où faisant promptement travailler l'Infanterie à cinq ou six rédans à la tête de l'armée, en deux heures on fut bien retranché. An. 1653.

L'armée de l'ennemi voyant celle du Roi en cet état, & ayant été obligée de faire un peu d'alte pour attendre son Infanterie, demeura sans avancer, & après quelques escarmouches commença à se loger sur une hauteur à un quart de lieuë de l'armée du Roi. La nuit suivante on avança les travaux. On a dit que ce jour M. le Prince vouloit combattre, mais que les Espagnols l'en empêchoient: je crois que la difficulté vint par leur longue marche, & que l'armée du Roi ayant changé de poste, cela les obligea à faire un grand tour qui leur fit perdre du tems & en donna à celle du Roi de se bien retrancher: ce qui étant, il n'y avoit plus d'apparence que ni M. le Prince ni les Espagnols eussent voulu combattre. Il est vrai qu'avant que d'avoir changé de poste l'armée du Roi couroit grand danger, les ennemis ayant toutes les hauteurs sur elle; & assûrément l'on auroit combattu ce jour-là avec mauvais succès. On demeura deux ou trois jours en présence, s'y faisant beaucoup d'escarmouches; & au bout de ce tems les ennemis marcherent droit à Fonsomme, & envoyerent trois mille chevaux sous M. de Duras pour investir Guise.

L'armée du Roi ayant vû le matin que l'ennemi marchoit, passa la riviere de Somme à Peronne,

AN. 1653. & on fit sept lieuës ce jour-là. M. de Turenne fit marcher en diligence M. de Beaujeu pour entrer dans Guise avec deux mille chevaux. Les ennemis avoient le chemin plus court de la moitié que l'armée du Roi pour arriver à Guise ; mais leur armée s'arrêta à trois heures de-là sur la difficulté que firent les Lorrains de faire ce siége ; du moins on a dit que ce fut là le sujet qui suspendit leur marche : il est certain que s'ils l'eussent continuée ils y seroient arrivés un jour avant l'armée du Roi, & on ne sçait pas si M. de Beaujeu y auroit pû entrer. Ce dessein ayant manqué, ils s'en vinrent loger à Caulaincourt qui est entre le Castelet & Ham, & l'armée du Roi auprès de Ham, la riviere de Somme entre deux : où ayant séjourné plus de quinze jours & tenu beaucoup de conseils avec M. l'Archiduc qui les vint joindre ; ils partirent en diligence, & laissant Guise à leur main gauche, ils allerent assiéger Rocroi, où la situation est si avantageuse pour celui qui y arrive le premier à cause des grands bois qui sont autour de la Place, que l'on ne voulut pas y marcher avec l'armée pour la secourir, & on aima mieux assiéger Mouson, où on arriva en très-grande diligence : les tranchées s'étant ouvertes en même-tems aux deux Places, Mouson fut pris quatre ou cinq jours avant Rocroi. Les ennemis y avoient seize cens hommes & des meilleurs Regimens de l'armée. On ne fit point de circonvallation, & on ouvrit la tranchée le soir que l'on y arriva. Le siége dura dix-sept jours ; & comme on marchoit vers Rocroi, on eut nouvelle qu'il capituloit. Les ennemis après la prise se retirerent plus avant dans leurs pays, & dans la pensée que l'on eut qu'ils pourroient assiéger la Bassée ou Bétune, n'ayant plus que cela à faire, on y mit un si grand nombre d'Infanterie, qu'ils ne purent assiéger ni l'une ni l'autre.

Les affaires de Bourdeaux étant finies cet Eté-

là, il en vint quelques troupes au Roi avec lesquelles & ses Gardes Françoises & Suisses, Sa Majesté fit faire le siége de Sainte Menehould par MM. d'Uxelles, Castelnau & de Navailles. M. de Turenne marcha pour couvrir la Picardie & les Places de Flandre, & M. le Maréchal de la Ferté alla vers la Muse pour s'opposer à M. de Lorraine, qui venoit avec quelques troupes pour secourir Sainte Menehould, dont le siége continua jusqu'au commencement de Decembre. Les troupes y furent assez rebutées par les sorties & par le mauvais tems, & on croit que le feu qui se mit aux poudres des assiégés ne nuisit pas à la prise de la Place. Ainsi l'Hiver vint & les armées se retirerent de part & d'autre : l'armée du Roi avant pris durant la Campagne, Rhetel, Mouson & Sainte Menehould, & les ennemis Rocroi seulement ; quoiqu'il n'y eut entre elles aucune proportion de forces, celles des ennemis étant beaucoup plus considérables. AN. 1653.

Fin du second Livre.



MEMOIRES
DU VICOMTE
DE TURENNE.

LIVRE TROISIE'ME.

DES GUERRES EN FLANDRE.

AN. 1654. L'HIVER se passa sans qu'il y eût rien de considérable à la Cour, & l'autorité resta toute entiere entre les mains de M. le Cardinal Mazarin. Au Printems le Roi alla se faire sacrer à Rheims, où on résolut de prendre le Régiment des Gardes Françoises & Suisses & quatre ou cinq autres Régimens d'Infanterie avec douze ou quinze cens chevaux, & d'en donner le commandement à M. Fabert, pour faire le siége de Stenai : il fut résolu aussi que le Roi iroit à Sedan afin d'en être proche ; que l'armée se tiendroit sur la frontiére de Champagne, pour pouvoir se rendre aussi-tôt à Stenai si celle des ennemis passoit dans le Luxembourg ; & qu'en cas qu'ils entreprissent quelque chose vers les frontieres de Flandre, on put aussi marcher de ce côté. Il n'y avoit pas d'apparence que les ennemis fissent un siége aussi considérable que celui d'Arras. On croyoit que s'ils ne marchoient pas vers Stenai,

ils ne pouvoient entreprendre que le siége de Béthune ou de la Baffée, & alors on auroit affiégé quelque Place fur la frontiére comme la Capelle ou Landrecies. AN. 1654.

Dans le tems que l'armée du Roi étoit auprès de la Fere, on apprit par M. Mondejeu Gouverneur d'Arras, qu'il étoit investi, fans qu'il en eût eu auparavant le moindre avis. Dans les guerres de Flandre cela fe peut aifément, parce que le pays étant fort ferré, les Places font fi près les unes des autres, que les ennemis peuvent en menacer beaucoup à la fois, & les Gouverneurs ne fçavent pas à laquelle on veut s'attacher. A la réferve de cent chevaux que M. de Mondejeu avoit dans la Place, toute fa Cavalerie compofée de cinq cens chevaux, étoit dans un Camp volant que commandoit M. de Barre, qui étoit fur la riviere d'Authie auprès de Dourlens, & avoit ordre de couvrir les Places d'Arras, de Bethune & de la Baffée. Il avoit mis fon Infanterie dans les deux dernieres Places, comme étant les plus éloignées & les plus difficiles à fecourir en cas que l'ennemi les eût affiégées; & il croyoit auffi-bien que le Gouverneur d'Arras qu'il auroit toujours affez de tems pour entrer dans la Place avant que d'être investie, parce que c'eft un pays de plaine, & qu'il n'en étoit pas trop éloigné. Il ne put pas y réüffir les deux ou trois premiers jours; mais enfuite ayant envoyé M. d'Equancourt avec quatre cens chevaux, & M. de S. Lieu avec un pareil nombre par différens endroits & à un jour diftant l'un de l'autre, tous deux effayerent de fe jetter dans la Place avec beaucoup de hardieffe; mais ayant trouvé la Cavalerie de l'ennemi qui les attendoit fur deux lignes, la moitié de leurs gens fut prife ou contrainte de retourner, & l'autre moitié entra dans la Place avec eux. M. de Turenne fit auffi détacher de fon armée le Chevalier de Crequi avec cinq cens chevaux, compofés de

AN. 1654. son Régiment, de celui de Bouillon, & de gens commandés, qui après avoir fait un grand tour, ayant trouvé une barriere du Camp des ennemis qui n'étoit pas fermée, y entrât; & quoiqu'il fût chargé par leur Cavalerie, il se jetta dans la Place avec deux cens cinquante chevaux: une grande partie des autres fut faite prisonniere, & sa derniere troupe commandée par un Colonel fut perduë la nuit & ne le put pas suivre.

Quand on sçut que cette Cavalerie étoit entrée dans Arras, on fut queque tems en doute si les ennemis continueroient le siége; mais on apprit qu'ils faisoient travailler à leurs lignes, & que ce secours n'avoit empêché que quelques jours l'ouverture de la tranchée. L'armée du Roi s'avança auprès de Peronne; & comme on craignoit de ne pouvoir pas en tirer tous les vivres nécessaires, M. de Turenne ne fut pas d'avis que l'on s'approchât du Camp des ennemis qu'après que l'on auroit donné tel ordre aux vivres, que l'on ne fut pas obligé de combattre l'ennemi dans ses lignes sans raison, ni de se retirer faute de subsistance. Pour le premier, il n'y avoit pas d'apparence de combattre une armée beaucoup plus forte, qui n'avoit point ouvert de tranchée, & par conséquent point affoiblie ni par la désertion, ni par la nécessité, ni par un grand nombre de gens que l'on perd dans un siége: & pour l'autre il étoit clair que de s'approcher de l'ennemi pour être après obligé de s'en retirer, feroit un très-mauvais effet, & dans l'armée & dans la Ville assiégée. Sans ces inconvéniens il est sans doute qu'il eût été prudent de se rendre bientôt auprès des ennemis après qu'ils furent devant la Place, parcequ'on leur eût empêché de faire un grand magazin de vivres dans leur Camp: mais on crut ce dernier inconvénient moindre que les autres.

M. le Cardinal qui étoit avec le Roi à Sedan durant le siége de Stenai, pensa s'en venir à

Peronne ; mais il y envoya M. le Tellier. M. de Turenne & M. le Maréchal de la Ferté virent ce Ministre le matin qu'ils marcherent vers le Camp de l'ennemi & s'assûrerent tout-à-fait que lui étant sur la frontiére toutes choses seroient bien réglées pour la subsistance de l'armée qui s'éloigna de neuf lieuës, alla loger à la portée du canon du Camp des ennemis, & se mit entre eux & Douai d'où ils tiroient tous leurs vivres. L'armée du Roi n'avoit pas plus de quatorze ou quinze mille hommes, & celle des ennemis passoit vingt-cinq mille. M. de Turenne, à cause de la foiblesse de l'armée & du peu d'équipage d'artillerie & de vivres, ne fut jamais d'avis d'entreprendre autre chose d'abord, que le secours d'Arras dont il a toujours cru que le siége seroit difficile, & que si l'armée du Roi assûrée des vivres s'approchoit du Camp des Espagnols, elle pourroit peut-être ensuite trouver le moyen de forcer leurs lignes. Il ne fut point de l'opinion commune qu'il faut faire agir les François d'abord, persuadé qu'ils ont la même patience que les autres Nations, quand on les conduit bien.

An. 1654.

En deux jours on arriva à la vûë du Camp des ennemis près d'une hauteur qui s'appelle *Mouchi le Preux*. Comme les Espagnols y avoient quelque Cavalerie, on craignit d'abord qu'ils ne se missent derriere en bataille pour empêcher celle du Roi de passer un ruisseau ; mais comme ce ruisseau étoit loin de la Place ils ne le firent point, parcequ'il auroit fallu lever le siége, ce qui ne pouvoit se faire si promptement que l'armée du Roi n'eût eû le tems de se mettre en bonne posture & faire appréhender avec raison l'issuë d'un combat. On a néanmoins dit que M. le Prince avoit voulu le faire ; mais que les Espagnols n'y voulurent pas consentir. Aussi-tôt que leurs troupes nous virent faire divers ponts sur le ruisseau, ils se retirerent dans le Camp après quelques

escarmouches, & l'armée du Roi s'étant avancée

AN. 1654. sur la hauteur, commença à s'y fortifier; ce qui fut fait dans la fin de ce jour-là & dans la nuit suivante.

Le Camp avoit son aîle droite sur la Scarpe, où on fit aussi promptement des ponts pour communiquer à la Bassée, & empêcher les vivres de Douai. Tout le front du Camp tenoit l'entre-deux de la Scarpe & d'un petit ruisseau qui descend à Arleux, & par le moyen de la Cavalerie on gardoit autant que l'on pouvoit le chemin de Cambrai & de Douai, qui n'étant que de plaines on empêchoit bien qu'il ne vint des chariots, mais non pas que des Cavaliers ne portassent en croupe des munitions de guerre. On manda aussi au Comte de Broglio, Gouverneur de la Bassée, de se venir loger à Lens, avec quinze cens ou deux mille hommes de garnison; & par ce moyen-là, on empêchoit les vivres par le côté de Doüai & de Lisle : il y avoit le côté de Saint Paul qui demeuroit fort libre, par où les ennemis pouvoient avoir la communication avec Aire & S. Omer. Dès le soir que l'on arriva avec l'armée à Mouchi-le-Preux, on écrivit au Gouverneur de Hedin de mettre des gens dans S. Paul; & si cela eût été fait, le siége d'Arras auroit assurement été levé, sans qu on eût été obligé d'attaquer les lignes; mais où les interêts particuliers, ou la foiblesse de la garnison de Hedin empêcherent le Gouverneur de le faire. On y eut cependant remedié sans la mort de M. de Beaujeu, qui ayant été promptement envoyé avec douze cens chevaux & quelque Infanterie du Comte de Broglio, pour garder le côté de S. Paul, rencontra les ennemis qui alloient faire un convoi à Aire, & sept ou huit cens chevaux l'ayant attaqué à la pointe du jour, comme ses gens repaissoient, il fut mis en désordre & tué sur la Place; mais ses gens s'étant ralliés, les ennemis furent battus, &

beaucoup des leurs tués ou pris prisoniers. Comme les nôtres n'eurent plus de Chefs, ils s'en revinrent à Bethune ; & ne marcherent point où ils avoient été commandés. Dans cet intervalle, les ennemis envoyerent promptement de l'Infanterie dans S. Paul ; ce qui mit ce lieu en état de n'être pas pris sans que l'armée y allât ; & l'on ne pouvoit quitter le côté de Doüai, parceque les deux lieux sont justement à l'opposite. An. 1654.

Comme cette Cavalerie fut retournée à Bethune, M. de Turenne envoya pour la commander M. de Lislebonne, qui la mena à Pernes, pour empêcher la communication du Camp des ennemis avec Aire ; mais le côté de S. Paul demeuroit toûjours libre ; d'où ils tiroient beaucoup de commodités. M. le Comte de Broglio essaya de prendre cette Place ; mais il fut repoussé avec perte. Les choses resterent quelque tems dans cette assiette, les ennemis trouvant de grandes difficultés au siége ; à cause de la résistance des assiegés & de l'armée du Roi, qui étoit toûjours campée près d'eux. Comme on sçavoit tous les jours le progrès du siége, on ne s'appliqua qu'à empêcher les convois, sans essayer de forcer les lignes, jusqu'à ce que les assiégés fussent fort pressés : on sçavoit que l'armée des Espagnols diminuoit beaucoup ; mais leur circonvallation ne pouvoit gueres être en meilleur état. Il ne s'y passa donc rien de fort considérable pendant l'espace d'un mois, hors quelques poudres qui se brûlerent, comme les ennemis les portoient en croupe, & quelques petits convois qui furent rencontrés : tout ce qui venoit de Cambrai à leur Camp y arrivoit par des Cavaliers qui passoient la nuit ; & quoique notre Cavalerie fut sur les avenuës pour les attendre, on ne les rencontroit jamais ; parceque les environs sont de grandes plaines. Cependant les assiégés défendoient bien leurs dehors, & repousserent trois ou quatre fois les ennemis à une premiere

An. 1654. palissade fort loin de la Place, & gardoient si bien leur terrein qu'au bout de sept semaines de tranchée ouverte, les ennemis n'en étoient que sur la contrescarpe d'une demi-lune qui est devant le fossé, & n'avoient pris qu'un ouvrage à corne dont il falloit s'emparer avant que d'aller à cette demi-lune: les assiégés faisoient tout ce qui se peut faire pour se bien défendre: M. le Chevalier de Crequi, M. d'Equancourt & M. de Saint Lieu furent blessés dans les dehors, où ils servoient très-bien; M. de Mondejeu se conduisoit aussi bien qu'un Gouverneur peut faire.

Le siége de Stenai continuoit toûjours, & tiroit un peu en longueur par la bonne défense des assiégés. M. de Turenne & M. le Marechal de la Ferté voyant que les ennemis ne laissoient pas d'avancer celui d'Arras, quoiqu'avec beaucoup de difficulté, résolurent de donner aux lignes, y étant aussi poussez par les nouvelles qu'ils avoient reçûës de Mondejeu, qui faisoit semblant d'être un peu plus pressé qu'il ne l'étoit en effet: il n'est pas étrange que les Gouverneurs en usent ainsi; parceque n'étant pas assurés que les ennemis n'attaqueront pas avec plus de vigueur, & si leurs gens ne se relacheront pas dans la défense, ils veulent toûjours mettre les choses au pis, & faire entendre qu'ils se défendront moins de tems qu'ils ne le peuvent en effet. On avoit déja commandé de tenir prêt toutes les fascines & les clayes pour attaquer les lignes le jour d'après, lorsqu'on apprit le soir que Stenai capituloit; & M. le Cardinal manda que le Roi marcheroit en diligence à Peronne, & envoyeroit toutes les troupes qui avoient servi au siége de Stenai pour renforcer l'armée. M. de Turenne fut d'avis d'attendre ce renfort; parceque l'on sçavoit très certainement que la Ville pourroit encore se défendre, & on étoit si proche des ennemis qu'il

ne pouvoit rien arriver dont on ne fût averti tous les jours. M. le Cardinal voulut aussi pressentir si M. de Turenne ne seroit pas choqué, si M. le Maréchal d'Hocquincourt alloit commander les troupes qui venoient du siége de Stenai; mais dans une situation aussi importante, M. de Turenne croyoit qu'il ne pouvoit pas y avoir trop de troupes ni trop de Chefs; M. le Maréchal de la Ferté fut aussi du même avis. Ces troupes donc marcherent en grande diligence après la reddition de Stenai, passerent la Somme, & faisant d'assez grandes journées vinrent auprés de Bapaume. AN. 1654.

Deux jours avant leur arrivée, M. le Duc d'Yorck & M. de Joyeuse, qui étoit Colonel Général de la Cavalerie legere, étant allés promener avec M. de Turenne auprès du Camp des ennemis, assez proche du quartier de M. le Prince, virent deux troupes un peu éloignées de leur grande garde: M. de Castelnau s'y trouva aussi avec quelques volontaires; & voulant pousser ces troupes, on fit avancer un escadron de nôtre garde pour soûtenir les volontaires, lesquels s'étant engagés, ces deux troupes retournerent; & ayant rencontré une ravine, mirent ces Messieurs en quelque confusion avec leurs carabines, & commencerent à les suivre. L'escadron qui les soûtenoit prit l'épouvante; de sorte qu'ils se retirerent deux ou trois cens pas, assez pressés des ennemis. Il y eût sept ou huit volontaires blessez ou prisonniers; M. de Joyeuse fut aussi blessé d'un coup de carabine au bras: on croyoit au commencement sa blessure legere; mais ayant été porté à Paris, il en mourût au bout de six semaines. Aussi-tôt qu'on sçût que les troupes de Stenai étoient à trois lieües du Camp des ennemis; M. de Turenne alla joindre M. le Maréchal d'Hocquincourt avec deux mille chevaux: comme ils eurent avis que les ennemis attendoient un grand convoi de S. Paul, ils loge-

AN. 1654. rent la nuit à Aubigni, qui est à trois heures d'Arras, & le lendemain ils allerent vers S. Paul, que l'on prit en arrivant. On y apprit que les ennemis attendoient trois mille hommes pour mener le convoi, & que même le siége alloit lentement, faute de munitions de guerre : cela les obligea à faire des efforts pour couper ce convoi ; parce que si on l'avoit fait, les ennemis eussent levé le siége.

Après que S. Paul fut pris, M. de Turenne & M. le Maréchal d'Hocquincourt battirent tout un jour l'Abbaye de S. Eloi, où les ennemis avoient cinq cens hommes qui se rendirent à discretion ; comme elle n'étoit distante que d'une petite heure du Camp des ennemis, & que M. le Maréchal de la Ferté étoit demeuré à Mouchi-le-Preux avec l'armée, on a assuré que M. le Prince avoit voulu tomber sur le corps qui attaquoit l'Abbaye du Mont S. Eloi, & que les Espagnols ne l'avoient pas trouvé à propos ; mais on rencontre souvent des obstacles dans une grande circonvallation, & après un long siége qui empêchent d'executer les meilleurs projets.

Comme le Mont S. Eloi fut rendu, M. le Maréchal d'Hcquincourt commença à se retrancher au Camp de César, & M. de Turenne s'en retourna joindre l'armée à Mouchi-le-Preux, en marchant tout le long des lignes de l'ennemi plus de deux heures. Il n'en sortit que des escarmoucheurs que M. de Castelnau alla reconnoître de fort près, & la Cavalerie marcha tout ce tems-là à la portée du canon des piéces de trois. On vit tout ce côté de lignes assez dégarni, qui étoit le quartier de Dom Fernando Solis, & assurement cette marche donna beaucoup de connoissance pour l'attaquer & pour le chemin qu'il faloit prendre pour y donner. M. de Turenne étant arrivé au Camp, envoya dire à M. le Maréchal de la Ferté que la Cavalerie de l'ennemi qui avoit voulu mener le

convoi,

convoi, prenoit le chemin de Douay, & qu'apparemment ils essayeroient d'entrer la nuit dans les lignes. Il donna tous les ordres necessaires pour l'empêcher, ayant fait monter toute la Cavalerie à cheval; mais par la faute d'un Officier qui étoit posté sur la route avec un petit Corps de Cavalerie, & qui n'en donna point d'avis, M. de Bouteville qui commandoit cette Cavalerie chargée de poudres & de grenades, entra dans les lignes; ce qui ayant été sçû, il fut resolu de faire l'attaque le lendemain. Après avoir consideré toutes choses, on trouva qu'il étoit à propos de donner avec les armées toutes de front, & la nuit: M. de Turenne ayant toûjours été d'avis de ne point tenter par divers côtés; parce que chacun s'attend à donner, & ainsi on laisse souvent passer le tems, & le jour vient; d'ailleurs quand on ne se voit point, on entre aisément en soupçon que les autres sont repoussés. Le jour les ennemis mettent toutes leurs troupes ensemble; mais la nuit ils n'osent point entierement dégarnir leurs quartiers: la plus grande difficulté qui s'y rencontre, c'est que les marches de nuit sont difficiles, & il est aisé de se perdre; c'est pourquoi il faut que les Camps soient proche des lignes de l'ennemi, afin de ne pas tomber dans cet inconvenient. AN. 1654.

On marcha donc à l'entrée de la nuit: M. de Turenne avoit l'avant-garde; & ayant passé la Scarpe sous le quartier de M. le Maréchal de la Ferté, qui avoit commandé que l'on y fit quantité de ponts. On prit le même chemin que l'on avoit fait en revenant du Mont S. Eloi: on étoit bien averti de l'état des lignes de l'ennemi: ils avoient partout un fossé perdu creux de cinq ou six pieds, & large de huit ou neuf; & entre ce fossé & celui de la ligne, il y avoit un espace de quatre ou cinq pas remplis de trous ou puids ronds, & profonds de trois ou quatre pieds, & environ d'un pied de diamettre: quand on les

avoit paſſé, on rencontroit la ligne, qui étoit à
AN. 1654. l'ordinaire, avec un foſſé de ſept ou huit pieds, & un parapet de la hauteur ordinaire : on avoit mis entre les trous comme de petites paliſſades, hautes ſeulement d'un pied & demi, pour embaraſſer d'avantage les chevaux.

On réſolut de donner avec l'Infanterie ſur deux lignes; & on avoit donné à chaque bataillon de la premiere ligne quatre ou cinq eſcadrons pour porter les faſcines & les clayes que l'on vouloit mettre ſur les trous : la Cavalerie portoit auſſi des outils. Ayant marché à une petite demie lieuë de la ligne, il n'y avoit plus que deux petites heures devant le jour. L'armée de M. de Turenne ſe rangea: celle de M. le Maréchal de la Ferté ſe mit à la main gauche; M. le Maréchal d'Hocquincourt venoit auſſi d'aupès du Mont S. Eloi pour donner ſur le même front. On s'approcha à 200. pas de la ligne ſans donner l'allarme; & 200. hommes qui étoient à la tête de chaque bataillon de la premiere ligne, aborderent le premier foſſé : on leur fit une fort legere décharge; & néanmoins ſi les bataillons n'euſſent marché au même inſtant pour ſeconder ces gens commandés, ils ſe fuſſent renverſés : on ne trouva preſque point de réſiſtance; mais toutes les troupes avoient conçû cette action comme une choſe ſi difficile, qu'il n'y avoit que les Officiers & quelques Soldats qui s'opiniâtroient à s'attacher au parapet, & le reſte des Régimens demeuroit à la Campagne ſans en oſer approcher. De l'armée de M. le Maréchal de la Ferté, il n'y eut que quelques Régimens qui allerent juſqu'au dernier foſſé; mais pas un n'entra par ſon attaque : quand on eut forcé la ligne à leur main droite, ils vinrent entrer par là. On demeura bien une demie heure à combler les foſſés, la Cavalerie qui étoit derriere les bataillons mettant pied à terre, & portant les clayes & les faſcines, durant lequel tems il y avoit beaucoup de bruit

de timballes & de trompettes derriere la ligne ; mais un fort petit feu. AN. 1654.

M. le Comte de Broglio, M. de Castelnau & M. du Passage commandoient l'Infanterie de la premiere ligne de M. de Turenne : M. de Roncherolles deux bataillons de la seconde, & M. le Duc d'York, M. de Lillebonne & M. d'Eclainvilliers étoient avec la Cavalerie, laquelle aussi-tôt que l'Infanterie se fût renduë maîtresse de la ligne, commença à entrer par une barriere, menant les chevaux en main ; & un peu après les Régimens qui étoient sur la premiere ligne, qui étoient les Gardes Suisses, Picardie, la Feuillade, Plessis-Praslin & Turenne, ayant fait chacun leur passage, la Cavalerie qui étoit destinée pour suivre chaque Régiment d'Infanterie, entra par le passage que ces Régimens lui avoient fait.

Il étoit fort peu devant le jour quand les ouvertures de la ligne furent faites, & les ordres étoient donnés que la Cavalerie après être entrée formeroit ses escadrons près de la ligne, à la faveur de l'Infanterie qui demeureroit en bataille ; mais la grande joie que les troupes eurent de se voir dans la ligne, & que l'ennemi prenoit l'épouvante ; comme aussi l'esperance du butin, obligeoient tous les soldats de courir en confusion dans le Camp, l'Infanterie à pillier, & la Cavalerie à suivre quelques escadrons ennemis, qui se retiroient du côté du quartier des Lorrains.

L'armée de M. le Maréchal d'Hocquincourt s'étant un peu égarée à cause de l'obscurité de la nuit, donna aux lignes un peu après la premiere attaque, & l'emporta avec fort peu de difficulté. M. le Maréchal de la Ferté dès qu'il vit un passage ouvert, entra avec sa Cavalerie, & s'avança avec quelques escadrons, coulans dedans la ligne à la main gauche : il y avoit aussi quelques Officiers & Soldats de notre Infanterie qui le suivoient fort en désordre.

AN. 1654. M. le Prince ayant passé par le quartier des Espagnols, menoit de la Cavalerie au secours de la ligne: il y avoit aussi de son Infanterie qui le suivoit; mais ayant vû la ligne emportée en si peu de tems, & tout son Camp déja en si grand désordre; on dit que M. l'Archiduc lui ayant demandé ce qu'il lui conseilloit de faire, il lui répondit, *qu'il croyoit qu'il devoit se retirer.* Pour lui, il marcha droit où étoit M. le Maréchal de la Ferté, qui fut obligé de faire retirer ses escadrons. M. de Turenne avoit rassemblé quelques troupes, voyant bien que si les ennemis revenoient, il y arriveroit une grande confusion: tout ce qu'il pût faire fut de les rassurer, quand la Cavalerie qui s'étoit avancée s'en revint, après avoir fait passer la ligne à deux piéces de vingt-quatre. Il est certain que si M. le Prince eût pû mener quelques Regimens d'Infanterie avec sa Cavalerie, qu'il eût obligé toute l'armée du Roi à se jetter dans Arras, tant la confusion étoit grande dès que l'on fut entré dans les lignes; mais comme l'épouvante étoit très-grande dans son armée, tout ce qu'il pût faire, ce fut de pousser cette Cavalerie de M. de la Ferté, & de prendre beaucoup de prisonniers de l'Infanterie que j'ai dit qui l'avoit suivi, & donner par ce moyen le loisir à beaucoup d'Infanterie Espagnolle de se retirer, les uns à Cambrai, les autres à Doüai: pour la Cavalerie, ils en perdirent fort peu; mais ils laisserent près de soixante piéces de canon, ou dans leurs tranchées ou sur leurs lignes; je crois qu'il y eut bien deux ou trois mille Soldats de leur Infanterie tués ou prisonniers, & tout leur bagage perdu. De l'armée du Roi il y eut quelques Officiers tués ou blessés, & trois ou quatre cens Soldats; de prisonniers il y en eut quelques-uns, & des Officiers des Gardes. Quand M. le Prince se retira, toute l'armée du Roi se mit à piller le Camp des ennemis; de sor-

te qu'on ne les suivit pas plus loin que leur circonvallation. AN. 1654.

La Cour qui étoit à Peronne vint à Arras cinq ou six jours après la levée du siége ; & commme on ne pouvoit pas faire de grands siéges, n'ayant nuls préparatifs pour cela, & toute l'armée de lennemi s'étant retirée dans leurs Places, le Roi reprit le chemin de Paris. M. le Maréchal de la Ferté & M. le Maréchal d'Hocquincourt le suivirent. M. de Turenne passa l'Escaut entre Cambrai & Bouchain ; & ayant marché jusques auprés de Condé, il sçut que le Quesnoi, dont les ennemis avoient fait raser les dehors, étoit fort dégarni des gens ; il marcha trois lieuës en arriere, & le prit le second jour ; ensuite il s'avança à Binches, méchante Ville qui se rendit; il y demeura douze ou quinze jours, ayant laissé une garnison au Quesnoi dont il ne s'éloigna pas jusqu'au mois de Novembre, y ayant fait faire divers convois, à cause qu'elle est fort avancée dans le pays.

M. le Prince ayant engagé les Espagnols à mettre leur armée ensemble douze ou quinze jours aprés leur défaite à Arras ; & ayant les Places & les rivieres, pour lui, il se tint toûjours à deux ou trois heures de l'armée du Roi ; de sorte que pour conserver le Quesnoi, le fortifier & le garnir de munitions de guerre & de bouche, il y eut de très-grandes difficultés, & l'armée pâtit beaucoup. Il est certain que sans la défaite d'Arras, qui rend toûjours pour quelque tems les armées moins entreprenantes, on n'eut pû conserver le Quesnoi : aussi sans M. le Prince les Espagnols ne se feroient pas remis en Corps d'armée, & il auroit pû arriver beaucoup de désordre dans leur pays, mais leur armée étant rassemblée, on ne pouvoit pas marcher vers Bruxelles & le Brabant. La Campagne finit ainsi, en conservant le Quesnoi, & les armées se retirerent de part & d'autre.

Encore que l'on fut sorti depuis peu des guerres

civiles, les hivers se passoient fort tranquilement,
AN. 1654. y ayant néanmoins beaucoup de personnes ennuyées au mécontentes du Ministere de M. le Cardinal Mazarin; mais les maux & les incommodités qu'un chacun avoit ressentis dans ces désordres du dedans du Royaume, rendoient tous les particuliers si clair voyans que les discours des gens turbulens ne pouvoient plus les émouvoir: comme quand il arrive de grandes révolutions, il semble que tous croyent qu'ils sont au pire état qu'ils puissent être: ainsi au sortir des guerres civiles, de nouveaux troubles recommencent rarement, à cause des malheurs qu'on vient d'éprouver.

AN. 1655. Dans l'hiver qui suivit cette Campagne, il y eut une mesintelligence qui dura assez long-tems entre la Cour & le Parlement sur le sujet des Lys, qui est une monnoie que le Roi vouloit faire faite, & à quoi le Parlement s'opposoit; & comme les choses sembloient se porter tout à fait à l'aigreur, M. le Cardinal en présence du Roi, pria M. de Turenne d'aller trouver M. le Premier Président, à cause de l'assemblée qui devoit se faire le lendemain: (1) M. de Turenne trouva des expediens pour tout accommoder, souhaittant fort que les choses ne passassent pas à l'extrémité; outre que cela eût empêché les desseins de la Campagne, il est certain que M. le Prince en Flandre, & M. le Cardinal de Retz à Rome, avoient beaucoup de partisans à Paris: tous ensemble eussent rendu les choses mal-aisées à raccommoder, si elles fussent allées à une rupture ouverte. La Cour partit de Paris pour aller à Compiegne; & de-là à la Fere: Paris étoit plutôt las des troubles que gueri de ses préjugés. M. le Cardinal de son naturel aimoit à tenir toutes choses en balance, à se raccommoder avec ceux qui avoient quelque sujet de mécontentement, & à ménager les es-

(1) *Le Vicomte passe toûjours rapidement & sous silence les services qu'il rend à l'Etat.*

prits qu'il ne pouvoit gagner.

Pendant que le Roi étoit à la Fere, son armée se rassembla, & en même-tems celle de ennemis, M. de Turenne prit quelques troupes, & mena deux convois au Quesnoi : il vit bien que si on n'assiegeoit Landrecies, qu'il seroit impossible de maintenir le Quesnoi, & que c'étoit là la conquête la plus proportionnée aux forces que l'on avoit : M. le Cardinal fut dans le même sentiment; & on y fit venir M. le Maréchal de la Ferté, de qui l'armée s'assembla vers Laon. M. le Prince & M. l'Archiduc étoient, il y avoit plus de quinze jours, hors de Bruxelles, & toute leur armée au rendez-vous; celle de M. le Prince sur la Sambre à cinq ou six heures de Landrecies, & celle de M. l'Archiduc auprès de Mons, n'étant separées que de quatre ou cinq heures l'une de l'autre, & les deux ensemble à peu prés d'égale force à celle du Roi; ensorte qu'il étoit fort dangereux de commencer un siége presque en leur présence; mais la situation de Landrecies contribuant à y pouvoir réüssir plus aisément qu'à une autre Place, à cause que le Quesnoi, qui est plus avancé, éloignoit un peu les ennemis, & les empêchoit de marcher si aisément pour s'opposer au siége; on résolut à l'entreprendre : M. de Turenne ayant donné rendez-vous à l'armée qu'il commandoit auprés de Guise, & M. le Maréchal de la Ferté au même lieu, on se trouva à trois heures après midi avec toute l'armée à une portée de canon de Landrecies. AN. 1655.

M. de Turenne n'avoit point voulu mettre l'armée ensemble avant ce rendez-vous à Guise, parcequ'il est certain que sa séparation en divers quartiers, faisoit que l'ennemi avoit l'œil de plus d'un côté. Si l'armée du Roi eût été ensemble, celle de l'ennemi s'en seroit approchée, & ainsi n'étant pas inégales en forces, il eût été impossible d'entreprendre aucun siége. La premie-

AN. 1655. re nouvelle qu'en eurent les ennemis fut que l'armée du Roi étoit devant Landrecies, où ils avoient jetté depuis peu deux Régimens d'Infanterie; de sorte qu'il y avoit quinze cens hommes de pied & plus de cent chevaux dans la Place: néanmoins leur premiere pensée fut d'y envoyer quelque secours encore & se mettre promptement ensemble. M. le Prince & M. l'Archiduc s'étant vûs pour en conférer, la tentative du secours ne réüssit pourtant pas, à cause qu'il y eut quelque difficulté à rassembler les troupes.

L'armée du Roi étant arrivée devant la Place, travailla avec tant de diligence à la circonvallation, qu'elle fut achevée en trois jours. M. le Maréchal de la Ferté étant tombé malade auprès de Guise, y demeura deux jours, & le troisiéme il vint rejoindre son armée au Camp. Dans les cinq premiers jours on fit une telle diligence que la circonvallation fut en état, & qu'il y eût des vivres dans le Camp pour un mois. M. le Prince qui avoit la principale part dans les résolutions de l'armée de Flandre, crût qu'en marchant en diligence, & se mettant entre Guise & Landrecies, qu'il seroit impossible que l'armée du Roi fit plus de convois, & que dans si peu de tems l'on ne pouvoit pas être suffisamment fourni de vivres, d'artillerie & de munitions de guerre: mais la diligence que l'on fit pour les convois lui fit prendre de fausses mesures. Il n'arriva que le septiéme jour après que l'armée du Roi eut investi la Place, en un Camp nommé Vadencourt, & empêcha bien que l'on ne fit plus de convois; mais il y avoit suffisament de toutes choses pour achever le siége. On voulut donner l'allarme au Roi & à la Reine, qui étoient à la Fere, à cause de cette approche des ennemis; mais le Cardinal les ayant rassûré, ils partirent pour aller à Laon avec moins de précipitation qu'ils n'autoient fait dans le premier mouvement. Il agit ainsi à cause que beau-

coup de gens disoient que la personne du Roi n'étoit pas en sûreté à la Fere. AN. 1655.

La tranchée s'ouvrit à Landrecies le huitiéme jour, & y ayant deux attaques, une de M. de Turenne & l'autre de M. le Maréchal de la Ferté, le troisiéme jour on arriva sur la contrescarpe d'un ouvrage à corne que les ennemis défendirent fort mal : on y fit deux logemens, on descendit le fossé de la corne ; & après y avoir attaché des mineurs & fait sauter les deux faces, on emporta toute la tête de l'ouvrage. Les ennemis avoient un retranchement au milieu : on coula dans l'épaisseur du parapet ; l'on conduisit des tranchées pour aller aux demi-lunes qui étoient aux deux côtés de l'ouvrage à corne. Tous ces ouvrages furent avancés avec tant de diligence & avec si peu de perte, que le dix-septiéme jour après la tranchée ouverte, les mines joüerent aux deux bastions de la Place ; & après avoir fait de petits logemens au bas des bréches, les assiégés se rendirent & sortirent au bout de deux jours avec bonne composition, au nombre d'environ douze cens hommes qui ne s'étoient pas trop bien deffendus.

L'armée de l'ennemi ne fit durant ce tems-là rien de considérable : ils envoyerent souvent contre les fourageurs où ils ne réüssirent pas trop bien. M. de Bouteville fut battu par le Marquis de Renel & le Comte de Grandpré (1) qui commandoit l'escorte des fourageurs de l'armée du Roi. Celle des ennemis qui étoit à Vadencourt ayant appris que Landrecies capituloit, se retira en diligence vers Cambrai : on entendit toute la nuit qu'ils apprirent cette nouvelle grand bruit dans leur Camp, & assûrément parmi le commun des soldats il y avoit un peu d'étonnement.

Après la prise de Landrecies, le Roi s'en vint à Guise, & on fit investir la Capelle ; néanmoins

(1) *Depuis Maréchal de Joyeuse.*

après que l'on eut fait considerer à M. le Cardinal
AN. 1655. le peu d'importance de la Place, & comme après sa prise on pourroit difficilement entrer dans le pays, parceque la saison s'avançoit, & que l'armée de l'ennemi ruineroit les lieux par où il falloit que celle du Roi passât, il trouva bon que le Roi marchât avec son armée pour entrer dans le pays ennemi, & on jugea qu'il n'y avoit point de lieu plus commode pour les vivres que le long de la riviere de Sambre. Le Roi s'avança jusqu'à Thuyn: M. de Castelnau alla se sasir d'un poste auprès de Dinan, lequel on croyoit pouvoir garder; mais ayant trouvé qu'il ne se pouvoit fortifier, on l'abandonna. De-là le Roi s'en vint auprès de Bavay, où on tint un conseil de guerre pour voir ce qu'il y avoit à faire. Quelques-uns de la Cour eussent bien desiré que l'on eût assiégé Avennes; mais n'y ayant point de préparatifs, M. de Turenne ni M. le Maréchal de la Ferté n'en furent point d'avis; de sorte que l'on regarda aux moyens de passer l'Escaut pour s'approcher de l'ennemi, & voir s'il donneroit ouverture à faire quelque chose, ou en se séparant dans les Places, ou en s'opposant au passage de la riviere.

Les Espagnols avoient tellement inondé le pays depuis Valenciennes jusqu'à Condé, & de Condé jusqu'à S. Guissain, qu'il n'y avoit pas d'apparence de tenter le passage en ces endroits, & leur armée étoit derriere pour l'empêcher; de sorte que l'on résolut de marcher en diligence entre Bouchain & Valenciennes. (1) M. le Maréchal de la Ferté avoit l'avant-garde, & étant parti la nuit d'auprès de Bavay, il arriva vers le midi à un lieu nommé Neuville, où ayant jetté deux ponts, & ne trouvant point de resistance, il commença à y faire passer son armée dont quelques

(1) *Ici le Vicomte passe sous silence les excellens avis qu'il donna dans le Conseil de guerre, & qu'on a trouvés dans les Mémoires du Duc d'Yorck.*

escadrons étoient déja au-delà de l'eau, quand M. de Turenne arriva dans la fin du jour, & la nuit les armées passerent l'eau avec leur bagage. Une partie de la Cavalerie de l'ennemi s'avança à une demi-lieuë de-là; mais voyant que l'armée passoit, elle se retira auprès de Valenciennes où le Corps de leur armée étoit arrivé ce jour-là. Ils jetterent la nuit quelque Infanterie dans Bouchain & commencerent à se retrancher; mais ils le firent sans être bien résolus à garder ce poste si l'armée du Roi venoit à eux; ensorte que le lendemain comme ils virent qu'on marchoit droit à leur Camp, ils commencerent à faire filer leur avant-garde droit à Condé; & comme on n'a d'ordinaire pas envie de se retirer que l'on ne sçache assûrément si c'est toute l'armée qui marche, & que l'on se flatte souvent que c'est seulement un Corps de Cavalerie, M. le Prince resta un peu long-tems avec son arriere-garde. Comme on ne voyoit pas leurs mouvemens, on croyoit qu'ils vouloient demeurer dans le tranchement, & M. de Turenne attendoit le canon & l'Infanterie pour les attaquer. Cependant il faisoit avancer M. de Castelnau avec son Corps pour se saisir d'un bois proche de leur Camp, & vouloit qu'il avançat dans leur flanc, qui paroissoit un peu découvert, n'y ayant que la tête de leur Camp retranché, & ce flanc ne l'étant pas. Comme M. de Castelnau avançoit, il vit que l'armée de l'ennemi se retiroit, & qu'il n'y avoit plus que quelques escadrons dans le Camp; il le manda à M. de Turenne qui lui envoya ordre de suivre avec son Corps. En quittant le Camp des ennemis pour aller vers Condé, pays fort étroit, (1) M. le Prince ayant laissé filer toutes les troupes, étoit demeuré avec sept ou huit esca-

An. 1655.

(1) *Il appele le pays fort étroit lorsqu'il s'y trouve beaucoup de défilés, rivieres, canaux, bois ou hauteurs.*

AN. 1655. drons à l'arriere-garde. L'armée de l'ennemi n'avoit pas mené de bagage au Camp de Valenciennes, ce qui leur donnoit grande facilité à se retirer. (1) M. de Castelnau s'avança avec quelques escadrons des siens, dont un ou deux ayant passé un defilé, M. le Prince retourna lui-même avec peu de gens & fit repasser en confusion ce qui avoit déja passé le défilé. On escarmoucha un peu à cette arriere-garde, & il ne s'y fit rien autre chose; car l'ennemi ayant passé la riviere d'Escaut auprès de Condé, laissa deux mille hommes dans la Place, & se retira deux heures devant le jour vers Tournai.

L'avant-garde de l'armée du Roi arriva fort tard à la vûë de leur Camp, l'Escaut étant entre ces deux armées. Ce fut cette nuit-là que M. de Turenne écrivit à M. le Cardinal qui étoit avec le Roi au Quesnoi, & lui fit une relation de ce qui s'étoit passé. La lettre tombant entre les mains de M. le Prince, il trouva fort mauvais deux choses: l'une, qu'elle marquoit qu'il ne vouloit pas quitter le poste de Valenciennes; & l'autre, qu'un des escadrons de l'arriere-garde des ennemis avoit passé l'Escaut à la nage. Ce qui obligea M. de Turenne à mander la premiere circonstance, ce fut que beaucoup de gens de condition ayant parlé aux gens de M. le Prince à l'arriere-garde, ils dirent le soir à M. de Turenne que si M. le Prince eût été crû, il n'eût pas quitté le poste de Valenciennes; & pour ce qu'il mandoit de l'escadron qui avoit passé à nage, M. de Saint Lieu Colonel le lui avoit dit quand il l'aborda. En effet, quand l'ennemi rompit son pont sur l'Escaut, il y avoit quelques gens qui passerent à nage. Pour le reste de la relation, M. de Turenne ne se nommoit en rien, ni n'appuyoit pas sur la retraitte précipitée des ennemis, ni sur le mauvais parti

(1) *Ici le Vicomte cache la faute de Castelnau, comme il tait les bonnes actions qu'il fait lui-même.*

qu'ils prirent de venir à un poste au-devant de l'armée du Roi, pour le quitter en sa presence & ensuite entrer dans une telle confusion, qu'ils abandonnerent toutes les rivieres & les pays du monde le plus avantageux ; ayant une armée, laquelle, s'ils ne l'eussent pas affoiblie en prenant jalousie de leurs Places sans sujet, n'étoit pas inferieure à celle du Roi. An. 1655.

M. le Prince se sentit fort piqué de cette Rélation & envoya un Trompette à M. de Turenne avec une Lettre fort piquante par laquelle il lui mandoit, que s'il avoit été à l'avant-garde de son armée pendant que lui étoit à l'arriere-garde de la sienne, il eût mieux vû les choses & n'en eût jamais dit de si éloignées de la verité. M. le Prince écrivit aussi à beaucoup d'Officiers de l'armée du Roi, comme voulant faire un Manifeste, & manda à M. le Maréchal de la Ferté que M. de Turenne ne parloit pas de lui en bons termes dans sa Rélation. M. de Turenne reçût la lettre de M. le Prince devant beaucoup d'Officiers & la leur montra aussi-tôt, sans rien dire sur l'heure au Trompette. En effet la lettre ne le fâcha pas, sentant qu'il n'avoit rien fait contre l'estime qu'il a pour M. de Condé, ni contre le respect que l'on doit à un Prince du Sang ; mais il vit bien que les choses ne lui ayant pas réüssi, il s'échauffoit sur une matiere bien légere. Aussi comme M. le Prince passoit un peu les bornes de ce qui se pratique, M. de Turenne dit à son Trompette qu'il le feroit punir s'il lui apportoit de semblables lettres à l'avenir. Il ne recrivit point à M. le Prince qui dans la fin de cette Campagne & dans la suivante témoigna beaucoup d'aigreur contre lui, & ils ne s'écrivirent plus comme ils avoient fait les années précedentes.

On passa l'Escaut auprès de Condé, & comme il étoit inutile de suivre l'ennemi qui se mettoit sous Tournai, on attaqua Condé qui fut pris le

troisiéme jour de la tranchée ouverte. Les fortifications n'en étoient pas bonnes, & il n'y avoit que de petits travaux qui ne valoient gueres mieux qu'un retranchement de Camp; mais comme il y avoit deux mille hommes dans la Place, ils firent grand feu quand on travailloit, & tuerent beaucoup de soldats & deux Capitaines aux Gardes avec d'autres Officiers. Durant ce siége M. de Bussi étant allé pour escorter les Fourageurs avec trois Regimens de Cavalerie, en se retirant fut chargé par quelque Cavalerie de l'armée de l'ennemi qui étoit venuë à Valenciennes, & fut battu avec fort peu de résistance.

An. 1655.

On étoit si fort avancé dans le pays de l'ennemi qu'il avoit jalousie pour toutes les Places: en les garnissant de troupes, il n'osoit s'approcher en Corps d'armée, & il lui arrivoit ce qui arrive ordinairement, qui est, que l'on craint beaucoup plus d'un ennemi qu'il ne peut executer; & quoique l'on ait une grande experience, on ne laisse pas d'apprehender des choses que l'on sçait bien que ne feroitpas si on étoit à sa place; mais comme il arriveroit de grands maux si un ennemi faisoit plus qu'on ne pense, on aime mieux remédier à ce que même on croit qu'il ne peut pas faire. L'ennemi envoya un Corps pour couvrir Bruxelles. Comme l'armée du Roi avoit beaucoup de peine à avoir des vivres sans s'avancer plus loin que Condé, elle alla assieger S. Guilain, qui n'en est qu'à trois lieuës & où les vivres pouvoient venir avec facilité.

Le Roi qui avoit demeuré au Quesnoi durant cette marche de l'armée, vint au siége de S. Guilain, qui fut pris en peu de jours: on donna la même capitulation qu'à Condé, qui fut d'en laisser sortir la garnison & la conduire à la plus prochaine Place. Le Roi après avoir demeuré huit ou dix jours à l'armée, retourna à Guise, & son armée demeuta plus de six semaines à faire tra-

vailler à la fortification de ces deux Places, & à faire venir des convois pour les munir. Il faloit que tous les vivres vinssent de Guise ; car encore que Landrecies & le Quesnoi donnassent de la facilité pour les convois, c'étoient des conquêtes si nouvelles & si dépourvûës de vivres, qu'il faloit leur en apporter de France & pour l'amée aussi ; de sorte qu'il y avoit quatre Places ausquelles il faloit fournir le courant & ravitailler pour tout l'hiver, & outre cela donner le pain tous les jours ; ce qui fit qu'on acheva la Campagne avec peine. AN. 1655.

Les ennemis crurent long-tems que l'on vouloit avancer vers Bruxelles, ce qui leur ôta la pensée d'empêcher nos convois ; d'ailleurs ils furent quelque tems à se remettre du mauvais succès de la Campagne : à la fin néanmoins ils se rassemblerent & vinrent sur la riviere de Sambre. M. de Turenne ayant mis plus de quatre mille hommes de pied dans les Places conquises, demeura jusqu'au sept ou huitiéme Novembre en campagne. M. de Castelnau resta à Condé avec un Corps d'Infanterie d'environ deux mille cinq cens hommes. L'armée se retira vers Ribemont ; le mauvais tems empêchant qu'il n'y pût venir de convois, à cause que les chemins étoient trop rompus. Comme il se retiroit, il vint un Secretaire nommé Ronseret que M. le Cardinal lui envoyoit, pour lui dire que M. d'Hocquincourt étoit allé à Péronne, & que l'on avoit avis qu'il traittoit avec les Espagnols pour cette Place & pour Ham. Ronseret faisoit aussi entendre à M. de Turenne que l'on souhaitteroit qu'il s'approchât de Péronne avec l'armée ; mais il ne lui porta nul ordre exprès. M. de Turenne lui dit qu'il croyoit que s'il s'approchoit avec l'armée, cela obligeroit M. d'Hocquincourt à prendre quelque résolution extrême ; & que la chose pouvant se racommoder, il ne faloit rien faire qui précipitât la

An. 1655. résolution de M. d'Hocquincourt. L'armée de l'ennemi n'étoit pas rüinée ayant toûjours demeuré dans son pays; mais celle du Roi étoit fort affoiblie par les longues fatigues, par le manque des vivres & par la distance des lieux d'où il faloit faire venir les convois; de sorte que c'étoit un étrange contre-tems d'apprehender en ce tems-là avec raison, que M. le Prince & l'armée Espagnole eussent à leur disposition Péronne & Ham, deux Places sur la Somme, & des entrées très-considérables, pour porter la guerre jusqu'auprès de Paris, & dans la Normandie.

La présence de M. le Prince durant cette conjecture rendoit la guerre en partie civile. M. de Turenne qui alla trouver la Cour à Compiégne, conseilla à M. le Cardinal de ne point faire approcher l'armée de Péronne, & de ne point donner sujet à M. le Maréchal d'Hocquincourt à entrer en liaison avec les ennemis. M. le Cardinal avoit souvent sur le cœur de voir que le Roi traitât avec un de ses sujets qui demandoit deux cens mille écus, & que le gouvernement d'une de ces deux Places demeurât à son fils: Mais quand on regardoit Péronne & Ham entre les mains de M. le Prince, toute l'armée d'Espagne prête à le soûtenir, & l'assiette des esprits de presque toutes les personnes de qualité de France qui ne demandoient qu'un désordre, ou pour se mettre contre la Cour, ou pour se faire achetter trés-cher; M. de Turenne crût devoir porter l'esprit de M. le Cardinal à un accommodement. M. le Prince & une partie de l'armée d'Espagne vinrent à Cambrai, & il y eût durant quinze jours auprès de M. le Maréchal d'Hocquincourt des Envoyés du Roi & des Espagnols à qui il donnoit des audiences séparées, ne se cachant point aux uns ni aux autres ce que chaque parti lui offroit, comme s'il eût été libre de choisir. Madame de Châtillon qui avoit ménagé M. le Maréchal d'Hocquincourt pour les interêts

de

de M. le Prince, ayant été arrêtée, le Maréchal, qui en étoit amoureux, se hâta de faire son accommodement avec le Roi, de peur qu'on ne traitât mal cette Duchesse. C'est une longue histoire dont je n'entre point dans le détail : il suffit de dire que le Traité fut enfin conclu, & qu'il fut arrêté que l'on donneroit à M. d'Hocquincourt deux cens mille écus, & qu'il remettroit Péronne & Ham entre les mains du Roi. On accorda le Gouvernement de la premiere à son fils, en qui M. le Cardinal avoit beaucoup de confiance. AN. 1655.

M. le Prince qui s'étoit avancé à deux ou trois heures de Péronne, & qui le reste du tems demeuroit avec un Corps d'armée auprès de Cambrai, se retira vers la Sambre ayant appris le traité. On fut en doute s'il attaqueroit la ville de Condé ou Saint-Guillain en se retirant, & pour cela l'armée du Roi s'étoit avancée jusqu'auprès de Saint-Quentin ; mais ayant appris qu'il se retiroit plus avant dans le pays, le Roi, après avoir été à Ham & à Péronne avec M. le Cardinal, retourna à Paris, & M. de Turenne le suivit deux jours après, les quartiers d'hiver ayant été distribués à l'armée.

Ce fut cet hiver-là que l'on commença à mettre la Cavalerie dans les Villages, lui faisant payer sur les tailles à raison de vingt sols par Cavalier, & un nombre certain de Places pour les Officiers, ce qui empêchoit la dépense des remises de l'argent, & faisoit qu'il n'y eut point de non-valeurs. Les troupes se faisoient payer sur les Lieux, & les Cavaliers étant dispersés par les Villages leur servoient de sauve-garde, & y dépensoient une bonne partie de l'argent qu'ils en tiroient ; ce qui a fait que beaucoup de Villages du plat pays ont labouré avec plus d'assurance, & contre l'opinion commune, une partie des Villages de Champagne se sont remis par cette nouvelle façon de distribuer les troupes.



An. 1655. Cet hiver se passa dans une entiere confiance du Roi & de la Reine pour M. le Cardinal, qui avoit toûjours une grande considération pour M. de Turenne, lequel sçavoit autant que personne les interêts de la Cour les plus cachés, & assurement dans une affaire difficile, il eut eû la principale confiance. M. le Cardinal n'étant nullement contraint par le Roi ni par la Reine, & ayant une parfaite connoissance de tous les esprits de la Cour, vivoit selon les sentimens dans lesquels il sçavoit qu'un chacun étoit, ayant une maniere toute particuliere de mener les esprits à son point.

An. 1656. Les convois que l'on avoit mis dans Condé & dans Saint-Guillain, & le soin que M. de Castelnau prit pendant tout l'hiver d'en faire entrer beaucoup de petits par la commodité du Quesnoi, mirent ces Places en état de n'avoir point de necessité jusqu'au mois de Mai, auquel tems M. de Turenne étant sorti de Paris s'en alla à la frontiere, & vint à Condé y menant un grand convoi. En dix ou douze jours on mit une quantité de vivres dans les Places avancées, suffisamment pour y entretenir l'armée & les garnisons. Les ennemis n'étant point en campagne, il n'y eut aucune difficulté pour ces convois.

Le Roi vint à la Fere, & M. le Cardinal ayant souvent parlé à M. de Turenne des desseins de la Campagne, on avoit remis jusqu'à ce qu'on fut sur la frontiere pour voir ce qu'on pourroit entreprendre. M. le Maréchal de la Ferté envoya son Corps de Lorraine; mais s'étant trouvé incommodé lui-même, il ne put venir à l'armée que quelque tems après. La venuë de Dom Juan d'Autriche étant comme un nouvel établissement, avoit empêché les ennemis de se mettre de bonne heure en campagne; cela fit songer à des entreprises un peu vastes. M. de Turenne proposa à M. le Cardinal d'aller à Tournai, & de l'at-

taquer s'il étoit dégarni, ou si on le trouvoit trop bien pourvû, de revenir investir Valenciennes: le Ministre ne s'y opposa point, quoiqu'il eût assez de raisons pour craindre un mauvais succès; mais il vouloit bien hazarder quelque chose, persuadé qu'à la guerre il faut toûjours tâcher de faire de nouvelles conquêtes, & que dès que l'on se relâche, on court risque de tout perdre. Il y avoit beaucoup de troupes & de recruës qui n'avoient pas encore joint l'armée; mais comme les ennemis n'étoient pas ensemble, il n'étoit pas dangereux d'avancer dans leurs pays; de sorte que M. de Turenne ayant rassemblé ce qui étoit sur la frontiere, marcha en grande diligence à Condé, & de-là jusqu'à deux lieuës de Tournai avec toute la Cavalerie, faisant suivre l'Infanterie, le canon & tout l'équipage des vivres que M. le Marquis d'Uxelles commandoit. Quand on fut allé par de-là Mortagne, ayant envoyé M. de Castelnau, qui passa par S. Guilain avec une partie de la Cavalerie, pour investir Tournai, M. de Turenne sçût qu'il y avoit quelques Regimens de l'ennemi campés auprès de Tournai; & comme la pensée de l'attaquer n'étoit que sur ce qu'il seroit sans garnison (n'y ayant point d'apparence de faire un siége qui durât quelque tems, si avant dans le pays ennemi, & par consequent si éloigné de ses vivres & de ses munitions de guerre,) il retourna à Condé; & ayant laissé son pont à Mortagne, qui est situé à l'endroit où la Scarpe & l'Escaut se joignent, avec un Corps de troupes, pour attendre quatre mille hommes qui venoient du côté d'Arras, il marcha le lendemain matin devant Valenciennes, ayant donné ordre à ce Corps laissé à Mortagne, & aux troupes qu'il attendoit, de l'y venir joindre. AN. 1656.

¶ Il n'y avoit pas dans Valenciennes plus de mille hommes de pied & deux cens chevaux; mais comme c'est une grande Ville, la bourgeoisie pou

voit servir de troupes : M. de Turenne fit passer
AN. 1656. M. le Marquis d'Uxelles qui commandoit le Corps de M. le Maréchal de la Ferté dans l'Isle de S. Amand, & lui ordonna de s'avancer jusqu'à l'Escaut au-dessus de la Ville sur le chemin de Bouchain. Il marcha lui-même par les Campagnes qui regardent le Quesnoi & Cambrai, & investit la Place par ce côté. Il y avoit en ce tems-là fort peu de difficulté à se communiquer par le haut de la riviere ; & le même soir que M. de Turenne arriva devant la Place, il passa sur un pont qui fut fait au quartier de M. le Marquis d'Uxelles, & laissa M. de Castelnau au-dessous de la Ville : on fit quitter aux ennemis deux redoutes qu'ils tenoient au-dessous de la Ville : de façon que dés la premiere nuit la Place étoit assez bien fermée. On commença dès le lendemain matin à travailler à la circonvallation : le troisiéme jour il y avoit assez de terre remuée par tout pour empêcher un petit secours d'entrer dans la Ville : quoique l'on parlât de quelque retenuë d'eau qui se pouvoit faire à Bouchain, on n'avoit jamais crû qu'elle fût si grande qu'on la vit depuis. Les ennemis tenterent un petit secours de sept ou huit cens hommes la troisiéme nuit par le quartier des Lorrains, mais il n'y entra personne : quelques-uns furent pris, & le reste se retira à Bouchain.

Le cinquiéme ou sixiéme jour la circonvallation fut en très-bon état ; premierement, avec un seul fossé, & aprés avec un double fossé & des palissades ; mais comme il n'y avoit pas beaucoup d'Infanterie pour une si grande enceinte, tout ne pouvoit pas se trouver également en bon état : on travailloit seulement aux principales avenuës & ce qui n'étoit pas si facile à attaquer se raccommodoit aprés. On commença les deux ou trois premiers jours à voir croître la riviere entre Bouchain & Valenciennes, & se déborder dans la prairie ; mais ayant fait porter quantité de fascines, on

tenoit le passage libre ; si on eût vû au commencement l'eau haute, comme elle le devint depuis, on n'auroit pas songé à faire une communication, ni à s'engager au siége : comme elle croissoit peu à peu, on y remédioit par un soin continuel ; & presque toute la Cavalerie de l'armée portoit deux ou trois fois par jour des fascines, outre des Régimens entiers qui y furent occupés. A la fin : il y eut plus de mille pas de distance, où il y avoit partout plus de dix pieds d'eau, & en certains endroits beaucoup davantage. Dans tout cet espace, on fit un pont de fascines flottant dans quelques endroits, & en d'autres attaché avec des piquets, sur lequel l'Infanterie a toûjours passé, & la Cavalerie dés qu'il étoit un peu raccommodé : il y venoit quelquefois de telles cruës, que l'on étoit dans l'eau jusqu'à la ceinture sur la digue ; mais par le travail de l'armée, cela se raccommodoit le même jour : c'étoit au-dessus de la Ville, & cependant au-dessous on fit des ponts de communication, ensorte que le neuviéme jour on étoit en état d'ouvrir la tranchée. Les vivres que l'on avoit mené dans les Places avancées faisoient qu'il y en avoit d'abondance dans le Camp, & de munitions de guerre. Les ennemis ne pûrent jetter aucun secours dans la Place, quoiqu'elle soit au milieu de toutes leurs Villes fortifiées. Comme M. de Turenne eût avis qu'ils s'étoient assemblés auprés de Doüai, & qu'ils alloient marcher vers le Camp, on retarda de trois jours l'ouverture de la tranchée, afin d'avoir plus de tems de travailler à la digue & à la circonvallation. L'ennemi attendoit aussi que la tranchée fut ouverte pour s'approcher le lendemain : ils vinrent d'abord se loger à une lieuë de l'armée ; & continuant à marcher, ils se posterent au-dessus du Camp des Lorrains, à une demie portée de canon des lignes : leur armée étoit un peu plus foible que celle du

An. 1656.

AN. 1656. Roi, ils avoient au moins vingt mille hommes. La grande étenduë de la circonvallation, & la difficulté de rassembler les quartiers, ôterent le moyen de songer seulement que l'on pût les attaquer : ils se retrancherent dès le même jour ; & on m'a dit que Dom Juan d'Autriche avoit voulu attaquer les lignes en arrivant : elles se rendirent bien meilleures par leur présence, & il arriva à M. de Navailles encore quatre cens hommes de pied ; ce qui obligea à faire une avance à la ligne, afin de gagner une petite hauteur qui étoit entre les ennemis & le Camp des Lorrains. On demeura sept ou huit jours de cette façon : la tranchée ouverte dans un grand front faisoit qu'on étoit fort incommodé du canon de la Ville ; néanmoins on avança fort les premiers jours, & on perdoit fort peu de gens ; mais comme on approchoit des travaux de l'ennemi, on commença à perdre beaucoup de travailleurs : il y avoit deux attaques, & les ennemis ne firent point de sortie considérable. Quand on approcha de la contrescarpe des dehors, ils la défendirent fort bien, & on fut repoussé trois ou quatre fois en s'y voulant loger : les ennemis de dehors n'étant campés qu'à une demie portée de canon de l'armée du Roi, obligeoient M. de Turenne à ne pas demeurer à la tranchée dès que la nuit venoit, ce qu'il eut fait sans cela ; & il a toûjours tenu pour certain que les ennemis donneroient aux lignes ; de sorte que comme il ne manquoit rien pour continuer le siége, il ne le pressoit pas comme la principale affaire : on jugea à peu près du tems que les ennemis donneroient aux lignes, & que ce seroit l'avancement du siége qui leur feroit prendre leur parti.

M. le Maréchal de la Ferté vint à l'armée huit ou dix jours après la tranchée ouverte, étant encore un peu indisposé : il fit fort tra-

vailler aux lignes de son quartier, (1) & à la digne dont j'ai parlé; & au bout de trois semaines de tranchée ouverte à l'attaque de M. de Turenne, il y avoit une branche sur le bord du fossé de la Place, & une autre branche dans le fossé de la demi-lune; & à l'attaque de M. le Maréchal de la Ferté, on avoit pris une tenaille. Ceux de la Ville avoient fait leurs grands efforts; & on voyoit bien que depuis trois ou quatre jours ils commençoient à se relâcher. Enfin les ennemis prirent le matin les armes, & on vit marcher leurs bagages vers Bouchain: on ne douta point qu'ils ne donnassent la nuit aux lignes: leur Camp étoit sur une éminence au-dessus du quartier des Lorrains; ils avoient à leur main gauche l'Escaut, sur lequel ils avoient fait cinq ou six ponts, la riviere étant fort étroite; & à leur main droite ils avoient un petit ruisseau, qui vient de devers le Quesnoi, & qui séparoit les Lorrains des autres quartiers de M. de Turenne: les ennemis avoient fait aussi divers ponts sur ce ruisseau. AN. 1656.

On attendit toute la premiere nuit, ayant été averti par un homme qui se vint rendre, qu'ils vouloient marcher vers le quartier de M. le Maréchal de la Ferté. Ce que M. de Turenne pouvoit faire, c'étoit de tenir de l'Infanterie prête à marcher sur la digue, avec ordre de passer, si on attaquoit le quartier de delà, ou de marcher en deça, au lieu où ils verroient que seroit l'attaque. Dans une circonvallation très-grande, il n'y avoit pas plus de douze mille hommes de pied, & il falloit de l'Infanterie aux deux attaques; de façon qu'il étoit impossible d'avoir aucun endroit bien garni: mais on comptoit sur un grand Corps de Cavalerie

(1) *On ne peut assez répéter ni admirer le silence du Vicomte sur toutes les fautes de ses rivaux: celle du Maréchal de la Ferté causa le secours de Valenciennes; c'est le Marquis de Puysegur qui le raconte dans ses Mémoires.*

An. 1656. derriere la ligne, & sur l'Infanterie qui marcheroit promptement de renfort, & aussi sur ce que ceux qui attaquent s'embarassent souvent eux-mémes, pour petite que soit la résistance.

La premiere nuit se passa sans allarme : tout le jour du lendemain on vit l'ennemi en bataille sans bagage; & la nuit vint, que l'on étoit dans la méme disposition où l'on avoit été le jour précédent. M. de Turenne étoit au quartier qui regardoit celui des ennemis; & M. le Maréchal de la Ferté ayant poussé leur garde, & pris quelques prisonniers, ils lui rapporterent qu'on devoit attaquer son quartier; mais ayant les ennemis en présence, sans qu'il y eût rien qui les empêchât d'être en une demie heure devant les retranchemens, il ne pouvoit rien changer à la disposition premiere. On étoit aussi averti qu'il y avoit un Corps de trois ou quatre mille hommes sous M. de Marsin à S. Amand, qui devoient faire une attaque à part. M. de Turenne a toujours crû que les ennemis tenteroient une grande attaque au front des Lorrains, où ils pouvoient venir en bataille en sortant de leur quartier; & que cependant M. de Marsin avec ce Corps de Saint Amand, marcheroit dans l'Isle au-dessous de la Ville; ce qui étoit deux grandes lieuës de distance l'un de l'autre, & ainsi sans moyen de se pouvoir assister. Dom Juan d'Autriche & M. le Prince ayant pris le dessein d'attaquer l'armée de M. le Maréchal de la Ferté, commencerent à passer la riviere à l'entrée de la nuit, laissant à leur ordinaire les gardes à la téte de leur quartier: celui des Lorrains étoit si proche de celui des ennemis, que l'on avoit fermé toutes les grandes barrieres, & il n'y avoit en tout le front du Camp des Lorrains que deux sorties, où il ne passoit qu'un cheval de front; ce qui étoit cause que l'on ne tenoit la nuit que dix ou douze chevaux hors des lignes. L'ennemi n'étant pas découvert, passa la riviere d'Escaut ; &

M. le Maréchal de la Ferté n'ayant fait tenir personne hors des lignes, dans la croyance qu'il avoit que cela étoit inutile, l'ennemi passa l'eau, se mit en bataille, les Espagnols à main droite, & M. le Prince à gauche. AN. 1656.

La premiere allarme que l'on entendit, fut quand ils arriverent au premier fossé du retranchement: ils y donnerent dans un grand front, & emporterent la ligne avec peu de résistance de l'Infanterie, qui fut fort mal secondée de la Cavalerie. Au premier coup de mousquet, deux Régimens de M. de Turenne passerent la digue, & quatre autres suivoient; mais le Régiment de Vervins, qui arriva le premier, trouva toutes les troupes de l'ennemi entrées dans la ligne, dans l'obscurité de la nuit; quoique M. le Maréchal de la Ferté y vint avec quelques escadrons, il y trouva la confusion si grande, qu'il n'y put faire aucun effet. Toutes les troupes de l'ennemi trouvant si peu de résistance, comblerent les deux fossés, rompirent les palissades, & le jour arrivant, ils marcherent à la Ville de Valenciennes, & firent poursuivre toutes les troupes qui s'enfuyoient par leur Cavalerie, une grande partie de l'armée du Maréchal de la Ferté fut faite prisonniere, & le reste se sauva à Condé, quoique le Maréchal eut fait tout ce qui se pouvoit: ce qui causa la grande perte, fut qu'il n'y avoit qu'un pont, où les bagages s'embarasserent. Les deux Régimens que M. de Turenne avoit fait passer sur la digue, ayant été défaits par l'ennemi déja entré dans la ligne, les autres s'arrêterent sur la digue, où M. de Turenne arriva un peu après le commencement du combat, lequel ne dura pas un quart d'heure, depuis le tems que les ennemis vinrent au bord du fossé, jusqu'à celui qu'ils furent en bataille dans les retranchemens.

Dans ce moment le jour vint; M. de Turenne ne sçachant pas assurément ce qui s'étoit passé, y

AN. 1656. ayant envoyé en diligence ses Gardes, qui furent tous pris ou tués, personne ne vint assez à tems pour défendre la ligne. Comme on vit par des cris de joye qui se faisoient à Valenciennes, que la Ville étoit secouruë; & parcequ'il n'y avoit plus de feu à la ligne, qu'elle étoit forcée, il envoya en diligence aux tranchées, afin que l'on se retirât; mais comme il y avoit plus d'une lieuë de-là, on y arriva un peu tard, & quelques troupes de l'ennemi avoient déja passé dans la Ville; de sorte qu'il perdit la moitié des troupes qui y étoient. Le jour devenant plus grand, on vit toute l'armée de l'ennemi en bataille, qui marchoit droit à la Ville. M. de Turenne retira l'Infanterie qui étoit sur la digue, & commanda que l'on prit tout le canon qui étoit sur les lignes, se servant des chevaux qui étoient de garde, pour mener les piéces d'un lieu à un autre, en cas d'attaque: il commanda aussi que l'on fit abattre les lignes; & marchant avec les Lorrains vers le quartier de M. de Castelnau, il fit sortir M. de Navailles; & ainsi on se rejoignit au bord des retranchemens.

Les ennemis firent passer un Corps de Cavalerie dans la Ville, & M. le Prince passa lui-même en diligence; pendant que M. de Turenne faisant rompre la ligne en quantité d'endroits, & ayant fait ferme avec quelques escadrons, sortit des retranchemens, y laissant quelques tentes & bagages. Comme on se rassembloit de tant de côtés, il étoit impossible qu'il n'y eût un peu de confusion d'abord; néanmoins à une demie heure de la Ville, on se mit en bon ordre; ce que les troupes de l'ennemi voyant, s'arrêterent, & ne suivirent pas avec grande ardeur, trouvant en beaucoup d'endroits quelque chose à prendre.

On marcha au Quesnoi avec cinq ou six piéces de canon: les ponts du dessous de la riviere, vers l'isle dont j'ai parlé, s'étant rompus, les troupes de M. le Maréchal de la Ferté ne pouvoient

se retirer vers le quartier de M. de Turenne, où M. de Marsin, qui avoit fait une attaque avec ces troupes de S. Amand, fut repoussé. Le désordre étant commencé dans l'armée du Roi de l'autre côté, fut aussi cause de la grande perte de l'armée; parcequ'il aidoit à leur couper le chemin du pont; & après avoir pris M. le Maréchal de la Ferté, qui avoit très-bien fait, & presque tous les Officiers Généraux, & quantité d'autres de son armée, les ennemis s'arrêterent à Valenciennes, n'ayant gueres poursuivi avec leur Cavalerie. Toute l'armée du Roi croyoit qu'on passeroit au-delà du Quesnoi; qu'on s'en iroit vers Landrecies, & sur les frontieres de France: le bagage commençoit déja à filer par delà le Quesnoi; mais M. de Turenne envoya quelques troupes pour le faire arrêter; & ayant choisi un Camp proche de la Ville, s'y logea cette nuit. Le lendemain de grand matin, il fit mettre l'armée en bataille, pour regler les aîles de la Cavalerie & les bataillons de l'Infanterie, afin que l'on se mît ensemble, & que l'on se rassurât; car quoiqu'il n'y eût de perte notable que dans l'armée de M. le Maréchal de la Ferté, il ne laissoit pas d'y avoir un grand étonnement. Quoique le bruit fut que les ennemis alloient assieger Condé, M. de Turenne croyoit bien qu'ils pourroient venir à lui, & l'opinion de l'armée n'étoit pas que l'on attendit. Ils reçûrent le lendemain de la levée du siége un renfort de deux mille hommes de pied Allemans. Après avoir donné un jour entier pour se remettre en ordre & se débarrasser de leurs prisonniers, ils marcherent droit à l'armée du Roi. Il est certain que si M. de Turenne n'eût craint que la perte du Quesnoi, il se seroit retiré sur les frontiéres; mais il voyoit une si grande suite à cette retraite, par le mécontentement géneral qu'elle causeroit en France, & dans la Cour même, & par la présence de M. le Prince, qu'il aima mieux attendre les

An. 1656.

AN. 1656. ennemis, que de commencer une retraite qui eût attiré tant d'accidens.

Il falloit passer deux petits ruisseaux pour venir du chemin par où venoient les ennemis au Camp où étoit l'armée du Roi ; & comme on sçait bien que les armées ne s'approchent l'une de l'autre qu'avec beaucoup de précautions, & que cela donne du tems, M. de Turenne commanda que l'on ne prit point les armes ; mais que l'on se tint prêt, craignant que par la marche de quelque bagage, il ne se fit quelque méchante contenance, & aussi il vouloit faire voir à son armée qu'il n'y avoit aucun sujet de craindre, encore que l'ennemi approchât. M. de Turenne en discourut avec les Officiers Généraux ; mais on ne tint point de Conseil de guerre, pour sçavoir si on demeureroit dans ce poste, ou si on se retireroit. L'ennemi s'approcha à une portée de canon de l'armée du Roi : M. de Turenne s'avança avec quelques Régimens de la grande garde ; & l'ennemi voyant toutes les tentes tendües, & la grande garde à la tête, vît bien que l'armée n'étoit pas délogée, en quoi ils furent trompés, ayant commandé trois mille chevaux pour la suivre, & n'ayant jamais douté qu'après la défaite de Valenciennes (sçachant bien que ce qui étoit resté de l'armée de M. le Maréchal de la Ferté étoit à Condé) que l'armée du Roi ne se retirât devant eux. Il est vrai qu'il étoit venu quinze cens hommes joindre l'armée du Roi le jour qu'elle partit de Valenciennes lesquels étoient destinés pour mener un convoi au siége.

L'armée de l'ennemi arrivant un peu tard, ne songea ce jour-là qu'à se loger ; & M. de Turenne n'ayant point d'outils pour faire de grands travaux, & n'en voulant point faire de petits, qui n'eussent témoigné que de la crainte, & n'eussent donné que peu de sûreté, ne fit pas travailler. Les ennemis demeurerent deux jours en présence,

sans avoir rien tenté : tout ce tems-là on avoit nouvelle qu'ils vouloient attaquer l'armée, & aussi qu'ils pensoient à marcher entre le Quesnoi & Landrecies, pour empêcher les vivres & les fourages de l'armée du Roi, auquel cas M. de Turenne étoit d'avis de s'opposer à cette marche des ennemis, & de combattre, quoique cela parût un peu téméraire en l'état qu'étoit l'armée ; mais en prenant le parti de demeurer au Quesnoi, il falloit ne se relâcher en rien. An. 1656.

Deux ou trois mille hommes qui s'étoient sauvés de l'armée de M. le Maréchal de la Ferté à Condé, ayant passé à S. Guislain, vinrent à Landrecies, & de-là au Quesnoi, le second jour que les armées furent en presence ; de sorte que les ennemis ne jugeant pas à propos de rien entreprendre, marcherent vers Condé. M. de Turenne voyant qu'ils délogeoient, envoya mille chevaux chargés de farine à S. Guislain & à Condé : dans la derniere Place, il y avoit beaucoup de vivres au commencement du siége de Valenciennes ; mais M. de Turenne en avoit fait venir une grande quantité, pour avoir toutes ses provisions dans son Camp.

M. du Passage, qui commandoit dans Condé, n'avoit retenu que deux mille cinq cens hommes : les ennemis trouverent beaucoup de facilité à assiéger cette Place, qui ne servoit qu'à aider à avancer les conquêtes ; mais le siége de Valenciennes étant levé, elle demeuroit si enclavée dans leur païs, qu'il étoit fort aisé à l'ennemi, sans séparer leurs quartiers, d'empêcher qu'on ne la secourût ; ainsi ils prirent leurs quartiers les uns après les autres, n'étant pas en peine qu'on y pût jetter des vivres ; à cause de la situation. M. de Turenne en mit dans S. Guislain, voyant l'impossibilité de secourir Condé, & ayant eu nouvelle du Gouverneur qu'il n'y avoit des vivres que pour dix ou douze jours, ne crût pas qu'en l'état où

AN. 1656. étoit l'armée, qu'il fût raisonable de rien entreprendre : il en dit son sentiment à M. le Cardinal, qui le trouva à propos, l'ayant vû à Guise là-dessus : mais comme le Gouverneur avoit plus de vivres qu'il ne falloit, & que le siége tira en longueur, M. le Cardinal fut d'avis que M. de Turenne marchât vers l'Escaut, & laissa à son choix, ou de donner jalousie au Catelet, ou de marcher vers la Lys.

Cette marche se fit dans le tems que Condé étoit prêt à capituler, & à dessein de sauver les troupes qui y étoient : M. de Turenne ayant passé l'Escaut, marcha à Arras, & de-là sur la riviere de Lys ; & il eût attaqué S. Venant, s'il n'eût eu nouvelle que Condé étoit rendu. La Capitulation de la Garnison fut, qu'elle seroit ramenée en France par le Païs de Luxembourg. Les ennemis, après avoir donné trois ou quatre jours de tems à abattre les fortifications, marcherent assez proche de Cambrai pour donner jalousie qu'ils vouloient entrer en France, ou, en cas que l'armée du Roi allât couvrir la frontiere, attaquer Betune ou la Bassée. M. le Cardinal avoit fait tous les efforts possibles pour remonter la Cavalerie depuis l'action de Valenciennes. Il fit mettre de cette Cavalerie qu'il avoit remontée dans les Places de la frontiére, & M. de Turenne ne bougea point de Lens, qui est à quatre lieües d'Arras & trois de la Bassée

Les ennemis s'étant rafraîchis quelques jours dans les plaines entre Cambrai & Bapaume, marcherent, laissant Arras à leur gauche, pour s'en venir vers Lens, où M. de Turenne avoit demeuré dix ou douze jours avec dessein d'y attendre les ennemis : mais comme il vit qu'ils pouvoient venir par des hauteurs, à la faveur desquelles ils étoient maîtres d'un passage où l'on pouvoit les combattre, & qu'il falloit, faute de fourage, déloger de Lens devant eux, il aima

mieux en partir avant qu'ils fussent en présence ; & comme il sçût leur arrivée à trois lieuës de lui, il marcha vers Béthune. Il voyoit fort bien que cela faisoit un mauvais effet dans l'esprit de l'armée, encore un peu étonnée de se retirer sur la venuë de l'ennemi ; mais ayant consideré la nécessité qu'il y avoit de décamper, il ne s'arrêta point à ce scrupule. Il avoit vû sur la Carte un lieu nommé Houdain qui étoit dans la situation qu'il désiroit, pour avoir Arras assez proche de soi, & donner la main à Bethune & à la Bassée : mais y étant arrivé, il y trouva une grande difficulté pour abbreuver les chevaux & un campement fort incommode ; de sorte qu'il se retrancha un peu la nuit, & le lendemain alla chercher un lieu plus propre à se loger, qui étoit la Bussiere, distant d'une lieuë de Houdain. Comme il sçut par des prisonniers que les Espagnols étoient arrivés à Lens avec intention de le suivre, bien glorieux de sa retraite, & croyant qu'ils le feroient toujours marcher devant eux, M. de Turenne crut que le lieu de Houdain étoit meilleur pour attendre l'ennemi, non pas qu'il fut trop avantageux pour combattre : mais sa principale raison étoit que l'on y avoit Arras derriere soi pour en avoir des vivres. En demeurant à la Bussiere, & l'ennemi se logeant à Houdain, il en ôtoit toute la communication : de façon que partant à minuit, afin qu'au point du jour il put être en bataille (croyant que l'ennemi y marcheroit de bonne heure), il s'avança avec l'armée vers Houdain, & mettant l'aîle droite sur une hauteur, l'Infanterie & l'aîle gauche descendoient dans la plaine, prenant la distance qu'il faut quand on se met en bataille. Il y avoit un ruisseau derriere ; mais M. de Turenne ne le voulut pas passer, craignant que l'ennemi ne se mit devant la Bassée, dont la situation est telle, qu'y arrivant dix heures devant un ennemi, il est mal-aisé

AN. 1656.

AN. 1656. de la secourir, & M. de Turenne vouloit être en état d'y arriver bientôt après l'ennemi ; ce que le défilé du ruisseau eût empêché.

A huit ou neuf heures du matin les ennemis commencerent à paroître environ à une lieuë & demie de l'armée du Roi : aussi-tôt qu'ils la virent en bataille, ils firent alte plus de trois heures, & tinrent conseil, après lequel ils marcherent droit à nous. On croyoit combattre ce jour-là ; mais la nuit venant, ils se mirent en bataille à un petit quart de lieuë de nous, étandant leurs aîles de Cavalerie & leur Infanterie dans le même ordre que celle qui leur étoit opposée. Dans la nuit, M. de Turenne voulut se saisir d'un Village & y mettre son Infanterie, afin de changer la forme de l'aîle gauche qu'il ne trouvoit pas bien placée. Après avoir perdu trois ou quatre heures dans cet embarras, il crut que le meilleur étoit de laisser l'armée comme elle étoit, & fit faire en deux heures quelques petits redans à la tête de l'aîle gauche. On dit que l'ennemi s'étoit approché croyant que nous nous retirions. Comme le jour vint, les ennemis vinrent reconnoître, & il y eut quelques escarmouches, en quoi se passa toute cette journée. Le lendemain au matin ils marcherent vers Lens avec beaucoup d'ordre : comme ce sont de grandes plaines, cela empêche la confusion dans la marche. Il y eut assez d'escarmouches dans leur retraite, ce qui commança un peu à faire changer la situation des esprits dans les deux armées. M. de Turenne au Camp de Lens avoit fait souvent faire l'exercice à l'Infanterie ; ce qui y avoit remis un peu de vigueur. Les ennemis allerent se loger auprès de Douai, d'où quelques jours après ils détacherent un Corps d'Infanterie pour aller assiéger S. Guislain pendant qu'ils couvriroient le siége avec leur armée : la situation du pays leur donnoit cette facilité ; & rendoit le secours de la Place impossible : comme ils atta-

quoient

quoient aussi avec peu de gens, le reste de leur armée suffisoit pour empêcher qu'on n'entreprit rien en Flandre. M. de Turenne, dès que l'ennemi fut delogé de devant lui, envoya S. Martin, Lieutenant de l'artillerie, trouver M. le Cardinal qui étoit à la Fere, afin de donner ordre à tenir de l'artillerie prête & des outils emmanchés, dans la pensée que M. de Turenne eut qu'il pourroit assiéger la Capelle qui étoit si éloignée du lieu où il étoit, qu'il croyoit que les ennemis n'en auroient aucun soupçon. M. le Cardinal ayant laissé au choix de M. de Turenne les mesures qu'il falloit prendre, il partit d'auprès de Béthune, passa par Arras, fit semblant de marcher vers la riviere de Somme, pour dérober sa marche à la garnison de Cambrai; & coulant tout du long de la riviere, laissa son Infanterie derriere & alla investir la Capelle. An. 1656.

M. le Prince avoit détaché un Corps sous le Comte de la Suze qui devoit se jetter dans la Place; mais étant logé à deux heures de la Capelle, & n'ayant point de nouvelles de l'armée du Roi, il n'entra point, & ne l'essaya qu'après avoir appris que la Ville étoit investie. M. de Turenne avoit pris en passant quinze cens hommes de pied qui venoient de Condé avec lesquels & la Cavalerie on commença à se retrancher. Quelques troupes du Corps de M. de la Suze tâcherent inutilement d'y entrer la premiere nuit; mais la seconde, le fils de M. de Chamilli Gouverneur s'y jetta avec environ quatre-vingt chevaux, après avoir passé tout au travers des escadrons qui étoient autour de la Place. L'Infanterie arriva le second jour après la Cavalerie; & comme il n'y avoit pas plus de deux cens hommes dans la Place, on emporta en une nuit la contrescarpe; on prit trois demi-lunes, & passant le fossé on attacha des soldats au bastion, qui étant très-bien revêtu, ils ne s'y purent pas tenir. Tous

AN. 1656. ces dehors que l'on prit étoient très-bien fraisés & palissadés ; cependant les ennemis s'étant rassemblés à S. Guislain, résolurent de faire lever le siége de la Capelle, & y marcherent en diligence dans l'esperance qu'ils pourroient retomber sur S. Guislain ; la situation du pays donnant sujet de se fier sur ces mesures.

M. de Turenne sçut que toute l'armée des ennemis ayant levé le siége de S. Guislain, arrivoit à Avesnes, une heure après que tous les dehors de la Capelle furent emportés ; cela obligea à presser le siége. Quoique la Place de la Capelle fut fort petite, la circonvallation avoit plus de trois lieuës de tour : mais comme il y avoit des bois autour de la Place qui empêchoient qu'une armée ennemie ne pût donner jalousie par tous les endroits, on fit travailler en diligence à la tête par où l'ennemi pouvoit venir, qui avoit un grand front ; & la nuit, comme on ne craignoit pas la Place, on en tenoit l'armée fort près, afin d'aller promptement au quartier d'où les ennemis s'approcheroient. Ils s'avancerent sans perdre de tems à une heure de la circonvallation ; mais étant fort fatigués d'une pluye continuelle pendant deux jours de marche qu'ils avoient faite en grande diligence, ils ne trouverent pas à propos de combattre, & demeurerent deux jours à cette distance du Camp de l'armée du Roi. Les soldats qui s'étoient avancés la premiere nuit jusqu'à la muraille du bastion, n'ayant pû y demeurer, on y fit des trous à coups de canon, dans lesquels les mineurs se logerent, & la place se rendit le quatriéme jour en presence de l'armée ennemie.

Après la reddition de la Capelle, M. le Prince envoya de ses troupes dans Rocroi, & les Espagnols se sentirent hors d'état de retourner sitôt devant S. Guislain. Ils allerent se loger à Maubeuge, & le Roi avec M. le Cardinal arrivant à Guise, ils trouverent à propos de faire jetter un grand convoi dans S. Guislain. Il y avoit grande

apparence que les ennemis se remettroient dans leur vieux Camp, devant cette Place, qui étoit fort avantageux; pour empêcher que l'on n'y allât avec le convoi, & même avec l'armée: néanmoins M. le Cardinal ne laissa pas de croire que le Roi devoit hazarder ce voyage. Il partit donc de Guise avec l'armée, & venant se loger auprès du Quesnoi, le lendemain M. de Turenne s'étant avancé à une heure de la Place, y envoya M. de Castelnau avec quatre ou cinq cens hommes de pied, des vivres pour huit mois & beaucoup de munitions de guerre. L'ennemi ne s'étant pas trouvé en état de l'empêcher, marcha auprès de Mons qui n'est qu'à une heure de S. Guislain, & se montra devant la Place deux heures aprés que les troupes qui avoient mené le convoi furent retirées. Il y avoit un méchant Château que l'on prit dans cette marche. De-là le Roi s'en alla à Guise, & comme la saison étoit fort avancée, il retourna à Paris bien-tôt après. AN. 1656.

Les ennemis ne furent plus en état d'assiéger S. Guislain, & l'armée du Roi demeura dans le Cambresis jusqu'au commencement du mois de Novembre alors elle repassa la Somme pour se mettre dans ses quartiers en France, & celle de l'ennemi se retira entre Mons & Namur, où après avoir demeuré quelque tems dans les villages, on la separa dans les pays où elle a accoûtumé d'être. L'armée du Roi fut distribuée dans les villages, & on commença cette année-là à y mettre de l'Infanterie, à qui on donnoit des Places comme à la Cavalerie, tant aux Officiers qu'aux Soldats.

AN. 1657. Pendant l'hiver les ennemis ayant pratiqué des intelligences avec quelques Officiers Irlandois qui étoient dans S. Guislain, & qui leur avoient promis de faire revolter les soldats quand ils en approcheroient, vinrent se mettre autour de la Place avec quelques troupes tirées des garnisons, & attaquerent les dehors qu'ils emporterent. Quoi-

que l'intelligence ne réüssit point, ils continuerent
AN. 1657. le siége & prirent la Place en six ou sept jours de tranchée ouverte. M. de Schomberg y commandoit avec une garnison de six cens hommes, & s'en revint avec capitulation au Quesnoi. Il n'y eut rien de fort considérable à la Cour cet hiver, où le plein pouvoir demeuroit entre les mains de M. le Cardinal Mazarin.

Le traité ayant été fait avec le Protecteur d'Angleterre, il promit de fournir six mille hommes que le Roi payeroit, pour entreprendre le siége de Dunkerque ou de Gravelines, & l'on convint que la premiere que l'on prendroit lui seroit remise entre les mains; & que si c'étoit Gravelines, que ce lui seroit un ôtage jusqu'à ce que Dunkerque fut pris qu'on lui mettroit entre les mains, & Gravelines seroit rendu au Roi.

L'armée se mit en campagne au commencement de Mai, avec intention de faire ce qui se pourroit du côté de la mer. M. de Turenne fut quelque tems à Amiens avant la Cour, afin d'assembler l'armée. La lenteur des Officiers à faire leurs recruës, & celle des Anglois qui ne débarquerent auprès de Calais que bien avant dans le mois de Mai, donnerent du tems aux ennemis d'être ensemble en Flandre. Comme le Roi ne tenoit aucun passage pour y entrer, on n'esperoit le succès des entreprises du côté de la mer, que parce qu'elles se feroient de si bonne heure, que l'armée des ennemis ne pourroit pas être rassemblée. Ces mesures furent rompuës du côté de la Flandre, qui est un pays si serré, qu'il n'y a point de projet apparent à y faire, quand on n'y tient point de passage, & qu'il y a une armée ennemie pour s'y opposer. M. le Maréchal de la Ferté étoit avec un Corps d'armée vers le Luxembourg, afin d'attaquer Arlon, s'il le trouvoit dégarni, ou tout au moins avec intention d'y arrêter le Corps d'armée de M. le Prince qui hivernoit depuis quelques années en ce pays-là & en

ceux de Gueldres, Juliers & Brabant.

M. le Cardinal vint à Amiens, où M. de Turenne résolut avec lui que l'armée marcheroit vers la Lys; que le Roi s'en iroit à Montreuil, afin de donner jaloufie à l'ennemi du côté de la mer, & que l'on retourneroit tout d'un coup sur Cambrai qui étoit entierement dégarni. Pour donner plus d'apparence à ce dessein, & faire que les ennemis ne pourvûssent pas à Cambrai, il faloit que les Anglois ne débarquassent qu'au même-tems que l'armée du Roi arriveroit devant Cambrai; parce qu'autrement le séjour de l'armée dans le Boulenois auroit donné du soupçon à l'ennemi que l'on marchandoit à entrer en Flandre, & incontinent le feroit songer à mettre des gens dans Cambrai, où l'on pouvoit aller en deux jours de marche. De l'autre côté, on ne jugeoit pas à propos que M. le Maréchal de la Ferté repassât la Meuse & quittât le Luxembourg de peur que M. le Prince avec son Corps d'armée, voyant qu'il avoit la tête tournée pour venir en Flandre, ne marchât aussi vers Cambrai. Ces considérations faisoient que M. de Turenne, sans les Anglois & sans l'armée de M. le Maréchal de la Ferté, vouloit se mettre devant Cambrai, aimant mieux hazarder à y laisser entrer quelque secours, & en ce cas-là ne continuer pas le siége, que de découvrir son dessein en y allant avec plus de précaution, & en faisant approcher les Anglois & M. de la Ferté; ce qui auroit engagé les ennemis à mettre la Place dans un état que l'on n'auroit pû songer à l'attaquer. Etant parti d'auprès de Betune, il marcha avec toute sa Cavalerie, & en un jour & une nuit il arriva devant la Place, ayant passé l'Escaut au-dessus de la ville, & fait le tour de la Citadelle. Il rencontra M. de Castelnau qu'il avoit envoyé avec une bonne partie de la Cavalerie entre Cambrai & Bouchain, & l'Infanterie étant arrivée avec un pont

AN. 1657.

AN. 1657. de batteaux le soir du même matin, que M. de Tureinne y étoit avec la Cavalerie, on fit en une heure le pont pour se communiquer; & ayant distribué les outils le même jour, on commença à sept heures du soir à travailler aux lignes. On n'avoit aucune langue de l'ennemi, & M. de Turenne sçavoit bien qu'avec toute la diligence qu'une Cavalerie peut faire, celle des Espagnols en Flandre ne pouvoit y être que le lendemain, auquel tems il croyoit pouvoir être fermé ou par des lignes, ou par les bagages de l'armée & par les charettes de vivres; de maniere que nulle Cavalerie ennemie ne pouvoit passer. Comme il venoit du côté de la Flandre pour investir Cambrai, il ne sçavoit rien de M. le Prince, qu'il croyoit vers la Meuse. M. de Condé pressé par les Espagnols de marcher en Flandre, qu'ils aimoient mieux sauver & laisser courir hazard aux Places du Luxembourg, arriva le même matin avec toute sa Cavalerie, à Valenciennes, que M. de Turenne arrivoit devant Cambrai; & en ayant été averti par divers couriers du Gouverneur qu'il envoya à Bouchain, comme il commença à voir paroître l'armée du Roi, & aussi par les coups de canon de la Citadelle & de Ville, il s'en vint à Bouchain avec sa Cavalerie, qui n'est qu'à deux heures de Valenciennes, & il en a autant de-là à Cambrai. Il arriva vers les dix heures du matin à Bouchain; vit tout ce jour-là l'armée du Roi défiler vers Cambrai; & quoique beaucoup de gens lui conseillassent d'attendre des troupes d'Espagne pour secourir la Place, il jugea bien que la difficulté s'augmenteroit, s'il donnoit le tems de travailler aux lignes; dès la même nuit que l'on avoit investi Cambrai, sur les onze heures du soir, il marcha par les plaines, qui est le seul pays qu'il y ait autour de Cambrai, droit à la Citadelle, avec près de trois mille chevaux sans Infanterie.

M. de Turenne averti à l'entrée de la nuit qu'il

étoit arrivé neuf escadrons de Cavalerie à Bouchain, crut que c'étoient des troupes d'Espagne qui vouloint entrer dans la Place, & pensant qu'ils éviteroient le lieu où étoit le Camp, pour prendre le tour & entrer sans rencontrer personne, il s'alla poster dans l'endroit où ils devoient passer avec sept ou huit Régimens de Cavalerie, laissant toutes les troupes étenduës le long de la plaine. On ne sçait pas bien si M. le Prince fut égaré par le guide qui vouloit, à ce qu'on dit, le mener par un autre endroit, pour éviter le Camp; mais il s'en vint par le grand chemin de Bouchain à la Citadelle. Il avoit vingt-cinq ou vingt-six escadrons, trois de front, & les autres derriere sur trois colones. Ils ne trouverent à leur chemin que quatre ou cinq escadrons de Cavalerie de l'armée du Roi, qui ayant fait quelques décharges, & une partie ne s'opposant pas au front, les laisserent passer avec peu de perte. Un escadron de Clérembaut avec lequel étoit M. de Varenne, chargea celui où étoit M. le Prince, le suivit jusques sur la contrescarpe de la Citadelle & fit beaucoup de prisonniers: il y en eut aussi quelques-uns qui se trouverent embarrassés dans l'obscurité de la nuit; mais M. le Prince se trouva une heure devant le jour sur les fossés de la Citadelle avec toutes ses troupes, à la reserve de vingt-cinq ou trente Officiers & trois ou quatre cens Cavaliers qu'il perdit. M. de Turenne étoit fort éloigné de-là, & on lui avoit amené le Lieutenant Colonel du Regiment d'Enguien, qui fut pris comme M. le Prince entroit dans le Camp. Ayant marché vers ce côté, il ne put pas apprendre avant qu'il fut jour, s'il étoit entré ou non un Corps dans Cambrai. AN. 1657.

Le jour commençant à paroître, M. de Turenne vit toutes les troupes de l'ennemi en bataille sur la contrescarpe de la Citadelle, & ordonna aussitôt à M. de Castelnau, qui étoit de l'autre côté

AN. 1657. de l'Escaut, de repasser en-deçà, & ne délibéra pas à lever le siége ; ne l'ayant entrepris que sur l'assûrance qu'il trouveroit peu de gens dans la Place, & persuadé que s'il battoit le secours des Espagnols, qui ne pouvoit pas être fort considérable la premiere ni la seconde nuit, qu'il pourroit continuer aisément le siége : mais l'arrivée de M. le Prince à Bouchain, le jour qu'il investit Cambrai, & la résolution que le Prince prit d'entrer lui-même dans la Place (ce qui fut une chose fort hardie) rompit tout-à-fait les mesures de M. de Turenne, & l'obligea d'assembler toutes les troupes. Ayant levé tous les ponts de l'Escaut, & remis dans les chariots tout ce qui put être déchargé dans un blocus d'une nuit, il commença à marcher entre Cambrai & le Catelet.

Comme M de Castelnau avoit achevé de passer l'Escaut ; & qu'il rechargeoit son pont, il y parut quelque Cavalerie de l'armée d'Espagne, que M. le Prince, étant arrivé à Bouchain, avoit fait hâter. Il n'y eut aucune escarmouche considérable à l'arriere-garde, & l'armée du Roi, après avoir séjourné deux jours auprès de Cambrai, se rapprocha de S. Quentin, où le Roi qui étoit en Picardie arriva quelques jours après. Cette tentative de Cambrai ayant donné le tems aux ennemis de se mettre ensemble, les entreprises depuis la mer jusqu'à l'Escaut devinrent comme impossibles, de sorte que l'on fit avancer les Anglois vers Saint Quentin, qui avoient débarqué au nombre de près de six mille hommes, & le Roi y vint avec M. le Cardinal : M. de Turenne y étant allé, il fut résolu que l'on envoyeroit proposer à M le Maréchal de la Ferté d'attaquer Arlon ou Monmédi, croyant que l'attaque d'une petite Place en Luxembourg pourroit faire prendre un mauvais parti à l'ennemi ; ce que l'on aimoit mieux faire que de se mettre devant une grande Place, après avoir donné le tems aux Es-

pagnols de se rassembler ; ce qui lui auroit donné moyen ou d'entrer en France, ou d'attaquer quelque Place que l'on ne pouvoit pas bien garnir, quand une armée est occupée à un grand siége, & qu'elle a beaucoup de Places à garder. C'est ce qui fit prendre la résolution d'attaquer Monmédi, à quoi M. le Maréchal de la Ferté donna les mains: & quoiqu'il y eût de grandes difficultés à cause du roc, néanmoins on se flatta que l'on y trouveroit peu de gens, comme en effet il n'y avoit pas plus de quatre cens hommes. AN. 1657.

M. de Turenne envoya quatre mille hommes de pied à M. le Maréchal de la Ferté, & fit approcher de lui le corps des Anglois, afin de s'opposer à l'armée des ennemis; & mettant quelque Infanterie dans Landrecies & dans le Quesnoi, il se tint à la tête de la frontiere afin d'empêcher que les ennemis n'entreprissent de secourir Monmédi, ni de rien faire de considerable. Le siége donc commença & M. de Turenne y marcha une fois avec sa Cavalerie, sur un avis que l'ennemi marchoit entre la Sambre & la Meuse pour y aller. Il y retourna une seconde fois, toute l'armée de l'ennemi ayant été jusqu'à Charlemont qui est sur la Meuse, d'où ils retournerent en diligence par la Flandre jusqu'à Calais, pour une entreprise qu'ils avoient sur cette Place, laquelle manqua : & M. le Cardinal qui étoit à la Fere avec le Roi, envoya promptement des Mousquetaires de Sa Majesté à Ardres, lesquels avec de la Cavalerie que M. de Castelnau y envoya aussi, empêcherent que l'ennemi après avoir manqué son entreprise sur Calais, ne s'arrêta à Ardres: mais s'étant rafraîchis près de quinze jours, ils se rapprocherent encore de la frontiére & vinrent jusqu'à Ribemont.

Le siége de Monmédi dura beaucoup plus que l'on ne l'avoit crû, à cause des rochers qui se trouvoient près de la contrescarpe; ensorte que les en-

An. 1657. nemis étonnés de la longueur du siége, après toutes ces tentatives pour la secourir, & d'avoir marché à Calais, se résolvoient encore de faire semblant d'entrer en France, après avoir envoyé M. de Marcin avec un Corps en Luxembourg, pour tâcher de secourir Monmédi: mais ils ne demeurerent qu'un jour à Ribemont, & se retirerent de-là dans leur pays. M. de Turenne envoya encore un renfort de troupes à Monmédi; de sorte qu'après plus de deux mois de tranchée ouverte la Place se rendit, les ennemis n'ayant rien entrepris, & leur armée s'étant fort rüinée en diverses marches qui avoient fort mal succedé. On avoit resté quelque tems dans une fort mauvaise opinion du siége de Monmédi; ce qui obligea le Roi de s'en approcher, & ensuite la Reine qui étoit demeurée à la Fere, s'y en alla trouver le Roi, lequel fut toujours à Stenai, allant de tems en tems se promener pour voir le siége.

Quand la Place se rendit, toute l'armée des ennemis étoit entre la Sambre & la Meuse, & M. le Cardinal proposa à M. de Turenne le siége de Rocroi; ce que les ennemis jugeant faisable, s'en approcherent avec toute leur armée. M. de Turenne étoit à quatorze ou quinze lieuës de l'endroit où étoit la Cour, & sçavoit bien que l'on n'avoit rien de réglé pour les entreprises; la Cour croyant toutes choses bonnes, pourvû qu'elles pussent réüssir: mais lui, voyant que l'ennemi s'étoit avancé vers Rocroi, résolut de marcher de grand matin, de les prévenir, & d'arriver en Flandre avant eux. Il avertit, en commençant à marcher, M. le Cardinal de son dessein; & toutes les troupes de M. le Maréchal de la Ferté, tant celles qui étoient de son Corps, que celles qu'on lui avoit envoyées, demeurerent auprès de Monmédi, à la réserve de la Cavalerie que M. de l'Islebonne & M. de Varennes commandoient. En partant de Rumigni, il prit sa marche auprès

d'Avesnes, & de-là passa la Sambre à Amiens où il ne séjourna que le tems qu'il falloit pour donner loisir de repaître. Il passa auprès du Quesnoi, & alla traverser l'Escaut à la Neuville, à une heure au-dessous de Bouchain, d'où il alla loger à Sailli sur la Scarpe, & envoya de-là, dès la nuit, M. de Castelnau investit Saint Venant, lui ayant donné ordre de passer de l'autre côté de la Ly. M. de Turenne arriva en mêmetems en-deçà avec toute la Cavalerie & quelques mousquetaires commandés. On fit de la Sambre en trois jours la marche jusqu'à S. Venant; le premiere à la Neuville auprès de Bouchain, le second à Sailli sur la Scarpe, le troisiéme devant Saint Venant.

An. 1657.

M. de Turenne sçavoit bien qu'il ne pourroit gaguer le devant à l'ennemi que d'un jour, lequel pouvant marcher par son Païs, ne seroit point retardé en sa marche; ce qui fut cause qu'il ne voulût pas assiéger Armentiéres, parce que l'ennemi eût pû y être un jour plûtôt qu'à S. Venant. Cette diligence que fit l'armée du Roi ne fut point retardée par le bagage que l'on avoit presque tout envoyé, à la reserve de quelques chariots & du canon qui marchoient avec l'armée. M. de Ciron qui le conduisoit eût ordre de M. de Turenne de prendre des outils qui devoient être à S. Quentin, & de s'en venir par Arras & Betune droit à S. Venanat.

Comme l'armée y fut arrivée, on trouva la Place assez dégarnie; n'y ayant pas plus de trois cens hommes: & comme on n'avoit pû mener que fort peu de munitions & de vivres de guerre avec l'armée, M. de Turenne fit promptement venir ce qu'il pût de la Bassée & de Bétune. M. le Prince & Dom Juan d'Aautriche ne perdirent pas de tems, & ayant marché sans bagage, leur avant-garde arriva à quatre heures de S. Venant, le jour d'après que l'armée du Roi étoit arrivée devant la

An. 1657. Place : où l'on manquoit de toutes choses pour un siége. M. de Turenne prit de la Cavalerie & s'en alla à la Baffée ; d'où aprés, en repassant à Betune, il mena quelques vivres au Camp, & un peu de munitions de guerre.

L'armée de l'ennemi arriva toute entiere devant la Place, le troisiéme jour aprés celle du Roi. L'on eût avis ce jour-là que le bagage de l'armée, conduit par sept ou huit Régimens de Cavalerie & quinze cens hommes de pied, étoit parti d'Arras & venoit au Camp. M. de Turenne envoya 500. chevaux au-devant & manda à M. de Ciron qui le conduisoit, de prendre le tour par Lilers, où il campa le soir à une heure & demie de S. Venant ; & le lendemain M. de Ciron, en étant parti assez tard, s'en vint le matin trouver M. de Turenne, avec une partie des troupes qu'il avoit mises à l'avant-garde, n'ayant pas nouvelles des ennemis, dont un Corps de mille ou douze cens chevaux renforcé des garnisons d'Aire & S. Omer soûs la conduite de M. de Bouteville, eurent nouvelle par Aire, que ces bagages étoient campés auprés de Lilers ; & étant partis de la Motte au bois, s'en vinrent par Aire droit à Lilers : ils trouverent le bagage dans la marche, une partie étant déja assez près du Camp. Comme ce sont tous défilés où la tête ne peut pas secourir la queüe, trois Régimens de Cavalerie & le Régiment d'Infanterie d'Alsace, qui étoit à l'arriere garde, furent chargés par cette Cavalerie, rompus, & une partie du bagage pris ; on sauva beaucoup de chevaux, mais il y eût beaucoup de Régimens qui firent une perte considérable. On n'en eût que bien tard l'allarme au Camp, & beaucoup de Cavalerie y courût en désordre ; ils prirent quelques prisonniers de l'ennemi qui s'étoient trop arrêtés, & qui n'eurent pas le loisir de piller le reste du bagage.

Il y eût tout ce jour-là beaucoup d'abbatte-

ment à cause de cette perte ; il y arriva néanmoins des outils avec lesquels on commença à travailler en diligence ; & comme le pays est fort couvert & serré, les ennemis ne pouvoient ni voir l'état auquel étoit l'armée du Roi, ni s'élargir pour venir en bataille l'attaquer, quoiqu'ils fussent fort proches & qu'on ne fut pas retranché : on ne rassembla aucun quartier ; mais on se fioit, en leur opposant peu de troupes, à la difficulté qu'ils avoient à venir.

La tranchée n'étoit pas ouverte, & l'ennemi croyant que c'étoit sa présence qui l'empêchoit, vint se loger à une portée de canon d'un village par lequel on entroit au Camp, & qui étoit le lieu le plus aisé à l'attaquer. Il trouva, en venant s'y loger, qu'il y arrivoit quelques caissons qui portoient du pain de Betune. Trois escadrons qui les conduisoient se mirent à l'arriere-garde, & faisant entrer le convoi en sûreté, furent chargés par beaucoup d'escadrons de l'ennemi qui faisoient l'avant-garde de leur armée, & furent renversés jusques dans la barriere qui étoit au village, dont quelques charettes de Vivandiers qui marchoient après le convoi, empêchoient l'entrée. C'étoit à quatre heures après midi, & cela vint si promptement, qu'il n'y eut que quelques Mousquetaires qui étoient à la barriere qui tirerent quelques coups. Toute l'Infanterie étant au travail, se trouva fort loin de ce lieu-là. M. de Turenne étoit dans le Camp qui courut au bruit, & n'avoit que douze ou quinze personnes avec lui, entre lesquelles étoit M. d'Humieres qui, s'avançant, arriva à la barriere où les ennemis étoient déja. M. de Turenne y arriva en même-tems ; de maniere que les ennemis, qui n'avoient point de dessein formé sur le Champ, se retirerent vers le leur qui n'étoit pas à plus de mille pas de-là. S'ils avoient eu des Dragons ou de l'Infanterie à leur avant-garde, il est certain qu'ils pouvoient

en ce tems-là mettre une grande confusion dans
AN. 1657. l'armée qui étoit fort séparée. M. de Turenne voyant que l'ennemi n'avoit autre dessein que de l'empêcher d'ouvrir la tranchée, & sauver par ce moyen la Place, par l'appréhension que l'on avoit du voisignage de leur armée, dans un tems que celle du Roi n'étoit ni plus d'à moitié retranchée, ni pourvuë de choses necessaires pour un siége, connut fort bien que le retardement ne feroit que rendre les choses plus difficiles, & ôter les raisons d'entreprendre; au lieu d'en fournir; de sorte qu'il ouvrit la tranchée dès le soir même.

La Place, quoique de conséquence aux ennemis, à cause du passage de la Lys, n'étant pas de celles qui puissent faire appréhender les évenemens des grands siéges, l'ennemi ne prit pas de résolution cette nuit; il demeura tout le jour dans son Camp. Après quelques escarmouches, & après que M. le Duc d'Yorck & M. le Duc de Glocestre eussent parlé avec beaucoup d'Officiers François de leur connoissance, la nuit suivante les Espagnols marcherent en diligence devant Ardres, ayant envoyé le jour auparavant les troupes qui étoient vers Aire, pour investir la Place

Toute la nuit que les ennemis délogerent, on ne peut pas sçavoir leur dessein, & même la nuit d'après; n'ayant point d'autre nouvelle que celle qu'ils marchoient vers Aire: on crut qu'ils faisoient le tour du Camp pour l'attaquer par un autre côté; de sorte que les tranchées ne s'avançoient qu'à l'ordinaire; mais aussi-tôt que M. de Turenne sçut qu'ils arrivoient devant Ardres, il fit emporter la contrescarpe par son Regiment d'Infanterie qui étoit de garde. (1) Il y avoit un grand fossé plein d'eau pour y aller; de manie-

(1) *Le Vicomte tait ici la belle action qu'il fit, en faisant couper sa vaisselle pour la distribuer aux soldats.*

re qu'il s'y noya quelques soldats, & on fit le logement, sans le combler qu'après qu'il fut fait: on perdit bien cent soldats & près de vingt-cinq Officiers tués ou blessés. Les assiegés qui en faisoient leur capitale défense s'y opiniâtrerent fort, & ce fut une des plus difficile actions qui se soit vûë dans les siéges. Cela pressa si fort les ennemis, que la garde qui suivit ayant encore emporté un ouvrage, ils demanderent à capituler; voyant toute la Cavalerie de l'armée qui portoit des fascines pour remplir le fossé de la Place. M. de Turenne ayant parlé aux ôtages à la tête du travail, pressa si fort la reddition, que dans une heure on fut maître d'une porte. Il commanda à l'instant à quatre ou cinq mille chevaux de marcher à Ardres en passant près des portes d'Aire, afin que la Place tirât le canon: l'armée qui étoit devant Ardres vit que S. Venant étoit pris, & ainsi cessa de continuer le siége. C'est ce qui en effet sauva la Place; car les ennemis sachant qu'il n'y avoit que des dehors en état de défense, ne firent qu'une faute, qui étoit de ne pas les emporter la premiere nuit qu'ils arriverent; mais les ayant attaqué la seconde, & ne trouvant personne pour les défendre, ils descendirent la même nuit dans le fossé par trois endroits, la descente n'étant pas difficile, & attacherent des Mineurs à une courtine & à un bastion; ce fut cette même nuit-là qu'ils entendirent le canon à Aire, & firent sommer diverses fois la Place, & eurent nouvelle le matin que toute l'armée du Roi marchoit à Ardres; ils crurent ainsi que l'avant-garde étoit l'armée même, prirent l'allarme, & se retirerent dans la Flandre sur les onze heures du matin le même jour: ils laisserent quelques Mineurs attachés au bastion, & quelques postes d'Infanterie qu'ils ne pûrent retirer le jour. Il est certain qu'Ardres auroit été pris, n'y ayant pas deux cens hommes dans la Place, si on l'avoit assiégé selon les régles.

An. 1657.

AN. 1657. M. de Turenne ayant marché ce jour-là sept lieuës avec l'armée, apprit le soir que celle des ennemis s'étoit retirée en Flandre; après s'être rafraîchi trois jours, il retourna par S. Venant passer la Lys, & fit prendre la Motte au Bois, Château qui incommodoit fort S. Venant, & commanda qu'on le fit raser : sçachant que l'armée de l'ennemi étoit près de la Colme, mais incertain si elle l'avoit passée, & esperant en trouver une partie en deçà, il laissa son bagage dans le Camp, avec ordre de marcher jusqu'à Cassel, & d'y demeurer; & lui avec l'armée alla en un jour depuis Merville jusqu'à la Berge: le tems fut si mauvais, qu'il n'y eut qu'une partie de l'avant-garde qui y pût arriver avec peu d'ordre. On apprit par des prisonniers, que toute l'armée des ennemis étoit au-delà de la riviere, & on les fut reconnoître le lendemain: on vit qu'ils achevoient de s'y retrancher; & le tems étant perdu d'entreprendre quelque chose, l'armée alla à Wate, où M. de Turenne ayant appris que les ennemis quittoient le poste de Bourbourg, & avoient gardé le Fort de Rupt, il empêcha par sa diligence qu'ils ne coupassent les digues, résolut de passer la Colme, & d'assiéger Mardyck. Il envoya le sieur Talon à Londres, pour en faire la proposition à M. le Protecteur, ayant toûjours eû ordre de la Cour de s'approcher de la mer quand il le pourroit, & sçachant bien que c'étoit l'intention d'executer le traitté fait au commencement de la Campagne. Comme on ne peut agir que selon le tems que l'ennemi donne, M. de Turenne crut ne devoir pas négliger celui-ci, quoique la saison fut fort avancée, pour commencer des conquêtes en Flandre.

Le mois de Septembre fut presque fini, quand M. de Talon alla en Angleterre. On prit néanmoins le Fort d'Hennuin, qui étoit un passage, & l'on prépara toutes les choses nécessaires, tant

vivres

vivres qu'artillerie, pour entreprendre un siége. L'armée séjourna neuf ou dix jours à Wate, pendant lesquels il ne se passa rien de considérable; ce séjour fit croire aux ennemis que l'on ne songeoit pas à aller plus avant; de sorte qu'ils avoient résolu d'abord de faire sauter le Fort de Mardyck, & avoient commencé à creuser des mines soûs les bastions; mais se flattant ensuite que l'incommodité de la saison & la difficulté des chemins, empêcheroient le siége de la Place, ils firent cesser le travail, & y mirent garnison. M. de Turenne qui ne pouvoit assiéger ni Gravelines, ni Dunkerque, dans une saison avancée; la premiere, à cause de la bonté de la Place, & la derniere, à cause que l'ennemi étoit campé soûs ses murs, résolut d'aller à Mardyck, sans avoir de nouvelles positives de ce que pensoit M. le Protecteur: Il sçavoit bien que la flote d'Angleterre étoit à la Rade, & aimoit mieux commencer une chose, quoique très-difficile, que d'achever la Campagne, sans rien faire d'avantage: ainsi ayant envoyé son bagage soûs Calais, avec cinq ou six Régimens de Cavalerie, il marcha à Mardyck. Il falloit que toute l'armée passât sur une digue, & s'avancât dans un Païs où il n'y avoit de retraite que par le même chemin par lequel on alloit: on commanda à toute la Cavalerie de porter des palissades, & à l'Infanterie des fascines, n'y ayant point de bois auprès de Mardyck, lequel est si proche de Dunkerque, où étoit l'armée des ennemis, qu'il falloit planter des palissades en y arrivant. AN. 1657.

Les ennemis avoient dans la Place six ou sept cens hommes, composés de trois Régimens Italiens, & le reste d'Espagnols & de Walons: on fut deux jours que les vaisseaux ne pouvoient pas entrer dans la fosse, à cause du vent, & que l'on voyoit passer des batteaux qui alloient de Dunkerque à Mardyck; ce qui rendoit le siége fort difficile; & aussi le manque de fourage faisoit voir

O

AN. 1657. que l'armée ne pourroit pas y demeurer longtems. M. de Turenne balança un jour entier, s'il commenceroit le siége; & M. de Castelnau l'y ayant déterminé, l'on résolut d'ouvrir la tranchée, & d'emmener du canon pour battre le Fort du Bois; voyant que les ennemis vouloient l'abandonner, quelque Cavalerie courut sur le bord de la mer, entre les deux Forts: ayant ôté par ce moyen la communication de la mer, on poursuivit, avec plus de plaisir, la résolution qui étoit prise d'ouvrir la tranchée; ce qui se fit cette nuit, où les gardes entrerent, & on s'approcha fort près de la contrescarpe. Le lendemain on y fit une attaque générale, & on l'emporta de tous les côtés; & s'y étant logé, on commença sans perdre de tems, à la percer, pour descendre dans le fossé de la Place: le matin, comme on y jettoit des fascines pour le combler, les ennemis demanderent à capituler; & n'étant point reçûs à se rendre, que prisonniers de guerre, aprés avoir rompu deux ou trois fois en cinq ou six heures la tréve, ils accepterent la capitulation, & sortirent le lendemain au matin tous prisonniers de guerre, excepté le Gouverneur & un Capitaine Espagnol, venu en ôtage, que M. de Turenne renvoya: on laissa seulement aller à Dunkerque quelques Officiers, pour solliciter la liberté des autres, qui furent renvoyés en France, & dispersés dans les Villes.

Aprés la prise de Mardyck, la conservation en étoit bien plus difficile que n'en avoit été la conquête; parceque M. de Turenne avoit mieux aimé passer par dessus beaucoup de considerations, pour entreprendre quelque chose que d'achever la Campagne sans rien faire. Comme il avoit marché au siége de Mardyck sans avoir de réponse positive de M. le Protecteur, s'il vouloit faire les choses nécessaires pour sa conservation, la Place étant prise, il se rencontra beaucoup

de difficultés à prendre un parti. L'Ambassadeur d'Angleterre, qui étoit à la Cour, arriva dans cet intervalle, & apporta les ordres à M. de Turenne, de faire toutes choses possibles pour le siége de Dunkerque ou de Gravelines: quoique l'un & l'autre fût impossible, néanmoins M. le Cardinal étoit bien aise de contenter M. le Protecteur, en faisant la proposition: l'armée ennemie campée sous Dunkerque, empêchoit de songer à ce siége. M. de Turenne resolut une fois de demeurer quelques jours dans le Camp, pour fortifier Mardyck; mais le manque de fourages, & le tems qu'il faut pour mettre en état une Place dénuée de toutes choses, lui faisoit songer aussi à raser la Place; mais ce parti, quoique le plus sûr, avoit de si mauvaises conséquences, à cause de l'alliance avec les Anglois, qu'il ne pût s'y résoudre, il se trouva dans cette situation, où lors qu'il n'y a rien de bon à faire, on se contente de choisir le moins mauvais. J'ai oublié de dire que M. de Schomberg avoit été laissé à Bourbourg avec prés de deux mille hommes, pour garder le passage, & conserver cette Place, qui étoit entierement rasée; mais elle donnoit autant de difficulté à être mise en état que Mardyck. M. de Turenne crut qu'en s'approchant de Gravelines, il pourroit peut-être trouver moyen de l'investir, & d'y passer tout l'hiver, & par ce moyen conserver Mardyck & Bourbourg; mais sa pensée n'étoit pas bien fondée, & dans tout ceci il n'y avoit aucuns principes bien sûrs, sur lesquels on pût former une résolution: il arriva aussi qu'il plut beaucoup la nuit & le jour que l'armée décampa; de sorte qu'il fut impossible de s'arrêter près de Gravelines, & l'armée repassa au-delà de Bourbourg, où les chemins devinrent si mauvais, que l'on fut obligé de laisser le canon. Toute l'armée, & principalement l'Infanterie, se débanda entiérement, pour aller chercher des lieux où il y avoit du bois pour se chauffer, aprés

AN. 1657.

AN. 1657. avoir été trois jours sur des digues, avec des incommodités qui ne se peuvent exprimer : personne dans ce tems-là ne vouloit demeurer à Bourbourg ; & sans M. de Schomberg qui y resta, il est certain qu'il eût fallû abandonner la Place. M. de Varenne avoit été blessé à Mardyck.

M. de Turenne voyant qu'il falloit ceder au mauvais tems, laissa près de deux mille hommes à Bourbourg, sept ou huit cens Anglois à Mardyck, & marcha à Ruminghen, lieu le plus proche où il pût trouver de la terre ferme pour camper, & résolut de faire des chemins pour porter les provisions de-là à Bourbourg, esperant que le séjour de l'armée dans ce poste pourroit empêcher le siége de Mardyck : il doutoit néanmoins luimême de la réüssite, & personne ne croyoit la chose faisable; en effet, l'entreprise étoit difficile : c'étoit dans le mois d'Octobre : Bourbourg étoit une Place rasée, qui manquoit de tout : il falloit accommoder les canaux, pour aller depuis Calais à la riviere d'Aa, & y dresser des Forts & des Ponts; enfin il falloit envoyer les Soldats du Camp de Ruminghen à trois grandes heures de Bourbourg pour travailler à tous les ouvrages, sans qu'il y eût en aucun lieu ni bois, ni couvert. Le long séjour de l'armée dans ce Camp, qui dura près de six semaines : donna de la facilité à tous ces travaux. Jaquier, Munitionnaire général, se chargea de rendre les canaux navigables, & en vint à bout, avec le travail de beaucoup de gens de Calais. M. de Castelnau & M. le Marquis d'Uxelles entreprirent chacun un Fort sur la riviere d'Aa, qu'ils mirent en état, avec des Ponts sur la riviere : & M. de Schomberg fit travailler à sa Place.

Les ennemis se flattant toujours que l'armée se retireroit, n'attaquerent point Mardyck. L'Ambassadeur d'Angleterre étoit fort en peine de la Place, & s'il devoit demander qu'on l'abandonnât : il avoit fort souhaité que l'armée du Roi retournât

à Mardyck, pour fortifier la Place : il en voyoit fort bien l'impossibilité ; mais il vouloit se décharger de sa garde. M. de Turenne voyant que les ennemis négligeoint la Place, avoit proposé d'y envoyer des Mineurs, pour faire sauter les bastions ; mais l'Ambassadeur d'Angleterre ayant représenté que cette conduite feroit voir à M. le Protecteur que l'on ne vouloit point continuer le traité, M. de Turenne résolut d'hazarder plutôt la prise de la Place par les ennemis, que d'encourir une mesintelligence assurée avec les Anglois : il y envoya donc deux ou trois cens François pour se poster sur la contrescarpe, qui étoit demeurée près d'un mois dans un tel état, que les ennemis l'auroient emportée en six heures. AN. 1657.

Quelques jours après que les François y furent entrés, les ennemis firent une tentative, dont on n'a pas pû bien sçavoir la raison, si ce n'est qu'ils avoient quelque intelligence dans la Place ; ils ne raserent point le bas Fort, comme ils le pouvoient, demeurerent toute la nuit assez près de la contrescarpe sans y faire d'attaque, & se retirerent avec perte de quelques gens ; cela ne laissa pas de donner beaucoup de courage aux assiégés ; on se ranima en Angleterre pour la conservation de la Place. M. de Turenne y envoya encore quelque Infanterie ; & il y vint quelques palissades de Londres, avec lesquelles on fit travailler au bas Fort.

Vers la fin du mois de Novembre, l'armée du Roi fut obligée de se retirer de Ruminghen ; & celle des ennemis, qui avoit toûjours été campée derriere Dunkerque, se retira aussi dans son païs, sans avoir pû rien entreprendre. M. le Prince étant tombé malade, se fit porter à Gand, où il fut en danger ; mais s'étant rétabli, on le mena à Bruxelles. Comme M. de Turenne faisoit retirer l'armée vers le Boulenois, il sçut par M. le Cardinal, qui avoit des très-bonnes intelligences en

AN. 1657. Flandre, que les ennemis avoient toûjours dessein d'attaquer Mardyck, pendant l'hiver que l'armée du Roi ne pourroit plus secourir la Place; c'est pourquoi il y envoya un renfort d'Infanterie Françoise; & les Regimens n'ayant plus guerres de Soldats (la désertion étant venue, à cause que l'on n'avoit rien touché durant toute la Campagne; ce qui n'avoit jamais été depuis le commencement de la guerre) on fut obligé de commander des Officiers de chaque Corps, sans Soldats, ce qui ne s'étoit point encore fait; & depuis le Roi y envoya tous ses Mousquetaires, avec les Compagnies de Gendarmes & Chevaux-legers de M. le Cardinal, & ses Gardes. Comme M. de Turenne revint avec l'armée sur la frontiere, M. le Maréchal d'Aumont, qui étoit dans son Gouvernement du Boulenois, eut ordre de s'en aller à Mardyck, où il demeura bien avant dans le mois de Janvier.

Les ennemis ayant vû toutes ces précautions, n'entreprirent rien, & se contenterent de faire hiverner presque toute leur armée dans la Flandre, tant pour ne pas perdre de tems à attaquer cette Place, quand ils en trouveroient l'occasion, que pour être plus près pour s'opposer à l'attaque des Villes de Flandre, quand le Roi, favorisé des Anglois, le voudroit entreprendre. Son armée demeura jusqu'au commencement de Janvier sur les frontieres, après quoi elle fut séparée à l'ordinaire dans ses quartiers en diverses Provinces de France. M. le Prince qui avoit été en quelque danger à Bruxelles, commença à se porter mieux, & les Géneraux ennemis s'y rassemblerent, ayant laissé leurs frontieres du côté de la Flandre, avec des garnisons beaucoup plus fortes qu'à l'ordinaire.

AN. 1658. Au commencement de Mars, le Gouverneur de Hedin étant mort, on donna ce Gouvernement à M. de Moret. Le Major se trouvant à Paris, vint

aussi-tôt le trouver pour recevoir ses ordres, & s'en alla ensuite sans aucun soupçon dans la Place : M de Moret y alla fort peu de jours après, & on lui refusa la porte : on apprit qu'il y avoit long-tems que ce Major s'étoit rendu maître de l'esprit d'une partie des Officiers ; & voyant que le Gouverneur étoit mal sain, avoit pensé à s'emparer de la Place. M. le Maréchal d'Hocquincourt, depuis fort long-tems mécontent en Picardie, étant un homme qui prenoit des résolutions fort legerement, s'en alla à Hedin, sçachant les intentions de Desargues, Major de la Place, y demeura quelque tems sans y avoir aucun pouvoir, & de-là alla trouver M. le Prince en Flandre. Ceux de Hedin ne trouvant plus de sûreté à se raccommoder avec M. le Cardinal après ce qu'ils avoient fait, traitterent avec M. le Prince & avec les Espagnols, qui leur envoyerent des troupes qu'ils ne reçûrent point dans la Ville, mais ils les mirent quelque tems dans un Camp fort proche ; & insensiblement, après beaucoup d'allées & de venuës pour négocier à Bruxelles, ils les introduisirent dans leurs fauxbourgs : ils traitterent durant tout ce tems-là à la Cour ; mais on vit bien que c'étoit pour gagner du tems, & pour diminuer l'envie qu'on avoit de les aller attaquer promptement. AN. 1658.

L'armée du Roi n'étant point encore en état de se mettre en Campagne, M. le Cardinal vit que cette négociation ne pouvoit nuire à rien. Le tems arriva que les troupes sortirent de leurs quartiers, & que le Roi s'en vint à Amiens avec la Reine. On eut par un Commis de M. le Tellier, nommé Carlier, qui avoit fait divers voyages à Hedin, des nouvelles qui donnerent moins d'esperance que jamais que la Ville s'accomodât avec le Roi. Cette nouveauté commençoit à reveiller beaucoup de gens en France, où naturellement il se trouve toûjours des mécontens ; d'ailleurs la

An. 1658. longue guerre & la disette où étoient les Provinces, par la continuation des grandes charges & tailles, donnoit sujet au peuble de souhaitter un changement dans le Ministere, & il le souhaitoit avec tant d'ardeur, qu'il ne regardoit pas s'il lui seroit avantageux ou dommageable.

Il y avoit eu auparavant des assemblées de noblesse en diverses Provinces, avec quelques Gentilshommes pour Chefs, & sur tout en Normandie. Quoique Madame de Longueville fut dans une dévotion si grande qu'elle ne se mêloit d'aucune caballe, néanmoins son esprit avoit tant d'ascendant sur les personnes, qu'elle les faisoit pancher du côté où elle avoüoit bien que son inclination la portoit; c'est-à-dire, du côté de M. son frere. La retraite aussi quelquefois comme le grand monde, fait éclore les semences des plus grandes affaires.

Les choses étoient ainsi désesperées quand la Cour vint à Amiens, où le Roi demeura quelques jours, & on y assembla une partie de l'armée. En ce tems-là se fit cette entreprise sur Ostende, où M. le Maréchal d'Aumont, qui avoit été durant l'hiver quelque tems dans Mardyck, s'engagea, sur la parole de quelques petites gens, qui furent trompés grossierement par ceux d'Ostende, lesquels ayant joüé une farce dans la Ville, firent semblant d'arrêter le Gouverneur, crierent: Vive le Roi, dans les ruës, & dirent mille injures des Espagnols: ces gens crédules allerent trouver M. d'Aumont, comme il étoit à la rade avec douze ou quinze cens hommes, & l'ayant assuré qu'il étoit maître de la Ville s'il vouloit y venir; lui sans prendre aucun ôtage, entra sur le pont avec une partie de ses gens; les Espagnols, qui étoient cachés dans les caves, en sortirent; & fermant le Havre, prirent cinq ou six cens hommes avec M. le Maréchal d'Aumont; mais le reste qui n'étoit pas entré, se retira dans les navires.

Cette entreprise d'Ostende manquée, avec l'affaire de Hedin, faisoit concevoir de grandes esperances à M. le Prince, & fit commencer la Campagne avec de fort méchantes apparences de succès. La Cour même qui se trouvoit en ce tems-là à l'armée, décrioit au moins pour la plûpart les affaires autant ou plus que les autres. Quoique la plûpart des Officiers de l'armée n'étoient pas encore venus, le Roi s'approcha de Hedin avec dix ou douze mille hommes: ceux de dedans ayant quelques troupes Espagnoles campées dans les dehors, sortirent pour escarmoucher, & on tira le canon sur le Roi même, qui s'étoit avancé; de maniere que par cette déclaration si ouverte, on ne songea plus à traiter avec Hedin; mais à s'y conduire comme avec une Place ennemie. An. 1658.

Durant l'hiver, M. le Cardinal avoit traitté avec l'Ambassadeur d'Angleterre, qui pressoit extrémement que l'on s'engageât devant Dunkerque, & on avoit signé les articles; par lesquels il fut arrêté, que Dunkerque seroit mis entre les mains des Anglois; qu'ils fourniroient six mille hommes de pied, & tiendroient la mer avec leur armée navale. Le traitté n'étoit que pour un an, dans lequel ils devoient continuer le même secours par terre, aider aussi par mer au siége de Gravelines, qui devoit demeurer au Roi, & ne prétendre point à d'autre Place qu'à celle de Dunkerque. M. le Cardinal souhaitta que l'on marchât en Flandre; & M. de Turenne, sans sçavoir si on pourroit assiéger Dunkerque, ou si on s'arrêteroit à Bergues, desiroit aussi de faire voir naïvement aux Anglois, que l'on faisoit tout son possible pour l'exécution du traitté. Le Roi qui étoit campé à une petite heure de Hedin, s'en alla rejoindre la Reine à Montreüil, pour retourner ensemble à Calais, avec deux ou trois mille hommes que M. de Castelnau commandoit; & M.

AN. 1658. de Turenne avec sept ou huit mille hommes, prit le chemin de S. Venant, pour y passer la Lys, & ensuite marcher vers Bergues & Dunkerque.

En arrivant auprès de Bethune, il apprit de M. le Marquis de Créqui, qui en étoit Gouverneur, qu'il y avoit deux ou trois Régimens de l'ennemi dans Cassel, à cinq heures de S. Venant sur le chemin de Bergues; il lui donna sept ou huit cens chevaux, & quelques mousquetaires commandés, avec lesquels s'avançant, il prit dans Cassel deux Régimens d'Infanterie Irlandois, qui faisoient deux ou trois cens hommes. M. de Turenne y arriva peu de tems après avec l'avant-garde; & à cause des mauvais chemins, il y séjourna un jour pour attendre son bagage; & s'il eût crû tous ceux du pays, il n'en auroit point mené, non plus que le canon, à cause de la difficulté qu'il trouveroit par les chemins, lesquels avoient été rendus plus mauvais qu'à l'ordinaire, à cause du grand hiver qui avoit duré si long-tems. Au mois de Mai, M. de Turenne voyant bien que la diligence étoit fort nécessaire, & apprenant par les prisonniers que l'armée ennemie n'étoit pas ensemble, il fit suivre toute la nuit le bagage, & faisant raccommoder les chemins, s'avança sur la Colme, & laissant Bergues à main gauche, marcha par des pays fort inondés, auprès d'une petite redoute que les ennemis gardoient, avec trente hommes & un Capitaine: on fit un passage sur la riviere; & ayant trouvé quelques pilliers sur lesquels on mit des planches, on y mena quelques chevaux par la bride: ce que voyant ceux de la Redoute & qu'on s'y avançoit avec cinquante ou soixante Mousquetaires, ils se rendirent. C'étoit le seul passage dont on pût se servir à cause du Païs inondé qui est entre Furnes & Bergues, On ne voyoit de-là à Dunkerque rien que de l'eau, & M. de Turenne s'en retourna avec peine à son quartier qui étoit à une heure de

là ; ayant laissé M. de Bellefons, Lieutenant Général, avec quelque Infanterie, afin de reconnoître les chemins dé-là à Dunkerque. AN. 1658.

Il n'y avoit aucun homme dans le pays qui dit qu'il y eût un chemin ; & M. de Turenne ayant envoyé ce soir-là M. de Varenne le long de la Colme, laissa Bergues à droite, pour voir s'il y auroit moyen de communiquer par-là avec Mardick, où étoit M. de Castelnau. Il lui rapporta qu'à cause des eaux on ne pouvoit point passer : toute la nuit se passa sans qu'il crût qu'il y eût aucune apparence de pouvoir aller vers Dunkerque. Le matin M. de Bellefons lui manda que les ennemis avoient quitté une autre Redoute près de Bergues, & qu'il y avoit une digue par laquelle il croyoit que l'on pouvoit aller vers les Forts, entre Bergues & Dunkerque. Les ennemis, depuis la prise de Mardick, avoient travaillé sur la digue de Bergues à Dunkerque, à deux grands Forts qui étoient à une telle distance, qu'il est certain qu'étant en état de défense, on ne put point assiéger Bergues ni Dunkerque sans les prendre, n'étant chacun qu'à une portée de canon l'un de l'autre, & à la même distance chacun de ces deux Villes. On n'avoit point eu d'information juste de leur état ; de maniere que cela avoit toûjours paru le plus grand obstacle pour le siége de Dunkerque : mais, comme j'ai dit, la résolution étoit prise de faire toutes choses pour répondre avec netteté au traité des Anglois.

M. de Turenne se trouva de grand matin avec toute l'armée à cette Redoute qui avoit été prise le soir auparavant ; & faisant accommoder le pont sur la Colme, on s'avança vers ces Forts. Les prisoniers de la Redoute avoint dit que l'un étoit en état de défense & l'autre hors d'état. Après avoir fait combler beaucoup de fossés, les ennemis voyant que l'armée s'avancoit entre Bergues & Dunkerque, commencerent à abandonner les Forts &

la Digue. M. de Castelnau étant arrivé avec les trois mille hommes qui étoient partis avec le Roi & trois mille Anglois, étant dès le jour auparavant à une portée de canon des ennemis, ils firent sortir deux bataillons de Dunkerque, & environ six ou sept cens chevaux pour défendre le canal & les Forts.

An. 1658.

L'armée s'approchant avec beaucoup de difficulté entre Bergues & Dunkerque, les ennemis furent pris par derriere, & leurs Forts n'étant point en défense, ils se retirerent à Bergues & à Dunkerque: mais la plus grande partie entra dans la derniere Place. M. de Turenne ayant marché avec peu de gens sur cette digue, envoya promptement un de ses gens à nage, pour avertir M. de Castelnau comme il avoit passé. Il s'en vint le trouver aussi-tôt; & comme il falloit à l'instant se résoudre au siége de Bergues ou de Dunkerque, le premier étant fort aisé & l'autre fort difficile; M. de Turenne croyant que si on perdoit ce moment, que l'on ne pourroit jamais y revenir, résolut, malgré toutes les difficultés, d'aller à Dunkerque. On ne peut pas y marcher ce jour-là, à cause des eaux & des canaux; mais ayant travaillé aux ponts sur la Colme, sur le canal de Honscote à Dunkerque & sur celui de Furnes à la même Ville, on se trouva le lendemain à deux heures après midi auprès des Dunes.

Toutes les troupes de l'ennemi qui étoint dans le voisinage s'y jetterent de façon, qu'il se trouva dans la Place environ deux mille deux cens hommes de pied & sept à huit cens chevaux: M. le Marquis de Lede y étoit aussi entré le jour auparavant que l'armée y arriva. M. le Prince & Dom Juan étoient encore à Bruxelles, persuadés que l'entreprise étoit impossible, puisque nous n'avions ni Bergues, ni Furnes, ni Gravelines, dont la premiere n'étoit distante que d'une heure, l'autre de trois, la derniere de quatre; & la saison

empêchant qu'il n'y eût aucune herbe pour faire paître les chevaux. On commença dès ce soir-là à prendre les quartiers; & durant les cinq ou six premiers jours, si quelque Officier Général des ennemis avec un peu de troupes se fut mis à Furnes ou à Bergues, difficilement eût-on pû faire les communications avant qu'il y fût entré beaucoup de troupes dans la Ville : mais l'ennemi ayant crû au commencement que l'on assiégeroit Bergues, & ayant ensuite appris le siége de Dunkerque, envoya seulement deux ou trois Régimens sous de méchans Officiers, qui, ayant ordre d'entrer dans la Ville, demeurerent à Bergues, mandant l'impossibilté d'éxécuter ce qu'on leur commandoit. Les Espagnols résolurent alors d'assembler promptement l'armée pour venir au secours. An. 1658.

Les premiers jours on essuya de très-grandes difficultés par l'assiétte du Camp, à cause des communications; par le manque de bois pour les soldats, & par celui du fourage pour la Cavalerie. Comme on n'avoit que la mer, il est impossible d'en tirer les assistances nécessaires à cause de la difficulté des débarquemens: & aussi les Anglois, hors quelques canons & cinq mille hommes d'Infanterie qui ont très-bien servi, apporterent fort peu de commodités au siége. Le Roi qui étoit à Calais, dès qu'il sçût que l'on étoit devant Dunkerque, pressa M. le Cardinal qui y donna les mains; de maniere qu'ils vinrent dans le vieux Fort de Mardick trois jours après que l'on fut arrivé devant Dunkerque, où l'armée prit ses quartiers. M. de Turenne se logea dans les Dunes auprès de l'étang, & retint une bonne partie des troupes avec lui depuis la mer jusqu'au canal de Furnes, où il posta un Régiment d'Infanterie. Il mit ensuite quelques Régimens Lorrains, & un Régiment d'Infanterie dans le grand Fort entre Bergues & Dunkerque avec peu de Cavalerie, & un Corps de

An. 1658. troupes du côté de la mer, par où les ennemis pouvoient venir.

M. de Castelnau demeura au-delà du canal de Bergues avec les troupes qu'il avoit menées avec lui & les Anglois. Il y eut des difficultés extrêmes à faire des ponts de communication : l'ennemi sortoit quelquefois de la ville avec sept ou huit escadrons; mais comme il n'y avoit point de tranchée ouverte, on n'étoit pas assez prés de lui pour pouvoir rien entreprendre.

Ces premiers jours ayant été trés-difficiles, il commença à venir au Camp quelques barques avec des vivres, & ensuite de l'avoine pour la Cavalerie qui étoit du côté des Dunes : il y vint aussi des outils & quelques palissades avec quoi on travailla à la circonvallation qui ne valut jamais rien, & principalement du côté des Dunes. On fit aussi une estacade de gros piliers, liés par des chaines que les matelots Anglois venoient accommoder, lesquels ne pouvoient jamais résister aux grandes marées, quand il y avoit beaucoup de vent. Mais toutes les nuits la Cavalerie étoit de garde sur le bord de la mer : on mettoit des caissons quand la mer s'en alloit, & on les ôtoit avec les chevaux quand elle revenoit; de sorte qu'il n'y demeuroit jamais d'espace vuide. L'armée qui étoit fort foible au commencement, grossissoit peu à peu par beaucoup de troupes qui vinrent de France. On avoit trouvé à propos de commencer le siége avec peu de troupes, plutôt qu'en les attendant de donner du tems aux ennemis de se rassembler; ce qui assurément auroit rompu le dessein, leur étant aisé de pourvoir à une Place comme Dunkerque, & voyant bien que ce n'étoit que par-là seulement que la France maintenoit l'alliance des Anglois : mais l'affaire de Hedin & d'Ostende leur avoit donné de la securité. Le Roi fut quelques jours à Mardick, où M. le Cardinal faisoit pourvoir à toutes les munitions de guerre, & avoines

pour la Cavalerie, & à faire apporter par mer des fascines & des plates-formes. Comme on commença à parler avant que la tranchée fut ouverte, que les ennemis s'assem loient, il conseilla très prudemment au Roi de s'en retourner à Calais, n'y ayant aucun lieu où il pût demeurer surement, & ce siége-là étant par la situation du pays d'une telle condition que la retraite étoit comme impossible, s'il arrivoit du malheur à un quartier de l'armée. AN. 1658.

Trois ou quatre jours après le départ du Roi, de la Reine & de Monsieur, on ouvrit la tranchée du côté des Dunes, dont on se servoit comme de Place d'armes. La premiere nuit les ennemis firent une sortie avec toute leur Cavalerie: on eut beaucoup d'allarmes en plaçant les travailleurs, & les Anglois, qui n'étoient pas fort accoutumés aux siéges, quittoient le travail & couroient aussitôt à leurs armes. Comme les premieres nuits ne sont gueres dangereuses, on ne perdit presque personne. On vit le matin toute la Cavalerie des ennemis dehors, & la face de la ville étant grande de ce côté-là, les ennemis avoient bien vingt piéces de canon qui voyoient les tranchées; de sorte que jusqu'à onze heures ou midi, la Cavalerie ennemie s'avançant à la faveur du canon, paroissoit comme des troupes en campagne, les unes devant les autres; mais dès qu'elle vouloit approcher des tranchées, la Cavalerie du Roi la repoussoit avec tant de vigueur, qu'en diverses sorties que les ennemis ont fait, ils n'ont pas eu le moindre avantage; & quoique notre Cavalerie perdit beaucoup par le canon & même par la mousqueterie, en approchant de la contrescarpe, on les a toujours poussés jusques sur le bord.

Les Suisses releverent les Gardes, & le quatriéme jour que Picardie étoit en garde, & que le Régiment du Plessis avoit la tête de la tranchée, il faisoit un si grand vent, que l'on ne pouvoit pas

An. 1658. voir à cause du sable. Les ennemis sortirent, raserent un peu le bout de la tranchée, & blesserent ou tuerent cent hommes des nôtres. Les Anglois avoient une attaque à la main gauche, & la cinquiéme ou sixiéme nuit on fut sur les bords des premieres palissades, que les Anglois attaquerent fort vigoureusement; mais quoiqu'ils allassent hardiment sur les palissades, ils ne sçavoient pas s'y loger, & revenoient toujours dans les tranchées avec beaucoup de perte: on l'a aussi essayé trois ou quatre fois du côté des François sans y réüssir. Vers le sixiéme ou septiéme jour de la tranchée ouverte, M. de Turenne eut avis que les ennemis s'assembloient, & que M. le Prince & Dom Juan arrivoient à Furnes avec l'armée.

On ne pouvoit rien faire de bon du côté des Dunes pour la circonvallation; & quoique l'on en prît quelques unes avancées, on en voyoit toujours d'autres qui incommodoient; & l'incertitude si un ennemi viendra encore par quelque côté, fait toujours paroître les choses moins dangereuses que quand on le voit en présence. Les assiégés avoient fait diverses sorties avec leur Cavalerie; mais ils furent toujours repoussés avec tant de vigueur par la Cavalerie de l'armée du Roi, que cela les empêchoit de rien faire de conséquence: mais on y perdit toujours de bons Officiers, & principalement par leur canon, dont ils demeurerent longtems les maîtres. Tous les Officiers Généraux qui étoient M. de Schomberg, M. de Crequi, M. de Varenne, M. d'Humieres, M. de Bellefons, M. de Gadagne, se signaloient toujours où ils se rencontroient, & le Marquis de Crequi fit très-bien à une ou deux sorties de Cavalerie, dans l'une desquelles M. le Comte de Guiche, Mestre de Camp aux Gardes, fut blessé, comme il y étoit couru volontaire, M. le Comte de Soissons eut aussi un cheval tué, & pensa être pris prisonnier tout proche des palissades de la contrescarpe.

Au

Au huit ou neuviéme jour de tranchée ouverte, on avoit déja pris quelques palissades avancées sur le glacis de la contrescarpe, & essayé quelques logemens, où on n'avoit pû se maintenir ; lorsqu'on vit un Corps de Cavalerie qui s'avançoit le long des Dunes : on ne sçavoit pas si c'étoit toute l'armée. M. de Turenne marcha avec peu de gens le long de la mer : dans ce tems-là ils poussèrent la garde de l'autre côté des Dunes, qui n'étoit que d'un Régiment de Cavalerie ; & le Maréchal d'Hocquincourt s'étant avancé avec les coureurs, reçut un coup de mousquet par quelques soldats avancés à un petit travail, dont il mourut le soir. On ne sçut pas seulement qu'il fût blessé, que par des Trompettes qui vinrent, & cette Cavalerie se retira auprès de l'Abbaye de Dunes ; qui est assez proche de Furnes, où étoit l'armée des ennemis, environ à deux heures du Camp. AN. 1658.

Les Suisses entrent ce jour-là aux tranchées, & on ne put pas se rendre maître de la contrescarpe. Le lendemain on vit toute l'armée des ennemis qui marchoit dans les Dunes, & cet avantage qu'elles leur donnoient pour s'approcher du quartier general, se faisoit encore bien mieux voir quand l'ennemi étoit proche ; de sorte que M. de Turenne s'avança de sept ou huit cens pas seulement, au-devant de son quartier, avec les troupes qui y étoient, laissa toutes les autres dans la circonvallation, & occupa une haute Dune, où il craignoit que les ennemis ne vinssent se mettre ; fit promptement planter des pieux sur l'Estrang vis-à-vis de ce lieu ; l'autre estacade lui devenant inutile, à cause qu'il avoit fait avancer ses troupes. On fit aussi quelque petit retranchement sur le haut des Dunes en présence ; mais on peut bien juger que tous ces travaux-là ne pouvoient être guere bons, étant faits en si peu de tems ; & que des piliers plantés à la hâte où la marée re-

venoit, ne pouvoient gueres bien tenir.

An. 1658. L'ennemi s'étant avancé à une démie heure de ce lieu, où M. de Turenne s'étoit mis avec l'armée, fit alte; & on vit bien qu'il falloit loger. Dom Juan d'Autriche avoit la main droite qui regardoit la mer, & M. le Prince de Condé avoit la gauche qui alloit sur le canal, qui vient de Furnes à Dunkerque. Il y a de cet espace-là environ quinze cens pas de Dunes qui sont accessibles, mais inégales, l'Estrang à la main droite, & à la gauche une prairie de douze ou quinze cens pas, traversée de petits fossez qui vont jusqu'au canal de Furnes. M. le Prince fit facilement la communication de ces petits fossez, & deux ou trois heures devant la nuit il fit un pont sur le canal avec beaucoup de barques qui lui vinrent de Furnes; & ce pont tenoit à son aîle gauche. M. de Turenne allant le long de ce canal, les vit travailler au pont, & le faire en une heure. Il fit retirer toutes les gardes avancées qui étoient de ce côté-là, & voyant l'avantage que l'ennemi auroit de marcher d'un côté & d'un autre du canal vers Dunkerque, il sentit à l'instant qu'il n'y avoit rien à faire que de combattre les ennemis, il envoya ses ordres à tous les quartiers pour se rendre deux heures devant le jour au sien. Il commanda aux Anglois qui étoient entre Dunkerque & Mardick d'envoyer leur bagage sur le Fort, & aux troupes qui étoient en-deçà du Canal de Dunkerque à Bergues, de mettre le leur sous un grand Fort que les ennemis avoient commencé l'hiver & que l'on gardoit.

Comme il y avoit six ou sept canaux entre les quartiers, il étoit bien plus facile à ceux de Dunkerque de faire quelque sortie sur eux quand ils étoient affoiblis, & ainsi il étoit fort dangereux de laisser une grande circonvallation sans troupes; ceux de la ville pouvant mettre le feu au Camp & rompre les ponts de communication

Outre cela la tranchée le mettoit en grande peine; car une sortie des assiégés & un étonnement de troupes qui se croyoient abandonnées, l'armée marchant au-devant de l'ennemi, l'auroit obligé à lever le siége. D'ailleurs, comme on étoit tout proche du chemin couvert de la contrescarpe, & qu'il y avoit déja quelques traverses de glacis prises, les sorties étoient fort à craindre, parce qu'on ne peut plus sortir des tranchées, quand la tête est poussée; & la confusion s'y met aisément. L'ennemi ayant toutes les contrescarpes, & le feu de la Place, au lieu que les tranchées étoient fort resserrées, & si avancées que la Cavalerie ne pouvoit plus agir, on ne pouvoit pas remédier à cela & continuer son dessein de combattre, qu'en faisant entrer, comme l'on fit, une bonne garde de tranchée qui fut deux bataillons des Gardes Françoises, qui eurent ordre d'essayer à se loger sur la contrescarpe, comme les jours précedens. Les Anglois entrerent aussi à la main gauche avec une bonne garde, & il y eut huit escadrons de Cavalerie commandée pour y être de renfort. An. 1658.

Les troupes marcherent toute la nuit selon l'ordre donné, & les dernieres furent un peu devant le jour au quartier de M. de Turenne. La nuit se passa de cette façon, les ennemis ayant seulement envoyé donner une allarme ou deux. Il s'y trouva de l'armée du Roi, sans compter ce qui demeura au Camp, aux bagages & à la tranchée, huit à neuf mille hommes de pied & cinq ou six mille chevaux. Il y avoit dix bataillons François & six Anglois, & deux bataillons François mêlés dans l'aîle droite de la Cavalerie, & des mousquetaires François & Anglois dans l'aîle gauche, avec dix piéces de canon, dont cinq alloient à l'aîle droite entre les Dunes & la prairie, & les cinq autres le long de l'Estrang, lequel étoit très-large, parceque la mer étoit basse. Il y avoit

An. 1658. cinquante quatre escadrons de Cavalerie légere, & quatre de Gendarmes.

La premiere ligne de l'aîle droite & de l'aîle gauche étoit composée chacune de quatorze escadrons, les secondes lignes de dix chacune, quatre escadrons de Gendarmes qui soutenoient l'Infanterie, & six escadrons de réserve qui marchoient à une assez grande distance derriere toute l'armée. La premiere ligne d'Infanterie étoit de dix bataillons & la seconde de six, qui n'avoient point de commandés devant eux que cinquante mousquetaires des Gardes, pour faire un peu éloigner la Cavalerie ennemie qui étoit en petites troupes sur les Dunes un peu loin de leur armée.

M. de Castelnau commandoit l'aîle gauche, & avoit M. de Varennes qui menoit la premiere ligne de la Cavalerie; & comme les Lorrains en faisoient une partie, M. de Ligneville commandoit quelques escadrons prés de l'Infanterie. M. le Marquis de Crequi commandoit les escadrons de la droite de l'aîle droite, & M. d'Humieres étoit avec ceux qui étoient proche de l'Infanterie. M. de Schomberg commandoit la seconde ligne de l'aîle gauche, & M. d'Esquencourt la seconde ligne de l'aîle droite. M. de Richelieu étoit à la réserve, & M. de Gadagne commandoit la premiere ligne de l'Infanterie, & M. de Bellefons la seconde. L'Infanterie, Angloise de la premiere & seconde ligne étoit commandée par M. le Général Lockart, Ambassadeur d'Angleterre en France, & par M. Morgan, Général Major.

A une heure de jour, on sortit en cet ordre de ce lieu où M. de Turenne s'étoit avancé le jour précédent dans les Dunes, & où les troupes l'étoient venu joindre la nuit; & comme les Gardes des deux armées se voyoient, dès que l'armée du Roi commença à monter sur la premiere Dune, les ennemis furent promptement avertis de sa marche; de maniere que l'on vit revenir en diligence quel-

ques chevaux qui étoient à la pâture, & former les escadrons & bataillons qui étoient dans le Camp sans bagage. Leur armée étoit demeurée comme le jour précédent : Dom Juan d'Autriche à la main droite avec le Marquis de Caracène & le Duc d'York, le Duc de Glocestre & Dom Estevan de Gamare ; & à la main gauche M. le Prince de Condé avec ses Officiers Généraux, M. de Coligni, M. de Bouteville, M. de Persan, M. de Guitaut, & M. le Comte de la Suze ; M. de Marsin qui étoit le seul Officier Général qui y manquoit, étoit avec un petit Corps vers le Luxembourg. La Cavalerie de l'aîle gauche qui étoit fort étendüe vers le canal, ne pouvant pas être employée dans cette prairie, à causes des fossés, M. le Prince la mit sur cinq ou six lignes depuis les Dunes jusqu'à ces fossés, où ni les uns ni les autres ne pouvoient marcher que deux ou trois escadrons de front. Il mit deux bataillons dans un lieu un peu couvert, tout devant sa Cavalerie ; & après, en remontant les Dunes, il commençoit à y en avoir jusqu'à ce qu'ils joignissent l'Infanterie de Dom Juan d'Autriche, laquelle alloit jusqu'au bord des Dunes qui regarde l'Estrang, & toute sa Cavalerie étoit derriere son Infanterie, de laquelle il avoit avancé un bataillon Espagnol sur une Dune assez haute, qui étoit près de cent pas devant toutes les autres. AN. 1658.

On les vit se ranger en cét ordre-là : comme l'armée du Roi marchoit à eux, & comme la hauteur des Dunes empêchoit de voir tous leurs mouvemens, M. de Turenne croyoit qu'il y avoit beaucoup de Cavalerie derriere leur Infanterie, & on lui dit après que M. le Prince, qui avoit cinq ou six lignes les unes derrieres les autres, en vouloit prendre quelqu'une pour mettre derriere son Infanterie, comme en effet ses Gardes y étoient, & encore quelques escadrons. Le canon de l'ennemi n'étoit pas encore venu, & il devoit arriver

An. 1658. ce soir-là avec leur bagage ; & il pouvoit y avoir dans leur armée neuf à dix mille chevaux & cinq à six mille hommes de pied. M. le Prince courut lui-même avertir Dom Juan que l'armée du Roi marchoit, & il fit mettre ses troupes en ordre avec toute la diligence qu'il se peut.

Les choses étant ainsi disposées des deux côtés, l'armée du Roi marchoit au petit pas, & l'ennemi étant assez empêché à se mettre en bataille, tous les Officiers Généraux y étoient occupés, & on voyoit bien qu'il n'en venoit point à leurs gardes avancées, lesquelles se retiroient vers le gros de l'armée, sans escarmoucher. On voyoit bien aussi que plus de diligence à marcher apporteroit un grand avantage, ôtant toûjours à l'ennemi un tems de se mettre en ordre : mais un Corps d'armée qui marche en bataille ne peut aller qu'un certain pas reglé, & souvant il faut un peu attendre les uns les autres pour se pouvoir ranger. On avoit, comme j'ai dit, dans l'armée du Roi cinq piéces de canon à chaque aîle, qui marchoient à la tête des premiers escadrons & étoient à une distance raisonnable de l'ennemi. On tiroit un coup ou deux de chacune, & après on attelloit en diligence pour reprendre la tête des escadrons. On fit quatre ou cinq décharges avant que de joindre les ennemis.

Les Anglois qui étoient à l'aîle gauche trouvant les premiers cette Dune qui étoit plus avancée, monterent avec deux bataillons pour l'attaquer, & ils eurent quelque tems les piques croisées avec les Espanols ; mais la grande résolution avec laquelle ils les attaquerent, & quelques commandés d'Infanterie du Corps Anglois qui vinrent par le flanc, obligea un Régimant Espagnol à se mettre en confusion & à s'enfuir : c'étoit celui de Dom Gaspard Boniface.

La Cavalerie de l'ennemi soutint assez bien

au commencement son Infanterie ; mais les Régimens de Cavalerie de l'aîle gauche, ayant promptement secouru les Anglois, & aussi quelques escadrons des nôtres ayant pris le long de l'Estrang, vinrent se mettre entre les deux lignes de l'ennemi ; ce qui les mit en confusion, étant aussi chargés vigoureusement à la tête, dans le tems que les Anglois étoient montés sur la Dune, & que ce Régiment Espagnol & celui qui le soûtenoit commençoient à reculer. Les Gardes, les Suisses, les Régimens de Picardie & de Turenne commençoient à attaquer l'Infanterie qui étoit devant eux ; & les quatre escadrons de l'avant-garde marcherent à ce qui avoit la tête du Corps de M. le Prince. Son Infanterie ne fit qu'une fort méchante décharge, & l'Infanterie de l'armée du Roi ne tira presque pas, & ne se mit en nulle confusion pour les rompre. La Cavalerie rompit aussi les premiers escadrons de l'ennemi avec peu de résistance ; & poussant trop avant, elle fut ramenée par celle de l'ennemi, où M. le Prince se trouvant, il y eût un tems où les choses furent un peu en balance. Toute la Cavalerie de l'ennemi avançant en bon ordre, à cause de ce petit succès ; mais n'y ayant eu que quatre escadrons poussés, la Cavalerie se trouvoit derriere en bon ordre, & les Gardes & les Suisses qui avoient trouvé fort peu de résistance, & qui étoient en fort bon ordre (quoique les derniers eussent été chargés par les Gardes à cheval de M. le Prince, dont il en demeura une partie sans qu'ils entrassent dans le bataillon) se tournerent un peu à droit, & reçûrent avec un fort grand feu cette Cavalerie de M. le Prince qui s'avançoit. Le Régiment de Montgommeri Infanterie, qui étoit aussi mêlé dans l'aîle droite, fit une décharge, & ces Régimens poussés se remirent. M. le Prince y eût son cheval blessé & en prit diligemment un autre : la confusion commençant déja dans ses troupes, il eût grand' peine à se sauver.

AN. 1658.

AN. 1658. MM. de Bouteville & Coligni y furent pris : M. de Meille pris & blessé, dont il mourut peu de jours après.

Ceci arrivant un peu après que la confusion se fut mis dans l'aîle droite des ennemis, toute leur armée se mit en désordre sans se rallier; & hors quelques escadrons qui se débanderent, toute l'armée les suivit un quart d'heure en fort bon ordre : une partie de leur Infanterie se sauva par la main gauche dans le marais ; tout le reste fut pris : il y eut bien entre trois & quatre mille prisonniers de l'ennemi, & mille au plus tués ou blessés. De l'armée du Roi, il y eut quelques Officiers & Cavaliers tués des escadrons de la droite & de la gauche des deux aîles, quelques Soldats & Officiers de l'Infanterie Angloise, & peu du reste de l'Infanterie.

Comme on étoit engagé au siége, on ne put pas suivre fort long-tems ; néanmoins la Cavalerie poussa jusqu'auprès de Furnes, derriere laquelle Place les ennemis se retirerent, & s'y arrêterent, sçachant bien que l'armée du Roi s'arrêteroit au siége : il s'y sauva quantité de prisonniers, que les Cavaliers & les Officiers laissoient aller pour leur rançon ; & on sçut depuis que presque tous les Officiers de l'ennemi le furent dans le combat : Dom Juan & le Marquis de Caracêne, M. le Duc d'York & M. le Duc de Glocestre son frere, étoient à l'aîle droite, qui firent très-bien ; mais ils furent obligés de se sauver avec les autres.

M. de Turenne retournant au Camp, envoya M. de Pertuis en porter la nouvelle au Roi, qui étoit à Calais, lequel revint le lendemain à Mardyck, & le siége se continua. Les assiégés n'ayant point relâché de leur vigoureuse résistance ; trois jours après la bataille, M. le Marquis de Créqui se logea avec le Régiment de Turenne sur la contrescarpe, où on perdit beaucoup de

gens ; & depuis cela, M. de Schomberg, M. de Varenne, M. d'Humieres, M. de Bellefons & M. de Gadagne avancerent à leur garde autant qu'il se pouvoit : comme il y avoit beaucoup de traverses, il n'y avoit point de garde où il ne fallût faire quelque chose de fort vigoureux à découvert. Les Anglois qui étoient à main gauche, quoiqu'ils fissent très-bien leur devoir ne purent jamais se loger sur la contrescarpe qu'aprés qu'elle fut abandonnée. M. de Castelnau, qui avoit agi avec beaucoup d'utilité & de vigueur durant tout le siége, fut blessé, allant au Fort Leon, dont il mourut. Comme depuis la bataille on ne craignoit plus d'engager beaucoup d'Infanterie devant la Ville ; on avoit commencé une attaque à ce Fort, qui servit plutôt à une diversion qu'à autre chose : on fit aussi abandonner aux ennemis un Fort de bois, dans lequel ils avoient du canon, aussi-bien que tout le long d'une digue qui avançoit dans la mer ; dequoi ils incommodoient fort la tranchée ; mais ils le quitterent bientôt ; de maniere que six ou sept jours aprés la bataille, qui étoit le dix-huitiéme de l'ouverture de la tranchée comme on étoit logé au pied de leur dernier ouvrage, ils demanderent à capituler. On sçut que le Marquis de Lede étoit mort le même jour, ayant été blessé cinq ou six jours auparavant. AN. 1658.

Le Roi étant depuis cinq ou six jours à Mardyck, vint le lendemain avec M. le Cardinal au quartier de M. de Turenne, où les ôtages étant donnés, la Capitulation fut signée, & la garnison sortit un jour aprés, & fut conduite à S. Omer : il y restoit mille hommes de pied en sept ou huit Régimens, & six à sept cens chevaux. La Ville fut, selon le traité, remise aux Anglois : & deux jours aprés M. de Turenne marcha à Bergues. Les ennemis étoient demeurés à Furnes, & avoient laissé huit ou neuf cens hommes dans Bergues.

AN. 1658. Le Roi qui n'avoit bougé de Mardyck depuis la prise de Dunkerque, y vint comme l'armée y arrivoit; & la tranchée étant ouverte le lendemain, il vint encore se promener au quartier de M. de Turenne, & il paroissoit bien qu'il avoit fort mauvais visage; & en effet il eut dés le soir une grande fiévre, & avoüa qu'il en avoit quelque ressentiment depuis deux jours, sans l'avoir voulu dire: c'est là où sa grande maladie commença; & étant porté à Calais, il y fut à l'extremité.

La premiere nuit de la tranchée à Bergues, on emporta une redoute que les ennemis avoient proche de leur contrescarpe, & on se logea en un lieu, avec toute la garde de la tranchée, où on ne pouvoit pas aller de jour Le lendemain, M. de Schomberg commanda la garde: on emporta la contrescarpe & tous les travaux de dehors, & on se logea sur le bord du fossé, lequel on commença à remplir, & il fit mener du canon à découvert prés de la porte, de sorte que ceux de la Ville demandant à capituler, ne furent reçûs que prisonniers de guerre. Il y avoit cinq vieux Régimes d'Infanterie & un Régiment de Cavalerie dans la Place, qui faisoient entre huit & neuf cens hommes: dés qu'ils eurent demandé à capituler, & qu'ils virent qu'on ne les vouloit recevoir que prisonniers de guerre, il leur prit un si grand étonnement, que beaucoup se jetterent dans le marais pour se sauver; mais ils furent repris par les Soldats, & le reste jettoit les armes, & abandonna tous ses postes le long des murailles; & si M. de Turenne n'y fût arrivé, on alloit piller la Ville: on fit enfermer tous ces Soldats & Officiers, & ils furent envoyés en France par Calais. Le lendemain M. de Turenne sçachant que l'ennemi quittoit les environs de Furnes, y envoya M. de Varenne avec deux mille hommes, & suivit quatre ou cinq heures aprés, avec fort

peu de gens. Ceux de Furnes ayant tiré quelques coups, voyant qu'ils étoient abandonnés par leur armée, qui étoit à Nieuport, & qu'elle n'y avoit laissé que quatre-vingt hommes, se rendirent à un Trompette qui leur envoya, aprés avoir fort menacé les Bourgeois qu'ils seroient pillés s'ils se défendoient, & dans l'instant même M. de Turenne entra dans la Ville, & renvoïa ces quatre-vingt hommes à Nieuport, où étoit Dom Juan d'Autriche. Il y demeura cette nuit-là; parce qu'ils ne se rendirent qu'à une heure de nuit, & s'en retourna le lendemain de grand matin au Camp; & comme il avoit tenu M. le Marquis de Créqui avec un Corps à Rosebrugh, qui est sur le chemin de Bergues à Ypres, il lui ordonna de prendre le chemin de Dixmuyde par le dedans du païs; & lui il marcha le long de la digue droit à la Pintelle & à la Kenoque, où se sépare le canal qui va à Ypres & à Dixmuyde. AN. 1658.

Les ennemis qui depuis la prise de Bergues, s'étoient retirés entre Nieuport, Dixmuyde & Ypres, vouloient garder ces canaux-là; mais la marche si prompte, qui ne leur donnoit aucun tems, les empêchoit d'oser s'arrêter en aucun lieu, n'ayant pas eu le tems de s'accommoder. Ils commençoient à travailler à une redoute à la Kenoque, & il y avoit quelque Cavalerie derrier; & comme c'est un Païs où on ne va que par des digues, le premier fortifié en un lieu y a grand avantage; mais le peu de tems qu'ils avoient pour disposer leurs affaires, les faisoit toûjours prendre des partis ausquels on voyoit bien que la nécessité les obligeoit, & ainsi ils étoient toûjours embarassés dès que l'on s'avançoit, étant aisé de connoître qu'ils ne s'arrêtoient que dans l'esperance qu'ils avoient, que l'on n'iroit pas plus avant, & leur bagage étoit toûjours quatre ou cinq heures derriere eux. L'armée du Roi ayant donc fait une grande marche de Bergues à la Kenoque,

AN. 1658. où un tiers de nos troupes passa à nâge pour prendre des bestiaux qui étoient au-delà ; on marcha le lendemain de grand matin vers Dixmuyde, qui n'en est qu'à une bonne heure, & où on ne va aussi que par des digues.

La Ville avoit été fort négligée, étant au cœur du pays, & l'on commençoit depuis huit ou dix jours à en raccommoder les contrescarpes. M. le Prince qui demeura long-tems à une porte pour voir arriver l'armée du Roi, vit bien qu'il n'étoit pas en état de la défendre ; il y laissa néanmoins trois ou quatre cens hommes, avec ordre, comme il parut depuis, de se rendre en cas que l'on passât la riviere & qu'ils vissent que l'on formât le siége. L'armée de l'ennemi étoit entre cette Place & Nieuport ; mais ayant mis des gens dans Ypres, ils s'étoient beaucoup affoiblis ; & outre cela, ils ne trouvoient pas à propos, à cause de l'étonnement de leurs troupes, de faire tête en aucun endroit, quelque serré qu'il fût.

L'armée du Roi fit un pont auprès de Dixmuyde ; & ayant fait passer quelques troupes pour sommer la Ville, M. de Moret arriva en ce tems-là, envoyé par M. le Cardinal à M. de Turenne, pour lui dire que le Roi étoit à l'extrémité, & qu'il n'entreprît rien avant que de sçavoir l'état de la maladie de Sa Majesté : peut-être que l'on eût songé à passer la riviere, si la Ville ne se fût renduë. Les habitans envoyerent demander à capituler ; & M. de Turenne permit à la garnison de se retirer à leur armée ou à Nieuport ; ce qu'elle fit. M. le Cardinal mandoit à M. de Turenne de lui envoyer quelques Compagnies des Gardes & deux ou trois des Suisses ; ce qui fit : M. le Comte de Soissons s'en alla avec ces Compagnies de Suisses. On étoit fort en peine de la maladie du Roi ; & toute l'armée avoit les sentimens qu'elle devoit, résoluë de demeurer dans son devoir si quelque malheur arrivoit. Comme c'est

une chose qui regarde le détail de la Cour, beaucoup de personnes qui y étoient, pourront parler de toutes les circonstances, lesquelles M. de Turenne a fort bien sçûës. Le Roi a toûjours dans cette extremité témoigné une grande tendresse à M. le Cardinal, lequel fut un jour ou deux en peine des dispositions de Monsieur, auquel il parla de très-bon sens, & lui dit qu'il sçavoit qu'il y avoit des gens qui caballoient avec lui sur la maladie du Roi, & que si quelque malheur arrivoit, qu'il ne falloit pas qu'il se mit en peine, ni douter que lui & tout le Royaume ne se soumissent. M. le Cardinal contre qui on crie, comme on fait d'ordinaire contre ceux qui gouvernent, trouva beaucoup d'amis en ce tems-là. Il y eut quelques femmes à qui la Reine sçut fort mauvais gré des discours qu'elles avoient tenu durant la maladie du Roi, & de leur curiosité de voir comme il se portoit. Le Roi fut deux jours à l'extrémité, & revint par du Vin émétique, parlant dans ses reveries fort souvent de l'armée. Il commença aprés un grand effort de nature à reprendre un peu de vigueur, & il n'y eût d'allarme que ces deux jours; car les réjoüissances recommencerent aprés, & l'on envoya des courriers par tout annoncer la convalescence de Sa Majesté. AN. 1658.

M. de Turenne ne bougea de l'armée auprès de Dixmuyde, & recevoit tous les jours de M. le Cardinal des lettres sur l'état où étoit le Roi, dont la maladie fit arrêter l'armée neuf ou dix jours, sans rien entreprendre. On fit seulement avancer M. le Marquis de Créqui fort proche de Nieuport: l'ennemi croyant que c'étoit le Corps de l'armée, quitta son Camp qui étoit à une demie heure de Nieuport, derriere un canal où il commençoit à se retrancher, & se sépara. M. le Marquis de Caracêne entra à Nieuport avec une bonne partie de l'Infanterie; M. le Prince s'en alla à O

An. 1658. tende, & Dom Juan à Bruges. Sans la maladie du Roi, M. de Turene se seroit mis entre Nieuport & Ostende le même jour que l'ennemi se sépara; & comme on a sçû depuis qu'ils n'avoient ni vivres ni munitions de guerre dans cette Place, & qu'on pouvoit couper tous leurs convois: il est certain que l'on eût pris les deux tiers de l'armée d'Espagne, avec un peu de patience.

Le Roi commençant à se mieux porter, M. le Cardinal manda à M. de Turenne qu'il s'en venoit à Bergues, & le pria de s'y en venir. C'étoit dans le commencement du mois du mois de Juillet; & M. le Maréchal de la Ferté qui avoit assemblé son Corps ordinaire de troupes, qui pouvoit monter en tout à cinq ou six mille hommes, étoit vers Lens; & M. le Cardinal lui avoit promis dès le commencement de la Campagne, qu'il prendroit quelque tems pour lui faire faire un siége; de sorte qu'il lui manda de s'en venir à Cazel, & M. le Cardinal s'y trouva avec M. de Turenne: M. le Tellier y étoit aussi; & devant que de partir de Bergues, on étoit convenu qu'il n'y avoit point d'autre Place à assiéger que Gravelines, M. de Turenne ayant fait voir à M le Cardinal qu'il esperoit couvrir avec l'armée Bergues, Furnes & Dixmuyde, & qu'il pouvoit donner la main à Gravelines, si l'ennemi y alloit; ce qu'on ne pouvoit pas faire au siége d'aucune autre Place, où il eût fallû s'éloigner davantage des Villes conquises. J'avois oublié de dire que M. de Turenne avoit déja vû une fois M. le Cardinal à Bergues depuis la maladie du Roi, où il lui avoit conté tout ce qui s'y étoit passé. Le Ministre laissa partir le Roi pour aller à Paris avec la Reine: Sa Majesté étoit encore fort foible; mais elle se remit fort promptement; & le Cardinal voulant voir encore commencer quelque chose avant que de s'en aller, allongea son séjour dans le Païs jusqu'à la prise de Gravelines. On alla

donc à Caſſel, où étoit M. le Marécha de la Ferté, qui dit à M. le Cardinal, que pourvû qu'il demeurât dans le voiſinage, il entréprendroit ce qu'il voudroit, & ainſi il fit marcher des troupes pour inveſtir Gravelines. An. 1658.

Depuis la bataille de Dunkerque, l'ennemi avoit retiré ſa meilleure Infanterie de Gravelines; & ayant le cœur du Païs à défendre, n'avoit laiſſé dans cette Place que ſept à huit cens hommes. M. de Turenne envoya ſept ou huit Régimens d'Infanterie pour le ſiége, & demeura auprès de Dixmuyde: M. le Marquis de Créqui étoit toûjours avec un Corps détaché près de Nieuport, où M. le Duc d'York & M. le Marquis de Caracéne furent plus d'un mois, M. le Prince à Oſtende, & Dom Juan à Bruges, & M. le Prince de Ligne à Ypres. L'armée du Roi ne s'affoibliſſoit que par les maladies, quoiqu'il fallût aller tous les jours au fourage, & que l'on fit beaucoop de courſes dans le Païs.

M. de Turenne envoya M. de Varenne, Lieutenant Général, que M. le Maréchal de la Ferté lui demanda: comme une perſonne qui entendoit très-bien les ſiéges. Le troiſiéme ou quatriéme jour après la tranchée ouverte, il fut tué d'un coup de canon. Il avoit été toute ſa vie avec M. de Turenne; & c'étoit un des meilleurs Officiers qu'il y eût en France. M. le Comte de Moret fut auſſi tué du même coup. Il étoit Lieutenant des Gendarmes de M. le Cardinal, & devoit avoir le Gouvernement de Gravelines. M. de Turenne l'aimoit tendrement; & il n'y avoit point de Gentilhomme en France à qui il eût ſi-tôt ouvert ſon cœur, lui ayant reconnu en diverſes affaires un procedé fort ſincere, & accompagné de beaucoup de jugement, ſans laquelle qualité toutes les autres, & principalement à la Cour, ſe rendent inutilles & à ſoi & à ſes amis. Il n'eſt pas croyable combien il en a été touché, comme d'une perte qui ne ſe répare point.

An. 1658. On ne fit presque point de circonvallation à Gravelines, à cause que l'armée du Roi couvroit le siége. On demeura trois semaines devant la Place, & la tranchée avoit été ouverte près de quinze jours avant que les ennemis changeassent de posture. Ils avoient toûjours eu un Corps sous M. de Marsin, qui regardoit le Luxembourg, lequel ils firent rapprocher de la Flandre, & les leverent trois ou quatre mille hommes de pied vers le Brabant: tout cela se trouva prêt à marcher vers le tems que j'ai dit. Ils avoient au commencement de la Campagne un Corps de Cavalerie qui passoit douze mille chevaux: ils l'estimoient quatorze mille, lequel s'étant racommodé, & ayant beaucoup de Régimens qui n'avoient pas été à la bataille de Dunkerque, leur armée s'assembla vers Bruges; & s'approchant de la Lys pour s'éloigner du côté de Dixmuyde, où étoit l'armée du Roi, ils y joignirent M. de Marsin, avec une partie de ses nouvelles levées, passerent par Ypres, où étoit le Corps de M. le Prince de Ligne, & s'avancerent vers Poperingue en Corps d'armée, où étoient tous les Généraux.

M. de Turenne voyant que le côté de Nieuport & d'Ostende se dégarnissoit de troupes pour composer l'armée, changea de posture, & fit marcher M. le Marquis de Créqui avec son Corps, qui étoit proche de Nieuport, à la Fin'elle, pour se tenir à la tête de l'armée de l'ennemi, qui étoit à Poperingue, & qui s'avançoit à Rosebrugh: ce Corps avoit ordre de renvoyer ses bagages au Camp, & étoit destiné pour Dixmuyde, y tenant toûjours la main par des Dragons & de la Cavalerie qui étoit à la Kenoque, de peur que l'ennemi, qui avoit tout son bagage sous Ypres, ne dérobât une marche, laissant Bergues à main droite, pour aller secourir Gravelines éloignée seulement de six à sept heures.

M.

M. de Turenne tenoit deux brigades de Cavalerie à Mardyck, qui avoient ordre de marcher à Gravelines dès qu'ils auroient langue des ennemis ; & lui avec peu de troupes se tenoit auprès de Dunkerque, d'où il avoit répandu de petits Corps séparés jusques par-de-là Furnes. On laissoit toûjours une garde devant Dixmuyde ; & de l'autre côté, ce qui étoit à Mardyck voyoit le Camp de Gravelines : il y a bien deux lieuës de l'un à l'autre, mais c'est le pays qui fait que l'on peut se gouverner de cette façon. L'ennemi ne pouvant le traverser qu'en faisant des ponts, on étoit libre à se seconder sur une grande digue : les bagages qui étoient à côté n'embarrassoient point ; & ces Corps à une demie heure, ou une heure les uns des autres, étoient aussi-tôt secourus par-dessus la digue ; & la connoissance du pays fait voir que l'on ne peut pas se mettre entre deux. AN. 1658.

On demeura en cette posture-là jusqu'à la fin du siége de Gravelines qui dura vingt-cinq ou vingt-six jours de tranchée ouverte : M. le Marquis d'Uxelles y fut tué, qui étoit un homme de merite, & qui étoit des premiers Lieutenans Généraux de France. Il y eut bien aussi huit ou neuf cens hommes de tués ou blessez au siége ; & comme c'est une des meilleures Places qui se puisse voir, quoiqu'il y eût fort peu de gens dedans, ils ne laisserent pas de faire une résistance qui donna assez de peine.

Les ennemis qui étoient à Rosebrugh ayant sçu que Gravelines capituloit, se retirerent vers Ypres, & de-là le long de la Lys. M. le Cardinal qui avoit demeuré durant tout le siége à Calais, & qui avec un grand soin faisoit fournir toutes choses, quoiqu'il ne parut

AN. 1658. pas qu'il y eut aucun préparatif au commencement, s'en vint à Dunkerque avant que de s'en retourner trouver le Roi. On est obligé de dire qu'il n'y a personne, ni qui travaille tant, ni qui trouve tant d'expédiens avec une grande netteté d'esprit pour terminer beaucoup d'affaires de differentes sortes. Beaucoup de personnes qui auroient été en sa place s'en seroient retournés avec le Roi après la prise de Dunkerque, où il s'en vint ainsi que j'ai dit, & où M. de Turenne le trouva.

M. le Maréchal de la Ferté, aprés la prise de Gravelines, laissa ses troupes à deux ou trois Lieutenans Généraux, & s'en retourna en France, où il avoit des affaires. On renvoya deux ou trois Regimens d'Infanterie auprés de Hedin, où il demeuroit un Corps d'armée de dix mille chevaux & de neuf à dix mille hommes de pied, & un assez bel équipage d'artillerie & de vivres pour la Campagne. M. le Cardinal resta un jour entier à Dunkerque, & le Roi qui s'étoit arrêté quelques jours à Compiégne, & qui étoit entierement remis, le pressoit de l'aller trouver en diligence à Fontainebleau où il s'en alloit avec la Reine & toute la Cour. M. le Cardinal dit à M. de Turenne de faire les choses qu'il trouveroit être le plus à propos; souhaitant que l'on pût faire ensorte de laisser beaucoup de troupes dans e pays; l'avertissant seulement qu'il avoit eu avis certain que les ennemis, aprés la prise de Dunkerque, s'attendoient assez à perdre Armentiéres.

M. de Turenne étoit toûjours d'avis qu'on laissât quelques troupes auprès de Hedin; afin que s'il ne réüssissoit à rien de considerable dans le pays, que l'on put, en fortifiant ce Corps-là, faire un blocus à Hedin tout l'hiver; & ce fut la raison pour laquelle on y envoya ces Régimens. On destinoit M. le Maréchal de Schu-

lemberg pour avoir la direction de cette entreprise. Dans ces pensées, M. le Cardinal partit de Dunkerque pour s'en aller à Paris, & M. de Turenne retourna joindre l'armée qui étoit à quatre heures de Dunkerque. L'ambassadeur d'Angleterre demeura dans cette Place avec une grande garnison. Il y eut au plus deux mille soldats Anglois sous M. Morgan qui suivirent l'armée, & M. de Turenne ordonna au Corps de M. le Maréchal de la Ferté de le suivre à Dixmuyde. AN. 1658.

L'embarras de la sortie de Gravelines les retint un jour; mais comme c'est un pays étroit, où l'on ne fait que s'embarasser d'attendre trop de troupes à un rendez-vous, il passa avec l'armée, & alla loger au-delà de Dixmuyde, où ayant laissé ordre à M. de Schomberg de mettre ensemble sept ou huit Régimens qu'il lui laissa pour demeurer sous les Places de Dixmuyde, Furnes & Bergues, il marcha avec l'armée à Thielt, qui est à mi-chemin entre Bruges & Gand, avec dessein de marcher sur la Lys & sur l'Escaut; laissant l'ennemi loin derriere lui, qu'il sçavoit avoir dessein de couvrir Armentieres & Courtrai, afin qu'en donnant jalousie de ces grandes Places de Gand & de Bruges, il le fit séparer, ou prendre une posture qui lui donneroit occasion de faire quelque chose de considérable. L'ennemi, aprés la prise de Gravelines, s'étoit logé au-delà de la Lys & avoit laissé un grand Corps dans Ypres, à sa tête. M. de Turenne, ayant un grand Corps de Cavalerie à l'avant-garde, arriva à Thielt de bonne heure, commanda que l'armée y logea, & passa outre, marchant droit à Deynse, où il sçavoit qu'il y avoit un pont sur la Lys: de-là il vouloit, sans s'arrêter avec cette avant-garde, marcher droit à Oudenarde, quoiqu'il n'eût pas été dans le pays, le sçachant très-bien, & par les

An. 1658. gens du pays & par les Cattes : mais à l'entrée de la nuit le guide le perdit ; de maniere qu'il fut obligé de retourner au quartier, bien marri d'avoir manqué le dessein d'Oudenarde. Il ne laissa pas néanmoins d'envoyer M. de Gastion avec cinq ou six Régimens à Deynse sur la Lys, avec ordre d'envoyer des partis vers Oudenarde, persuadé qu'il n'y avoit pas d'apparence de marcher plus outre, sans attendre l'arriere-garde qu'il avoit laissée à huit ou neuf heures de-là.

On séjourna deux jours à Tielt ; & comme M. de Turenne sçut que ces troupes de l'arriere-garde arrivoient à une heure de-là, il partit de grand matin avec toute l'armée, laissant le bagage à Tielt, & ce Corps de M. le Maréchal de la Ferté qui faisoit l'arriere-garde, le venant joindre à la pointe du jour avec la réserve de l'armée qui y demeura, il commanda à tout ce Corps d'y camper, ayant fait seulement changer le Camp ; ensorte qu'il pût être plus sûr & plus prêt à déloger ; pour le venir joindre au premier ordre : & marchant lui-même à la pointe du jour avec une partie de l'armée, sans bagage, il passa la riviere de la Lys à Deynse, où il apprit qu'il étoit arrivé un Corps de cinq ou six Régimens de l'ennemi à Oudenarde. Ayant envoyé beaucoup de partis pour donner jalousie à l'ennemi de tous les côtés, & laissé encore quelques Régimens sous M. de Gastion à Deynse, il marcha le même jour à Gavre, qui est un Château sur l'Escaut à trois heures de Deynse, où il arriva encore de fort bonne heure. L'ennemi n'ayant pas eu le tems de s'assembler derriere l'Escaut, il n'y parut que cinquante chevaux. Il s'y devoit trouver beaucoup de paysans ; mais les marches promptes ne donnent loisir qu'aux raisonnemens, sans laisser de temps pour apporter les remedes.

De quatre ou cinq mille payſans qui avoient ordre de ſe trouver à ce paſſage, il n'y en eut que deux ou trois cens qui s'enfuirent auſſi-tôt, à la réſerve de cinquante qui ſe mirent dans le Château qui étoit de l'autre côté de l'eau. AN. 1658.

Comme les Dragons de l'Armée du Roi arriverent ſur le bord de l'eau, & la Cavalerie de l'avant-garde, il y eut d'abord près de deux cens chevaux qui paſſerent la riviere à la nage ſous le Château, dont ceux de dedans furent ſi effrayés, qu'ils ſe rendirent tous auſſi-tôt. M. de Turenne fit paſſer enſuite quatre Régimens de la brigade de PodWitz avec tous les Corps des Régimens, & on courut juſqu'à quatre lieuës de Bruxelles. Quelques Régimens de l'ennemi, qui paſſoient vers Gand, laiſſerent leur bagage; & cela mit une telle confuſion, que les Régimens qui étoient ſous Oudenarde marcherent auſſi vers Bruxelles. C'étoit Dom Antoine de la Cueva qui les commandoit, qui en eut l'ordre. On fit travailler auſſi au pont de batteaux ſur l'Eſcaut, & M. de Turenne n'étoit pas encore réſolu à rien, quand le lendemain de grand matin il ſçut par un homme qui étoit envoyé du Gouverneur d'Oudenarde, pour demander des ſauves-gardes, comme la Cavalerie en étoit ſortie. Il prit auſſi-tôt mille chevaux & deux cens Dragons & paſſa l'Eſcaut, envoya dire au Gouverneur par M. de Malaillan, qui ſervoit d'Aide de Camp près de lui, qu'il alloit l'aſſieger, & qu'il ſe décidât à demeurer neutre & à donner paſſage à l'armée. Il s'approcha de la ville avec cette Cavalerie, & fit ſaiſir par ſes Dragons quelques maiſons tout proche de la porte. Il y eut un tems que l'on crut que le Gouverneur ſe rendroit; mais voyant le peu de gens qu'il y avoit, il recommença à tirer. M. de Turenne, après avoir demeuré trois ou quatre heures proche de la Place, & voyant qu'il y avoit ſi peu de gens dedans, réſolut de s'y en

venir avec l'armée, & commanda à un parti de
An. 1658. trois cens chevaux sous le Lieutenant Colonel de Bouillon, d'aller de l'autre côté de l'eau, pour empêcher qu'on y jetât des troupes par Courtrai. Il s'en alla lui-même à l'armée, ayant envoyé querir sept ou huit cens mousquetaires, pour fortifier M. d'Humieres qui n'avoit que ces deux cens Dragons. Comme il étoit à une heure de-là, ceux de la ville ne voyant que fort peu de gens près de leurs portes, firent une sortie sur les Dragons, & en tuerent quelques uns, mirent le feu aux maisons & les en chasserent. M. de Turenne pensa en chemin qu'il y avoit quelque danger de laisser ce Corps-là si proche de la ville, & que les ennemis auroient le tems de faire passer un Corps par Tournai : c'est pourquoi il renvoya St. Martin, Maréchal de logis de la Cavalerie, dire à M. d'Humieres qu'il se retirât à moitié chemin de la ville à l'armée; ce qu'il fit à l'entrée de la nuit : & le lendemain de grand matin, ayant travaillé à défaire le pont toute la nuit, l'armée marcha tout le long de l'eau, en remontant droit à la ville, & faisant tirer le pont après soi.

Ce Lieutenant Colonel de Bouillon battit à la pointe du jour deux Régimens qui vouloient entrer dans la ville. La Cavalerie de l'un des deux fut toute prise; mais les Dragons y entrerent qui n'étoient pas plus de cent. L'armée arriva de bonne heure devant la ville du côté de Courtrai, & le Corps qui avoit été le jour auparavant de l'autre côté, eut ordre de s'avancer à son même poste : & M. de Turenne ayant passé l'eau en batteau, le pont n'étant pas fait, alla visiter les postes; & étant descendu le long de la côte, il y vit un lieu où il pouvoit venir des gens tout à couvert de Courtrai : il y fit venir les Dragons du Roi. Comme il visitoit ces lieux-là avec trente ou quarante chevaux, s'étant un peu éloigné du lieu où

il avoit laissé les Dragons, trois Régimens de Cavalerie, sous M. de Chamilli, que M. le Prince avoit commandé pour entrer dans la ville, arriverent en plein jour au lieu où on ne faisoit que de mettre les Dragons. M. de Péguilain, qui les commandoit, s'y étant rencontré, ils tinrent ferme dans une ruë; ce qui arrêta tout court cette Cavalerie, laquelle prit aussi-tôt l'épouvante. Il n'y en entra pas un dans la ville, & M. de Chamilli fut pris avec la moitié de ses gens. C'étoit le Régiment de Condé & deux autres Régimens, lesquels ayant voulu venir de l'autre côté de l'eau, le Gouverneur de la Place les avoit envoyé avertir qu'il n'y avoit personne du côté qu'ils aborderent, comme en effet les troupes ne faisoient que d'y arriver un quart d'heure auparavant. On sçut par les prisonniers comme les ennemis s'étoient fort separés; & ainsi on vit bien que sans lignes, ni presque de communication sur l'Escaut, que par un petit pont que l'on fit la nuit, que l'on pourroit aisement prendre la Place.

An. 1658

M. de Turenne avoit mandé le jour auparavant à tout le Corps qui étoit demeuré à Tielt avec le bagage, de marcher droit à Oudenarde, de façon qu'il y arriva le soir même : & ayant ouvert la tranchée la nuit en trois endroits differens, & approché en deux heures d'une demi-lune que l'on alloit prendre, ceux de la ville demanderent à capituler : on les reçût comme les bourgeois le demandoient; mais trois Régimens qui étoient entrés de Courtrai le jour qu'on s'étoit approché de la ville, de l'autre côté de l'eau, ne furent point reçûs à autre composition que prisonniers de guerre.

Oudenarde étoit une ville où il y avoit un très-grand peuple; mais où il manquoit de tout pour sa défense : aussi est-elle si fort au milieu du pays, qu'elle n'étoit pas estimée comme une ville de guerre. Comme c'étoit une conquète fort avan-

AN. 1658. cée, la conservation en paroissoit assez difficile durant l'hiver, & M. de Turenne fut en doute un peu de tems s'il s'avanceroit vers Bruxelles avec l'armée, ou s'il retourneroit sur la Lys, où il sçavoit bien que Menin étoit une Place à pouvoir accommoder, & dont la situation donnoit beaucoup de facilité pour la communication de Dixmuyde à Oudenarde. Aussi il ne sçavoit si en marchant promptement sur la Lys, il ne trouveroit pas occasion d'entreprendre sur Coutrai. Ce qui l'empêcha d'avancer vers Bruxelles, qu'il eut esperé pouvoir prendre; c'est, que n'ayant qu'un équipage de campagne, & pour deux ou trois jours de vivres, il ne pouvoit faire un siége: de maniere que la moindre résistance qu'il eût trouvé, étant obligé d'épuiser tout ce qu'il y avoit de vivres dans Oudenarde, & la ville n'étant point fortifiée, il eût fallu se retirer en arriere & quitter le pays audevant d'Oudenarde, & Oudenarde même: au lieu que se mettant en arriere, il vivoit par ce qui lui venoit de la mer, & prenoit des mesures plus sûres pendant six semaines ou deux mois pour la conservation d'Oudenarde. Il y laissa seulement deux Régimens de Cavalerie & quatre cens hommes de pied sous M. de Rochepaire, & marcha le lendemain que la ville fut renduë; en remontant l'Escaut qu'il laissoit à gauche, il fit suivre des batteaux, comme s'il eût voulu faire un pont pour assiéger Tournai, ou pour entrer dans le Brabant. Il avoit toûjours laissé M. de Gassion avec douze ou quinze cens hommes pour garder le pont de Deynse sur la Lys; il lui envoya ordre de le venir joindre au Camp à une heure & demie d'Oudenarde, d'où il vouloit partir à minuit, esperant que par une marche prompte & qui ne seroit pas vûë, il trouveroit quelque chose d'important à faire sur la Lys.

On n'eut nouvelle que quatre heures devant le jour que M. de Gassion arrivoit; & comme

on ne vouloit pas marcher sans sçavoir où il étoit, pour ne le pas laisser trop en arriere, on partit seulement deux heures devant le jour, en prenant assez long-tems le chemin de Tournai, où étoit M. le Prince. Dom Juan & une partie des troupes étant marché vers Bruxelles, on fut environ à midi auprès de Menin. C'étoit au commencement de Septembre; M. de Turenne ayant envoyé trente chevaux de sa garde pour sçavoir si les ennemis étoient à Menin, ils lui amenerent deux prisonniers qui lui dirent que M. le Prince de Ligne étoit à une heure & demie de-là avec deux mille hommes de pied, & quinze ou seize cens chevaux du même côté de la riviere. Il commanda les Régimens de Cavalerie qui étoient à l'avant-garde, pour les engager. C'étoit celui du Comte de Roye & de Melun; & comme il y avoit beaucoup d'Officiers qui venoient au logement, ils pousserent aussi avec les premieres troupes commandées. On les suivit au grand galop avec la Cavalerie qui ne marchoit pas ce jour-là en trop bon ordre. M. le Prince de Ligne avoit toûjours été avec ce Corps dans Ypre, & comme l'ennemi crut que l'armée du Roi vouloit aller vers Bruxelles, ce Prince devoit entrer dans Tournai, quand M. le Prince en partiroit pour joindre Dom Juan vers Bruxelles, il étoit en alte dés le matin en campagne pour se gouverner suivant ce qu'il apprendroit par Tournai, ou par des partis qu'il avoit envoyés vers l'armée du Roi, qui retournerent sans aucune langue, hors une seule qui arrivoit dans le tems qu'on commençoit à pousser. Si on avoit attendu que quelques troupes fussent ensemble pour charger, il est sûr que les ennemis auroient eu le tems de se retirer; mais M. de Turenne ayant commandé aux premiers de s'engager sans attendre ni Dragons ni Infanterie, il leur ôta tout moyen de songer à autre chose qu'à faire tête comme ils se trouvoient disposés le long

AN. 1658.

AN. 1658. du chemin; tout ce pays-là étoit fait de façon que l'on ne peut y aller que deux ou trois de front. Les premiers qui aborderent furent des Officiers qui avoient poussé à la tête, dont quelques-uns furent tués. Les Regimens de l'ennemi de Droot & de Louvigny ayant monté à cheval, repousserent au commencement les premieres troupes de la garde. Le Comte de Roye se trouva à la tête de son Regiment qui fit fort bien, & chargea le Regiment de Louvigny dont le Mestre de Camp fût très-dangereusement blessé & fait prisonnier. Le Comte de Roye y reçût deux coups de pistolet aux deux jambes & rompit les premiers escadrons de l'ennemi: les Regimens de la Reine, Rennel & Crequi suivoient, à la tête desquels M. d'Humieres & M. de Gadagne se mirent, & le Regiment de Dragons de la Ferté. Les ennemis voyant que les troupes se secondoient les unes les autres de si près, commencerent à se mettre en confusion. Leur Infanterie qui étoit dans des camps fermés, ne fit qu'une méchante décharge, & commença à jetter les armes. On les suivit jusqu'à un Pont sur la Lys qui est à un Château que les ennemis tenoient nommé Commines. Ils avoient quelque bagage & des chariots de vivres qui leur étoient venus de Lille, qui aiderent encore à les mettre en confusion. Ainsi on prit presque toute leur Infanterie, leurs armes & leurs drapeaux; & pour la Cavalerie il ne s'en sauva que trois ou quatre cens chevaux à Ypres avec le Prince de Ligne, & quelque cent ou cent cinquante se retirerent à Lille, de mille ou douze cens chevaux qu'ils étoient, & de douze ou treize cens hommes de pied dont presque tous les Officiers furent pris, mais beaucoup de soldats dans les haies sans armes. Comme chacun est d'ordinaire bien aise de parler, quoique ce soit au désavantage de son parti, il y eut divers prisonniers qui dirent que la ville d'Ypres

étoit dégarnie. M. de Turenne voulut au commencement faire avancer du canon pour prendre le Château de Commines, mais il changea aprés de pensée, M. d'Humieres lui ayant dit que l'on pouvoit faire quelque chose à Ypres. Ainsi l'on y marcha de peur que dés la même nuit il n'y entrât des gens d'Armentieres, ou de la garnison ordinaire qui étoit renforcée par les troupes de S. Omer & Aire, arrivez depuis deux jours, ou par celles de M. le Prince à Tournai qui n'en est qu'à cinq heures. D'ailleurs un Secretaire de M. le Prince de Ligne ayant été pris, on trouva sur lui diverses Lettres de M. le Prince, écrites de Tournai le jour auparavant, & la nuit avant le combat, par lesquelles il mandoit la marche de M. de Turenne en remontant l'Escaut: mais quoique beaucoup de gens ayent dit qu'il l'avoit averti de repasser la Lys, & de se mettre en lieu pour pouvoir entrer dans Ypres, cela ne paroissoit pas par ces Lettres. En effet dans des guerres de campagne, il est impossible de pouvoir prescrire justement à un Corps separé, comme il doit se gouverner dans chaque action, parce que tous les differens mouvemens de l'ennemi, & les diverses connoissances que l'on en a, doivent faire changer de conseil; & on ne peut donner à un homme qui commande que certaines regles generales, le reste dépendant de sa conduite & de la fortune. Ainsi M. le Prince, à ce que je croi, n'avoit rien prescrit déterminement à M. le Prince de Ligne, qui avoit envoyé divers partis pour prendre langue de l'armée du Roi: mais ceux de Menin fermerent la porte à un de ces partis, de peur qu'il ne pillât la Ville, & un autre n'ayant pris aucune langue, n'arriva dans le Camp des ennemis qu'un moment avant que nos premieres troupes commencerent à les charger. Ce fut la grande diligence avec laquelle on marcha aux ennemis, qui les empêcha d'avoir nouvelles par leurs partis.

AN. 1658.

AN. 1658. Afin donc d'empêcher qu'il ne se jettât personne dans Ypres, M. de Turenne envoya promptement dire à la brigade de M. de Podwitz qui étoit composée de huit ou dix escadrons, & qui n'étoit pas ce jour-là à l'avant-garde, de faire rafraîchir leurs chevaux une heure ou deux, pendant lequel tems il s'en alla à Menin pour demander le passage pour les troupes; & comme c'étoit une Place à démi rasée, les Bourgeois n'en firent aucune difficulté. I ly a un pont sur la Lys où ayant fait raccommoder quelque peu de chose, M. de Podwitz passa avec douze ou quinze cens chevaux le jour même du combat, & fut presqu'à l'entrée de la nuit, ou au moins avant qu'elle fut finie, devant Ypres sur le chemin qui venoit d'Armentieres. En y arrivant il vit un Regiment de deux ou trois cens Dragons qui venoit d'Armentieres pour y entrer, & leur fit couper en diligence le chemin, de sorte qu'il n'y entra que sept ou huit hommes, le reste fut pris ou se retira à Armentieres. M. de Turenne avoit aussi envoyé M. de S. Lieu dès le soir avec une brigade de Cavalerie pour se mettre sur le chemin de Gand à Ypres, mais ils ne rencontrerent personne.

L'armée campa cette nuit-là auprès de Menin, qui est à quatre heures d'Ypres: M. de Turenne commanda que l'on se tint prêt sans marcher, en attendant qu'un Corps qu'il avoit laissé pour faire tête à Tournai, & pour couvrir les bagages de l'armée, l'eût joint, ou au moins qu'il sçût qu'il étoit en marche. Le matin on entendit grand bruit au Camp, comme d'un magazin qui avoit sauté, & on apprit par des gens qui étoient sur un clocher, que c'étoit à Ypres; cela fit encore hâter la résolution d'y aller. M. de Turenne laissa dans Menin mille hommes de pied & cinq cens chevaux, envoya ordre à M. de Gassion (qui avec huit cens hommes de pied & cinq cens chevaux, étoit parti de Deynse, & avoit réjoint

le Corps qui étoit auprés de Tournai) d'aller à Oudenarde, ce qui y étoit resté de troupes étant trop foible. Il marcha lui-même droit à Ypres, commandant que tout, excepté ce qui étoit demeuré à Menin, & ce qu'il avoit envoyé à Oudenarde, marchât avec le bagage. L'armée ne put arriver que fort tard devant Ypres. Douze ou quinze cens hommes étoient aussi demeurés sous M. de Schomberg, pour garder les Places de Bergues, Furnes & Dixmuyde, à qui ordre fut envoyé de venir à Ypres, & de s'approcher de l'armée, mettant ces Places en sûreté. M. de Turenne étoit fort foible arrivant devant Ypres, & il vouloit conserver Oudenarde, qui n'étoit point en état de défense, & Menin, qui étoit le seul passage qu'il eût sur la Lys. Comme M. le Cardinal étoit parti de Dunkerque, il avoit trouvé à propos, & M. de Turenne en étoit d'avis, de laisser quelques Régimens d'Infanterie à M. le Maréchal de Schulemberg, pour voir si on pourroit faire un blocus à Hedin. On sçavoit bien que l'on pouvoit faire état d'avoir encore deux ou trois mille hommes d'Infanterie de ce côté-là; & l'ennemi étoit en si mauvais état par la bataille des Dunes, par le combat du Prince de Ligne, & par tant de Régimens défaits, & tant de partis battus, que l'on pouvoit hazarder d'attaquer une grande Place avec peu de gens. Il n'y avoit pas d'outils pour se retrancher; & M. de Turenne avoit commandé à quelques Régimens de Cavalerie d'en chercher, en marchant par les maisons abandonnées des paysans. AN. 1658.

Le soir que l'armée arriva devant Ypres, on ne trouva point du tout de fourage; mais le matin M. de Turenne fit le tour de la Ville, & toutes les troupes arriverent. On rompit quelques avenuës le mieux que l'on pût; & quoique l'on apprit qu'il y avoit six ou sept cens chevaux dans la Ville avec le Prince de Ligne, on se flatta un peu

AN. 1658. sur le nombre d'Infanterie, que l'on crut n'être que de trois ou quatre cens hommes, mais que l'on vit de mille ou douze cens, dont, à la verité, il y avoit beaucoup de milice; & ainsi on s'engagea à s'y attacher. M. Talon, Intendant de l'armée, fut envoyé à Dunkerque & Gravelines, pour faire venir des outils & des munitions de guerre & du canon, n'y ayant rien de tout cela en la quantité qu'il faut pour un siége dans une armée de campagne. M. de Turenne n'avoit pas dessein de s'attacher à Ypres, comme pour y borner toute la campagne, & d'abandonner Menin & Oudenarde: il sçavoit bien que la foiblesse de l'ennemi arrivée par tant de pertes, l'avoit mis en état de n'être plus craint, comme l'est une armée qui peut entreprendre, quand celle qui lui est opposée est engagée à un siége. Le commencement du siége d'Ypres étoit comme une espece de blocus, tant parceque les outils & munitions manquoient, que parcequ'il étoit résolu d'en partir avec une partie de l'armée, si l'ennemi entreprenoit quelque chose. Pour être plus assuré de Menin, qui étoit le seul passage pour aller à Oudenarde, dés que M. de Schomberg fut arrivé avec douze ou quinze cens hommes qu'il avoit auprés de Dixmuyde, il l'envoya avec deux Régimens de Cavalerie & deux d'Infanterie pour renforcer la garnison de Menin, qui étoit une Place qui ne pouvoit être maintenuë que par beaucoup d'hommes: il y avoit toûjours eu mille ou douze cens chevaux détachés qui avoient été à S. Venant. Ils reçûrent les ordres de M. le Maréchal de Schulemberg, Gouverneur d'Arras, que M. de Turenne pria de s'avancer sur la Lys pendant qu'il feroit le siége d'Ypres. Ce Maréchal marcha avec cette Cavalerie & quelques Régimens demeurés auprés de Hedin; & tirant prés de deux mille hommes de pied de sa garnison d'Arras, il vint camper à deux heures d'Ypres, & le len-

demain marcha à Menin. M. de Turenne laissa aussi sous ses ordres les troupes qui y étoient, en ayant seulement retiré M. de Schomberg avec deux Régimens d'Infanterie, en ayant fort peu pour le siége. AN. 1658.

Deux jours après, il vint quelques outils du côté de Calais, & M. le Maréchal de Schulemberg en mena aussi deux ou trois mille. Aprés avoir fait quelques fossés devant les avenuës les plus aisées, on commença le siége, ouvrant la tranchée à la faveur d'une grande hauteur qui est à cinq cens pas de la Place, & derriere laquelle on peut mettre beaucoup de troupes à couvert: on ouvrit deux tranchées, dont les Gardes eurent la tête d'une, & les troupes de M. le Maréchal de la Ferté, qui étoient sous deux ou trois Lieutenans Géneraux, eurent la tête de l'autre. J'oubliois à dire que la Cavalerie de la Ville avoit fait le soir auparavant une sortie, où M. de Charost fut fort blessé, & quelques Officiers; mais la sortie n'eut point d'effet, les assiégés ayant été repoussés jusques sur les palissades de la contrescarpe. Toutes les personnes de condition y coururent, & y firent très-bien. Le second jour de la tranchée on s'approcha fort de la contrescarpe; & le troisiéme, croyant qu'il falloit diligenter, de peur que les ennemis n'eussent le loisir de se reconnoître, & de faire quelque entreprise ou pour le secours de la Place, n'y ayant point de circonvallation, ou par quelque diversion, M. de Turenne résolut de faire emporter la contrescarpe, & renforça les deux attaques de cinq cens Anglois, dont il y avoit environ quinze cens dans le Camp. A l'entrée de la nuit, les ayant mis derriere cette hauteur entre les deux attaques, ils marcherent en même-tems que les François, & aborderent la contrescarpe par un front de trois cens pas, avec beaucoup de grenades. Les ennemis ne

AN. 1658. firent pas beaucoup de résistance, ayant mis une partie de leurs forces dans les demi-lunes, dans l'une desquelles étoit M. le Prince de Ligne avec beaucoup d'Officiers. Les François & les Anglois ne se contentant pas d'être maîtres de la contrescarpe, attaquerent les demi-lunes, & en prirent trois : quelques Officiers de l'ennemi ayant été pris prisonniers, M. le Prince de Ligne se sauva avec peine dans la Ville, sur une planche qui tranversoit le fossé plein d'eau. Il y eut un Capitaine Anglois qui les suivant dans la Ville, & croyant l'être des siens ou des François, fut pris, y étant entré assez avant. Au point du jour, toutes les contrescarpes du front des attaques & trois demi-lunes étant prises, on s'y trouva logé, quoiqu'avec peu de communication pour y aller. M. de Schomberg, M. de Gadagne & M. d'Humieres servirent à l'attaque des Gardes, qui agirent toutes les nuits avec beaucoup de vigueur ; & M. de Bellefons, M. du Coudrai Montpensier & M. du Brezis servoient à l'attaque de Piémont, qui firent aussi trés-bien leur devoir.

La quatriéme nuit se passa à faire les communications pour aller aux contrescarpes & aux demi-lunes, & à descendre au fossé de la Place. La cinquiéme, la Cavalerie ayant porté beaucoup de fascines, & le fossé de la Ville commençant à se remplir à l'attaque des Gardes, ceux de la Ville demanderent à capituler ; & M. le Colonel Droot fut envoyé à M. de Turenne avec quelques-uns des principaux Bourgeois. Il accorda une capitulation fort honorable à M. le Prince de Ligne, qui sortit le lendemain avec deux piéces de canon, six ou sept cens chevaux, & onze ou douze cens hommes de pied, qui furents conduits à Courtrai. Comme le siége alla fort vîte, on y perdit mille hommes, qui furent tués ou blessés avec beaucoup d'Officiers. Le siége ne dura que cinq

jours ;

jours ; & durant les sept ou huit que l'on avoit demeuré devant la Place avant que d'ouvrir les tranchées, les ennemis ne croyant pas que l'on se résoudroit à l'attaquer, n'avoient pris aucunes mesures pour la secourir, ni même pour être en état de se trouver en bonne posture quand elle seroit prise : de sorte que M. le Prince de Ligne & Dom Juan d'Autriche se trouverent à Tournai aussi empêchés aprés le siége d'Ypres que devant, voyant bien que la saison n'obligeroit pas si-tôt l'armée du Roi de sortir de la Flandre. M. de Turenne pour ne pas perdre de tems, envoya dés le jour de la capitulation deux mille hommes, pour attaquer le Château de Commines sur la Lys, qui est fort bon, & un passage considerable ; & le lendemain que la garnison fut sortie d'Ypres, il marcha avec toute l'armée, en s'avançant sur la Lys pour favoriser le siége. C'étoit le Colonel des Gardes Ecossoises, nommé Rutherfort, qui commandoit, & qui en trois jours obligea ceux du Château à se rendre, dont il sortit quatre-vingt hommes. AN. 1658.

M. de Turenne y ayant laissé garnison, passa le lendemain la Lys avec l'armée, dont la Cavalerie étoit fort fatiguée, ayant beaucoup manqué de fourage devant Ypres : il s'arrêta entre la Lys & l'Escaut, dans un lieu nommé Turcoin, où il demeura cinq ou six jours, y ayant trouvé beaucoup de grain : il donna durant ce tems des ordres pour la fortification de Menin & d'Oudenarde. C'étoit à la fin du mois de Septembre ; & quoique la saison fut fort avancée, il faloit mettre Oudenarde, où il n'y avoit rien de commencé, en état de défense, étant comme chacun sçait, à quatre heures de Gand, & à sept de Bruxelles ; les maisons de deux ou trois fauxbourgs venant sur le bord des fossés, & y ayant une montagne du côté

An. 1658. de Bruxelles, qui commande à une demie portée de mousquet tout un côté de la Ville, personne ne sçauroit demeurer hors des murailles ni de l'autre côté du fossé, qui est plein d'eau.

M. le Maréchal de Schulemberg ayant demeuré à Menin jusqu'à cinq ou six jours aprés la prise d'Ypres, s'en retourna à Arras, à cause de l'incommodité de ses goutes, laissant toutes les troupes qu'il avoit ammenées, même celles de sa garnison, à Menin. M. de Turenne aprés avoir demeuré quelques jours à Turcoin, & laissé seulement mille ou douze cens hommes dans Ypres, sans désarmer aucuns habitans, se fiant sur l'armée qui restoit toûjours opposée à celle de l'ennemi; marcha sur l'Escaut à un lieu nommé Epiere, entre Oudenarde & Tournai; & ayant fait remonter des batteaux d'Oudenarde, il y fit deux ponts, se voulant appliquer principalement à la fortification d'Oudenarde, & à le pourvoir de munitions de guerre, dont il manquoit beaucoup. Pour cet effet, il en fit venir de France par Dunkerque à Ypres, M. le Cardinal à qui il avoit mandé toutes choses, étant bien aise des bons succés, donnoit les ordres nécessaires pour cela.

La marche de l'armée du Roi sur l'Escaut, remit les ennemis dans leur premiere confusion: M. le Prince demeura à Tournai; Dom Juan d'Autriche & le Marquis de Caracéne s'en allerent avec quelque partie des troupes à Bruxelles & à Tenremonde, qui est un lieu sur l'Escaut entre Anvers & Gand, pour lequel les ennemis craignoient extrémement: ils mirent quelques troupes sur la riviere du Tenre pour couvrir Bruxelles, en attendant (faute de sçavoir ni de pouvoir rien faire de mieux.) que les mauvais tems obligeassent l'armée du Roi de se retirer. Le lieu où elle étoit campée étoit fort plein de fourage, tant en deça

qu'au delà de l'eau ; & le pain de munition qui venoit par Ypres, remontoit par l'Escaut sur Oudenarde. Ce fut seulement dès lors que l'on commença de travailler de bonne façon aux fortifications d'Oudenarde. M. de Rochepaire que M. de Turenne avoit laissé pour y commander, étoit un homme très-intelligent ; de maniere qu'il trouva beaucoup de paysans ; & le Chevalier de Clerville fort entendu aux fortifications, y étant envoyé, on commença de grands travaux, qui dans l'opinion d'un chacun, ne pouvoient pas être en état avant que l'armée se retirât ; mais les ouvrages avançoient au-delà de toute attente : il y avoit plus de mille paysans qui travailloient tous les jours, outre les Soldats, & l'armée étoit à quatre ou cinq lieuës d'eux, pour couvrir les travaux : c'étoit une distance assez grande pour ne pas rüiner les environs, & par là incommoder la garnison durant l'hiver. L'armée demeura prés de quatre semaines dans ce Camp sur le bord de l'Escaut ; & comme elle étoit à trois heures de Tournai, oú étoit M. le Prince avec peu d'Infanterie, mais deux ou trois mille chevaux, & à quatre de Courtrai, où il y avoit un grand Corps de Cavalerie, il se passoit tous les jours de petites actions & aux fourages & aux partis qui se rencontroient, dans lesquels l'armée du Roi avoit toûjours de l'avantage. AN. 1658.

Dans le commencement de Novembre Dom Juan d'Autriche ayant eu avis que l'armée du Roi vouloit décamper d'Epiere, où elle avoit demeuré quatre semaines, s'en vint à Courtrai avec le Marquis de Caracène & quelque Cavalerie qu'il avoit amenée d'auprès de Gand, croyant par-là hâter davantage par son approche la retraite de l'armée. M. de Turenne avoit résolu de demeurer tout le tems qui se pourroit dans ce Camp, & aprés de passer au-delà de l'Escaut, du côté de Bruxelles, quoique la saison étoit si avancée

AN. 1658. que cela parût fort difficile. Ce qui l'obligeoit ainsi à allonger le plus qu'il pourroit la Campagne ; c'est qu'il avoit reçû des lettres de M. le Cardinal, qui lui mandoit que le Roi & la Reine partoient de Paris pour aller à Lyon, ayant vû les affaires de Flandres si bien établies, & y ayant quelque-tems qu'il avoit promis à Madame de Savoye que le Roi feroit ce voyage, pour voir Madame la Princesse Marguerite, du mariage de laquelle avec Sa Majesté on lui avoit donné esperance depuis quelque tems : M. de Turenne voulant donc continuer le plus qu'il pourroit la Campagne, quoique dans une très-mauvaise saison & fort avancée, il passa l'Escaut, & apprit le soir avant que de passer le pont, que Dom Juan étoit arrivé à Courtrai : ce qui ne lui fit pas changer de résolution ; au contraire, lui en donna plus d'envie, afin de le faire retourner à Bruxelles. Dès la pointe du jour, l'armée commença à passer le pont. Il avoit commandé à l'entrée de la nuit M. de Podwitz avec deux mille chevaux & quelques dragons, pour aller passer la riviere de Teure, qui est à quatre heures de l'Escaut, & à pareille distance de Bruxelles. Les ennemis avoient deux ou trois Régimens derriere, plûtôt pour avertir du passage que pour le défendre. M. de Podwitz prit une partie d'un Régiment d'Infanterie qui vouloit se retirer, & se logea dans Gramont, que les Espagnols abandonnerent. M. de Turenne après avoir passé l'Escaut, ne s'éloigna pas de la riviere avec l'Infanterie & le bagage de l'armée, avec lequel il laissa aussi quelque Cavalerie pour observer Tournai, où étoit toûjours M. le Prince : il s'en alla avec une partie de la Cavalerie vers Ninove, & envoya M. de Lislebonne avec deux mille chevaux & deux cens hommes de pied, pour voir si on pourroit obliger ceux d'Alost d'ouvrir ses portes. Deux cens fantassins que les ennemis

avoient mis dans la Place, ayant empêché les Bourgeois de se rendre, M. de Turenne manda à M. de Lislebonne de le venir joindre à Ninove, ne voulant point dans cette saison entreprendre, avec quelque danger de n'y pas réüssir, des choses qu'il croyoit inutiles, n'ayant pas intention de conserver cette Place. Le mois de Novembre étant déja avancé, on ne songea plus à rien entreprendre, parce qu'il faloit se restraindre à ce que l'on avoit pris, de peur de tomber dans l'inconvenient que l'hiver eût produit, qui étoit que le Corps de l'armée sortant du païs, où il étoit impossible qu'elle hivernât toute entiere, si on eût voulu conserver des postes où il ne faloit pas un siége pour les reprendre, ne pouvant plus être secourus par l'armée, on les eût perdu sans doute avec les gens qu'on y auroit mis, & en même-tems sa réputation, pour avoir si mal pris ses mesures; ainsi, quoique l'ennemi crût que l'on songeât à garder Ninove & Gramont, M. de Turenne n'a jamais eu cette pensée; il vouloit seulement y laisser des troupes, pendant que l'armée seroit en des lieux où elle pourroit les soûtenir, jugeant aussi fort necessaire de faire rüiner autant qu'il pourroit ces lieux, afin que l'ennemi n'y pût pas tenir des troupes durant l'hiver, ou que s'il le faisoit, ce fut en petit nombre & avec incommodité: d'ailleurs ce Corps de trois ou quatre mille chevaux étant hors de l'armée, cela donnoit plus de commodité pour les fourages, resserroit Dom Juan & le Marquis de Caracêne dans Bruxelles, avec un Corps de troupes, où ils ne se tenoient pas en grande sûreté; réduisoit leur armée dans leur propre païs, à souhaitter autant le quartier d'hiver que celle du Roi; & les rendoit ainsi incapables de rien entreprendre sur les Places conquises quand on seroit retourné en France. Les troupes qui étoient dans Tournai & Courtrai, etoient tellement incommodées, qu'el-

AN. 1658.

AN. 1658. les avoient plus besoin de s'en aller ver la Meuse, & de sortir de Flandre pour se rafraîchir, que celles du Roi de s'en aller en France.

On demeura tout le mois de Novembre dans ces Lieux, & cependant on travailloit à Menin, mais avec moins d'application qu'à Oudenarde, dans laquelle Place M. de Turenne laissa sept ou huit cens chevaux, & deux ou trois mille hommes de pied. Au commencement de Decembre, l'armée passa la Lys à Harlebeck, à une heure de Courtrai au-dessus d'Ypres; les Places de Dunxerque, Gravelines, Beurgues, Furnes & Dixmuyde se trouvoient si éloignées de l'ennemi, que l'on ne songeoit à les maintenir qu'avec des garnisons ordinaires. Le Roi étiot alors à Lyon; & M. de Turenne pouvoit retenir en Flandre ou envoyer en France toutes les troupes qu'il jugeoit à propos; parce que le Roi & M. le Cardinal avoient trouvé bon qu'il fît ce qu'il décideroit. Il laissa six à 700. chevaux, & quinze cens hommes de pied dans Menin, ausquels commandoit M. de Bellefons: il s'en alla à Ypres, y menant douze Compagnies des Gardes Françoises, & six Regimens de Cavalerie. Il laissa en tout cent Compagnies de Cavalerie dans les Places conquises, & bien la moitié de l'Infanterie, qui consistoit en cinq mille hommes. Il conduisit l'armée jusqu'à Etaire, d'où elle retourna en France sous la conduite de M. de Lislebonne, de M. de Wirtemberg & de M. du Coudrai, qui ramenoit le Corps de Lorraine. Il revint à Ypres, où il demeura jusqu'au commencement de Février: alors il laissa M. d'Humieres à Ypres, à qui le Roi en avoit donné le commandement à sa priere: M. de Bellefons dans Menin, avec ordre d'avoir l'œil à Oudenarde; & M. de Schomberg à Bergues, Furnes & Dixmuyde. La communication demeurant libre entre toutes ces Places, le Corps Anglois qui pouvoit être de qunize cens hommes, fut renvoyé à Amiens, & la gar-

nison de Dunkerque demeuroit forte de près de trois mille hommes de pied, avec trois cens chevaux. M. de Turenne voyant que les choses pouvoient aisément subsister de cette façon, les Places étant pourvûes de toutes choses durant l'hiver, & le commerce étant libre par tout le païs, revint enfin à Paris; où il arriva deux jours aprés le retour du Roi de Lyon. AN. 1658.

Fin des Mémoires de M. de Turenne.

RELATION

AN. 1644.

RELATION DE LA CAMPAGNE DE FRIBOURG.

PAR LE MARQUIS DE LA MOUSSAYE.

LA bataille de Rocroi & la prise de Thionville avoient rétabli la réputation des armes de France dans les pays-bas: l'Infanterie Espagnole étoit rüinée: la terreur avoit saisi le reste des troupes ennemies: la plûpart des Villes de la Flandre n'étoient pas en état de se défendre long-tems: enfin un Général pouvoit tout entreprendre avec succès. Le Duc d'Orleans prit ce commandement.

L'Emploi d'Allemagne n'étoit pas de même; car après que le Duc d'Enguien y eut mené du secours, le Maréchal de Güebriant fut tué devant Rotwil, & l'armée demeura sans autres Chefs que Rantzau & Rose. Rantzau avoit beaucoup de cœur & d'esprit; il avoit même une certaine éloquence naturelle, qui persuadoit dans les Conseils de guerre, & qui entrainoit les autres dans son avis; mais sa conduite ne répondoit pas toûjours à ses discours; car le vin lui faisoit faire de grandes fautes, & le mettoit fort souvent hors d'état de commander. Il avoit mis l'Infanterie en quartier à Tutinghen, sans prendre aucune précaution pour l'empêcher d'être enlevée, & il

s'étoit broüillé avec tous les Chefs Allemans, les Bavarois & les Lorrains lui tomberent sur les bras avant qu'il eût le moindre avis de leur marche ; & Jean de Wert l'ayant forcé de se rendre avec ses troupes, tous les Officiers furent prisonniers de guerre : la Cavalerie Allemande dispersée en divers endroits, se retira vers Brisac sous la conduite de Rose, & prit ses quartiers d'hiver dans la Lorraine & dans l'Alsace. AN. 1644.

Aussi-tôt que la nouvelle en fut arrivée à la Cour, le Vicomte de Turenne eut ordre d'aller recüeillir les débris de cette armée & d'en prendre le commandement. Il passa tout l'hiver à la rétablir ; mais quelque soin qu'il en prît, il ne fut pas en état de s'opposer aux Bavarois dont l'armée s'étoit grossie depuis la défaite de Rantzau. Merci qui la commandoit se voyant maître de la Campagne, alla investir Fribourg qui n'étoit pas en état de soûtenir un long siége.

Le Duc d'Enguien en apprit la nouvelle à Amblemont proche de Mouson, & reçut ordre de la Cour d'aller joindre l'armée d'Allemagne pour tâcher de secourir cette Place : il marcha le vingtiéme de Juillet du côté de Metz, où ses troupes passerent la Moselle & laisserent leur gros bagage. En treize jours de marche il fit soixante-huit lieües, & il se rendit à Brisac avec six mille hommes de pied & quatre mille chevaux.

Le Prince sçut par les chemins que Fribourg s'étoit rendu aux Bavarois, que le Vicomte de Turenne étoit campé assez prés d'eux, & que Merci ne faisoit paroître encore aucun dessein de changer de logement. Sur cet avis, il s'avança vers le Vicomte de Turenne avec le Maréchal de Gramont, & en même-tems il donna ordre à Marsin de passer le Rhin à Brisac avec l'armée, le troisiéme d'Août.

Le Duc d'Enguien ne demeura au Camp du Vicomte qu'autant qu'il falloit pour reconnoître

AN. 1644. le poste des Bavarois, & pour résoudre de quelle façon il les attaqueroit. Il retourna à son armée le même jour qu'elle passa le Rhin, & le lendemain il marcha pour executer l'entreprise qu'il avoit formée avec le Vicomte de Turenne.

Fribourg est situé au pied des montagnes de la Forêt noire: elles s'élargissent en cet endroit en forme de croissant, & au milieu de cet espace on découvre auprès de Fribourg une petite plaine bornée sur la droite par des montagnes fort hautes, & entourée sur la gauche par un bois marécageux. Cette plaine est arrosée d'un petit ruisseau qui coule le long du bois, & qui tombe après sur la gauche de Fribourg dans l'enfoncement d'une vallée étroite & coupée de marécages & de bois. Ceux qui viennent de Brisac ne peuvent entrer dans cette plaine que par des défilés au pied d'une montagne presque inaccessible qui la commande de tous côtés, & par les autres chemins l'entrée en est encore plus difficile.

Merci s'étoit posté dans un lieu si avantageux; & comme c'étoit un des plus grands Capitaines de son tems, il n'avoit rien oublié pour se prévaloir de cette situation. Son armée étoit composée de huit mille hommes de pied, & de sept mille chevaux. Il avoit étendu son Camp le long du ruisseau; mais outre cette défense & l'avantage qu'il tiroit du bois & des marécages, il l'avoit fortifié du côté de la plaine par un grand retranchement. On ne pouvoit aller à lui que par le chemin de Brisac à Fribourg, & par conséquent il falloit passer au pied de cette montagne qui défendoit la meilleure partie de ses troupes: c'est pourquoi ce Géneral employa toute son industrie à mettre cet endroit de son Camp en état de n'être pas forcé.

Dans la pente du côté de la plaine, il fit faire un Fort palissadé, où il mit six cens hommes avec de l'artillerie: par ce moyen il s'assûra du lieu le

plus accessible de cette montagne. De-là il poussa une ligne le long d'un bois de sapins, en montant vers le sommet jusqu'à un endroit où il étoit impossible de passer. Cette ligne étoit défendue par des redoutes de deux cens pas en deux cens pas; & pour donner encore plus de peine à ceux qui la voudroient forcer, il fit coucher tout le long de cet ouvrage quantité de sapins, dont les branches étoient à demi-coupées & entrelassées les unes dans les autres, & faisoient le même effet que ces pieux qu'on appelle chevaux de Frise. (1) AN. 1644.

Entre cette montagne que l'armée Françoise trouvoit sur la droite & une autre qui étoit plus proche de Fribourg, il y avoit un enfoncement par lequel on pouvoit entrer dans le Camp des Bavarois; mais pour y arriver il falloit faire un grand tour & passer par des lieux qui n'avoient jamais été reconnus. Cet endroit étoit naturellement fortifié par une ravine large & profonde, & Merci s'étoit contenté d'y faire un abbatis de bois couchés en travers de la ravine. Enfin jamais Camp n'a été dans une assiette plus forte ni mieux retranché que celui-là.

Cependant le Duc d'Enguien résolut d'en chasser Merci, & disposa son attaque de cette sorte. Il devoit marcher avec toute son armée contre la ligne du haut de la montagne le long du bois de sapins, laissant le Fort sur la gauche & s'appliquant uniquement à emporter les redoutes qui la défendoient; afin qu'ayant gagné la hauteur qui commandoit sur tout le reste, il pût se rendre maître du Fort, & descendre en bataille dans le Camp des Bavarois.

Le Vicomte de Turenne devoit attaquer l'abbatis d'arbres qui défendoit le valon; & pourvû que les deux attaques se fissent en même-tems, il y

(1) *Chevaux de frise sont des poutres lardées de pieux en tout sens, qui présentent leurs pointes comme un hérisson.*

An. 1644. avoit lieu d'esperer que l'ennemi, étant séparé en deux endroits, seroit embarassé à se défendre, & que s'il arrivoit qu'il fut forcé du côté de la ravine, le Duc d'Enguien venant par les hauteurs, & le Vicomte de Turenne entrant en même-tems dans la plaine, Merci ne pourroit leur resister.

Dès que les troupes furent arrivées, le Duc d'Enguien donna ordre qu'on se préparât pendant la nuit pour combattre le lendemain. Le Vicomte de Turenne ayant un grand tour à faire, partit avant la pointe du jour; mais les difficultés qu'il rencontra dans sa marche retarderent les attaques que les deux armées devoient faire en même-tems.

Le Duc d'Enguien disposa la sienne de cette sorte: son Infanterie étoit composée de six bataillons de huit cens hommes chacun: Espenan, Maréchal de Camp, fut commandé avec deux bataillons des Regimens de Persan & d'Enguien, pour donner le premier: le Comte de Tournon Maréchal de Camp, se mit à la tête des Regimens de Conti & de Mazarin pour soûtenir Persan: le Duc d'Enguien réserva deux Regimens pour les employer où l'occasion le demanderoit; & le Maréchal de Gramont, Marsin, l'Echelle & Mauvilli demeurerent auprès de sa personne. Palluau, Maréchal de Camp, soûtenoit toute l'attaque avec le Regiment de Cavalerie d'Enguien, & les Gendarmes furent postés à l'entrée de la plaine dans un lieu fort serré pour empêcher que les Bavarois ne prissent l'Infanterie par le flanc.

Pour aller aux ennemis, il falloit monter sur une côte fort escarpée au travers d'une vigne dans laquelle il y avoit d'espace en espace des murailles de quatre pieds de haut, qui soûtenoient les terres & qui servoient comme d'autant de retranchemens aux Bavarois. Les troupes commandées ne laisserent pas de monter dans cette vigne & de pousser jusqu'au retranchement de

bois de sapin, derriere lequel les Bavarois faisoient un feu extraordinaire. L'Infanterie Françoise ne put forcer ces arbres entrelassés sans perdre beaucoup d'hommes, & même sans se rompre. An. 1644.

Le Duc d'Enguien qui s'étoit approché pour voir l'effet de cette attaque, observa que la premiere ligne de ses gens se ralentissoit, & qu'ils étoient en partie entre ce retranchement de sapins & le Camp des ennemis, & en partie dehors, ne fuyant ni n'avançant : ils commençoient même à couler sur la droite le long du Camp des Bavarois, pour les aller prendre par le haut de la montagne ; mais le Prince ayant reconnu auparavant lui-même qu'on ne pouvoit forcer cet endroit, jugea bien que le succès de son entreprise ne dépendoit plus que d'emporter la ligne des ennemis par le milieu.

C'est pourquoi il résolut de recommencer une nouvelle attaque avec ce qui restoit des premiers Regimens, bien qu'il n'en eût plus que deux auprès de lui, que cet exemple avoit presque découragés. D'abord il sembloit que ce fut une espece de témerité d'entreprendre avec deux mille hommes rebutés du combat d'en forcer trois mille bien retranchés & énorgueillis de l'avantage qu'ils venoient de remporter ; mais il étoit impossible de dégager autrement ceux qui avoient passé le premier retranchement de sapins : car en les abandonnant, le Duc d'Enguien se retiroit avec le déplaisir d'avoir manqué son entreprise, & sacrifié inutilement la meilleure partie de son Infanterie ; outre que toute l'armée Bavaroise auroit tombé sur les bras du Vicomte de Turenne, n'ayant plus à se défendre que contre lui.

Le Prince fait toutes ces réflexions en un instant, descend de cheval, se met à la tête du Regiment de Conti & marche aux ennemis : le Comte de Tournon suivi de Castelnau, Mauvisiere en fait de même avec le Regiment de Mazarin : le

An. 1644. Maréchal de Gramont, Marsin, l'Echelle, Mauvilli, la Moussaye, Jersé, les Chevaliers de Chabot & de Gramont, Isigni, Meilles, la Baulme, Toutville, Barbantane, Desbrotteaux, Aspremont, Viange & tout ce qu'il y avoit d'Officiers & de Volontaires mettent pied à terre : cette action redonne cœur aux soldats ; le Duc d'Enguien passe le premier l'abbatis de sapins ; chacun, à son exemple, se jette en foule par-dessus ce retranchement, & tous ceux qui défendoient la ligne s'enfuyent dans le bois à la faveur de la nuit qui s'approchoit.

Après ce premier avantage, le Duc d'Enguien monte dans une redoute qu'il trouve abandonnée ; mais l'état où il se voit n'est gueres moins périlleux que l'action qu'il vient de faire. Une partie de son Infanterie avoit été tuée, l'autre s'étoit débandée à poursuivre les fuyards du côté du bois ; les ennemis tenoient encore le Fort où ils avoient placé de l'artillerie ; & Merci pouvoit venir charger les troupes du Prince dans le désordre où elles étoient ; mais peut-être que la nuit qui s'approchoit l'empêcha d'en profiter.

Pendant qu'il restoit encore un peu de jour, le Duc d'Enguien rassembla son Infanterie, munit les redoutes qu'il venoit d'emporter, & malgré les difficultés du chemin il fit monter sa Cavalerie jusques sur la hauteur qu'il occupoit. Après que toutes ses troupes l'eurent joint, il fit faire un grand bruit de trompettes & de timballes, pour apprendre au Vicomte de Turenne que son armée avoit achevé de gagner le haut de la montagne, & il disposa toutes choses pour recommencer le combat le lendemain.

Le Vicomte de Turenne de son côté avoit attaqué avec beaucoup de vigueur l'abbatis d'arbres qui étoit dans le valon, entre la montagne que le Duc d'Enguien avoit emportée & celle qui étoit proche de Fribourg. Mais Merci n'ayant

pû s'imaginer que l'on forceroit son Camp par la montagne du côté de Brisac en l'état qu'il l'avoit mis, avoit porté ses principales forces du côté du valon ; & c'est ce qui arrive d'ordinaire à l'attaque des lignes, ce qu'on avoit cru le plus fort est emporté le premier. Le lieu étoit assez spacieux derriere son retranchement pour mettre ses troupes en bataille, & quand l'armée du Vicomte de Turenne auroit poussé l'Infanterie qui en défendoit l'entrée, toute la Cavalerie Bavaroise pouvoit la soûtenir sans rompre ses escadrons. Le Vicomte de Turenne ayant trouvé une résistance si vigoureuse, ne put jamais forcer les Bavarois : tantôt il gâgnoit quelques postes, tantôt il les perdoit ; ainsi son attaque se passa en escarmouches sans pouvoir entrer dans leurs retranchemens, bien qu'il montrât en cette occasion tout ce que la valeur & la conduite d'un grand Capitaine peuvent faire pour surmonter le désavantage du nombre & du lieu. AN. 1644.

Le Duc d'Enguien entendoit du haut de la montagne le bruit de cette attaque, & se préparoit pour le combat du lendemain. Son dessein étoit de marcher par les hauteurs contre le Camp des Bavarois, & de les faire tourner vers lui avec une partie de leurs forces, pour faciliter au Vicomte de Turenne l'entrée de la plaine: chacun se disposoit à cette entreprise comme à une victoire assûrée, étant presque impossible que Merci soûtint deux attaques en même-tems, dont l'une viendroit d'en haut & en queuë fondre sur son armée, pendant que l'autre l'attaqueroit en tête.

Neanmoins Merci sortit d'un pas si dangereux avec une diligence extraordinaire ; il retira ses troupes sur la montagne proche de Fribourg, & avant le jour il fit sortir son canon de ce Fort, qui étoit au-dessous de l'armée du Duc d'Enguien, sans que les Generaux François en eussent aucune connoissance : De sorte qu'ils furent surpris le

AN. 1644. lendemain de voir les Bavarois se retrancher sur cette montagne voisine de Fribourg, & de trouver leur Camp désert & leur Fort abandonné.

Le Duc d'Enguien voyant les troupes du Vicomte de Turenne répanduës dans la plaine, y descend aussi-tôt ; l'armée le suit, & à peine a-t-il reconnu les lieux de plus près, que les coups de canon tirés du nouveau Camp des Bavarois lui apprennent qu'ils ont achevé d'occuper la montagne voisine de Fribourg. A ce bruit, le Duc d'Enguien fâché d'avoir manqué son entreprise, fait mettre son armée en bataille malgré la pluye qui n'avoit point cessé pendant la nuit ; mais voyant combien ses troupes étoient fatiguées des combats passés & du mauvais tems, il remet au lendemain à chasser les ennemis de leurs nouveaux retranchemens : ainsi l'armée eut le reste du jour & toute la nuit pour prendre un peu de repos, & pour se préparer à la plus périlleuse action qui se soit vûë dans les dernieres guerres. A main droite de Fribourg, en venant de Brisac, il y a une montagne qui n'est pas extrêmement roide jusqu'au tiers de sa hauteur ; mais dont le reste est fort escarpé. En approchant du sommet, on trouva un espace de terrein assez uni & capable de contenir trois ou quatre mille hommes en bataille. Au bout de cette petite plaine il reste encore quelques ruines d'une tour au pied de laquelle la plus haute montagne de la Forêt noire commence à s'élever insensiblement : mais comme elle se recule fort loin à mesure qu'elle s'éleve, sa hauteur ne commande que bien peu sur cette plaine.

Merci avoit posté le plus grand Corps de son Infanterie aux environs de cette tour ; le reste étoit campé derriere un bois sur la droite en approchant de Fribourg ; sa Cavalerie étoit placée depuis le bois jusqu'aux murailles de la ville : enfin ce Général avoit aussi-bien ménagé les avan-

tages

tages du lieu dans ce poste que dans le precedent. Il y avoit encore ajoûté pour le défendre toutes les inventions que l'art de la guerre & la commodité des bois lui pouvoient fournir en si peu de tems. Les lignes qu'il avoit faites durant le siége, lui servirent en partie pour fermer ce nouveau Camp, & il n'eut à fortifier que le côté qui regardoit le valon. Il fit mettre en cet endroit plusieurs rangs d'arbres abbatus avec leurs branches entrelacées: sa meilleure Infanterie étoit derriere ce retranchement soûtenuë de sa Cavalerie, dont les escadrons occupoient tout le reste du terrein entre ces rangs d'arbres & la ville. An. 1644.

Dès qu'il fut jour, le Duc d'Enguien s'approcha du pied de la montagne où Merci s'étoit retranché, & prit en chemin quelques redoutes que les dragons des ennemis gardoient encore dans le vallon. L'armée de Turenne avoit l'avant-garde ce jour-là, & devoit faire le plus grand effort. D'Aumont, Lieutenant Géneral, commandoit l'Infanterie; l'Echelle, Maréchal de bataille, marchoit à la tête de tout avec mille mousquetaires détachés de deux armées: il étoit commandé pour attaquer le retranchement qui couvrit le plus grand Corps d'Infanterie des Bavarois auprès de cette tour ruinée. C'étoit le lieu le plus accessible par où l'on pouvoit aller à eux: c'est pourquoi le Vicomte de Turenne fit marcher de ce côté-là tout le canon des Weymariens.

Le Corps d'Infanterie du Duc d'Enguien, sous la conduite d'Espenan, étoit commandé pour forcer l'abbatis d'arbres. Entre ces deux attaques, on en devoit faire une fausse avec peu de gens, & seulement pour favoriser les deux veritables attaques. Rose soûtenoit l'Infanterie avec la Cavalerie Weymarienne, le Maréchal de Gramont avoit ordre de soûtenir en bataille dans la plaine avec la Cavalerie Françoise pour prendre le parti que l'évenement conseilleroit.

AN. 1644. Le Camp des Bavarois leur donnoit de grands avantages, soit pour se défendre, soit pour attaquer: leur Infanterie étoit couverte de tous côtés; une de leurs aîles étoit appuyée du canon & de la mousqueterie de la ville; l'autre aîle étoit placée sur une montagne, dont la hauteur seule suffisoit pour la sûreté des troupes qui l'occupoient: mais ils avoient une si grande étenduë de retranchemens à défendre, que leur Infanterie affoiblie par les fatigues du siége & des combats précedens, ne suffisoit pas pour garder leur Camp. L'Echelle faisoit déja tirer l'artillerie de son attaque, & n'attendoit plus que l'arrivée de l'arriere-garde & le signal pour commencer le combat. Le Duc d'Enguien avoit commandé que toutes les attaques se fissent en même-tems: l'Echelle avoit ordre de ne point marcher aux ennemis jusqu'à ce que le bruit des mousquetaires eût commencé vers l'abbatis d'arbres & vers la fausse attaque du milieu: mais un accident imprévû (comme il arrive trés-souvent dans les plus sages entreprises de la guerre, renversa tous les ordres du Duc d'Enguien, & sauva les Bavarois d'une défaite génerale.

Pendant qu'on attendoit l'arriere-garde qui n'avoit pû joindre, à cause des mauvais chemins, le Duc d'Enguien suivi du Vicomte de Turenne & du Maréchal de Gramont étoient montés sur la plus haute montagne pour découvrir le derriere de l'armée des ennemis, & voir leur ordre de bataille. En son absence, Espenan détacha quelques hommes à dessein de faire une fausse attaque contre une petite redoute qui étoit sur son chemin pour aller aux Bavarois. Quoiqu'il n'y eût envoyé d'abord que trés-peu de gens, le combat s'engagea insensiblement de part & d'autre; les ennemis soutinrent ceux qui défendoient leur redoute; Espenan renforça ceux qui l'attaquoient: enfin il se fit en cet endroit

une escarmouche si chaude, qu'à ce bruit l'Echelle crut qu'il étoit tems de commencer le combat, & son erreur renversa tous les desseins de cette journée. AN. 1644.

Le Duc d'Enguien voyant de la hauteur où il étoit toute la montagne des ennemis en feu, jugea qu'Espenan & l'Echelle avoient fait un contretems, & que ses ordres n'avoient pas été bien executés. Il court au plus fort de la mélée, il trouve l'Echelle mort, & ses troupes qui n'osent ni combattre ni se retirer. Pour reparer ce désordre, il commande au Comte de Tournon de se mettre à la tête, de ces troupes étonnées, & de les assûrer qu'il va lui-même les soûtenir avec un puissant secours. La présence du Prince donna cœur aux soldats; l'Infanterie Bavaroise commença à s'ébranler. Deux bataillons de celle qui soûtenoit le retranchement avoient déja fait tourner leurs drapeaux, & donnoient toutes les marques de gens qui ne songeoient plus qu'à fuir; mais ceux qui bordoient leur ligne firent un feu si furieux, que l'Infanterie Françoise perdit courage; les plus éloignez commencerent à se retirer, les autres prirent l'épouvante, & plusieurs Officiers même lâcherent le pied.

En vain les Généraux les avertissent du désordre qu'on voyoit dans le Camp des Bavarois, les pressent, les menacent, les entraînent au combat. Quand la peur a une fois saisi le soldat, il ne voit & n'entend plus ni l'exemple, ni les ordres du Général. Le Duc d'Enguien fut contraint de faire cesser l'attaque & de retirer ses troupes. Cette action fut extrêmement périlleuse pour le Prince & pour tous ceux qui l'accompagnoient; car il fut toujours à cheval à trente pas des retranchemens des ennemis: aussi de vingt personnes qu'ils étoient auprés de lui, il n'y en eut pas un seul qui ne rapportât des marques du danger où il s'etoit exposé.

An. 1644. Le Duc d'Enguien même eut le pomeau de la selle de son cheval emporté d'un coup de canon, & le fourreau de son épée fut rompu d'un coup de mousquet. Le Maréchal de Gramont eut son cheval tué sous lui, & tous les autres y furent blessés : néanmoins cet événement ne rebuta point le Prince ; il ne fit que changer le dessein de son attaque, & au lieu de faire le plus grand effort du côté de la ligne, comme il l'avoit résolu le matin, il ordonna la principale attaque du côté du retranchement d'arbres abbatus. D'Aumont fut commandé pour occuper les Bavarois avec les troupes qui venoient de combattre, en faisant une diversion au même lieu où la premiere attaque n'avoit pas réüssi. Le Duc d'Enguien & le Vicomte de Turenne avec tout le Corps de l'Infanterie conduit par Mauvilli, Maréchal de bataille, soutenuë par les Gendarmes & par la Cavalerie de Rose, marcherent droit à l'abbatis d'arbres.

A peine les premiers hommes de cette nouvelle attaque furent entrés dans le bois, que les Bavarois firent un feu extraordinaire : néanmoins les François marcherent contre eux en fort bon ordre, pour essayer de forcer ces retranchemens. Aprés avoir chassé plusieurs fois les ennemis & en avoir été repoussés plusieurs fois, enfin, Gaspard de Merci, Général Major de leur Cavalerie, fut contraint de faire mettre tous ses Cavaliers pied à terre, pour soûtenir son Infanterie qui commençoit à se relâcher : alors l'escarmouche s'opiniâtra plus qu'auparavant ; les deux partis tirerent avec tant de furie, que le bruit & la fumée confondant toutes choses, ils ne se reconnoissoient plus qu'à la lueur du feu de l'artillerie & du mousquet : tous les bois d'alentour retentissoient avec un mugissement effroyable, & augmentoient encore l'horreur du combat. Les soldats étoient tellement acharnés, les uns à

forcer, les autres à défendre le retranchement, que si la nuit ne fut survenuë, il s'y seroit fait de part & d'autre le plus grand carnage qui se soit vû de nos jours AN. 1644.

La Gendarmerie Françoise y fit une très-belle action ; la Boulaye la commandoit : il mena ses escadrons jusques sur le bord de ce retranchement d'arbres ; & malgré le feu des ennemis, il escarmoucha trés long-tems à coups de pistolet. Jamais il ne s'est fait de combat, où sans en venir aux coups de main, il soit tombé tant de morts de part & d'autre : les François y perdirent Mauvilli, & les Bavarois Gaspard de Merci, frere de leur Général.

Le Duc d'Enguien ayant ramené son armée dans le Camp, ne songea plus qu'à couper les vivres aux Bavarois, pour les obliger à se retirer d'un poste si avantageux. Les troupes eurent quatre jours pour se rafraîchir ; & les blessès qui étoient en grand nombre, furent portés à Brisac, afin qu'il ne restât rien dans le Camp qui pût apporter du retardement au dessein que le Duc d'Enguien avoit formé.

Les montagnes de la forêt noire prenent leur origine dans les montagnes de Suisse, & suivent le cours du Rhin, jusqu'à ce qu'elles se soient jointes avec les côteaux qui sont sur les bords du Nexre ; ces montagnes sont fort longues & plus ou moins larges, selon le pays où elles s'étendent ; leur plus grande largeur est de dix ou douze lieuës depuis Fribourg jusqu'à Filinghen. Ces villes n'ont de communication que par une vallée fort étroite, & incommode pour la marche d'une armée : néanmoins c'étoit l'endroit par où Merci devoit apparemment faire sa retraite : il n'avoit osé l'entreprendre en présence de l'armée Françoise. Ainsi le Duc d'Enguien crut qu'en lui coupant ce chemin de Fribourg à Filinghen, il lui ôteroit les vivres & les fourages, & le con-

traindroit de venir à un combat général, ou de se
An. 1644. retirer en désordre.

Le neuviéme d'Août, le Prince fit marcher son armée vers Langendentzling: le village qui porte ce nom est situé dans la plus accessible de toutes ces montagnes. Ce lieu étoit assez propre pour incommoder les Bavarois, ou pour les combattre dans leur retraite Le Duc d'Enguien y pouvoir faire venir des vivres de Brisac, en cas qu'il s'engageât plus avant dans le montagnes mais le chemin qu'il faloit tenir pour entrer dans cette vallée étoit extrêmement difficile, à cause des marécages dont les bois sont pleins; outre que la tête de l'armée étant une fois engagée dans ces bois, & ayant passé le rüisseau qui les borde, l'arriere-garde demeuroit exposée aux Bavarois, sans qu'il fût possible au reste des troupes de la secourir.

Le Duc d'Enguien y apporta toutes les précautions que demandoient le désavantage du lieu & la présence d'un ennemi si vigilant. Les Cavaliers ne pouvant marcher qu'un a un, & très-souvent à pied, menant leur cheval par la bride: ce Prince mit un grand Corps d'Infanterie à la queuë de l'armée, pour soûtenir l'arriere-garde de sa Cavalerie: il mit aussi des pelotons de Mousquetaires sur les aîles, pour défendre les passages par lesquels les Bavarois pouvoient la venir charger.

Dès la pointe du jour, le Vicomte de Turenne fit marcher son armée, qui composoit l'avant-garde ce jour-là. Le Duc d'Enguien prit le soin de faire la retraite, & se tint en presence de l'armée de Merci jusqu'à ce que toutes ses troupes fussent passées; & aprés avoir traversé de la sorte ces marécages & ces bois, il réjoignit l'avant-garde à Langendentzling, sans que les Bavarois eussent fait le moindre effort pour lui disputer, ni le passage du ruisseau ni l'entrée du bois.

Merci ayant observé la marche des François, en

avoit conçû aussi-tôt les raisons; comme c'étoit un des plus habiles Généraux d'armée qu'il y eût au monde, il ne manqua point de juger que son salut consistoit à prévenir le Duc d'Enguien, & non pas à lui disputer le passage d'un défilé. Il n'avoit au juste que le tems de se retirer avant que les premieres troupes de l'avant-garde Françoise le pûssent joindre; & ce fut apparament ce qui l'empêcha d'attaquer l'arriere-garde. Aussi-tôt qu'il la vit marcher, il fit décamper son armée, tenant le haut des montagnes, & faisant conduire son bagage par le val de S. Pierre, qui mene vers Filinghen. AN. 1644.

Le Duc d'Enguien ayant appris la marche de Merci, fit ce qu'il pût pour hâter la sienne; mais il y avoit des montagnes presque inaccessibles à traverser pour lui couper le chemin, & ses troupes étoient extrêmement fatiguées; c'est pourquoi il fut contraint de détacher Rose en diligence avec huit cens chevaux, seulement pour amuser les Bavarois & les incommoder dans leur retraite, pendant que le reste de l'armée passeroit les défilés.

Rose executa cet orde avec vigueur, & commença à escarmoucher contre les Bavarois auprès de l'Abbaye S. Pierre. Aussi-tôt qu'il eût joint les ennemis, il manda au Duc d'Enguien qu'il étoit à leur queuë. L'armée Françoise défiloit par un valon fort serré, au bout duquel il faloit monter au sommet d'une montagne si escarpée & si couverte de bois, qu'on n'y pouvoit passer qu'un à un. Le Duc d'Enguien ne laissa pas de vaincre toutes ces difficultés; & son avant-garde ne fut pas si-tôt sur le haut de cette montagne, qu'elle découvrit les Bavarois en bataille, & Rose qui touchoit presque leur arriere-garde.

Pour aller de cette montagne, où la tête de l'armée du Duc d'Enguien s'étoit arrêtée, jusqu'au lieu où les Bavarois s'étoient postés; il faloit passer deux défilés, au milieu desquels il

AN. 1644. y a une espace capable de contenir quatre escadrons ensemble ; mais avant que d'y arriver, on descend par un chemin creux fort étroit, & on remonte par un autre plus fâcheux à l'entrée d'une plaine, où la Cavalerie de Rose escarmouchoit contre l'arriere-garde des Bavarois.

Merci n'eut pas plûtôt découvert les premiers bataillons de l'avant-garde Françoise sur le haut de la montagne, qu'il jugea bien que toute l'armée étoit derriere ; & comme Rose incommodoit extrêmement la queuë de son arriere-garde, il résolut de se défaire de lui par un grand effort, avant que le Duc d'Enguien fût plus près, & qu'il eût assez de troupes assemblées pour le soûtenir ; & afin de l'accabler tout d'un coup, Merci fit faire démi tour à droit à toute son armée, & marcha contre la Cavalerie de Rose. Ce Colonel, au lieu de se retirer promptement dans le défilé, rallia ses escadrons ; & avec sept ou huit cens chevaux, il osa bien aller affronter dans une plaine toute l'armée Bavaroise. Il avoit l'armée ennemie & la plaine devant lui ; à droite, le grand chemin de Filinghen, rempli du bagage des Bavarois ; à gauche, un grand précipice, & derriere lui, le défilé par où il faloit réjoindre le Duc d'Enguien. Rose détacha d'abord un de ses escadrons pour dételer les Chariots du bagage des ennemis ; & avec ce qui lui restoit, il alla charger les plus avancés de l'armée Bavaroise : mais pour se conserver libre l'entrée du defilé, il y laissa quatre escadrons, derriere lesquels il se retira, après avoir été trois fois à la charge avec les autres. Ces quatre escadrons soûtinrent le choc des Bavarois sans s'ébranler, jusqu'à ce que le reste de cette Cavalerie fut entré pesle mesle dans le défilé : enfin de quatre escadrons, Rose n'en laissa plus que deux pour défendre ce passage, lesquels après une résistance incroyable, voyant leurs gens hors du péril, se jetterent dans le pré-

cipice qu'ils avoient sur la gauche, par des lieux où jamais il n'avoit passé ni hommes ni chevaux. An. 1644.

L'action de Rose fut vigoureuse, & conduite même avec tout l'art qu'il est possible de pratiquer dans un si grand péril; mais il ne s'en seroit jamais sauvé, si Merci n'eût pas vû sur la montage voisine le Corps de l'armée Françoise qui se formoit peu à peu, & même que le Duc d'Enguien s'étoit avancé pour soûtenir la Cavalerie de Rose; car comme il ne craignoit rien tant que de s'engager à un combat général, il aima mieux laisser échaper ces escadrons, que de pousser plus avant dans le défilé.

En effet, le Duc d'Enguien ayant remarqué du haut de la montagne l'action de Rose, & le danger où il étoit, avoit rallié ce qui s'étoit trouvé de gens autour de sa personne pour aller le secourir. Il étoit déja dans cet espace de terrain enfermé entre les deux défilés, lorsque Rose le réjoignit; ainsi cette résolution du Duc d'Enguien, & la prudence de Merci, furent en partie causes de l'honneur que Rose acquit dans sa retraite.

Merci commença la sienne en même-tems; mais avec tout l'ordre que peut apporter un grand Capitaine, qui veut n'être jamais forcé de combattre, & pouvoir prendre ses avantages quand on lui en donne l'occasion; néanmoins il abandonna son artillerie & son bagage: & laissant quelques dragons dans les bois pour disputer la sortie du défilé, il fit faire démi tour à gauche, & après cela il marcha si vîte par le grand chemin de Filinghen, qu'en un moment l'armée Françoise le perdit de vûë.

Pendant que Merci ne songeoit qu'à presser & assurer sa retraite, le Duc d'Enguien de son côté rallioit ses troupes pour le suivre; mais le chemin étoit si difficile, qu'avant qu'elles fussent toutes ensemble, l'armée Bavaroise en fût éloignée de plus d'une lieuë.



AN. 1644. Il y a une montagne entre S. Pierre & Filinghen, beaucoup plus haute que les autres, au sommet de laquelle on trouve une plaine qui peut contenir une armée en bataille, & qui commande sur tous les côteaux d'alentour. Les eaux, les pâturages & la fertilité de la terre qui est cultivée par tout, rendent ce lieu très-commode & très-sûr pour camper. Ceux qui connoissoient les païs ne douttoient point que Merci n'y établit son Camp; & cette raison obligeoit le Duc d'Enguien de presser extrêmement sa marche : néanmoins quand les Coureurs de son avant-garde furent montés sur le Holgrave (c'est ainsi que se nomme cette plaine) ils trouverent que les Bavarois après avoir commencé de remuer la terre pour s'y retrancher, avoient passé outre, avec une diligence encore plus grande que celle des François.

Alors le Duc d'Enguien perdant l'esperance de les joindre, retourna sur ce pas, & vint camper à l'Abbaye de S. Pierre : ses troupes étoient si lasses, qu'il fut contraint de les y laisser reposer le jour suivant, pendant que l'on brûleroit le bagage des Bavarois, & qu'on emmeneroit six canons & deux mortiers qu'ils avoient abandonnés. Le lendemain, il prit un petit Château situé dans les montagnes, qui pouvoit servir à ses desseins; & il envoya le Comte de Tournon conduire l'artillerie à Brisac.

Ainsi la retraite du Colonel Rose fut la derniere action remarquable de la bataille de Fribourg, qu'on peut nommer une suite de plusieurs combats très-sanglans, plûtôt qu'une bataille ordinaire. D'un côté on y voit une valeur qui ne se rebute ni de l'incommodité du tems, ni du désavantage des lieux, qui hazarde tout pour vaincre, & enfin qui remporte la victoire. De l'autre côté on voit une prudence qui ne s'ébranle de rien, qui profite de tout pour sa défense, & qui

ne laisse pas d'être accompagnée d'une extrême valeur. Il est difficile de juger lequel des deux mérite le plus de gloire, ou d'attaquer une armée retranchée dans des lieux presque inaccessibles, & de l'obliger d'en sortir; ou bien de conserver un jugement ferme & intrépide dans une longue retraite, en présence d'un ennemi pressant & victorieux, & enfin de sçavoir choisir des postes dans lesquels on puisse n'être jamais forcé. Cepedant il est vrai de dire qu'un Général qui abandonne son artillerie & son bagage, passe d'ordinaire pour battu; & l'honneur de sa retraite n'est point complet, s'il ne sauve tout: on peut dire même que la prudence de Merci n'auroit pû le garantir d'une déroute générale, sans les contre-tems que prirent Espenan & Lechelle dans l'exécution des ordres du Duc d'Enguien. Enfin il arrive presque toûjours qu'une armée qui attaque des retranchemens avec vigueur a de grands avantages sur celle qui les défend. An. 1644.

Aprés que le Duc d'Enguien eût fait partir le Comte de Tournon, il retourna vers Langendentzling, où son bagage & son canon l'attendoient. Alors il ne songea plus qu'aux avantages que la retraite de Merci lui pouvoit donner. Le sentiment des principaux Officiers étoit de reprendre Fribourg: on n'étoit venu que pour secourir cette Place, par conséquent ce devoit être le premier fruit de la victoire. Les Bavarois n'avoient pû combler leurs lignes; ils étoient déja bien éloignés: la garnison de cette Place étoit foible, mal pourvûë de toutes choses, & effrayée du succès des combats qu'elle avoit vûs de ses remparts.

Néanmoins le Duc d'Enguien fut d'avis d'entreprendre le siége de Philisbourg, l'autre dessein ne lui paroissant pas assez grand dans une fin de Campagne, qu'il falloit couronner par quelque chose d'éclatant: outre qu'en se bornant à la prise de Fribourg, les armées de France n'en auroient

AN. 1644. pas été plus avancées dans le Païs, & même qu'elles auroient été contraintes de repasser le Rhin, pour prendre des quartiers d'hiver en Alsace.

Ce n'est pas que le siége de Philisbourg ne fut extrêmement difficile ; il faloit faire une longue marche pour y aller L'Infanterie étoit diminuée, l'argent épuissé, les vivres éloignés : mais le Duc d'Enguien méprisa toutes ces difficultés, & le siége de Philesbours fut résolu. Il envoya à Brisac Champlastreux, Intendant de son armée, pour préparer les munitions, & pour faire charger dix piéces de batterie sur les batteaux dont on se devoit servir pour faire un pont sur le Rhin.

Champlatreux qui étoit actif & intelligent dans son emploi, eût bien-tôt fait ces préparatifs. Le Prince prit de Langendentzling le seiziéme d'Août avec son armée, & prit sa route le long du Rhin, après avoir détaché Tubal avec une partie de la Cavalerie Weymarienne, quelques mousquetaires & quelques dragons. Rose suivit Tubal avec le reste des Weymariens. Le Duc d'Enguien se réserva la conduite de l'Infanterie des deux armées & de toute la Cavalerie Françoise. Il marcha en cet ordre vers un Château, situé à cinq ou six lieües de Strasbourg, fortifié de tours à l'antiquite, & défendu d'un assez bon fossé plein d'au, qu'il prit en passant, afin de s'assurer la communication de Strasbourg : de-là il vint à Kupenheim, que Rose avoit pris dans son passage avec plusieurs autres lieux. Tubal s'étoit aussi rendu maître d'Etlinghen, Forsen, Bretten, Durlack, Baden, Prueffel & Wisloch, petites villes fermées de fossés, à la plûpart desquelles il y a des Châteaux. Le Vicomte de Turenne alla investir Philisbourg avec trois mille chevaux & sept cens hommes de pied ; & le Duc d'Enguien arriva le vingt-cinquiéme d'Août devant cette Place, en dix jours de marche depuis Langendentzling.

Philisbourg est situé auprès du Rhin, sur les

confins du Duché de Wirtemberg & du bas Palatinat, à trois lieuës de Spire. Depuis Brisac jusqu'à Hermestein il n'y a point de Place forte que Philisbourg: on l'appelloit autrefois Udenheim; c'étoit la maison des Evêques de Spire. Les troupes d'Allegmagne engagerent insensiblement ces Evêques à la fortifier: quand ils l'eurent mise en état de se défendre, elle ne demeura gueres entre leurs mains: les Impériaux & ensuite les Suédois s'en rendirent les maîtres: les François la posséderent quelque tems; & enfin elle étoit revenuë sous la domination de l'Empereur. An. 1644.

Cette Place à un fort quarré qui commande sur le Rhin, & qui se communique avec la Ville par une chaussée de six pas de large, & de huit cens pas de long, élevée de cinq pieds au-dessus du marais. Vis-à-vis de Philisbourg la riviere forme un grand coude, & fait beaucoup de marécages autour de la moitié de la Place: sa fortification n'est que de terre; mais ses remparts sont fort épais: elle a des fossés larges & profonds; l'approche ne s'en peut faire que par une tête. Le corps de la Place est composé de sept bastions presque réguliers: la berme est si large, qu'elle sert de fausse-braye; cette berme est défenduë d'une haye vive trés-épaisse: le fossé est plein d'eau, large de deux cens pieds, & profond de quatre toises, avec une contrescarpe bien palissadée. Du côté de ce coude que le Rhin fait auprés de la Place, il n'y a qu'un marais couvert de bois en quelques endroits; de l'autre côté, le terrain y est un peu plus haut, & mêlé de bruyeres, de bois & de terres labourées.

Lorsque le Duc d'Enguien la fit investir, Bamberg en étoit Gouverneur: sa garnison étoit composée de deux cens chevaux, & de cinq cens hommes de pied: il avoit cent pieces de canon, & des munitions pour soûtenir un long siége.

AN. 1644. Après que le Duc d'Enguien eut reconnu les lieux les plus avantageux pour assurer sa circonvallation, il employa le reste de la journée à prendre ses postes, & il destina la nuit pour attaquer le fort du Rhin. L'armée Françoise prit ses quartiers depuis Knaudeneim jusqu'à un ruisseau qui coupe la plaine à moitié chemin de Rheinhausen; & l'armée Allemande fut postée depuis ce ruisseau jusqu'à Rheinhausen.

Aussi-tôt qu'il fut nuit; les troupes se disposerent à l'attaque du Fort. Le Duc d'Enguien y alla par les bois; & le Vicomte de Turenne s'en approcha par de petites digues qui sont au travers du marais. Le Duc d'Enguien n'y put arriver qu'à la pointe du jour; parcequ'il avoit pris un chemin plus long & plus difficile. Bamberg n'ayant pas assez d'Infanterie, avoit retiré dans la Place tout ce qui étoit à la défense du Fort: le Vicomte de Turenne le trouva abandonné, s'en saisit, & se munit de tout ce qui étoit nécessaire contre les attaques de la Ville.

Le Duc d'Enguien ne songea plus qu'à bien assurer sa circonvallation: il fit élever des Forts & des redoutes aux endroits où le terrain y étoit propre, & abattre dans les marécages quantité d'arbres pour couper tous les chemins. Le Vicomte de Turenne ne trouva pas tant d'obstacles à fortifier son quartier; car il se servit d'une grande ravine qui régnoit presque d'un bout à l'autre de son Camp, & elle fut en défense en y faisant un parapet; de sorte que les travaux de la circonvallation furent achevez en quatre jours, & le Camp fermé de tous côtez depuis Knaudeneim jusqu'auprés de Rhinhausen.

Cependant le pont de batteaux arriva, chargé du canon, des munitions & des vivres: en vingt-quatre heures il fut placé vis-à-vis de Germesheim & de Knaudeneim. Germesheim est une

petite ville du bas Palatinat, assise sur le bord du Rhin, fortifiée de bastions de terre, avec un fossé sec du côté de Spire, & plein d'eau du côté de Philisbourg & du marais. Sa prise étoit necessaire pour tenir le haut du Rhin; & comme on ne pouvoit faire de circonvallation au-delà de la riviere, on ne pouvoit aussi en être assuré qu'en prenant les Places qui la commandoient. An. 1644.

Du moment que le pont fut achevé, le Duc d'Enguien fit passer d'Aumont, avec six cens hommes de pied & trois cens chevaux, pour attaquer Germesheim: d'Aumont s'en rendit le maître en deux jours de tranchée ouverte, & ensuite il marcha vers Spire. Cette ville bien que située sur le Rhin, n'est considerable que par la Chambre Imperiale dont elle est le Siége; car elle n'est fermée que d'une muraille, avec des tours à l'antique, & un méchant fossé.

Pendant que d'Aumont s'assuroit de tous les postes necessaires sur le bord du Rhin, le Duc d'Enguien fit commencer les attaques de Philisbourg. On a déja observé que l'approche ne s'y peut faire que par une seule tête, où l'on trouve un terrain sabloneux, qui continuë presque de la même largeur jusques sur la contrescarpe de deux bastions de la ville.

Le Duc d'Enguien ordonna deux attaques par cet endroit: Le Maréchal de Gramont conduisit la gauche; le Vicomte de Turenne prit soin de la droite: L'un & l'autre se servirent d'environ quinze cens pas du cours d'un petit ruisseau qui passe par cette plaine; dont ils détournerent l'eau pour faire leur approche vers les bastions qu'ils attaquoient. La tranchée fut ouverte le premier jour de Septembre; & la nuit même on fit une Place d'armes commune aux deux attaques, de laquelle chacune conduisoit son approche vers le bastion opposé.

AN. 1644. Espenan avec le Regiment de Persan, fut de garde la premiere nuit dans la tranchée de Gramont ; & aprés avoir poussé la ligne prés de deux cens pas, il commença une grande redoute, où il établit un Corps de garde de cent Gendarmes à la tête des travailleurs ; & ces Cavaliers avoient ordre de se retirer pendant le jour derriere une mazure, proche de l'ouverture de la tranchée. La nuit fut assez paisible ; & les assiegés qui ne sçavoient encore où l'on travailloit, n'interrompirent point l'ouvrage des assiégeans ; mais dès que le jour parut, & qu'ils virent la terre qu'on avoit remuée, ils voulurent assayer de rüiner par une sortie le travail qui s'étoit avancé pendant la nuit : ils détacherent deux cens hommes de pied & cent chevaux, qui s'avancerent contre la ligne ; & bien qu'elle fut encore pleine de travailleurs, Espenan se prepara pour les bien recevoir, & commanda aux Gendarmes de s'opposer à la Cavalerie des assiegez. Cêt escadron marcha aux ennemis avec un tel desordre qu'il fut entierement rompu au premier choc ; & la Boulaye y fut tué sur la place. Neanmoins Espenan mit la ligne en si bon ordre, que les assiegez n'oserent l'attaquer, ni pousser plus loin ce premier avantage qu'ils venoient de remporter ; de sorte que les Gendarmes eurent le tems de se rallier, & de revenir à la charge : ils s'en acquitterent si bien la seconde fois, que malgré le feu des bastions, tout ce qui restoit de cette sortie fut chassé jusques dans la contrescarpe.

Ainsi les assiégeans continuerent leur travail sans interruption ; mais leur Infanterie étoit tellement diminuée, que celle de l'Armée d'Enguien ne montoit qu'à trois mille hommes, & l'autre n'étoit pas plus de deux mille. Avec si peu de gens, le Prince eut des peines incroyables à garder une si grande circonvallation, & à fournir

les

les hommes qu'il falloit pour la garde de la tranchée & pour tous les autres travaux. Son Infanterie étoit composée de quatre bataillons : celui qui sortoit de la tranchée alloit à la garde extraordinaire du Camp ; les deux autres travailloient aux approches ; & le dernier amassoit des fascines pour remplir le fossé. Palluau avec le Régiment d'Enguien, releva la seconde nuit Espenan & Persan : il avança beaucoup la ligne, & acheva la redoute. Tournon & Marsin les deux nuits suivantes pousserent les travaux fort avant, & firent une batterie de six canons. AN. 1644.

Le Vicomte de Turenne n'avoit pas fait moins de diligence de son côté. La cinquiéme nuit, les deux attaques firent leur logement sur la contrescarpe. Bamberg ne s'étoit opposé à tous ces travaux que par le feu du canon & du mousquet. Le Duc d'Enguien n'avoit eu aucune nouvelle de l'armée de Baviere : il sçavoit seulement que Jean de Wert marchoit avec mille chevaux & autant de mousquetaires, pour essayer de jetter du secours dans Philisbourg ; & cet avis l'obligea de redoubler la garde des lignes, & même de faire faire le bivoüac toutes les nuits.

Aussi-tôt que les deux attaques eurent fait leurs logemens sur la contrescarpe, les travailleurs commencerent à la percer, & à faire des batteries pour rüiner les défenses de la Place. La descente du fossé ne fut pas fort difficile, mais on eut bien de la peine à l'assurer ; car comme l'eau étoit presque de niveau à la contrescarpe, les assiégeans ne pouvoient pas y aller sous terre, & il eût fallu trop de tems pour faire une gallerie couverte de madriers : ainsi le Duc d'Enguien se contenta de faire tirer une ligne droite, qui aboutissoit au fossé, & qui étoit couverte avec des fascines sur des blindes & des chandeliers.

Espenan & Palluau pendant les deux nuits de leur garde, mirent leur travail en état de pou-

An. 1644. voir combler le fossé. Le Comte de Tournon y avoit déja fait jetter quantité de fascines; mais en passant par cette ligne enfilée qui conduisoit au travail, il fut tué d'un coup de mousquet.

La Pomme, Ingénieur fort expert à faire des mines & à passer des fossés, avoit entrepris de faire des ponts de fascines; mais il y trouvoit beaucoup de difficultés, à cause du canon de la Place, sur qui celui des assiégeans n'avoit pû prendre le dessus; parceque les assiégés en avoient un si grand nombre, qu'une de leurs piéces n'étoit pas plûtôt démontée, qu'ils en poussoient une autre à la Place; & outre celles qu'ils avoient dans leurs flancs, dont ils battoient le pont en travers, ils en avoient un rang sur la face des bastions, qui l'enfiloient, & qui rüinoient tout le travail. Il est vrai que leurs flancs étoient si petits, qu'ils n'y pouvoient mettre que trois piéces: c'est le défaut ordinaire des meilleures Places: d'avoir les flancs trop serrés ou trop decouverts; mais le premier de ces défauts est le pire; parce qu'entre deux batteries opposées, le plus grand nombre des canons l'emporte toûjours. En effet, les assiégeans ayant dressé deux batteries de quatre piéces chacune, firent taire celle des flancs; mais les assiégés en placerent tant sur la face des bastions, dont le rempart est fort bas, qu'ils rüinerent celles des assiégeans: c'est pourquoi le Duc d'Enguien fut obligé de faire élever des épaulemens pour enterrer ses batteries, & se couvrir des faces des bastions: par ce moyen, son canon se rendit le maître, & les assiégeans travaillerent avec plus de sureté à leur pont.

Bamberg reconnut alors qu'il n'étoit plus en son pouvoir d'empêcher que le fossé ne fut comblé; & comme sa garnison étoit foible, il ne crut pas devoir attendre que le mineur fût attaché; esperant de faire auparavant une capitulation plus avantageuse, il fit battre la chamade: les ôtages

urent donnés; & la garnison sortit le douziéme de Septembre au nombre de cinq cens hommes, avec deux piéces de canon. Le Duc d'Enguien fit entrer le Régiment de Persan dans la Place, & y mit Espenan pour Gouverneur. An. 1644.

Cette conquête, quoique plus facile que le Prince ne l'avoit prévû, donna une grande réputatoin aux armes de France. Plusieurs Villes envoyerent des Députés, Spire n'avoit pas attendu que d'Aumont l'eut fait sommer; les Magistrats en avoient porté les clefs au Duc d'Enguien: il les reçût honorablement; & après avoir confirmé leurs privileges, il les renvoya pour faire sortir les Impériaux, & recevoir la garnison Françoise que d'Aumont eut ordre d'y faire entrer. Mais le Duc d'Enguien ne pouvoit pas recüeillir lui-même les fruits de la prise de Philisbourg, ni s'en éloigner, avant que de l'avoir remis en défense: les ennemis s'approchoient; ses troupes étoient affoiblies & fatiguées; le canon avoit fait de grandes rüines qu'il falloit réparer. Ce Prince n'étoit pas en état de se présenter devant Merci, qui avoit rafraîchi & augmenté son armée depuis sa retraite de Fribourg: c'est pourquoi le Duc d'Enguien se contenta d'établir si bien ses quartiers dans les Places le long du Rhin, qu'on ne pût lui enlever sa conquête, ni le forcer à un combat général. Il avoit la riviere d'un côté, la Ville de l'autre, le Fort du Rhin devant lui, le marais & les bois derriere. Son armée étant campée dans un poste si avantageux, il d'étacha le Vicomte de Turenne pour aller attaquer Worms. Cette Ville ne céde ni en dignité, ni en uombre d'habitans à aucune des Villes d'Allemagne: elle est placée sur le bord du Rhin, & fortifiée autant que sa grandeur & sa situation l'ont pû permettre. Le Duc Charles de Lorraine y tenoit garnison; & depuis la perte de ses Etats, il n'avoit presque point d'autre retraite que celle-là.

AN. 1644. Le Vicomte de Turenne fit descendre par la riviere l'Infanterie, le canon & toutes les choses nécessaires pour son dessein : il marcha ensuite par le Palatinat avec deux mille chevaux, & défit six cens hommes que le Géneral Beck envoyoit à Frankendal. Les habitans de Worms ouvrirent leurs portes, & en firent sortir les Lorrains. De-là le Vicomte de Turenne poursuit sa marche vers Mayence, & détacha Rose pour aller attaquer Oppenheim. C'est une petite ville située dans une plaine mal fortifiée ; mais défenduë par un très-bon Château : Rose n'y trouva point de résistance. Le Vicomte de Turenne se présenta devant Mayence ; & s'étant logé dans le fauxbourg, il envoya un Trompette à ceux qui commandoient dans la Ville, pour leur offrir des conditions honorables.

Mayence est le siége de l'Archevêque Electeur, & une des principales Villes d'Allemagne ; outre qu'elle est grande, fort peuplée & bien bâtie pour un pays, où l'on n'a jamais eu le goût de la bonne Architecture, sa situation la rend considérable, étant placée vis-à-vis de l'embouchure du Mein, qui passe sous une partie de ses murailles : du côté de la terre, elles sont défenduës par une Citadelle de quatre bastions ; mais, commé il arrive d'ordinaire aux grandes Villes, ses fortifications étoient negligées, & sa défense consistoit plus dans le nombre de ses habitans que dans la force de ses remparts. Au bas de la Ville sur le bord du Rhin, est un Château assés magnifique où logent les Electeurs ; dans le tems que cette ville avoit été sous la puissance du Roi de Suéde, il avoit fait bâtir à l'endroit où les deux rivieres se joignent, un Fort de six bastions, qui portoit le nom de Gustawebourg ; mais à la fin les Imperiaux ayant repris Mayence, le Fort fut abandonné par les Suédois, & les Electeurs l'ont laissé ruiner.

Quand le Vicomte de Turenne entra dans les fauxbourgs, il y avoit encore dans la Ville une garnison Impériale de huit cens hommes; néanmoins l'Electeur n'ayant pas crû y pouvoir demeurer en sûreté, s'étoit retiré à Hermestein; de sorte que le Chapitre qui a l'autorité de Gouvernement en l'absence de l'Archevêque, fit assembler tous les Corps de la Ville; & après plusieurs déliberations, ils résolurent de députer vers le Duc d'Enguien, & de ne donner les clefs qu'à lui-méme, afin de rendre en quelque sorte leur capitulation plus honorable, par la qualité de celui que les recevoir. AN. 1644.

Le Vicomte de Turenne envoya cette réponse au Duc d'Enguien, qui étoit toûjours avec son armée à la vûë de Philisbourg. Il en partit aussitôt avec une escorte de quatre cens chevaux, & se rendit en un jour & demi proche de Mayence. Pendant qu'on travailloit aux articles du traitté, Merci avec l'armée de Baviére s'étoit posté sur des hauteurs entre Hailbron Neckersulm, & avoit laissé le Neckre devant lui.

Hailbron n'est qu'à quatorze lieuës de Philisbourg. Merci prétendoit arrêter de là tous le progrés du Duc d'Enguien: il détacha Wolf, Colonel célebre parmi les Bavarois, avec deux cens chevaux, & cinq cens dragons pour se jetter dans Mayence; mais Wolf n'y pût arriver qu'un quart d'heure avant le Duc d'Enguien. Le Trompette que ce Prince envoya aux habitans pour les avertir de sa venuë, trouva Wolf qui les haranguoit, pour leur persuader de se défendre, offrant le secours qu'il avoit laissé de l'autre côté du Rhin & celui de toute l'armée Bavaroise qui le suivroit en peu de tems.

Mais les habitans de Mayence sçachant que le Duc d'Enguien étoit en personne dans leur fauxbourg, tinrent la parole qu'ils avoient donnée au Vicomte de Turenne; & après avoir fait sortir

AN. 1644. Wolfs de la Ville, ils envoyerent leurs Députés au Duc d'Enguien pour achever le traitté de leur capitulation. Le Chapitre s'obligea de faire sortir la garnison qu'il tenoit dans Binghen, petite ville avec un bon Château sur le Rhin, & d'y recevoir des troupes Françoises. Le Duc d'Enguien donna le Gouvernement de Mayence au Comte de Courval, & y établit une forte garnison avec ce qui étoit necessaire pour réparer les anciennes fortifications & en faire de nouvelles.

Le Vicomte de Turenne prit en passant Creutznac, & d'Aumont alla investir Landaw avec douze cens hommes & quinze cens chevaux; c'est une Ville située dans une plaine à quatre lieuës de Philisbourg: elle est assés peuplée ; son rempart n'est flanqué que par des Tours à l'antique avec un fossé défendu par quelques demi-lunes & un chemin-couvert. Il y avoit dedans quatre cens hommes des troupes Lorraines, & c'étoit la seule Place que les Impériaux eussent conservée dans le Palatinat en-deçà du Rhin, excepté Franckendal, où les Espagnols tenoient une forte garnison.

Pendant que d'Aumont prenoit ses quartiers, & commençoit ses travaux devant Landaw, le Duc d'Enguien vint réjoindre son armée à Philisbourg pour être plus près du siége que d'Aumont alloit entreprendre : il apprit en arrivant que la tranchée étoit déja ouverte ; mais que d'Aumont en allant visiter le travail avoit été blessé dangereusement. (1) Le Vicomte de Turenne alla continuer le siége, & poussa la tranchée si diligemment, que dans trois jours on fit une batterie & un logement sur la contrescarpe. Le cinquiéme jour, le Duc d'Enguien y étant venu pour visiter les travaux, les Lorrains traitterent avec le Vicomte de Turenne & sortirent de la Place.

(1) *Il mourut à Spire peu de jours après.*

Après la prise de Landaw, Neustadt, Manheim & Magdebourg ne firent que fort peu de résistance; ainsi le Duc d'Enguien se vit en une seule Campagne trois fois victorieux de l'armée Bavaroise, maître du Palatinat & du cours du Rhin depuis Philisbourg jusqu'à Hermestein, & de tout ce qui est entre le Rhin & la Moselle. AN. 1644.

Fin de la Rélation du Marquis de la Moussaye.

